

devenue commune dans plusieurs provinces de l'Asie.

Les Perses avoient encore deux dieux d'une espèce particulière (Plut. in lib. de Isid. ot Osirid. p. 369), savoir Orosmades et Arimanius. Le premier en étoit regardé comme l'auteur des biens qui leur arrivoient, et l'autre comme l'auteur des maux dont ils étoient affligés. J'en parlerai plus au long dans la suite.

Ils n'érigeoient ni statues, ni temples, ni autels à leurs dieux (Herod. l. 1, c. 131), et offroient leurs sacrifices en plein air, et presque toujours sur des hauteurs et des montagnes. Ce fut en pleine campagne que Cyrus (Xenoph. Cyrop. l. 8, p. 233) s'acquitta de ce devoir de religion dans sa cavalcade (1). On croit que ce fut sur l'avis et à la sollicitation des mages, que Xerxès, roi des Perses, brûla tous les temples de la Grèce, regardant comme une chose injurieuse à la divinité de la renfermer dans l'enceinte des murailles, elle à qui tout étoit ouvert, et dont l'univers entier devoit être regardé comme la maison et le temple.

(2) Cicéron croit qu'en cela les Grecs et les Romains ont agi plus sagement que les Perses, en

(1) Auctoribus magis Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quòd parietibus includerent deos, quibus omnia deberent esse patentia ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset et domus. (Cic. l. 2, de Leg. n. 26.)

(2) Melius Græci atque nostri, qui, ut augerent pietatem in deos, easdem illos urbes, quas nos, incolere

érigeant aux dieux des temples dans leurs villes, et leur y donnant un domicile commun avec eux, ce qui étoit fort propre à inspirer aux peuples des sentimens de respect et de religion. Varron n'en pensoit pas ainsi : (c'est saint Augustin qui nous a conservé cet endroit (lib. 4, de Civit. Dei, c. 31.) Après avoir marqué que les Romains avoient honoré les dieux sans statues pendant plus de cent soixante-dix ans, Varron ajoute que si l'on avoit conservé cette coutume, le culte des dieux en seroit plus pur et plus saint : *Quod si adhuc mansisset, castiùs dii observarentur;* et il fortifie son sentiment par l'exemple de la nation juive.

Les lois ne permettoient à aucun Perse de borner le motif de ses sacrifices à un intérêt domestique et privé. C'étoit une belle manière d'attacher les particuliers au bien public (Herod. l. 1, c. 132), que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roi et pour tout l'état, où chacun se trouvoit avec tous les autres.

Les mages, dans la Perse, étoient dépositaires de toutes les cérémonies du culte divin, et c'étoit à eux que le peuple s'adressoit pour en être instruit, et pour savoir à quels dieux, quels jours, et de quelle manière il convenoit de faire des sacrifices. Comme ils étoient tous d'une même tribu, et que nul autre qu'un fils de prêtre ne pouvoit prétendre à l'honneur du sacerdoce, ils

voluerunt. Adfert enim hæc opinio religionem utilem civitatibus. (Ibid.)

réservoient pour eux et pour leur famille leurs lumières et leurs connoissances, tant sur la religion que par rapport à la conduite de l'état, et ils ne pouvoient les communiquer à aucun étranger sans la permission du roi. Elle fut accordée à Thémistocle, et ce fut, selon Plutarque (In Themist., p. 126), un effet particulier de la faveur du prince à son égard.

Cette étude, cette science de la religion, qui a fait définir par Platon la magie, c'est-à-dire la science des mages, l'art d'honorer dignement les dieux, θεῶν θεραπέιαν, leur donnoient beaucoup de crédit dans l'esprit des peuples et du prince, qui ne pouvoient offrir aucun sacrifice sans leur présence et sans leur ministère.

Il (1) falloit même que le roi, avant que de monter sur le trône, eût reçu de leurs leçons pendant un certain temps, et eût appris d'eux l'art de bien régner, et l'art d'honorer dignement les dieux. Il ne se décidoit aucune affaire importante dans l'état, sans qu'ils eussent été auparavant consultés : ce qui fait dire à Pline (2) que de son temps encore ils étoient regardés dans tout l'Orient comme les maîtres des princes, et de ceux qui se disent les rois des rois.

Ils étoient les sages, les savans, les philosophes

(1) Nec quisquam rex Persarum potest esse, qui non antè magorum disciplinam scientiamque perceperit. (Cic. de Divin. l. 1, n. 91.)

(2) In tantum fastigii adolevit (auctoritas magorum), ut hodieque etiam in magnâ parte gentium prævaleat, et in Oriente regum regibus imperet. (Plin. l. 30, c. 1.)

de la Perse, comme les gymnosophistes et les brachmanes l'étoient chez les Indiens, et les druides chez les Gaulois. Leur haute réputation y attiroit des pays les plus éloignés ceux qui désiroient s'instruire à fond de la philosophie et de la religion, et l'on sait que ce fut d'eux que Pythagore emprunta les principes de cette doctrine qui le fit si fort respecter de tous les Grecs, si l'on en excepte pourtant la métempsycose qu'il emprunta des Égyptiens, et par laquelle il dégrada et corrompit le dogme ancien des mages sur l'immortalité de l'âme.

On convient assez que Zoroastre fut le chef et l'instituteur de cette secte; mais les sentimens sont fort partagés sur le temps où il a vécu. Ce que dit Pline (Hist. natur. l. 30, c. 1) à ce sujet est fort propre à concilier les différentes opinions, comme l'a judicieusement remarqué M. Prideaux. On y lit qu'il y a eu deux Zoroastres, qui ont pu vivre à six cents ans l'un de l'autre: Le premier aura été l'instituteur de cette secte vers l'an du monde 2900; et le second, qui a vécu certainement entre le commencement du règne de Cyrus en Orient, et la fin de Darius, fils d'Hystaspe, en aura été le réformateur.

L'idolâtrie dans tout l'Orient étoit partagée en deux sectes principales, celle des *sabéens*, qui adoroient les simulacres, et celle des *mages* qui adoroient le feu. La première commença chez les Chaldéens. La connoissance qu'ils avoient de l'astronomie, et l'étude particulière qu'ils firent des sept planètes, dans lesquelles ils croyoient que

résidoient autant de divinités qui en étoient comme l'âme, les portèrent à représenter Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Vénus, et Diane ou la Lune, par autant de simulacres et de statues, où ils s'imaginèrent que ces prétendues divinités résidoient aussi réellement que dans les planètes mêmes. Le nombre des dieux ensuite augmenta chez eux fort considérablement. Ce culte passa de Chaldée dans tout l'Orient, de là en Égypte, et enfin chez les Grecs, qui le répandirent chez toutes les nations de l'Occident.

Aux *sabéens* étoient diamétralement opposés les *mages*, autre secte né dans les mêmes pays orientaux. Comme ils avoient en horreur les images, ils n'adoroient Dieu que sous la figure du feu, comme en étant le symbole le plus parfait par sa pureté, par son éclat, par son activité, par sa subtilité, par sa fécondité, par son incorruptibilité. Ils prirent leur commencement dans la Perse : c'est là, et dans les Indes seulement, que cette secte se répandit, et qu'elle a subsisté jusqu'aujourd'hui. Leur doctrine fondamentale étoit qu'il y a deux principes; l'un qui est la cause de tout le bien, l'autre qui est la cause de tout le mal. Le premier est représenté par la lumière, et l'autre par les ténèbres, comme leurs propres symboles. Ils nomment le dieu bon *Yasdan* ou *Ormuzd*, et le mauvais *Abraman*. Le premier est appelé par les Grecs *Oromasdes*, et le dernier *Arimanius*. (Plut. in Themist. p. 126.) Aussi quand Xerxès souhaitoit à ses ennemis qu'il leur vînt toujours dans l'esprit de chasser les meilleurs

et les plus braves de leurs citoyens, comme les Athéniens avoient chassé Thémistocle, il adressoit sa prière à Arimanius, le dieu mauvais des Perses, afin qu'il leur inspirât cette pensée, et non à Oromasdes, leur dieu bon.

A l'égard de ces deux dieux, il y avoit cette différence de sentimens parmi eux, que les uns croyoient que l'un et l'autre étoient de toute éternité; les autres, que le dieu bon seulement étoit éternel, et que l'autre avoit été créé. Mais ils convenoient tous en ceci, qu'il y auroit une opposition continuelle entre ces deux dieux jusques à la fin du monde: qu'alors le bon prévaudroit sur le mauvais, et qu'après cela chacun d'eux auroit son propre monde, savoir le bon son monde avec tous les gens de bien qui lui seroient unis, et le mauvais aussi son monde avec tous les méchans qui le suivroient.

Le second Zoroastre, qui vivoit du temps de Darius, entreprit de réformer en quelques articles seulement la secte des mages, qui, pendant plusieurs siècles, avoit été la religion dominante des Mèdes et des Perses; mais qui, depuis la mort des chefs de cette secte, usurpateurs de la couronne, et le massacre qui fut fait de ses sectateurs, étoit tombée dans un grand mépris. On croit que ce fut à Ecbatane qu'il commença à se produire.

Le principal changement qu'il fit dans la religion des mages, c'est qu'au lieu que ceux-ci posoient pour dogme fondamental qu'il y a deux principes suprêmes, l'un auteur du bien qu'ils

appeloient la lumière, et l'autre auteur du mal, qu'ils nommoient les ténèbres, et qu'étant toujours en opposition, c'étoit de leur mélange que toutes choses avoient été faites; il établit un principe supérieur aux deux autres, savoir un Dieu suprême, auteur de la lumière et des ténèbres, et qui, par le mélange de ces deux principes, faisoit toutes choses selon son bon plaisir.

Mais pour éviter de faire Dieu auteur du mal, voici ce qu'il enseignoit: Il disoit qu'il y a un Etre souverain, indépendant, et qui existe par lui-même de toute éternité; que sous cet Etre souverain il y a deux anges, un ange de lumière qui est l'auteur du bien, et un ange de ténèbres qui est l'auteur du mal; que ces deux anges ont formé du mélange de la lumière et des ténèbres toutes les choses qui existent; qu'ils sont continuellement en guerre l'un contre l'autre; que lorsque l'ange de lumière se rend le maître, le bien l'emporte sur le mal, et que lorsque l'ange de ténèbres a l'avantage, le mal prévaut sur le bien, et que ce conflit durera jusqu'à la fin du monde; qu'alors il y aura une résurrection universelle, et un jour de jugement, où chacun recevra la juste rétribution de ses œuvres; qu'après cela l'ange de ténèbres et ses disciples seront relegués dans un lieu où ils souffriront les peines dues à leurs crimes dans une obscurité éternelle; et l'ange de lumière et ses disciples iront aussi dans un lieu où ils recevront la récompense de leurs bonnes actions dans une lumière éternelle; qu'ils

seront séparés pour toujours, et que la lumière et les ténèbres ne seront plus jamais mêlées et confondues ensemble. Les restes de cette secte, qui subsistent encore dans la Perse et dans les Indes, retiennent encore aujourd'hui depuis tant de siècles tous ces articles, sans aucune variation.

Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que presque tous ces dogmes, quoiqu'altérés en plusieurs points, ont en général une grande conformité avec les saintes écritures; et il est évident qu'elles n'ont point été inconnues aux deux Zoroastres qui ont pu connoître tous deux le peuple de Dieu, le premier dans la Syrie, où les Israélites étoient établis depuis long-temps; le second à Babylone, où les mêmes Israélites avoient été transportés, et où Zoroastre aura pu consulter Daniel qui étoit tout puissant dans la cour du roi des Perses.

Une autre réforme que fit Zoroastre dans l'ancienne religion des Mages, c'est qu'il fit bâtir des temples où l'on conservoit avec grand soin le feu sacré qu'il prétendoit avoir apporté lui-même du ciel. Les prêtres veilloient jour et nuit pour empêcher qu'il ne s'éteignît.

On trouve tout ce qui regarde les mages, rapporté fort au long et fort savamment dans les deux premiers tomes de l'histoire des Juifs par M. Prideaux, dont je n'ai fait ici qu'extraire une très-petite partie.

Mariages et sépultures.

L'article de la religion des peuples d'Orient,

que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue, parce que je la regarde comme une partie essentielle de leur histoire, m'oblige d'abréger ce qui concerne leurs autres coutumes. Celles des mariages et des noces ne doivent pas être omises.

Rien n'est plus horrible (Herod. l. 1, c. 199), et ne marque mieux les profondes ténèbres où l'idolâtrie avoit plongé le genre humain, que la prostitution publique des femmes à Babylone, non-seulement autorisée par les lois, mais commandée par la religion même dans une certaine fête de l'année que l'on célébroit à l'honneur de la déesse Vénus, sous le nom de Mylitta, dont le temple devenoit par cette infâme cérémonie un lieu de débauche. Elle y régnoit encore et y étoit fort commune (Baruc. 6, 42 et 43), lorsque les Israélites furent menés en captivité dans cette ville criminelle, et Jérémie se crut obligé de les prémunir et de les fortifier contre un scandale si abominable.

La dignité et la sainteté du mariage n'étoient pas plus connues chez les Perses. Je ne parle pas seulement de cette multitude incroyable de femmes et de concubines (Herod. l. 1, c. 135), dont le sérail des rois étoit rempli, à l'égard desquelles ils poussoient la jalousie aussi loin que s'ils n'en eussent eu qu'une seule, les tenant toutes renfermées chacune dans un appartement séparé sous la sévère garde des eunuques, sans aucune communication entre elles, et beaucoup moins encore avec les personnes du dehors. On ne sauroit lire sans horreur (Philo. lib. de Special, Leg., p.

778. — Diog. Laert. in Provem, p. 6) jusqu'où ils avoient porté l'oubli et le mépris des lois les plus communes de la nature. L'inseste avec une sœur étoit permis chez eux par les lois, ou du moins autorisé par les mages, ces prétendus sages de la Perse, comme on l'a vu dans l'histoire de Cambyse. Un père même ne respectoit pas sa fille, ni une mère son fils. Nous lisons dans Plutarque (In Artax., p. 1023) que Parysatis, mère d'Artaxerxe Mnémon, qui cherchoit en tout à complaire au roi son fils, s'apercevant qu'il avoit conçu une violente passion pour une de ses propres filles nommée Atossa, loin de s'y opposer, lui persuada de l'épouser et d'en faire sa femme légitime, en se moquant des opinions et des lois des Grecs; *car*, lui dit-elle en poussant la flatterie à un excès affreux, *c'est vous que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi et la seule règle de tout ce qui est honnête ou deshonnête, vertueux ou vicieux.*

Cette coutume abominable duroit encore du temps d'Alexandre-le-Grand, qui, étant devenu maître de la Perse par la défaite et par la mort de Darius, fit une loi expresse pour la défendre. Ces excès nous apprennent de quel abîme l'Evangile nous a délivrés, et combien la sagesse humaine est une foible barrière contre les crimes les plus détestables.

Je finis, pour abréger, en disant un mot de la sépulture des morts. Ce n'étoit point la coutume dans l'Orient, et surtout chez les Perses (Herod. l. 3, c. 16), d'élever un bûcher dans les funé-

railles pour y consumer par les flammes les corps morts. Aussi voyons-nous que (1) Cyrus (Cyrop., l. 8, p. 258) en mourant, recommanda avec grand soin à ses enfans d'inhumer son corps, et de le rendre à la terre, ce sont ses expressions; par lesquelles il semble marquer qu'il regardoit la terre comme sa première origine, où il étoit juste qu'on le fît retourner. Et Cambyse (Herod., l. 3, c. 16), après avoir fait essuyer au cadavre d'Amasis, roi d'Egypte, mille traitemens indignes, crut y mettre le comble en le faisant consumer par les flammes; ce qui étoit également contraire aux usages des Egyptiens et des Perses (2). Ceux-ci avoient coutume d'enduire et d'environner de cire les corps morts, pour les faire subsister plus long-temps.

J'ai cru devoir traiter ici avec quelque étendue ce qui regarde les mœurs et les coutumes des Perses, parce que l'histoire de ce peuple doit occuper une grande partie de mon ouvrage, et que je n'y reviendrai plus dans la suite. L. * livre de Barn. Brisson, président du parlement

(1) Ac mihi quidem antiquissimum sepulturæ, genus id fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur. Redditur enim terræ corpus, et ita locatum ad situm quasi operimento matris obducitur. (Cic. lib. 2, de Leg. n. 56.)

(2) Condunt Ægyptii mortuos, et eos domi servant: Persæ jam cerâ circumlitos condiunt, ut quàm maximè permaneant diuturna corpora. (Cic. Tuscul. Quæst. l. 1, n. 108.)

* Barnab. Brissonius de regio Persarum principatu, etc. (Argentorati, an. 1710.)

de Paris, sur le gouvenement des Perses, m'a été d'un grand secours : comme dans mon premier volume, en parlant des mœurs et des coutumes des Carthaginois, je me suis fort aidé de * l'ouvrage de Christophe Henderik, qui a traité cette matière avec assez d'exactitude. Ces sortes de recueils, quand ils sont faits par une main habile, épargnent beaucoup de peine, et fournissent à un écrivain des traits d'érudition qui lui coûtent peu, et qui ne laissent pas souvent de lui faire beaucoup d'honneur.

ARTICLE CINQUIÈME.

Causes de la décadence de l'empire des Perses et du changement arrivé dans les mœurs.

Quand on compare ce qu'étoient les Perses avant Cyrus et sous le règne de ce prince, avec ce qu'ils furent depuis sous ses successeurs, on a peine à comprendre que ce fut le même peuple, et l'on touche au doigt cette vérité, que dans un état la décadence des mœurs entraîne toujours après elle celle de l'empire.

Entre plusieurs causes du changement arrivé dans celui des Perses, on en peut sur-tout considérer quatre principales : la magnificence et le luxe portés au dernier excès ; l'asservissement des peuples et des sujets poussé jusqu'à l'esclavage ; la mauvaise éducation des princes, qui fut la source

* Carthago, sive Carthaginensium respublica, etc. Christoph. Heinderik. Francofurti ad Oderam, an. 1664.

de tous les désordres ; le manque de bonne foi dans l'exécution des traités et des sermens.

§. I. *Magnificence et luxe.*

Ce qui fit regarder les Perses du temps de Cyrus comme des troupes invincibles, étoit la vie sobre et dure à laquelle ils étoient accoutumés dès l'enfance, ne buvant ordinairement que de l'eau, se contentant pour leur nourriture de pain et de quelques légumes, couchant sur la dure, s'exerçant aux travaux les plus pénibles, et ne comptant pour rien les plus grands dangers. La température du pays où ils étoient nés, âpre, hérissé de forêts et rempli de montagnes, pouvoit y avoir contribué ; et c'est pourquoi Cyrus (Plut. in Apophth. p. 172.) ne voulut jamais consentir au dessein qu'on avoit de les transplanter dans un climat plus doux et plus commode. L'excellente éducation qu'on donnoit aux Perses, dont nous avons parlé ailleurs avec assez d'étendue, qui n'étoit point abandonnée au caprice des parens, mais soumise à l'autorité des magistrats, et réglée sur les principes du bien public, les préparoit à garder en tout et partout une discipline exacte et sévère. Ajoutez à cela l'exemple du prince, qui se piquoit de passer tous les autres en régularité : le plus sobre pour le vivre, le plus simple dans ses vêtemens, le plus endurci à la fatigue, le plus brave et le plus intrépide dans l'action. Que ne pouvoit-on point attendre de soldats formés et exercés de la sorte! Aussi fut-ce par eux que

Cyrus fit la conquête d'une grande partie du monde.

Quand il s'en fut rendu maître, il les exhorta fort à ne point dégénérer de leur ancienne vertu, pour ne point dégénérer de leur gloire, et à conserver toujours avec soin la simplicité, la sobriété, la tempérance, l'amour du travail qui les en avoient mis en possession. Mais je ne sais si lui-même dès lors ne jeta point les semences du luxe qui gagna et corrompit bientôt toute la nation. Dans cette auguste cérémonie que nous avons décrite ailleurs fort au long, et où ils se montra pour la première fois en public à ses sujets nouvellement conquis, il crut devoir étaler avec pompe, pour rehausser l'éclat de la royauté, tout ce que la magnificence a de plus brillant et de plus capable d'éblouir les yeux. Entre autres choses, il changea pour lui-même la manière de se vêtir, et la fit changer aussi à tous ses officiers, leur donnant des habits à la mède, tout éclatans d'or et de pourpre, au lieu de ceux des Perses qui étoient fort simples et fort unis.

Ce prince ne comprit pas combien l'exemple contagieux de la cour, la pente naturelle qu'ont tous les hommes à estimer et à aimer tout ce qui frappe et qui brille, le désir de se distinguer au-dessus des autres par un mérite facile à acquérir à proportion de ce qu'on a plus de bien et de vanité ; combien tout cela ensemble étoit capable de corrompre la pureté des anciennes mœurs, et de rendre le goût du faste et du luxe bientôt dominant.

Ce faste et ce luxe furent en effet portés à un

excès qui étoit une véritable folie (Xenoph. Cyrop. l. 4, p. 91 et 99). Le prince menoit avec lui toutes ses femmes, et l'on juge aisément de quel attirail cette troupe étoit suivie. Les généraux et les officiers en faisoient autant chacun à proportion. Le prétexte étoit de s'animer à bien combattre par la vue de ce qu'ils avoient de plus cher au monde; mais la véritable raison étoit l'amour du plaisir, par lequel ils étoient vaincus et domptés avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Une seconde folie étoit de vouloir qu'à l'armée le luxe pour les tentes, pour les chars, pour la table et la bonne chère, passât encore celui qui régne dans les villes. Il falloit que les mêts les plus exquis (Senec. l. 3. de Ira, c. 20.), le gibier le plus fin, les oiseaux les plus rares, vinssent trouver le prince en quelque endroit du monde qu'il campât. Les vases d'or et d'argent étoient sans nombre (1), instrumens du luxe non de la victoire, dit un historien, propres à attirer et à enrichir l'ennemi, non à le repousser ni à le vaincre.

Je ne vois pas quelles raisons Cyrus put avoir de changer de conduite dans les dernières années de sa vie. On ne peut nier que la grandeur des rois n'ait besoin d'une magnificence qui y soit proportionnée, et qui s'étende même, surtout dans certaines occasions, jusqu'à la splendeur et à l'éclat; mais les princes qui ont un solide mérite, savent

(1) Non belli sed luxuriæ apparatum... Aciem Persarum auro purpuraque fulgentem intueri jubebat Alexander, prædam non arma gestantem. (Q. Curt.)

remplacer en mille manières ce qu'ils paroissent perdre en retranchant quelque chose du faste et de l'éclat extérieur. Cyrus lui-même avoit éprouvé qu'un roi se fait respecter par une sage conduite plus sûrement que par une grande dépense, et qu'il s'attache les peuples par la confiance et par l'amour, bien plus étroitement que par la vaine admiration d'une magnificence peu nécessaire. Quoiqu'il en soit, le dernier exemple de Cyrus devint fort contagieux. Le goût du faste et de la dépense passa de la cour dans les villes et dans les provinces, saisit en peu de temps toute la nation, et fut une des principales causes de la ruine de l'empire qu'il avoit lui-même fondé.

Ce que je dis ici sur les effets funestes du luxe n'est point particulier à l'empire des Perses. Les historiens les plus judicieux, les philosophes les plus éclairés, les politiques les plus profonds, donnent tous pour une maxime certaine et incontestable, que le luxe ne manque jamais d'entraîner la ruine des états les plus florissans, et l'expérience de tous les siecles et de toutes les nations ne montre que trop la vérité de cette maxime.

Quel est donc ce poison subtil caché sous l'éclat du luxe et sous l'amorce des délices, capable d'énerver en même-temps et toutes les forces du corps et toute la vigueur de l'âme! Il n'est pas difficile d'en comprendre la raison. Des hommes accoutumés à une vie molle et délicieuse, sont-ils bien propres à soutenir les fatigues et les travaux de la guerre, à souffrir la rigueur des saisons, à supporter la faim et la soif, à se priver du sommeil dans l'oc-

casion, à mener une vie toute d'action et de mouvement, à affronter les dangers, à aller même jusqu'à mépriser la mort? L'effet naturel des délices et d'une vie voluptueuse, suite inséparable du luxe, est de rendre les hommes dépendans de mille faux besoins, de mille commodités et superfluités dont ils ne peuvent plus se passer, et de les attacher à la vie par mille liens secrets qui, étouffant en eux les grands motifs de gloire, de zèle pour le prince, d'amour pour la patrie, les rendent plus timides, et les empêchent de s'exposer à des dangers qui peuvent en un moment leur enlever tout ce qui fait leur félicité.

§. II. *Bas asservissement et esclavage des Perses.*

C'est Platon qui nous apprend que ce fut là une des causes de la ruine de l'empire des Perses. En effet, ce qui conserve les états et fait remporter des victoires, ce n'est point le nombre, mais la force et le courage des armées; et, selon une belle pensée d'un ancien (Hom. Odys. P. v. 322), du jour qu'un homme a perdu sa liberté, il a perdu la moitié de son ancienne vertu. Il ne s'intéresse plus au bien de l'état qu'il regarde comme étranger, et perdant les principaux motifs qui pouvoient l'y attacher, il devient indifférent aux succès des affaires publiques, à la gloire et aux prospérités de la patrie, auxquelles sa condition lui défend de rien prétendre, et qui ne peuvent changer son

état. Or on peut dire que le règne de Cyrus, fut le règne de la liberté. Il n'agissoit point en maître et ne croyoit pas qu'une autorité despotique fût digne d'un roi, ni qu'il fût fort glorieux de ne commander qu'à des esclaves. Sa tente, toujours ouverte, laissoit un accès libre à quiconque vouloit lui parler. Il se montroit, se communiquoit, se rendoit affable et accessible à tous, écoutoit les plaintes, connoissoit par lui-même et récompensoit le mérite, invitoit à manger avec lui non-seulement les généraux de l'armée, non-seulement les premiers officiers, mais encore les officiers subalternes, et quelquefois même des compagnies entières. La simplicité et la frugalité de sa table (1) le mettoient en état de donner fréquemment de tels repas. Sa vue étoit d'animer les officiers et les soldats, de les remplir de courage, de les attacher à sa personne plus qu'à sa dignité, et de les intéresser vivement à sa gloire, et encore plus au bien de l'état. Voilà ce qu'on appelle savoir commander et gouverner.

On voit avec plaisir dans Xénophon, non-seulement la beauté d'esprit, la justesse ingénieuse des réponses, la finesse des railleries, mais la joie et la gaieté qui régnoient dans ces repas, d'où l'on avoit banni tout faste et tout luxe, et dont le principal assaisonnement étoit une douce et honnête liberté, qui mettoit tout le monde à son aise,

(1) Tantas vires habet frugalitas principis, ut tot impendiis, tot erogationibus sola sufficiat. (Plin. in Paneg. Traj.)

et une sorte de familiarité, qui, loin de rien diminuer du respect pour le prince, y ajoutoit une force et une vivacité que l'amour seul et la tendresse peuvent donner. J'ose le dire, une telle conduite double et triple une armée à peu de frais. Trente mille hommes de cette espèce valent mieux que des millions d'esclaves, tels que le devinrent depuis ces mêmes Perses. On le sent bien dans une action, dans une journée décisive, et le prince encore plus que tous les autres. A la bataille de Thymbrée, lorsque le cheval de Cyrus s'abattit sous lui, Xénophon fait remarquer combien il importe à un général d'être aimé de ses troupes. Le danger du roi devint celui de l'armée, et les soldats dans cette occasion firent des actions incroyables de courage et de bravoure.

Il n'en fut pas ainsi sous la plupart de ses successeurs. Ils n'étoient occupés que du soin de rendre leur majesté respectable. J'avoue que les ornemens royaux n'y contribuoient pas peu. Une robe de pourpre richement brodée et qui descendoit jusqu'aux pieds, une tiare élevée droite sur la tête et serrée par un magnifique diadème, un sceptre d'or en main, un superbe trône, une cour nombreuse et brillante, un grand nombre d'officiers et de gardes, pouvoient relever l'éclat de la royauté ; mais tout cela doit être compté pour peu, quand tout cela est seul. En effet, qu'est-ce qu'un roi qui perd tout son mérite et tout son éclat quand il quitte ses ornemens ?

Les rois d'Orient, pour se rendre encore plus

respectables, et peut-être aussi pour mieux soutenir le caractère de la divinité qui est invisible, se tenoient ordinairement renfermés dans leurs palais, et se montroient rarement aux peuples. Nous avons vu que Déjoce, le premier roi des Mèdes, à son entrée sur le trône, mit en usage cette politique, qui devint fort commune dans tout l'Orient. Mais c'est une grande erreur de croire qu'un prince ne peut descendre de sa grandeur par une sorte de familiarité avec ses sujets, sans l'avilir et la dégrader. Artaxerxe ne pensoit pas ainsi, et Plutarque observe (in Artax. p. 1013) que ce prince et la reine Statira son épouse, affectèrent de se rendre visibles et accessibles aux peuples, et ils n'en furent que plus respectés.

Il n'étoit permis chez les Perses à aucun des sujets de paroître devant le roi sans s'être prosterné devant lui; et cette loi, que Sénèque (lib. 3, de Benef. c. 12, et lib. 5, de Ira, cap. 17) appelle avec raison une servitude persane, *persicam servitutem*, s'étendoit aussi aux étrangers. Nous verrons dans la suite que plusieurs des Grecs refusèrent de s'y assujettir, regardant cette cérémonie comme injurieuse à des hommes nés et nourris dans le sein de la liberté. D'autres, moins délicats, s'y soumirent, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, et l'on raconte que l'un d'eux (Ælian. l. 1. — Var. Histor. c. 21), pour couvrir la honte de ce prosternement servile, laissa exprès tomber son anneau quand il fut près du roi, afin d'avoir lieu de se courber devant lui sous un autre pré-

texte. Mais ç'eût été un crime pour les naturels du pays que d'hésiter et de délibérer sur un hommage que les rois exigeoient avec la dernière rigueur.

Ce que l'écriture raconte de deux princes, dont (1) l'un ordonna à tous ses sujets, sous peine de mort, de se prosterner devant sa statue, et le (2) second suspendit sous la même peine tout acte de religion à l'égard généralement de tous les dieux, excepté lui seul; et d'un autre côté la prompte et aveugle obéissance de Babylone, qui, au premier signal, accourut tout entière pour courber le genou devant l'idole, et pour invoquer le roi à l'exclusion de tout autre : tout cela nous apprend à quel excès les rois d'Orient avoient porté l'orgueil, et les peuples la flatterie et la servitude.

La distance entre le roi et ses sujets étoit si grande, que ceux-ci, de quelque rang et de quelque qualité qu'ils fussent, satrapes, gouverneurs, proches parens, frères même du roi, n'étoient regardés que comme des esclaves, au lieu que le prince étoit toujours traité de maître, de souverain, de seigneur. En un mot, le caractère propre des peuples d'Asie (Plut. in Apophthegm. p. 213), et encore plus de ceux de Perse que de tous les autres, étoit la servitude et l'esclavage; ce qui fait dire à Cicéron (lib. 10, epist. ad Attic.) que le pouvoir despotique que l'on cherchoit à

(1) Nabuchodonosor. (Dan. cap. 3.)
(2) Darius Medus. (Dan. cap. 6.)

établir dans la république étoit un joug insupportable non-seulement à un Romain, mais à un Persan.

Ce fut donc cette hauteur des princes d'un côté, et de l'autre cet asservissement des peuples, qui furent, selon Platon (lib. 3, de Leg., p. 697), la principale cause de la ruine de l'empire des Perses, en rompant tous les liens qui unissent le roi à ses sujets et les sujets au roi. Cette hauteur éteint dans le premier toute affection et toute humanité, et cet asservissement ne laisse aux peuples ni courage, ni zèle, ni reconnoissance. Les rois de Perse ne commandoient qu'avec menaces, les sujets n'obéissoient et ne marchoient qu'avec peine et répugnance : c'est l'idée que nous en donne Xerxès dans Hérodote ; et il ne pouvoit comprendre que les Grecs qui étoient libres, pussent aller de bon cœur au combat. Que pouvoit-on attendre de grand et de noble d'hommes abattus et domptés par l'accoutumance au joug comme étoient les Perses, et réduits à une basse servitude, qui est, pour me servir des termes de Longin (cap. 35), une espèce de prison, où l'âme décroît et se rapetisse en quelque sorte?

J'ai peine à le dire, mais je ne sais si le grand Cyrus ne contribua pas aussi lui-même à introduire parmi les Perses et ce fol orgueil des rois, et cette servile flatterie des peuples. Ce fut dans cette pompeuse cérémonie dont j'ai parlé que les Perses, jusque-là très-jaloux de leur liberté, et très-éloignés de la vouloir prostituer honteusement par

des démarches basses et rampantes, courbèrent le genou devant le prince pour la première fois, et s'abaissèrent jusqu'à l'adorer. Ce ne fut point l'effet du hasard, et Xénophon (Cyrop. l. 8, p. 215) insinue assez clairement que Cyrus, qui desiroit qu'on lui rendît cet hommage, avoit exprès aposté des gens pour en donner l'exemple aux autres, et ils ne manquèrent pas d'entraîner après eux la multitude. Je ne reconnois point dans ces petites ruses et dans ces détours artificieux la noblesse et la grandeur d'âme que ce prince avoit fait paroître jusque-là : et je serois assez porté à croire qu'arrivé au comble de la gloire et de la puissance, il ne put résister plus long-temps aux violentes attaques que la prospérité livre sans relâche aux meilleurs princes, *secundæ res sapientium animos fatigant* (Sallust.) ; et qu'enfin l'orgueil et le faste, presque inséparables de l'autorité souveraine, l'arrachèrent à lui-même et à ses bonnes inclinations : *vi dominationis convulsus et mutatus* (Tacit. Annal. l. 6, c. 48.)

§. III. *Mauvaise éducation des princes, cause de la décadence de l'empire des Perses.*

C'est encore Platon (lib. 3, de Leg. p. 694, 695), le prince des philosophes, qui nous fournit cette réflexion ; et l'on reconnoîtra, en examinant de près le fait dont il s'agit, combien elle est solide

et judicieuse, et combien ici la conduite de Cyrus est inexcusable.

Jamais personne ne dut mieux comprendre que lui de quelle importance est la bonne éducation pour un jeune prince. Il en avoit connu par lui-même tout le prix et senti tout l'avantage. Ce qu'il recommanda avec le plus de soin à ses officiers (Cyrop. l. 7, p. 200) dans ce beau discours qu'il leur fit après la prise de Babylone, pour les exhorter à maintenir leur gloire et leur réputation, fut d'élever leurs enfans comme ils savoient qu'on le faisoit en Perse, et de se conserver eux-mêmes dans la pratique de ce qu'on y observoit.

Croiroit-on qu'un prince qui parloit et pensoit ainsi eût été capable de négliger absolument l'éducation de ses enfans? C'est pourtant ce qui arriva à Cyrus. Oubliant qu'il étoit père, et ne s'occupant que de ses conquêtes, il abandonna entièrement ce soin aux femmes, c'est-à-dire à des princesses élevées dans un pays où régnoient dans toute leur étendue le faste, le luxe, et les délices; car la reine sa femme étoit de Médie. Ce fut dans ce goût que furent élevés les jeunes princes, Cambyse et Smerdis. Rien ne leur étoit refusé. On alloit au-devant de tous leurs désirs. La grande maxime étoit de ne les contester en rien, de ne les jamais contredire, de n'employer à leur égard ni remontrances, ni réprimandes. On n'ouvroit la bouche en leur présence que pour louer tout ce qu'ils faisoient et disoient. Tout fléchissoit le genou et étoit rampant devant eux; et l'on croyoit qu'il

étoit de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux et le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espèce qu'eux. C'est Platon qui nous apprend tout ce détail : car Xénophon, apparemment pour épargner son héros, ne dit pas un mot de la manière dont ces princes furent élevés, lui qui a décrit si au long l'éducation que leur père avoit reçue.

Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'au moins Cyrus, dans ses dernières campagnes, ne les ait pas menés avec lui pour les tirer de cette vie molle et efféminée, et pour leur apprendre le métier de la guerre : car ils devoient alors avoir quelque âge. Peut-être les femmes s'y opposèrent-elles.

Quoi qu'il en soit, une telle éducation eut le succès qu'on en devoit attendre. Cambyse sortit de cette école tel que l'histoire nous le représente, un prince entêté de lui-même, plein de vanité et de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule et de la débauche, inhumain et barbare jusqu'à faire égorger son frère sur la foi d'un songe ; en un mot, un insensé, un furieux, un frénétique, qui mit l'empire à deux doigts de sa perte.

Son père, dit Platon, lui laissa en mourant de vastes provinces, des richesses immenses, des troupes et des flottes innombrables ; mais il ne lui avoit pas donné ce qui pouvoit les lui conserver, en lui en faisant faire un bon usage.

Ce philosophe fait les mêmes réflexions sur Darius et Xerxès. Le premier, n'étant point fils

de roi, n'avoit pas été élevé mollement à la manière des princes, et il avoit porté sur le trône une longue habitude de travail, une grande modération d'esprit, un courage qui ne fut guère inférieur à celui de Cyrus, et qui lui fit ajouter à son empire presque autant de provinces que celui-ci en avoit conquises. Mais il ne fut pas meilleur père que lui, et ne profita pas de la faute qu'il avoit faite en négligeant l'éducation de ses enfans. Aussi son fils Xerxès fut, à peu de choses près, un second Cambyse.

De tout ceci Platon, après avoir montré qu'il y a une infinité d'écueils presque inévitables pour ceux qui sont nés dans le sein de la grandeur et de l'opulence, conclut que la principale cause de la décadence et de la ruine de l'empire des Perses, a été la mauvaise éducation des princes, parce que ces premiers exemples firent la règle, et influèrent sur presque tous les successeurs, sous qui tout dégénéra de plus en plus, le luxe des Perses n'ayant plus ni mesure ni frein.

§. IV. *Manque de bonne foi.*

C'est l'historien Xénophon (Cyrop., l. 8, pag. 239) qui nous apprend que le manque de bonne foi fut une des causes du renversement des mœurs parmi les Perses, et de la destruction de leur empire. Autrefois, dit-il, le roi, et ceux qui gouvernoient sous lui, regardoient comme un

devoir indispensable de tenir leur parole, et de garder inviolablement les traités où la religion du serment étoit intervenue; et cela à l'égard même de ceux qui s'en étoient rendus le plus indignes par leurs crimes et leur mauvaise foi : et c'est une conduite si sage qui leur avoit attiré une confiance entière de la part de leurs sujets et de tous les peuples voisins. Voilà un grand éloge pour les Perses, qui tombe sans doute principalement sur le règne du grand Cyrus, et que Xénophon applique aussi à Cyrus (de Exped. Cyr., l. 1, p. 267) le jeune, dont il dit que le grand principe étoit de ne manquer jamais de fidélité, sous quelque prétexte que ce fût, à l'égard des paroles qu'il avoit données, des promesses qu'il avoit faites, et des traités qu'il avoit conclus. Ces princes avoient une juste idée de la royauté, et ils pensoient avec raison que si la vérité et la probité étoient bannies du reste de la terre, elles devroient trouver un asile dans le cœur d'un roi, qui, étant le lien et le centre de la société, doit être aussi le protecteur et le vengeur de la bonne foi qui en est le fondement.

De si beaux sentimens, et si dignes d'un homme né pour le gouvernement, ne durèrent pas long-temps. La fausse prudence et l'artificieuse politique en prirent bientôt la place. Au lieu, dit Xénophon (Cyrop., l. 8, p. 239), que le vrai mérite, la probité, la bonne foi étoient auparavant en honneur et en crédit chez le prince, on vit dominer à la cour ces prétendus zélés ser-

viteurs du roi, qui sacrifient tout à ses intérêts et à ses volontés (1); qui croient que le moyen le plus court et le plus sûr de faire réussir ses entreprises, est de mettre hardiment en usage le mensonge, la perfidie, le parjure; qui traitent de petitesse d'âme, de foiblesse d'esprit, et d'imbécile stupidité, le scrupuleux attachement à sa parole et aux engagemens qu'on a pris; enfin qui sont persuadés qu'on ne peut régner, si l'on ne préfère les considérations d'état à l'observation exacte des traités le plus solennellement jurés.

Les peuples d'Asie, continue Xénophon, ne furent pas long-temps sans imiter le prince, qui leur servoit d'exemple et de maître pour la duplicité et la fourberie. Ils s'abandonnèrent bientôt à la violence, à l'injustice, à l'impiété; et de là est venu le changement étrange que l'on voit dans leurs mœurs, et le mépris qu'ils ont conçu pour leurs rois, qui est la suite naturelle et la punition ordinaire du peu de cas que ceux-ci font de ce que la religion a de plus sacré et de plus formidable.

En effet, le serment par lequel on scelle les

(1) Ἐπὶ τὸ κατεργάζεθαι ὧν ἐπιθυμόιη, συντυμωτάτην ὁδὸν ᾤετο εἶναι διὰ τȣ̃ ἐπιορκεῖντε, ϗ ψεύδεθαι, ϗ ἐξαπατᾶν· τὸ δὲ ἁπλȣ̃ντε ϗ ἀληθὲς, τὸ αὐτὸ τῷ ἠλιτίῳ εἶναι. (De exped. Cyr. l. 1. p. 292.)

traités, en y faisant intervenir la divinité comme présente et comme garante des conditions, est une sainte et auguste cérémonie pour soumettre les rois au juge suprême qui seul peut les juger, et pour tenir dans le devoir toute majesté humaine, en la faisant comparoître devant celle de Dieu, à l'égard de qui elle n'est rien. Or est-ce un moyen d'attirer aux rois les respects du peuple, que de lui apprendre à ne plus craindre Dieu? Quand cette crainte sera effacée dans les sujets comme dans le prince, où sera la fidélité et l'obéissance, et sur quel appui le trône sera-t-il fondé? Cyrus avoit raison de dire (Cyrop., l. 8, p. 204) qu'il ne reconnoissoit pour bons serviteurs et pour fidèles sujets que ceux qui avoient de la religion, et qui respectoient la divinité : et il n'est pas étonnant que le mépris que fait de l'une et de l'autre un prince qui compte pour rien la sainteté des sermens, ébranle jusque dans leurs fondemens les empires les plus fermes, et en cause tôt ou tard l'entière destruction. Les rois, dit Plutarque (in Pyrrh., p. 390), quand il arrive des révolutions dans leurs états, se plaignent amèrement de l'infidélité des peuples; mais c'est bien à tort, et ils ne se souviennent pas que c'est eux-mêmes qui leur en ont donné les premières leçons, en ne faisant nul cas de la justice et de la bonne foi, et les sacrifiant toujours sans hésiter à leurs intérêts.

LIVRE CINQUIÈME.

HISTOIRE
DE L'ORIGINE ET DES PREMIERS COMMENCEMENS DES DIFFÉRENS ÉTATS
DE LA GRÈCE.

De tous les pays connus dans l'antiquité, il n'y en a guère d'aussi célèbres que la Grèce, ni qui fournissent à l'histoire des monumens si précieux et des faits si éclatans. De quelque côté qu'on la considère, soit pour la gloire des armes, soit pour la sagesse des lois, soit pour l'étude des sciences et des arts, tout y a été porté à un haut degré de perfection, et l'on peut dire, par rapport à tous ces objets, que la Grèce est devenue en quelque sorte l'école du genre humain.

Il n'est pas possible qu'on ne s'intéresse beaucoup à l'histoire d'un tel peuple, surtout quand on fait réflexion qu'elle nous a été transmise par des écrivains du plus rare mérite, dont plusieurs même se sont autant distingués par l'épée que par la plume, et ont été aussi bons capitaines et

grands politiques, qu'excellens historiens. C'est un grand secours, il faut l'avouer, d'avoir pour guides de tels hommes, d'un jugement exquis, d'une prudence consommée, d'un goût épuré et parfait en tout genre; qui fournissent non-seulement les faits et les pensées aussi bien que les expressions dont il faut les revêtir, mais, ce qui est beaucoup plus important, les réflexions qui doivent les accompagner, et qui sont le fruit principal de l'histoire. Voilà les riches trésors où je puiserai tout ce que j'ai à dire, après que j'aurai passé les premières origines de la Grèce, qui ne peuvent pas être fort agréables, et sur lesquelles je ne ferai que couler légèrement. Mais avant que d'en parler, je crois nécessaire de tracer un plan abrégé de la situation du pays et des différentes parties qui le composent.

ARTICLE PREMIER.

Description géographique de l'ancienne Grèce.

LA Grèce ancienne, qui est maintenant la partie méridionale de la Turquie en Europe, étoit terminée au levant par la mer Egée, dite aujourd'hui l'Archipel; au midi, par la mer de Crète ou de Candie; au couchant par la mer d'Ionie; et au nord par l'Illyrie et la Thrace.

Les parties de la Grèce ancienne sont l'Epire, le Péloponnèse, la Grèce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine.

L'EPIRE. Cette province est située au couchant,

et séparée de la Thessalie et de la Macédoine par le mont *Pindus* et par les monts appelés *Acroceraunii.*

Les peuples les plus connus qui l'hahitent sont les Molosses, dont la ville principale est *Dodone*, célèbre par le temple et l'oracle de Jupiter. Les Chaoniens, dont la ville est *Orique*; les Thesprotiens, dont la ville est *Buthrote*, où étoit le palais et la demeure de Pyrrhus; les Acarnaniens, dont la ville est *Ambracie*, qui donne son nom au golfe. Là se trouve *Actium*, célèbre par la victoire d'Auguste, qui bâtit vis-à-vis de cette ville, de l'autre côté du golfe, *Nicopolis*. Il y avoit dans l'Epire deux petites rivières fort connues dans la fable, le *Cocyte* et l'*Achéron*.

Il falloit que l'Epire fût autrefois bien peuplée (Apud. Strab. lib. 7, p. 322), puisque que Polybe dit que Paul Emile, après la défaite de Persée, dernier roi de Macédoine, y détruisit soixante et dix villes, dont la plus grande partie étoit des Molosses, et en emmena cent cinquante mille prisonniers.

Le Péloponnèse. C'est une presqu'île qu'on nomme maintenant *la Morée*, qui ne tient au reste de la Grèce que par l'isthme de Corinthe, large seulement de six milles. On sait que plusieurs princes ont tenté inutilement de couper cet isthme.

Ses parties sont l'Achaïe proprement dite, dont les principales villes sont *Corinthe*, *Sicyone*, *Patræ*, etc. L'Elide : c'est là qu'est *Olympia* appelée aussi *Pisa*, située sur l'Alphée, où se

célébroient les jeux olympiques. *Cyllène* est la patrie de Mercure. La Messénie : *Messène*, *Pyle*, la ville de Nestor, *Corone*. L'Arcadie : *Tégée*, *Stymphale*, *Mantinée*, *Mégalopolis*, patrie de Polybe. La Laconie : *Sparte*, ou *Lacédémone*, *Amyclæ*, le mont *Taygete*. La rivière *Eurotas*, le cap *Ténare*. L'Argolide : *Argos*, surnommé *Hippium*, célèbre par le temple de Junon ; *Némée*, *Mycènes*, *Nauplie*, *Troezen*, *Epidaure*, où étoit le temple d'Esculape.

La Grèce proprement dite. Ses parties principales sont l'Etolie : *Chalcis*, *Calydon*, *Olenus*. La Doride, les Locres Ozoliens : *Naupacte*, maintenant *Lépante*, connue par la défaite des Turcs, en 1571. La Phocide : *Anticyre*, *Delphes*, sous la montagne du *Parnasse*, célèbre par les oracles qui s'y rendoient. Là est aussi la montagne d'*Hélicon*. La Béotie : *Orchomène*, *Thespies*, *Chéronée*, illustre par la naissance de Plutarque ; *Platée*, par la défaite de Mardonius ; *Thèbes*, *Aulide*, fameuse par son port, d'où partit l'armée des Grecs pour aller assiéger Troie ; *Leuctre*, par la victoire d'Epaminondas. L'Attique : *Mégare*, *Eleusis*, *Décélie*, *Marathon*, où Miltiade défit l'armée des Perses ; *Athènes* : ses ports étoient, *le Pirée*, *Munichie*, *Phalère*; les monts *Hymette* et *Cithéron*. La Locride.

La Thessalie. Les villes les plus connues de cette province sont *Gomphi*, *Pharsale*, près de laquelle Jules-César remporta une victoire sur Pompée ; *Magnésie*, *Méthone*, au siége de laquelle Philippe perdit un œil ; les *Thermopyles*,

défilé fameux par la vigoureuse résistance des trois cents Spartains contre l'armée entière de Xerxès, et par leur glorieuse défaite. *Phthie*, *Thèbes* de Thessalie, *Larisse*, *Démétriade*. Les agréables vallons de *Tempé*, sur les bords du *Pénée*, *Olympe*, *Pélion*, *Ossa*, trois montagnes célèbres dans les fables par les combats des géans.

La Macédoine. Je ne rapporterai qu'un petit nombre de ses villes : *Epidamne* ou *Dyrrachie*, maintenant *Durazzo*, *Apollonie*, *Pella*, capitale du pays qui donna naissance à Philippe et à son fils Alexandre-le-Grand ; *Egée*, *Edesse*, *Pallène*, *Olynthe*, qui a donné son nom aux Olynthiaques de Démosthène ; *Torone*, *Acanthe*, *Thessalonique*, maintenant *Salonichie* ; *Stagire*, patrie d'Aristote ; *Amphipolis*, *Philippes*, fameuse par la victoire d'Auguste et d'Antoine sur Brutus et Cassius ; *Scotuse*, *Athos*, montagne ; le fleuve *Strymon*.

Iles de la Grèce.

Il y a plusieurs îles adjacentes à la Grèce, fort connues dans l'histoire. Dans la mer Ionienne, *Corcyre*, avec une ville du même nom, maintenant *Corfou*, *Céphalène* et *Zacynthe*, maintenant *Céphalona* et *Zante*, *Itaque*, patrie d'Ulysse, et *Dulichie*. Près du cap *Malée*, vis-à-vis la Laconie, *Cythère*. Dans le golfe de Savone, *Egine* et *Salamine*, si fameuse par le combat naval entre Xerxès et les Grecs. Entre la Grèce et l'Asie, les *Sporades* : les *Cyclades*, dont les plus connues sont : *Andros*, *Délos*, *Paros*, d'où

l'on tiroit le plus beau marbre. Plus haut, dans la mer Egée, l'*Eubée*, maintenant *Négréponte*, séparée de la terre ferme par un petit bras de mer appelé *Euripe*. La ville la plus connue étoit *Chalcis*. En montant vers le septentrion, *Scyrus*: et beaucoup plus haut *Lemnos*, maintenant *Stalimène*, *Samothrace*. En descendant, *Lesbos*, dont la principale ville étoit *Mitylène*, qui a donné à l'île le nom de Mételin; *Chios*, *Scio*, vantée pour son vin excellent; *Samos*. Quelques-unes de ces dernières îles sont attribuées à l'Asie.

L'île de Crète, ou de *Candie*, est la plus grande de celles qui sont voisines de la Grèce. Elle a au septentrion la mer Egée, ou l'Archipel, et au midi la mer d'Afrique. Ses principales villes étoient *Gortine*, *Cydon*, *Gnossus*: ses montagnes, *Dictée*, *Ida*, *Corycus*. Son labyrinthe est connu de tout le monde.

Les Grecs avoient des colonies dans presque toutes ces îles.

Ils s'établirent aussi dans la Sicile (Strab. l. 6, p. 253), et dans une partie de l'Italie vers la Calabre, qui sont appelées pour cette raison la grande Grèce.

Mais leur grand établissement fut dans l'Asie Mineure (Plin. l. 6, c. 2), et surtout dans l'*Eolie*, l'*Ionie* et la *Doride*. Les principales villes de l'Eolie sont, *Cume*, *Phocée*, *Elée*; de l'Ionie, *Smyrne*, *Clazomène*, *Téos*, *Lébédus*, *Colophon*, *Ephèse*; de la Doride, *Halicarnasse* et *Cnidus*.

Ils avoient encore un grand nombre de colonies répandues dans les différentes parties du monde, dont je parlerai quand l'occasion s'en présentera.

ARTICLE DEUXIÈME.

Division de l'histoire grecque en quatre âges.

On peut distinguer dans les Grecs quatre différens âges, marqués par autant d'époques mémorables, qui tous ensemble renferment 2154 années.

Le premier s'étend depuis la fondation des petits royaumes de la Grèce, en commençant par celui de Sicyone, qui'est le plus ancien, jusqu'au siége de Troie, et comprend environ 1000 ans, depuis l'an du monde 1820 jusquà 2820.

Le second s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius fils d'Hystaspe, qui est le temps où l'histoire des Grecs commence à se joindre avec celle des Perses, et comprend 663 ans, depuis l'an du monde 2820 jusqu'à 3483.

Le troisième âge s'étend depuis le commencement du règne de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, qui est le beau temps de l'histoire des Grecs, et comprend 198 ans, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à 3681.

Enfin le quatrième et dernier âge s'étend depuis la mort d'Alexandre, où les Grecs commencèrent à déchoir, jusqu'à ce qu'ils tombèrent enfin sous la domination des Romains. Et l'époque de la ruine entière des Grecs est, d'un côté, la prise et la destruction de Corinthe par le consul

L. Mummius en 3858; et de l'autre, l'extinction du royaume des Séleucides en Asie, par Pompée, l'an du monde 3939, et de celui des Lagides en Egypte, par Auguste, l'an 3974. Et ce dernier âge comprend en tout 293 ans.

De ces quatre âges, je ne parlerai ici que des deux premiers, et encore ne les toucherai-je que très-légèrement, et pour en donner quelque idée aux lecteurs; parce que ces temps, du moins pour une grande partie, appartiennent plus à la fable qu'à l'hitoire, et sont couverts de ténèbres qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de percer et d'éclaircir; et j'ai déjà declaré plusieurs fois que ce travail obscur et épineux, quoique très-utile pour ceux qui veulent approfondir l'histoire, n'entroit point dans mon plan.

ARTICLE TROISIÈME.

Origine primitive des Grecs.

Pour avoir quelque chose de certain sur l'origine des Grecs, il faut nécessairement avoir recours à ce que nous en apprend l'écriture sainte.

Javan, ou *Ion* (Gen. 10, 2) (car en hébreu les mêmes lettres différemment ponctuées forment ces deux noms), fils de Japhet et petit-fils de Noé, est certainement le père de tous les peuples connus sous le nom de Grecs, quoiqu'il soit demeuré propre aux Ioniens dans cette nation. Mais les Hébreux, les Chaldéens, les Arabes et les autres, ne nomment point autrement le corps de la nation que les Ioniens. Et c'est pour cette

raison qu'Alexandre est prédit dans Daniel (8-21) sous le nom de roi de *Javan*. *

Javan eut quatre enfans (Gen. 10-4), Eliza, Tarsis, Cetthim et Dodanim. Comme Javan est l'origine des Grecs, il ne faut pas douter que ses quatre fils ne soient les chefs des principales tribus et des principales branches de cette nation, devenue depuis si célèbre par les arts et par la guerre.

Eliza, est la même chose qu'*Ellas*, comme traduit le Chaldaïque ; et le nom Ἕλληνες devenu commun à toute la nation, comme celui d'Ελλας à tout le pays, n'a point d'autre origine. La ville d'Elide, fort ancienne dans le Péloponnèse, les champs Elisiens, la rivière Elissus, ou Ilissus, ont retenu long-temps des traces du nom d'Eliza, et ont plus contribué à conserver sa mémoire que les historiens mêmes de la nation, curieux dans les affaires étrangères, et peu instruits de leur origine, parce qu'ils l'étoient peu de la religion véritable, et ne remontoient pas jusqu'à elle. C'est pourquoi ils donnent une autre source aux noms *Hellènes* et *Iones*, comme nous le verrons dans la suite : car je me crois obligé de rapporter aussi leur sentiment.

Tharsis étoit le second fils de Javan. Il s'établit, comme ses frères, dans la Grèce, et peut-être dans l'Achaïe et les provinces voisines, comme Eliza dans le Péloponnèse.

* Hircus caprarum rex Græciæ. Dans l'hébreu, rex Javan.

Cetthim. Il ne nous est pas permis de douter que ce ne soit le père des Macédoniens après l'autorité du premier livre des Macchabées (1. Macc. 1. 1), où il est dit dès le commencement qu'Alexandre, fils de Philippe, Macédonien, sortit de son pays, qui étoit celui de *Cetthim* (Egressus de terra Cetthim, v. 5), pour aller faire la guerre à Darius, roi de Perse. Et dans le chap. 8, parlant des Romains et de leurs victoires sur les derniers rois de Macédoine Philippe et Persée, il les appelle rois des Céthéens (Philippum et Perseum Ceteorum regem.)

Dodanim. Il est fort vraisemblable que la Thessalie et l'Epire furent le partage de ce quatrième fils de Javan, et que le culte impie de Jupiter de *Dodone*, aussi bien que la ville de *Dodone* *, sont des preuves que le premier auteur étoit demeuré dans la mémoire de ceux qui tenoient de lui l'établissement et la naissance.

Voilà tout ce que l'on peut dire de certain sur l'origine des Grecs. L'écriture sainte, dont le but n'est pas de satisfaire la curiosité, mais de nourrir la piété, après ces légers rayons de lumière, nous laisse dans une profonde nuit sur le reste de leur histoire, qui ne peut être tirée que des auteurs profanes.

Si l'on en croit Pline (lib. 4, cap. 7), les Grecs s'appelèrent ainsi du nom d'un ancien roi fort obscur. Homère, dans ses poëmes, les nomme

* Δωδώνη, ἀπὸ Δωδῶνȣ, τȣ̃ Διος ϗ Εὐρώπης. (Stephanus.)

Hellènes, Danaens, Argiens, Achéens. Il est remarquable que le mot *græcus* n'est jamais employé dans Virgile.

L'extrême rusticité des premiers Grecs ne paroîtroit pas croyable, si l'on pouvoit sur ce point récuser leurs propres historiens. Un peuple assez entêté de son origine pour l'illustrer par des fables, n'en auroit pas inventé pour l'avilir. Qui croiroit que ce peuple (Pausan. lib. 8, p. 455-456), auquel on doit tout ce qu'on a de littérature et de belles connoissances, descendît de sauvages, qui n'avoient point d'autre loi que la force; qui ignoroient l'agriculture, et broutoient à la manière des bêtes? C'est pourtant ce que nous attestent les honneurs divins qu'ils décernent à celui (Pelasgus) qui leur apprit à se nourrir de gland, comme d'un aliment plus sain et plus délicat que les herbes. Il y avoit de là encore bien loin jusqu'à la politesse et à l'urbanité. Aussi n'y arrivèrent-ils que par une longue succession de temps.

Les plus foibles ne furent pas les derniers à comprendre la nécessité de vivre ensemble, pour se garantir de la violence et de l'oppression. Ils bâtirent des maisons, dont le nombre, accru insensiblement, forma des bourgs et des villes. Mais la société d'habitation ne vint pas à bout d'humaniser de telles gens. L'Egypte et la Phénicie en eurent l'honneur. L'une et l'autre, par leurs colonies, instruisirent et civilisèrent les Grecs. Celle-ci leur enseigna la navigation (Herod. l. 2, cap. 58, et l. 5, cap. 58-60. —

Plin. l. 5, cap. 12, et l. 7, cap. 56), le commerce, l'écriture : l'autre les poliça par ses lois, les mit dans le goût des arts et des sciences, et les initia dans ses mystères.

La Grèce (Thucid. lib. 1, p. 2), dans les premiers temps, fut exposée à de grands mouvemens et à de fréquentes mutations, parce que les habitans du pays n'ayant point entre eux de commerce, et n'y ayant point alors de puissance supérieure qui imposât la loi aux autres, la violence décidoit de tout. Les plus forts s'emparoient des terres qui leur paroissoient les plus fertiles, et en chassoient les possesseurs légitimes, qui alloient chercher ailleurs des établissemens. Comme l'Attique étoit un pays sec et stérile, ses habitans n'eurent pas les mêmes secousses à essuyer, et ils se conservèrent toujours dans leur premier terrain : c'est pourquoi ils s'appeloient αὐτόχθονες, c'est-à-dire, nés dans le pays même, à la différence de presque tous les autres peuples, qui étoient venus d'ailleurs.

Tels furent, en général, les premiers commencemens de la Grèce. Il faut maintenant descendre dans un plus grand détail, et exposer en peu de mots l'établissement des différens états qui la partagèrent.

ARTICLE QUATRIÈME.

Différens états dont la Grèce est composée.

Dans ces temps reculés, les royaumes étoient fort peu de chose, et souvent l'on en donnoit le

titre à une ville d'où dépendoient quelques lieues seulement de terrain.

An. M. 1915. Av. J. C. 2089. = Sicyone. Le plus ancien des royaumes de la Grèce est celui de Sicyone. Eusèbe en place le commencement 1313 ans avant la première olympiade. On croit qu'il dura environ mille ans.

An. M. 2148. Av. J. C. 1856. = Argos. Le royaume d'Argos, dans le Péloponnèse, commença 1080 ans avant la première olympiade (Euseb. in Chron.), du temps d'Abraham. Le premier roi fut Inachus. Il eut pour successeurs, Phoronée, son fils; Apis, qui donna son nom à cette contrée; Argus; et après plusieurs autres, Gelanor, qui fut dépouillé et chassé du royaume par Danaüs, Égyptien. An. M. 2530. Av. J. C. 1474. = Les successeurs de celui-ci furent Lyncée, fils d'Égyptus, son frère, qui seul de cinquante frères échappa à la cruauté des Danaïdes; Abas; Proetus; Acrisius.

De Danaé, fille du dernier, naquit Persée, qui dans la suite ayant tué par malheur son grand-père Acrisius, et ne pouvant plus soutenir la vue d'Argos, où il avoit commis ce meurtre involontaire, passa à Mycènes, et y établit le siége de son royaume.

Mycènes. Persée régna donc à Mycènes. Il eut plusieurs enfans, entre autres Alcée, Sthénélus, et Electryon. Alcée fut père d'Amphitryon; Sthénélus, d'Eurysthée; Electryon, d'Alcmène. Amphytrion épousa Alcmène, de laquelle et de Jupiter naquit Hercule.

Eurysthée et Hercule vinrent au monde le même jour; mais la naissance du premier ayant été avancée par la fraude de Junon, Hercule lui fut soumis, et obligé de subir par son ordre les douze travaux si célèbres dans la fable.

Les rois qui régnèrent à Mycènes après Persée furent Electryon, Sthénélus, Eurysthée. Celui-ci, après la mort d'Hercule, déclara une guerre ouverte à ses descendans, dans la crainte qu'ils n'entreprissent un jour de le détrôner. En effet, les Héraclides ayant tué dans un combat Eurysthée, entrèrent victorieux dans le Péloponnèse, et s'en rendirent maîtres. Mais, comme c'étoit avant le temps marqué par les destins, une peste qui survint, jointe à un oracle, les obligea d'en sortir. Trois ans après, trompés par une expression ambiguë de l'oracle, ils firent une nouvelle tentative, qui fut encore inutile : c'étoit environ vingt ans avant la prise de Troie.

Atrée, fils de Pélops, oncle maternel d'Eurysthée, lui avoit succédé. C'est de la sorte que la couronne passa aux descendans de Pélops, qui donnèrent leur nom au Péloponnèse, appelé auparavant *Apie*. La haine meurtrière des deux frères Atrée et Thyeste est connue de tout le monde.

Plisthène, fils d'Atrée, succéda à son père au royaume de Mycènes, qu'il laissa à son fils

Agamemnon, qui eut pour successeur son fils Oreste. Le royaume de Mycènes fut rempli de crimes et d'horreurs depuis qu'il eut passé dans la famille de Pélops.

Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, régnèrent

après lui : ils furent chassés du Péloponnèse par les Héraclides.

An M. 2448. Av. J. C. 1556. = Athènes. Cécrops, originaire d'Egypte, fut le fondateur de ce royaume. S'étant établi dans l'Attique, il divisa tout ce qui lui étoit soumis en douze cantons. Ce fut lui qui établit l'aréopage. Cette auguste compagnie rendit sous Cranaus, son successeur, le fameux jugement entre Neptune et Mars. Ce fut de son temps qu'arriva le déluge de Deucalion. Celui d'Ogygès en Attique est beaucoup plus ancien, et étoit arrivé 1020 ans avant la première Olympiade, et par conséquent l'an du monde 2208.

Amphictyon, troisième roi d'Athènes, procura une confédération de douze peuples, qui s'assembloient deux fois l'an aux Thermopyles pour y faire des sacrifices communs, et pour délibérer ensemble sur les affaires publiques et particulières de chaque peuple. Elle fut nommée l'assemblée des Amphictyons.

Sous Erechtée, l'on marque l'arrivée de Cérès en Attique, après l'enlèvement de sa fille, et l'établissement des mystères à Eleusis.

An M. 2720. Av. J. C. 1284. = Le règne d'Egée, fils de Pandion, est le temps le plus illustre de l'histoire des héros. C'est sous lui qu'on place l'expédition des Argonautes, les fameux travaux d'Hercule, la guerre de Minos, second roi de Crète, contre les Athéniens, l'histoire de Thésée et d'Ariane.

Thésée succéda à son père Egée. Cécrops avoit partagé l'Attique en douze bourgs, douze cantons séparés les uns des autres. Thésée fit comprendre

aux peuples les avantages d'un gouvernement commun, et des douze bourgs n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie. . . .

Codrus fut le dernier roi d'Athènes. Il se dévoua pour son peuple.

An M. 2934. Av. J. C. 1070. = Après lui, le titre de roi fut éteint par les Athéniens. Médon son fils fut mis à la tête de la république avec le titre d'archonte, c'est-à-dire de gouverneur ou de président. Les premiers archontes furent à vie : mais les Athéniens, fatigués d'une domination qui leur paroissoit encore trop approcher de la royauté, élurent de nouveaux archontes de dix ans en dix ans, et enfin, rendirent cette charge annuelle.

An M. 2549. Av. J. C. 1455. = Thèbes. Cadmus, venu par mer des côtes de la Phénicie, c'est-à-dire des environs de Tyr et de Sidon, se saisit du pays appelé depuis la Béotie. Il y bâtit la ville de Thèbes, ou du moins une citadelle, appelée de son nom Cadmée, et y établit le siége de sa domination et de sa puissance.

Les funestes malheurs de Laïus, l'un de ses successeurs, et de Jocaste sa femme, d'Œdipe leur fils, d'Etéocle et de Polynice, nés du mariage incestueux de Jocaste et d'Œdipe, ont fourni une ample matière aux récits de la fable et aux actions du théâtre.

Sparte ou Lacédémone. On croit que Lélex, premier roi de la Laconie, commença à régner environ 1516 ans avant l'ère chrétienne.

Tyndare, neuvième roi de Lacédémone, eut de Léda, Castor et Pollux, jumeaux, outre Hélène et

Clytemnestre, femme d'Agamemnon, roi de Mycènes. Ayant survécu à la mort des deux jumeaux ses enfans, il songea à se choisir un successeur en choisissant un époux à Hélène sa fille. Tous les prétendans s'engagèrent par serment de s'en tenir au choix de cette princesse, qui se détermina en faveur de Ménélas. A peine eut-elle été trois ans avec son mari, qu'elle fut enlevée par Alexandre Pâris, fils de Priam, roi des Troyens. Cet enlèvement fut l'occasion de la guerre de Troie. La Grèce commença proprement à essayer ses forces unies au siége de cette ville, où les Achille, les Ajax, les Nestor et les Ulysse firent pressentir à l'Asie qu'elle obéiroit un jour à leur postérité. La ville fut prise par les Grecs après un siége de dix ans, à peu près dans le temps que Jephté conduisoit le peuple de Dieu, c'est-à-dire, selon Ussérius, l'année du monde 2820, et 1184 ans avant Jesus-Christ. Cette époque est célèbre dans l'histoire, et doit être retenue avec soin, aussi-bien que celle des olympiades.

On appelle olympiade la révolution de quatre années complètes depuis une célébration des jeux olympiques jusqu'à l'autre. Nous exposerons ailleurs l'établissement de ces jeux, qui se célébroient tous les quatre ans près de la ville de Pise, appelée autrement Olympie. L'ère commune des olympiades commence à l'été de l'année du monde 3228, et 776 ans avant Jesus-Christ, dans les jeux où Corèbe remporta le prix de la course.

Quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides rentrèrent dans le Péloponnèse, et se sai-

sirent de Lacédémone, où deux frères, Euristhène et Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent ensemble. Et depuis eux, le sceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Plusieurs années après, Lycurgue donna à Sparte ces lois qui l'ont rendue si célèbre. J'en parlerai dans la suite avec étendue.

AN M. 2628. AV. J. C. 1376. = CORINTHE. Corinthe commença plus tard que les autres villes dont nous venons de parler, à être gouvernée par des rois particuliers. D'abord elle fut soumise à ceux d'Argos et de Mycènes. Sysiphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Sa race en fut chassée par les Héraclides, environ 110 ans après le siége de Troie. Les descendans de Bacchis y régnèrent ensuite. Sous eux, le gouvernement monarchique fit place à l'aristocratique : c'est-à-dire que les anciens gouvernèrent, choisissant entre eux tous les ans un premier magistrat, qu'ils appeloient prytanis. Enfin Cypsélus, ayant gagné le peuple, s'empara de l'autorité, qu'il fit passer à son fils Périandre, fort connu parmi les sages de la Grèce, au nombre desquels son goût pour les sciences et pour les gens savans l'a fait ranger.

LA MACÉDOINE. On fut long-temps parmi les Grecs sans faire beaucoup d'attention à la Macédoine. Il sembloit que ses rois, relégués dans les bois et les montagnes, ne faisoient point partie du reste de la Grèce; ils prétendoient descendre d'Hercule par Caranus, le premier d'entre eux. AN M. 3191. AV. J. C. 1813. Philippe et Alexandre son fils relevèrent extrêmement la gloire de ce royaume.

Il avoit déjà duré 490 ans jusqu'à la mort d'Alexandre, et il en dura encore 148 jusqu'à la prise de Persée par les Romains.

ARTICLE CINQUIÈME.

Transmigration des Grecs dans l'Asie mineure.

Nous avons déjà remarqué que quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides se remirent en possession du Péloponnèse, ayant défait les Pélopides, c'est-à-dire Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, et qu'ils partagèrent entre eux les royaumes de Mycènes, d'Argos et de Lacédémone.

Une si grande révolution changea presque toute la face de la Grèce, et donna lieu à plusieurs transmigrations fort célèbres. Pour les mieux entendre, et pour avoir une idée plus nette de la situation de plusieurs peuples de la Grèce, et des quatre dialectes ou différentes langues qui y régnèrent, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

Deucalion, qui régna en Thessalie (Strab. lib. 8, p. 383, etc. — Pausan. lib. 7, p. 396. etc.), et sous qui arriva le déluge qui porte son nom, eut de Pyrrha sa femme deux fils, qui furent Hellen et Amphyction. Celui-ci, ayant chassé d'Athènes Cranaüs, y régna à sa place. Hellen, si on en croit les historiens de sa nation, donna son nom aux Grecs, qui furent depuis appelés Hellènes. Il eut trois fils : Eolus, Dorus et Xuthus.

Eolus, qui étoit l'aîné, succéda à son père; et,

outre la Thessalie, il eut en partage la Locride et la Béotie. Plusieurs de ses descendans entrèrent dans le Péloponnèse avec Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, qui donna son nom au Péloponnèse, et s'établirent dans la Laconie.

La contrée voisine du Parnasse échut à Dorus, et fut appelée de son nom la Doride.

Xuthus, contraint par ses frères, pour quelque mécontentement particulier, de quitter son pays, se retira dans l'Attique, où il épousa la fille d'Erechtée, roi des Athéniens, dont il eut deux fils, Achéus et Ion.

Un meurtre involontaire commis par Achéus, l'obligea de se retirer dans le Péloponnèse, qui étoit nommé pour lors Egialée, et dont une partie fut appelée de son nom, Achaïe. Ses descendans s'établirent à Lacédémone.

Ion s'étant signalé par ses victoires, fut appelé par les Athéniens au gouvernement de leur ville, et donna son nom au pays : car les habitans de l'Attique sont aussi appelés Ioniens. Le nombre des citoyens s'accrut à tel point, que les Athéniens se trouvèrent obligés d'envoyer dans le Péloponnèse une colonie d'Ioniens, qui communiquèrent aussi leur nom à la contrée qu'ils occupèrent.

Ainsi tous les habitans du Péloponnèse, quoique composés de différens peuples, furent tous réunis sous les noms d'Achéens et d'Ioniens.

Les Héraclides, quatre - vingts ans après la prise de Troie, songèrent sérieusement à se remettre en possession du Péloponnèse, qui leur appartenoit de droit. Ils avoient trois chefs prin-

cipaux, fils d'Aristomaque, savoir Témène, Cresphonte et Aristodème. Celui-ci étant mort, ses deux fils Eurystène et Proclès prirent sa place. Le succès de leur expédition fut aussi heureux que le motif en étoit juste, et ils rentrèrent en possession de leur ancien domaine. Argos échut à Témène, la Messénie à Cresphonte, et la Laconie aux deux fils d'Aristodème.

Ceux des Achéens qui descendoient d'Eolus, et qui jusques-là avoient habité dans la Laconie, en ayant été chassés par les Doriens qui étoient rentrés dans le Péloponnèse avec les Héraclides, s'établirent, après quelques courses, dans le canton de l'Asie mineure, qui depuis fut appelé l'Eolide, où ils fondèrent Smyrne et onze autres villes. Mais la ville de Smyrne passa dans la suite aux Ioniens. Les Eoliens occupèrent aussi plusieurs villes de Lesbos.

Quant aux Achéens de Mycènes et d'Argos, comme ils se virent contraints d'abandonner leur pays aux Héraclides, ils s'emparèrent de celui des Ioniens, qui habitoient comme eux dans le Péloponnèse. Ceux-ci se réfugièrent d'abord à Athènes, qui étoit leur patrie originaire, d'où ils partirent quelque temps après sous la conduite de Nilée et d'Androcle, tous deux fils de Codrus, et s'emparèrent de cette côte de l'Asie mineure qui est entre la Carie et la Lydie, et qui de leur nom fut appelée Ionie; et ils y bâtirent douze villes, Ephèse, Clazomène, Samos, etc.

La puissance des Athéniens (Strab. p. 395.), qui avoient alors pour roi Codrus, s'étant fort aug-

mentée par le grand nombre de ceux qui se réfugioient dans leur pays, les Héraclides crurent devoir s'opposer à leurs progrès, et les attaquèrent. Ceux-ci furent vaincus dans un combat : mais ils ne laissèrent pas de demeurer maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare, et établirent dans ce pays les Doriens à la place des Ioniens.

Une partie de ces Doriens (Strab. p. 653) demeura dans le pays après la mort de Codrus : quelques-uns passèrent en Crète : le plus grand nombre s'établit dans cette partie de l'Asie mineure qui de leur nom a été appelée Doride. Ils y bâtirent Halicarnasse, Gnide, et d'autres villes, et s'établirent dans les îles de Rhode, de Cos, etc.

Dialectes des Grecs.

Il sera maintenant plus aisé d'entendre ce qui regarde les dialectes de la Grèce. Il y en avoit quatre, savoir, l'attique, l'ionien, le dorique et l'éolien. C'étoit autant de langages, parfaits chacun dans leur genre, dont différens peuples se servoient, mais qui avoient tous une même langue pour fondement. Et cette diversité de langages ne doit pas paroître étonnante dans un pays dont les habitans ne dépendoient point les uns des autres, mais avoient chacun leur domaine particulier.

1. Le dialecte *attique* est celui qui étoit usité dans Athènes et dans le pays circonvoisin. Il a été suivi particulièrement par Thucydide, Aristophane, Platon, Isocrate, Xénophon et Démosthène.

2. L'*ionien* étoit presque le même que l'ancien

attique. Mais passant depuis dans quelques villes de l'Asie mineure, et dans les îles adjacentes, qui étoient colonies des Athéniens et de ceux de l'Achaïe, il reçut là comme une nouvelle teinture, et ne suivit pas toute la délicatesse où arrivèrent depuis les Athéniens. C'est en cette langue qu'ont écrit Hippocrate et Hérodote.

3. Le *dorique* a été premièrement en usage parmi les Lacédémoniens et ceux d'Argos. Ensuite il passa dans l'Epire, dans la Lybie, la Sicile, Rhode et Crète. C'est celui qu'ont suivi Archimède et Théocrite, tous deux de Syracuse, et Pindare.

4. L'*éolien* a été d'abord usité parmi les Béotiens et leurs voisins, puis dans l'Eolie, région de l'Asie mineure, entre l'Ionie et la Mysie, qui comprenoit dix ou douze villes, colonie des Grecs. C'est celui qui a été suivi par Sapho et Alcée, dont il reste peu de chose. On le trouve aussi mêlé dans Théocrite, Pindare, Homère, et dans plusieurs autres.

ARTICLE SIXIÈME.

Gouvernement républicain établi presque généralement dans toute la Grèce.

On a pu remarquer dans le peu que j'ai dit des divers établissemens de la Grèce, que le fonds primordial de tous ces différens états étoit le gouvernement monarchique, le plus ancien de tous, le plus universellement répandu, le plus propre à entretenir la paix et la concorde, et, comme l'observe Platon (lib. 3, de Leg., p. 680), formé sur

le modèle de l'autorité paternelle, et de cet empire doux et modéré que les pères exerçoient dans leur famille.

Les choses ayant dégénéré peu à peu par l'injustice des usurpateurs, par la dureté des maîtres légitimes, par les soulèvemens des peuples, et par mille autres révolutions qui arrivèrent dans ces états ; un esprit tout contraire au premier s'empara de la Grèce entière, y alluma un désir violent de la liberté, et établit partout, excepté dans la Macédoine, un gouvernement républicain, mais varié en presque autant de manières qu'il y avoit de différentes villes, selon le génie et le caractère de chacun des peuples.

Il resta toujours néanmoins je ne sais quel levain de l'ancienne domination, qui réveilla de temps en temps l'ambition de plusieurs citoyens, et leur inspira le désir de se rendre maîtres de leur patrie. Dans presque tous ces petits états de la Grèce on vit souvent des particuliers, qui n'ayant aucun droit au trône ni par leur naissance, ni par le choix des citoyens, cherchèrent à s'y élever par cabale, par trahison, par violence ; et qui, sans respect pour les lois, sans égard pour le bien public, exercèrent l'autorité souveraine avec un empire despotique et un pouvoir arbitraire. Pour se maintenir dans leur injuste usurpation, au milieu des défiances et des alarmes, ils se crurent obligés de prévenir de fausses conjurations, ou de réprimer des conspirations réelles par les plus cruelles proscriptions, et de sacrifier à leur sûreté tous ceux que leur mérite, leur

rang, leurs richesses, leur zèle pour la liberté, leur amour pour la patrie, rendoient suspect à un gouvernement soupçonneux et mal affermi, qui sentoit bien qu'il étoit haï de tous, et qu'il méritoit de l'être. C'est cette conduite inhumaine qui rendit ces hommes si odieux sous le nom de * *tyrans*, et qui fournit une si ample matière aux déclamations des orateurs, et aux représentations tragiques du théâtre.

De toutes ces villes et de toutes ces parties de la Grèce, séparées entièrement, ce semble, les unes des autres par leurs lois, leurs coutumes, leurs intérêts, se forma néanmoins un seul tout et un corps unique, dont les forces s'accrurent jusqu'au point de faire trembler la puissance formidable des Perses sous Darius et Xerxès, et qui l'auroit peut-être absolument détruite dès-lors, si la Grèce avoit pu se maintenir dans cette union et cette concorde qui la rendoit invincible. C'est le spectacle qui va nous occuper dans la suite, et qui mérite certainement toute l'attention des lecteurs. Nous verrons dans les volumes qui suivront, un petit peuple renfermé dans l'enceinte d'un pays qui n'égaloit pas le quart de la France, aux prises avec le plus puissant empire qui fût alors sur la terre; et nous le verrons, non-seulement tenir tête aux armées innombrables des Perses, mais les dissiper, les mettre en fuite, les tailler en pièces, et réduire quelquefois l'orgueil

* Ce nom, dans son origine, signifioit *roi*, et se donnoit anciennement aux princes légitimes.

persan à accepter des conditions de paix aussi honteuses pour les vaincus que glorieuses pour les vainqueurs.

Parmi les villes de la Grèce, deux se distinguèrent particulièrement, et s'acquirent une autorité et une sorte de supériorité sur toutes les autres, que le mérite seul leur attira : c'est Lacédémone et Athènes. Comme elles soutiendront un grand personnage dans l'histoire qui va suivre, avant que d'entrer dans ce détail, je crois devoir donner par avance quelque idée du génie, du caractère, des mœurs, du gouvernement de ces deux peuples. Plutarque dans les vies de Lycurgue et de Solon me fournira la principale partie de ce que j'ai à dire sur ce sujet.

ARTICLE SEPTIÈME.

Gouvernement de Lacédémone : lois établies par Lycurgue.

Il n'y a peut-être rien dans toute l'histoire profane de plus attesté, ni en même temps de plus incroyable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, et la discipline que Lycurgue y avoit établie (Plut. in vit. Lycurg. p. 40). Ce législateur étoit fils d'Eunomus, l'un des deux rois qui commandoient ensemble à Sparte. Il lui eût été facile de monter sur le trône après la mort de son frère aîné qui n'avoit point laissé d'enfant mâle, et il fut roi en effet pendant quelques jours. Mais, dès que la grossesse de sa belle-sœur fut connue, il déclara que la royauté appartenoit à l'enfant qui

en naîtroit, si c'étoit un fils, et dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur. Cependant la veuve lui envoya dire, sous main, que s'il vouloit lui promettre de l'épouser quand il seroit roi, elle feroit périr son fruit. Une proposition si détestable fit horreur à Lycurgue; il dissimula néanmoins, et amusant cette femme par différens prétextes, il la mena jusqu'à son terme. Quand l'enfant fut né, il le déclara roi et le fit nourrir avec grand soin. La joie que sa naissance causa au peuple, le fit nommer *Charilaüs*.

L'état étoit pour lors dans un grand désordre (ibid. p. 41), l'autorité des rois étant absolument méprisée, et celle des lois encore plus. Nul frein ne pouvoit retenir l'audace du peuple, qui alloit tous les jours en croissant.

Lycurgue conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone, et pour être en état d'y établir de plus sages réglemens, il jugea à propos de faire plusieurs voyages, afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples, et de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles et de plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'île de Crète, dont les lois dures et austères étoient fort célèbres; il passa de là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée, et enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse, et des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus désirer de ses citoyens (ibid. p. 42), et les rois même pressèrent son retour, sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le

peuple dans le devoir et dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques lois particulières ne produiroient pas un grand effet.

Mais avant que d'exécuter son dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon, et après avoir offert son sacrifice, il reçut cet oracle si célèbre, dans lequel la prêtresse l'appeloit : *Ami des dieux, et dieu plutôt qu'homme.* Et quant à la grâce qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes lois dans son pays, elle lui déclaroit que le dieu avoit exaucé ses prières, et que la république qu'il alloit former, seroit la plus excellente république qui eût jamais été.

Étant revenu à Lacédémone, il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vues, et s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés pour étonner et intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

I. ÉTABLISSEMENT. *Sénat.*

De tous les nouveaux établissemens de Lycurgue, le plus grand et le plus considérable fut celui du sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet état. Car, au lieu, qu'auparavant il étoit tou-

jours chancelant, et qu'il penchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple; ce sénat lui servit comme d'un contre-poids qui le maintint dans l'équilibre, et qui lui donna une assiette ferme et assurée : les vingt-huit sénateurs * qui le composoient se rangeant du côté des rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, et fortifiant au contraire le parti du peuple quand les rois vouloient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue ayant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvèrent la puissance des trente, qui composoient le sénat, encore trop forte et trop absolue; c'est pourquoi ils lui donnèrent un frein en lui opposant l'autorité des éphores **, environ cent trente ans après Lycurgue. Les éphores étoient au nombre de cinq et ne demeuroient qu'un an en charge. Ils étoient tous tirés du peuple (Arist. l. 2, de Rep. p. 321), et par-là ressembloient assez aux tribuns du peuple chez les Romains. Ils avoient droit de faire arrêter les rois et de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencèrent les éphores. Sa femme lui ayant reproché qu'il laisseroit à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit : *Au contraire*,

* Ce conseil étoit composé de trente personnes, en y comprenant les deux rois.

** Ephore signifie contrôleur, inspecteur.

je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.

Le gouvernement de Lacédémone n'étoit donc pas purement monarchique : les grands y avoient beaucoup de part, et le peuple n'en étoit pas exclus. Toutes les parties de ce corps politique, à mesure qu'elles conspiroient au bien général, y trouvoient le leur, en sorte que, malgré l'inquiétude et l'inconstance du cœur humain, qui soupire toujours après le changement, et ne se guérit jamais de son dégoût pour l'uniformité, Lacédémone, pendant plusieurs siècles, se maintint dans l'observance de ses lois.

2. ÉTABLISSEMENT. *Partage des terres, et décri de la monnoie d'or et d'argent.*

Le second établissement de Lycurgue (Plut. in Lycurg. p. 44) et le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécessaire pour rétablir dans la république la paix et le bon ordre. La plupart des habitans du pays étoient si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, et tout le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe, et deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes et plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence et les excessives richesses, il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun et d'en faire un nouveau partage, pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant

les prééminences et les honneurs qu'à la vertu et au mérite.

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il distribua à ceux de la campagne, et il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voyage, traversant les terres de la Laconie, qui venoient d'être moissonnées, et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se tourna vers ceux qui l'accompagnoient, et leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entre eux toute sorte d'inégalité. Mais voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie en sapant l'avarice par les fondemens : car premièrement il décria toutes les monnoies d'or et d'argent, et ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un si grand poids et d'un si bas prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines (cinq cents livres), et une chambre entière pour la serrer.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles et superflus ; mais quand il ne les auroit pas chassés, la plupart seroient tombés d'eux-mêmes, et auroient disparu avec l'ancienne monnoie, parce que les artisans ne trouvoient pas à se défaire de

leurs ouvrages, et que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui, bien loin de l'estimer, s'en mocquoient et en faisoient des raillerie.

3. ÉTABLISSEMENT. *Repas publics.*

LYCURGUE (ibid. pag. 45), voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse et au luxe, et achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité et toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la loi, et il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, et par cette frugale simplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses (1), en les mettant hors d'état d'être désirées, d'être volées, et d'enrichir leurs possesseurs : car il n'y avoit plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre et le riche mangeoient ensemble en même lieu; et il n'étoit pas permis de venir se présenter aux salles publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne buvoit et ne mangeoit point, et lui reprochoient son intempérance, ou

(1) Τὸν πλοῦτον ἄσυλον, μᾶλλον δὲ ἄζηλον, καὶ ἄπλουτον ἀπειργάσατο. (Plut.)

sa trop grande délicatesse, qui lui faisoit mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance; et ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui sut bien s'en venger; car par les manières pleines de bonté et de douceur avec lesquelles il le traita, de violent et d'emporté qu'il étoit, il le rendit en assez peu de temps très-modéré et très-sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes; et pour y être reçu, il falloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demi de figues, et quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt et l'assaisonnement des vivres. On étoit obligé de se trouver au repas public; et long-temps après, le roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la reine sa femme, fut réprimandé et puni.

Les enfans même se trouvoient à ces repas, et on les y menoit comme à une école de sagesse et de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement, et ne voyoient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égayoit souvent par des railleries fines et spirituelles, mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes; et dès qu'on s'apercevoit qu'elles faisoient peine à quel-

qu'un, on s'arrêtoit tout court. On les accoutumoit aussi au secret; et quand un jeune homme entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici ne sort par-là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appeloient *la sauce noire*, et les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la table. Denys le tyran s'étant trouvé à un de ces repas (Cic. Tusc. Quæst., l. 5, n. 98), n'en jugea pas de même, et ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé : l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement, reprit le tyran? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif. Car c'est là, ajoute le cuisinier, ce qui assaisonne ici tous nos mets.

4. *Autres ordonnances.*

Quand je parle d'ordonnances de Lycurgue (Plut. in Lycurg., p. 47), je n'entends pas des lois écrites : il crut n'en devoir laisser presque aucune de cette sorte, persuadé que ce qu'il y a de plus fort et de plus efficace pour rendre les villes heureuses et les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs et dans l'esprit des citoyens par la pratique même. Car les principes que l'éducation y a gravés, demeurent fermes et inébranlables, comme étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours un lien plus fort et plus durable que le joug de la nécessité; et les jeunes gens, qui ont été ainsi nourris et élevés, deviennent eux-mêmes leurs lois et leurs législateurs.

Voilà pourquoi Lycurgue, au lieu de laisser ses réglemens par écrit, les mit en usage, et les fit pratiquer.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande et la plus importante affaire d'un législateur. Son grand principe étoit qu'ils appartenoient encore plus à l'état qu'à leurs pères : et c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré, et qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former sur des principes constans et uniformes, qui leur inspirassent de bonne heure l'amour de la patrie et de la vertu.

Sitôt qu'un enfant étoit né (ibid., p. 49), les anciens de chaque tribu le visitoient; et s'ils le trouvoient bien formé, fort et vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, et lui assignoient * une des neuf mille portions pour son héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat et foible, et s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni santé, ils le condamnoient à périr, et le faisoient exposer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger; à n'avoir point de peur dans les ténèbres; à ne

* Je ne comprends pas comment on pouvoit assigner à chacun des enfans de Sparte pour son héritage une des neuf mille portions destinées à cette ville. Le nombre des citoyens étoit-il toujours le même? Ne passoit-il jamais celui de neuf mille? Il n'est point marqué ici, comme dans le partage de la terre sainte, que les portions assignées à une famille y demeurassent toujours, et ne pussent être entièrement aliénées.

pas s'épouvanter quand on les laissoit seuls ; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, ni à la criaillerie, ni aux pleurs (Xenoph. de Laced. rep., p. 677); à marcher nus pieds pour se faire à la fatigue; à coucher durement; à porter le même habit en hiver et en été, pour s'endurcir contre le froid et le chaud.

A l'âge de sept ans on les distribuoit dans les classes (Plut. in Lycurg., p. 50), où ils étoient élevés tous ensemble sous la même discipline (1). Leur éducation n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance, le législateur ayant bien compris que le moyen le plus sûr d'avoir des citoyens soumis à la loi et aux magistrats, ce qui fait le bon ordre et la félicité d'un état, étoit d'apprendre aux enfans, dès l'âge le plus tendre, à être parfaitement soumis aux maîtres.

Pendant qu'on étoit à table (ibid., p. 51), le maître proposoit des questions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple : *Qui est le plus homme de bien de la ville ? Que dites-vous d'une telle action* ? Il falloit que la réponse fût prompte, et accompagnée d'une raison et d'une preuve conçue en peu de mots : car on les accoutumoit de bonne heure au style laconique, c'est-à-dire à un style concis et serré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort pesante et de peu de valeur; et au contraire, que le discours comprît en peu de paroles beaucoup de sens.

(1) Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας.

Pour ce qui est des lettres (p. 50) , ils n'en apprenoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, et à vaincre dans les combats. Ils avoient pour surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville et des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse et d'une probité généralement reconnues.

Un vol d'une certaine espèce seulement (Plut. in Lycurg., p. 50. — Id. in Instit. Lacon., p. 237), et qui n'en avoit que le nom : étoit permis et même commandé aux jeunes gens. Ils se glissoient le plus finement et le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins et dans les salles à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande : et s'ils étoient découverts, on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, et souffrit, sans jeter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles et les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. J'ai dit que ce vol n'en avoit que le nom, étant autorisé par la loi et par le consentement de tous les citoyens. La vue du législateur, en le permettant, avoit été d'inspirer aux jeunes Lacédémoniens, destinés tous à la guerre, plus de hardiesse et de finesse, de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat, et de leur apprendre à vivre de peu, et à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. J'ai traité ailleurs cette matière avec quelque étendue. (Man. d'étudier).

La patience et la fermeté des jeunes Lacédémo-

niens (ibid. p. 51) éclatoient surtout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane, surnommée *Orthia*, où les enfans, sous les yeux de leurs parens (Cic. Tusc. Quæst. lib. 21, n. 34), et en présence de toute la ville, se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, et quelquefois même expiroient sous les coups, sans pousser aucun cri ni même aucun soupir. Et c'étoient leurs pères mêmes, qui, les voyant tout couverts de sang et prêts d'expirer, les exhortoient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avoit vu plusieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace donne l'épithète de patiente à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon* (Hor. Od. 7, l. 13), et qu'un autre auteur fait dire à un homme, qui avoit souffert trois coups de bâton sans se plaindre : *Tres plagas spartanâ nobilitate concoxi.*

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse (ibid. p. 54), et les différens exercices du corps. Il leur étoient défendu d'exercer aucun art mécanique. Les ilotes, qui étoient une espèce d'esclaves, cultivoient leurs terres, et leur en rendoient un certain revenu.

Lycurgue vouloit que ses citoyens jouissent d'un grand loisir (ib. p. 55). Il y avoit des salles communes où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matières graves et sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un sel et d'un agrément qui instruisoit en divertissant. Ils étoient rarement seuls; on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours

autour de leurs chefs. L'amour de la patrie et du bien commun étoit leur passion dominante. Ils ne croyoient point être à eux, mais à leur pays. Pédarète n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cents qui avoient un rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content et fort gai, disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cents hommes plus honnêtes gens que lui.*

Tout inspiroit à Sparte (ib. p. 56) l'amour de la vertu et la haine du vice : les actions des citoyens, leurs conversations et même les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes et d'exemples vivans, ne devinssent vertueux, de la manière dont le pouvoient être des païens. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude, que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères et des coutumes licentieuses, qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie et pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, et que la curiosité seule y attiroit; craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts et les vices de son pays, et persuadé qu'il étoit plus important et plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades et aux pestiférés.

A proprement parler, le métier et l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux ; tout respiroit les armes. Leur vie étoit bien plus douce à l'armée qu'à la ville, et il n'y

avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un temps de repos et de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure et austère qui régnoit à Sparte étoient un peu relâchés, et qu'on leur laissoit plus de liberté. Chez eux, la première loi de la guerre et la plus inviolable (Herod. l. 7, cap. 104), comme Démarate le déclara à Xerxès, étoit de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre ou mourir. Cette maxime leur paroissoit si capitale (Plut. in Lacon. Institut. pag. 239), que le poëte Archiloque étant venu à Sparte, ils l'obligèrent dans le moment même d'en sortir, parce qu'ils apprirent que dans une de ses poésies il avoit dit qu'il valoit mieux jeter bas ses armes que de s'exposer à mourir.

De là vient (1) qu'une mère recommandoit à son fils qui partoit pour une campagne, de revenir avec son bouclier ou sur son bouclier, et qu'une autre, apprenant que son fils étoit mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement : *Je ne l'avois mis au monde que pour cela* (Cic. l. 1, Tusc. Quæst. n. 102).

Cette disposition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuc-

(1) Ἄλλη προσαναδιδοῦσα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα, καὶ παρακελευομένη· Τέκνον (ἔφη) ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. (Plut. Lacon. Apophthegm., p. 241.) On rapportoit quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.

tres (Plut. in vit. Agésil. pag. 612), qui leur fut si funeste, les pères et les mères de ceux qui étoient morts en combattant se félicitoient les uns les autres, et alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir : au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu à cette défaite étoient inconsolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non-seulement, on les excluoit de toutes sortes de charges et d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, et on leur faisoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat (Plut. in Lyc. p. 53) qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices et des prières publiques : et pour lors ils marchoient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine, et, pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu étoit présent et combattoit avec eux : ὡς τοῦ θεοῦ συμπαρόντος.

Quand ils avoient rompu et mis en fuite leurs ennemis (ibid. pag. 54), ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il le falloit pour s'assurer la victoire : après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux ni digne de la Grèce, de tailler en pièces des gens qui cèdent et qui se retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable : car leurs ennemis, sachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, et qu'ils ne par-

donnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Quand les premiers établissemens de Lycurgue (ibid. p. 57) furent reçus et confirmés par l'usage, et que la forme de gouvernement qu'il avoit établie parut assez forte et assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-mêm et pour se conserver, comme Platon (1) dit de Dieu qu'après avoir achevé le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner et faire ses mouvemens avec tant de justesse et d'harmonie, ainsi le législateur de Sparte, charmé de la grandeur et de la beauté de ses lois, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules et cheminer si heureusement.

Mais désirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles et immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui restoit encore un point le plus important et le plus essentiel de tous, sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon, et en attendant, il les fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établi. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses lois étoient bonnes et suffisantes pour rendre les Spartiates heureux et vertueux. La prêtresse lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses lois, et que tant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse ville du

(1) Ce passage de Platon est dans le Timée, et donne lieu de croire que ce philosophe avoit lu ce que Moyse dit de Dieu quand il créa le monde : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona.* (Gen. 1, 31.)

monde, et jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, et croyant son ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il étoit persuadé que la mort même des grands personnages et des hommes d'état ne doit pas être oisive ni inutile à la république, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, et celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau et le comble à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoyens, puisque sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

En exposant les sentimens de Lycurgue sur sa propre mort, tels que Plutarque les a marqués, je suis bien éloigné de les approuver : et j'en dis autant de plusieurs faits pareils, que je rapporte quelquefois sans y joindre de réflexion, mais sans prétendre y donner d'approbation. Les prétendus sages du paganisme n'avoient sur l'article dont il s'agit ici, comme sur beaucoup d'autres, que des lumières fort bornées et mêlées d'épaisses ténèbres. Ils établissoient ce principe admirable, qu'on trouve dans plusieurs de leurs écrits (1) :

(1) Vetat Pythagoras, injussu imperatoris, id est Dei, de præsidio et statione vitæ decedere. (Cic. de Senect. n. 73.)

Cato sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus injussu hinc nos suo demigrare. Cùm verò causam

Que l'homme, placé dans le monde comme dans un poste par son général, ne peut le quitter que par le commandement exprès de celui de qui il dépend, c'est-à-dire de Dieu même. Ils le regardoient aussi quelquefois comme un coupable condamné à une triste prison, d'où il pouvoit désirer de sortir, mais d'où il ne lui étoit permis de sortir en effet que par l'ordre du magistrat et de la justice, et non en brisant ses chaînes, ni en forçant les portes du cachot. Ces idées sont belles, parce qu'elles sont vraies : mais l'application qu'ils en faisoient étoit fausse, en prenant pour un ordre exprès de la divinité ce qui n'étoit qu'un effet de leur foiblesse ou de leur orgueil, qui les portoient à se donner la mort à eux-mêmes, soit pour se délivrer des peines de cette vie, soit pour immortaliser leur nom dans la postérité, comme cela arriva à Lycurgue, à Caton et à tant d'autres.

RÉFLEXIONS SUR LE GOUVERNEMENT DE SPARTE ET SUR LES LOIS DE LYCURGUE.

1. *Choses louables dans les lois de Lycurgue.*

Il faut bien, à n'en juger même que par l'événement (Plut. in Lycurg. p. 58), qu'il y eut dans les lois de Lycurgue un grand fonds de sagesse et

justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis : næ ille, medius fidius, vir sapiens, lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit. Nec tamen illa vincula carceris ruperit; leges enim vetant : sed, tanquam à magistratu aut ab aliquâ potestate legitimâ, sic à Deo evocatus atque emissus, exierit. (Id. 1, Tusc. Quæst. n. 74.)

de prudence, puisque tant qu'elles furent observées à Sparte, et elles le furent pendant plus de cinq cents ans, cette ville fut si puissante et si florissante. C'étoit moins, dit Plutarque en parlant des lois de Sparte, le gouvernement et la police d'une ville ordinaire, que la conduite et le réglement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les poëtes feignent qu'Hercule, avec sa peau de lion et sa massue seulement, parcouroit le monde, et le purgeoit de voleurs et de tyrans : Sparte de même, avec une simple bande * de parchemin et une méchante cape, donnoit la loi à toute la Grèce, volontairement soumise à son empire, étouffoit les tyrannies et les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, et calmoit les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, et en envoyant un seul ambassadeur, qui ne paroissoit pas plutôt, que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville et son bon

* C'étoit ce que les Lacédémoniens appeloient *scytale*, une bande de cuir ou de parchemin qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de manière qu'il n'y avoit aucun vide. Ils écrivoient sur cette bande, et après avoir écrit, ils la dérouloient et l'envoyoient au général à qui elle étoit adressée. Ce général, qui avoit un autre bâton tout semblable à celui sur lequel cette bande avoit été roulée et écrite, l'appliquoit sur ce bâton, et par ce moyen il trouvoit la suite et la liaison des caractères, qui sans cela étoient si dérangés, qu'ils ne pouvoient être lus. (Plut. in vit. Lys., p. 444.)

gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

On trouve à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule seroit un grand éloge de ce législateur. Il dit que Platon, Diogène, Zénon, et tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un état politique, ont pris pour modèle la république de Lycurgue : avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles et à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées et à des projets, a mis en œuvre et produit au grand jour une police inimitable, et a formé une ville entière de philosophes.

Pour y réussir, et pour établir une forme de république la plus parfaite qui fût possible, il avoit comme fondu et mêlé ensemble ce que chaque espèce de gouvernement paroissoit avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, et balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que procuroit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit quelque chose de l'état monarchique par l'autorité de ses rois : le conseil des trente, autrement dit le sénat, étoit une véritable aristocratie : et le pouvoir qu'avoit le peuple de nommer les sénateurs, et de donner force aux lois, ressembloit au gouvernement démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens, et suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du sénat, qui fut également salu-

taire aux rois et au peuple (1) : parce que par ce moyen la loi devint l'unique maîtresse des rois, et que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

Le dessein que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoyens, et de bannir entièrement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même temps qu'il en banniroit l'usage de l'or et de l'argent, nous paroîtroit un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles.

En mettant au rang des choses louables dans les lois de Lycurgue, l'établissement dont je parle ici, je ne prétends pas le donner comme absolument irrépréhensible. Car j'ai peine à le concilier avec cette loi naturelle qui défend d'ôter à l'un ce qui lui appartient, pour le donner à un autre ; et c'est pourtant ce qui arriva pour lors. Je ne considère donc dans ce partage des terres que ce qu'il a de beau en lui-même, et de digne d'admiration.

Concevons-nous, en effet, qu'on ait pu persuader à des citoyeus qui étoient les plus riches et les plus opulens de leur ville, de renoncer à tous leurs biens et à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujétir

(1) Νόμος ἐπειδὴ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' οὐκ ἄνθρωποι τύραννοι νόμων. (Plut. epist. 8.)

à un régime de vivre très-dur et très-gênant, de s'interdire, en un mot, l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur et la félicité de la vie? Voilà pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement seroit moins merveilleux, s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du législateur; mais on sait qu'il lui survécut de plusieurs siècles. Xénophon, dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas, et Cicéron dans l'une de ses harangues, remarque que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline et ses lois pendant un si grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe terrarum septingentos jam annos ampliùs unis moribus et nunquam mutatis legibus vivunt* (Pro Flacc. num. 63). Je crois bien que du temps de Cicéron, la discipline de Sparte, aussi-bien que sa puissance, étoit fort affoiblie et diminuée; mais tous les historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusqu'au règne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir et corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe et d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or et d'argent, qui étoient le fruit de ses victoires, et en renversant par-là les lois de Lycurgue.

Mais l'introduction de la monnoie d'or et d'argent ne fut pas la première plaie que les Lacédémoniens firent aux lois de leur législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore

plus fondamentale. L'ambition fraya le chemin à l'avarice. Le désir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses lois, et surtout de celle qui interdisoit l'usage de l'or et de l'argent, étoit, comme l'ont judicieusement observé Polybe (l. 6, p. 491) et Plutarque, de réprimer et de réfréner l'ambition de ses citoyens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, et de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vues ni leurs prétentions. En effet, le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontières de Sparte; mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des conquérans (Plut. in moribus Lacedæm., p. 239). Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens, il leur défendit expressément, quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flottes, et de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant plusieurs siècles, et jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion, ils songèrent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable; mais s'étant bientôt aperçus que ces commandemens éloignés et maritimes corrompoient les mœurs de leurs généraux, ils y renoncèrent sans peine, comme nous le remarquerons à l'occasion du roi Pausanias.

Quand Lycurgue (Plut. in vita Lycurg. p. 59) avoit armé ses citoyens de boucliers et de lances, ce n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre. Il en avoit fait un peuple de soldats et de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils vécussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres, et en se persuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut espérer un bonheur solide et durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque (ibid. et in vit. Agesil. p. 614), qui ne voient rien de plus beau que les richesses, et qu'une domination puissante et étendue, peuvent donner la préférence à ces vastes empires qui ont assujetti l'univers par la violence : mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siècles, avoit pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix; et elle étoit ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer et d'étendre les bornes de la république de Sparte.

Ces sortes de réflexions, que Plutarque sème de temps en temps, dans ses vies, et qui en font la plus grande et la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un état réellement heureux, et à détromper de bonne

heure de l'idée qu'on se forme de la vaine grandeur de ces empires qui ont englouti les royaumes, et de ces fameux conquérans qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence et à l'usurpation.

La longue durée dès lois établies par Lycurgue est certainement une chose bien merveilleuse ; mais le moyen qu'il employa pour y réussir, n'est pas moins digne d'admiration. Ce moyen fut le soin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte et sévère discipline ; car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation et la nourriture il n'eût imprimé les lois dans leurs mœurs, et ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ces principales ordonnances se conservèrent plus de cinq cents ans (1), comme une bonne et forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage et la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éducation qu'on recevoit à Sparte : *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solùm naturâ corroborata, verum etiam disciplinâ putatur* (Orat. pro Flacco, n. 63). Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un état de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des lois de la patrie.

(1) Ὥσπερ βαφῆς ἀκράτου καὶ ἰσχυρᾶς καταψαμένης.

Le grand principe de Lycurgue et d'Aristote (lib. 8, Politic.) le répète en termes formels, étoit que, comme les enfans sont à l'état, il faut qu'ils soient élevés par l'état, et selon les vues de l'état. C'est pour cela qu'il vouloit qu'ils fussent élevés en public et en commun, et non abandonnés aux caprices des parens qui, pour l'ordinaire, par une indulgence molle et aveugle, et par une tendresse mal entendue, énervent en même temps et le corps et l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissoit au travail et à la fatigue par les exercices de la chasse et de la course : on les accoutumoit à supporter la faim et la soif, le chaud et le froid. Et, ce que les mères auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs et pénibles tendoient à leur procurer une forte et robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, et la leur procuroient en effet.

Mais ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poète Simonide donne à cette ville une épithète * bien magnifique, qui marque qu'elle seule savoit dompter les esprits, et rendre les hommes souples et soumis aux lois, comme les chevaux que l'on forme et que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas con-

* Δαμασίμβροτος· c'est-à-dire, *dompteuse d'hommes*.

seilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte, (1) afin qu'ils y apprissent la plus belle et la plus grande de toutes les sciences, qui est celle de commander et d'obéir.

Une des leçons qu'on inculquoit le plus souvent et le plus fortement aux jeunes Lacédémoniens (Plutarque in Lacon. Institut. page 237), étoit d'avoir un grand respect pour les vieillards, et de leur en donner des marques en toute occasion, en les saluant, en leur cédant le pas dans les rues, en se levant par honneur devant eux dans les compagnies et dans les assemblées publiques, mais surtout en recevant avec docilité et soumission leurs avis, et même leur réprimandes. On reconnoissoit à ce caractère un Lacédémonien. En user autrement, ç'eût été se dégrader soi-même, et faire injure à sa patrie. Un vieillard d'Athènes entrant dans le théâtre pour assister aux spectacles, aucun de ses compatriotes ne lui offrit de place. Dès qu'il approcha de l'endroit où étoient assis les ambassadeurs de Lacédémone avec leur suite, tous se levèrent devant le vieillard, et le placèrent au milieu d'eux. (2) Lysandre avoit donc raison de dire que la vieillesse n'avoit nulle part de domicile si honorable que dans la ville de Sparte, et qu'il étoit beau d'y vieillir.

(1) Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν.

(2) Lysandrum Lacedæmonium dicere aiunt solitum : Lacedæmone esse honestissimum domicilium senectutis. (Cic. de Senect. n. 63.) Ἐν Λακεδαίμονι κάλλιστα γηρῶσι. (Plut. in Moral. p. 795.)

2. *Choses blâmables dans les lois de Lycurgue.*

Pour mieux faire sentir le foible des lois de Lycurgue, je n'aurois qu'à les comparer à celles de Moÿse, qu'on reconnoît bien avoir été dictées par une sagesse plus qu'humaine. Mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans un détail exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue; je me contenterai de quelques légères réflexions, que le lecteur sans doute, justement blessé et révolté par le simple récit de quelques-unes de ses ordonnances, aura déjà faites avant moi.

En effet, pout commencer par le choix des enfans qui devoit être élevés ou exposés, qui ne seroit choqué de l'injuste et barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une complexion trop foible et trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues et les exercices auxquels la république destinoit tous ses sujets? Est-il donc impossible, et cela est-il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord et délicats, se fortifient dans la suite de l'âge, et deviennent même très-robustes? Quand cela seroit, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps? Et compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'âme, en un mot toutes les qualités qui dépendent de l'esprit? *Omninò illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quærimus, animi efficitur non cor-*

poris viribus (Cic. Offic. l. 1, n. 79). Lycurgue a-t-il rendu moins de service (ibid. n. 76) et fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses lois, que les plus grands capitaines par leurs victoires? Agésilas étoit d'une taille si petite, et d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa première vue les Egyptiens ne purent s'empêcher de rire : et cependant il avoit fait trembler le grand roi de Perse jusque dans le fond de son palais.

Mais, ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire que Dieu même; et un législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité quand indépendamment de lui il s'arroge un tel pouvoir? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'étoit autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condamne généralement tous ceux des anciens qui croyoient avoir droit de vie et de mort sur leurs esclaves, et même sur leurs enfans.

Le grand défaut des lois de Lycurgue, comme Platon et Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de soldats. Ce législateur paroît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa république tous les arts et toutes les sciences, (1) dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, et d'inspirer des

(1) Omnes artes, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. (Pro Arch. n. 4.)

manières douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, et à rendre le commerce de la vie agréable? De là vient que le caractère des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austère, et souvent même de féroce, défaut qui venoit en partie de leur éducation, et qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

C'étoit une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; et (2) d'assujétir par différens exercices durs et pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais falloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? et n'étoit-ce pas une brutalité et une barbarie dans des pères et des mères, de voir de sang-froid couler le sang des plaies de leurs enfans, et de les voir même souvent expirer sous les coups de verges?

On admire le courage des mères Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat, non-seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais causoit une forte joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fît entrevoir davantage, et que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos

(2) Exercendum corpus, et ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis et labore tolerando. (Lib. 1, de Off. n. 79.)

généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venoit d'être tué, parla bien plus sagement : « Songeons, dit-il, maintenant « à vaincre l'ennemi, demain je pleurerai mon « fils. »

Je ne vois pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oisiveté tout le temps de leur vie, excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts et tous les métiers aux esclaves et aux étrangers qui habitoient parmi eux, et ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier et la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves nécessaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions : dans combien de désordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours désœuvrés, sans occupation journalière et sans travail réglé ? C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, et qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le temps de la guerre, la plupart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au-dessous d'eux, et ils s'en croiroient déshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, et seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entre eux n'en ont

aucune connoissance, et se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

Lycurgue seroit absolument inexcusable, s'il avoit donné lieu, comme on l'en accuse, à la dureté et à la cruauté qu'on excerçoit dans sa république contre les ilotes. C'étoient des esclaves, dont les Lacédémoniens se servoient pour labourer leurs terres. Non-seulement ils les enivroient, pour les faire paroître en cet état devant leurs enfans, et pour inspirer à ceux-ci une grande horreur d'un vice si bas et si honteux; mais ils les traitoient avec la dernière barbarie, et se croyoient permis de s'en défaire par les voies les plus violentes, sous prétexte qu'ils étoient toujours prêts à se révolter. Dans une occasion que Thucydide rapporte (lib. 4), deux mille de ces ilotes disparurent tout d'un coup, sans qu'on sût ce qu'ils étoient devenus. Plutarque prétend que cette coutume barbare ne fut mise en usage que depuis Lycurgue, et qu'il n'y eut aucune part.

Mais ce qui rend Lycurgue plus condamnable, et ce qui fait mieux connoître dans quelles ténèbres et dans quels désordres le paganisme étoit plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur et à la modestie, dans ce qui regarde l'éducation des filles et les mariages; ce

qui fut sans doute la source des désordres qui régnoient à Sparte, comme Aristote (lib. 2, de Rep. cap. 9), l'a sagement observé. Quand on compare à cette licence effrénée des réglemens du plus sage législateur qu'ait eu l'antiquité profane, la sainteté et la pureté des lois de l'évangile, on comprend quelle est la dignité et l'excellence du christianisme.

On le comprend encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les lois de Lycurgue semblent avoir de plus louable, avec celles de l'évangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égaloit les pauvres aux riches, et que par le changement de monnoie il se soit réduit à une espèce de pauvreté. Mais le législateur de Sparte, en établissant ces lois, avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot : *Bienheureux les pauvres d'esprit ;* et des milliers de fidèles, dans la suite de tous les siècles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout pour suivre Jésus-Christ pauvre.

ARTICLE HUITIÈME.

Gouvernement d'Athènes. Lois de Solon. Histoire de cette république depuis Solon jusqu'au règne de Darius I.

J'ai déjà remarqué qu'Athènes, dans sa naissance, eut des rois. Mais ils n'en avoient que le nom : toute leur puissance, presque res-

trainte au commandement des armées, s'évanouissoit dans la paix. Chacun vivoit maître chez soi, et dans une entière indépendance. Codrus, le dernier roi d'Athènes, s'étant dévoué pour le bien public, ses enfans Médon et Nilée disputèrent le royaume entre eux. Les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté, quoiqu'elle ne les incommodât guère, et déclarèrent Jupiter seul roi d'Athènes, au même temps que les Juifs *, ennuyés de la *théocratie*, c'est-à-dire d'avoir le vrai Dieu pour roi, voulurent absolument obéir à un homme.

Plutarque observe qu'Homère, dans le dénombrement des vaisseaux, ne donne le nom de *peuple* qu'aux seuls Athéniens : ce qui peut montrer que les Athéniens avoient dès lors beaucoup de penchant pour la démocratie, et que la principale autorité résidoit déjà dans le peuple.

A la place des rois ils avoient créé des gouverneurs perpétuels sous le nom d'archontes. La magistrature perpétuelle parut encore à ce peuple libre une image trop vive de la royauté, dont il vouloit anéantir jusqu'à l'ombre même. Ainsi il réduisit cette charge à dix ans, et puis à un, dans la vue de ressaisir plus souvent l'autorité, qu'il ne transféroit qu'à regret à ses magistrats.

Une puissance aussi limitée que celle-là, con-

* Codrus étoit contemporain de Saül.

tenoit mal des esprits remuans, qui étoient devenus jaloux à l'excès de la liberté et de l'indépendance, très-délicats à se blesser de tout ce qui sortoit de l'égalité, très-faciles à prendre ombrage de ce qui avoit quelque air de supériorité et de domination. Les factions et les querelles renaissoient chaque jour. On ne s'accordoit ni sur la religion, ni sur le gouvernement. Athènes ainsi demeura long-temps hors d'état de s'accroître, trop heureuse de se conserver au milieu des longues et fréquentes dissensions qui la déchiroient.

Les malheurs instruisent. Elle apprit enfin que la véritable liberté consiste à dépendre de la justice et de la raison. Cet heureux assujettissement ne pouvoit s'établir que par un législateur. Elle choisit Dracon (an. M. 3380. Av. J. C. 624), personnage d'une sagesse et d'une probité reconnues. On ne voit point qu'avant lui la Grèce ait eu des lois écrites. Il en publia dont l'extrême rigueur, favorable par avance à la doctrine des stoïciens, punissoit de mort la plus légère faute, comme le plus énorme forfait. Les lois de Dracon, écrites, selon Démade, non avec de l'encre, mais avec du sang, eurent le sort des choses violentes. Les sentimens d'humanité dans les juges, la compassion pour les accusés qu'on s'accoutuma à regarder comme plus malheureux que punissables, la crainte qu'eurent les accusateurs et les témoins de faire un personnage trop odieux : tous ces motifs concoururent à ralentir l'exécution de ces lois,

et à les abroger peu à peu par le non-usage ; et l'excessive rigueur conduisit à l'impunité.

Le péril de retomber dans les premiers désordres, fit recourir à de nouvelles précautions. On vouloit lâcher le frein de la crainte, non pas le rompre : et pour trouver les adoucissemens qui revalent bien à la loi ce qu'ils lui coûtent, on jeta les yeux sur un des plus sages et des plus vertueux personnages de son siècle; je veux dire Solon (an. M. 3400. Av. J. C. 604), à qui ces rares qualités, particulièrement sa grande douceur, avoient acquis l'affection et la vénération de toute la ville.

Il avoit donné sa principale application à l'étude de la philosophie, et surtout à la partie de cette science qu'on appelle politique, et qui regarde l'art de gouverner. Son mérite extraordinaire lui donna un des premiers rangs parmi les sept sages de la Grèce qui illustrèrent si fort ce siècle.

Ces sages se rendoient assez souvent visite l'un à l'autre. Un jour que Solon (Plut. in Sol., p. 81-82) alla à Milet pour voir Thalès, la première chose qu'il lui dit, ce fut : Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfans. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours après, il aposta un étranger qui se disoit arrivé tout récemment d'Athènes, d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti. L'étranger, à qui l'on avoit fait sa leçon, repartit : Qu'il n'y avoit autre chose que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville

accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils du plus honnête homme de la ville, et qui se trouvoit pour lors absent. Ah ! interrompit Solon, que ce pauvre père est à plaindre! Mais, comment l'appelle-t-on? Je l'ai ouï nommer, répliqua l'étranger, mais son nom m'est échappé. Je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse et de sa justice. Chaque réponse étoit un nouveau sujet de trouble et de frayeur pour ce père si justement alarmé. Ne seroit-ce point, dit-il, le fils de Solon? C'est cela même, reprit l'autre. Solon, à ce mot, déchirant ses habits, frappant sa poitrine, et ne s'expliquant que par des larmes et des sanglots, s'abandonna à la plus vive douleur. Alors Thalès, le prenant par la main, lui dit en souriant: Rassurez-vous; tout ceci n'est qu'une fiction. Voilà pourquoi je n'ai point voulu me marier; c'est pour m'épargner de pareils chagrins.

Plutarque réfute fort au long ce raisonnement de Thalès, qui iroit à priver l'homme des attachemens les plus naturels et les plus raisonnables, auxquels son cœur ne manqueroit pas d'en substituer d'injustes et d'illégitimes, qui l'exposeroient aux mêmes peines. Le remède, dit-il, contre la douleur que peut causer la perte des biens, des amis, des enfans, n'est pas de se rendre pauvre, de renoncer absolument à l'amitié, ou d'embrasser le célibat; mais de faire dans tous ces cas l'usage que l'on doit de sa raison.

Athènes (pag. 85-86), après quelque temps de tranquillité et de paix que lui avoient pro-

curé la prudence et le courage de Solon; car il étoit aussi brave guerrier que bon politique, étoit retombée dans ses premières dissensions pour le gouvernement de la république, et s'étoit divisée en autant de partis qu'il y avoit de différentes sortes d'habitans dans l'Attique; car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire; ceux de la plaine vouloient un état oligarchique; et ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empêchoient l'un et l'autre des deux partis opposés d'avoir l'avantage. D'ailleurs, les pauvres, qui essuyoient les plus cruelles vexations de la part des riches à cause des dettes qu'ils étoient hors d'état d'acquitter, songeoient à se choisir un chef qui les délivrât de l'inhumaine dureté de leurs créanciers, et qui changeât entièrement la forme du gouvernement en faisant un nouveau partage des terres.

Dans cet extrême danger, les plus sages d'Athènes jetèrent les yeux sur Solon, qui n'étoit suspect à aucun des deux partis, parce qu'il n'avoit pris part ni à l'injustice des riches, ni à la révolte des pauvres, et ils le pressèrent d'entrer dans les affaires, et de travailler à faire cesser tous ces différends. Il eut beaucoup de peine à se charger d'une commission si hasardeuse. Enfin il fut élu archonte, et nommé arbitre souverain et législateur du consentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riches, et les pauvres comme homme de bien.

Il ne tenoit qu'à lui de se faire roi. Plusieurs

des citoyens l'y exhortoient ; et les plus sages mêmes, n'osant attendre de la raison humaine ni des lois un changement favorable, n'étoient pas éloignés de communiquer le pouvoir suprême à un seul, qui se distinguât par sa prudence et sa justice. Mais quelque remontrance qu'on pût lui faire, et quoique ses amis traitassent de bassesse d'âme et de lâcheté le refus qu'il faisoit d'accepter la royauté, il ne se laissa point ébranler, et ne songea qu'à établir dans sa patrie un gouvernement qui fût la source d'une sage et raisonnable liberté.

N'osant pas toucher à de certains désordres et à de certains maux qui lui paroissoient plus forts que les remèdes, il n'entreprit de changemens que ceux qu'il crut pouvoir persuader à ses citoyens par la voie de la raison, ou leur faire accepter par le poids de l'autorité, en mêlant sagement, comme il le disoit lui-même, la force avec la justice. C'est pourquoi quelqu'un lui ayant demandé depuis si les lois qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures : *Oui*, dit-il, *les meilleures qu'ils étoient capables de recevoir.*

L'âme des états populaires, c'est l'égalité. Il n'osa, de peur de révolter les riches, proposer celle des biens, par où l'Attique, ainsi que la Laconie, eût ressemblé à un héritage partagé entre plusieurs frères. Mais il tira de l'esclavage presque tous les citoyens que leurs dettes excessives, et des arrérages accumulés avoient forcés à se vendre eux-mêmes, et à se réduire en servitude. Une loi expresse déclara quittes tous les débiteurs.

Cette affaire attira à Solon (p. 87) une aventure fâcheuse, qui lui causa un sensible déplaisir. Déterminé à abolir absolument les dettes, il sentoit bien que cet édit, qui avoit quelque chose de contraire à la justice, révolteroit extrêmement les esprits. Il cherchoit donc à en rectifier en quelque sorte la teneur par un préambule spécieux, qui montrât des prétextes plausibles, et prêtât à la loi des motifs d'équité et de raison qu'elle n'avoit point dans le fonds. Pour cela il s'ouvrit de son dessein à quelques personnes qu'il avoit coutume de consulter dans toutes ses affaires, et concerta avec elles la manière dont cet édit devoit être énoncé. Avant qu'il fût publié, ses amis, plus intéressés que fidèles, empruntèrent secrétement des meilleures bourses de fort grosses sommes, dont ils achetèrent des fonds de terres, auxquels ils savoient bien qu'on ne devoit point toucher. Quand l'édit parut, l'indignation qu'excita généralement une si lâche et si criante fourberie, retomba sur Solon, quoiqu'en effet il n'y eût aucune part. Mais il ne suffit pas qu'un homme en place soit intègre lui-même et désintéressé : tout ce qui l'environne et l'approche doit l'être ; femme, parens, amis, commis, domestiques. C'est sur son compte que les autres font des fautes, et toutes les injustices, toutes les rapines qui se commettent ou par sa négligence, ou par sa connivence, lui sont justement imputées, parce qu'il n'est en place que pour les empêcher.

Cette ordonnance d'abord ne plut ni à l'un ni à

l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissoit les dettes ; elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'établissoit pas un nouveau partage des terres, comme ils l'avoient espéré, et comme Lycurgue l'avoit fait à Lacédémone. Mais il étoit bien éloigné du crédit que ce dernier s'étoit acquis, n'ayant d'autorité à Athènes que celle que lui donnoit la réputation de sa sagesse, et la confiance des citoyens. Cependant, bientôt après, cette ordonnance fut généralement agréée, et les pouvoirs continués à Solon.

Il cassa toutes les lois de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers. La raison qu'il eut d'en user ainsi, fut l'excessive rigueur de ces lois, qui ordonnoient peine de mort également pour toutes les fautes, en sorte que ceux qui étoient convaincus de paresse et d'oisiveté, ceux qui n'avoient volé que des herbes et des fruits dans un jardin, étoient punis aussi sévèrement que les assassins et les sacriléges.

Il procéda ensuite à ce qui regarde les charges, les dignités, les magistratnres, qu'il laissa toutes entre les mains des riches. Il les distribua pour cela en trois classes, selon la différence de leurs revenus, et selon l'estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvèrent avoir de revenu annuel cinq cents mesures tant en grains qu'en choses liquides, furent mis au premier rang. On plaça dans le second les citoyens qui en avoient trois cents, et dans le troisième ceux qui n'en avoient que deux cents.

Tous les autres citoyens qui étoient au-dessous de ce revenu (pag. 88), furent compris dans une quatrième et dernière classe, et ils n'étoient jamais admis aux charges. Pour les consoler en quelque sorte et pour les dédommager de cette exclusion, il leur laissa le droit d'opiner dans les assemblées et dans les jugemens du peuple : ce qui au commencement ne parut rien, mais devint dans la suite un très-grand avantage, et les rendit maîtres de toutes les affaires : parce que la plupart des procès et des différends retournoient toujours au peuple, devant lequel on pouvoit appeler de tous les jugemens des magistrats ; et c'étoit dans les assemblées du peuple que se décidoient les plus grandes affaires de l'état, qui regardoient ou la paix, ou la guerre.

L'Aréopage, appelé ainsi du * lieu où il tenoit ses assemblées, subsistoit depuis long-temps : Solon en rétablit et en augmenta l'autorité, et lui laissa, comme à la cour souveraine, l'intendance générale de toutes choses, et le soin de faire observer les lois, dont il le fit le dépositaire. Avant lui, les plus gens de bien étoient les juges de l'aréopage. Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité. Il n'y avoit rien de si auguste que ce sénat, et la réputation de ses

* C'étoit une colline près de la citadelle d'Athènes, appelée Aréopage, c'est-à-dire *colline de Mars*, depuis que Mars y eut été jugé pour le meurtre d'Halirrothius, fils de Neptune.

lumières et de son intégrité devint si grande, que quelquefois les Romains (Val. Max. lib. 8, c. 1.— Lucian. in Hermot., pag. 595.—Quintil., lib. 6, cap. 1.) y renvoyèrent la décision des causes qui leur paroissoient trop embarassées pour les pouvoir juger eux-mêmes. La vérité seule y étoit écoutée, et afin que nul objet extérieur n'en détournât l'attention des juges, ils tenoient leur tribunal de nuit ou dans les ténèbres, et il étoit défendu aux orateurs d'employer ni exorde, ni péroraison, ni digression.

Solon, pour prévenir, autant qu'il seroit possible, l'abus que le peuple pourroit faire de l'autorité trop grande qu'il lui laissoit, créa un second conseil de quatre cents hommes, cent de chaque tribu, devant lesquels on rapportoit toutes les affaires, et où on les examinoit mûrement avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, au jugement duquel leurs avis étoient soumis, et auquel seul appartenoit le droit de décider. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disoit un jour à Solon : « J'admire qu'on ne laisse « en partage aux sages que la délibération, et « qu'on réserve la décision aux foux. » Dans une autre occasion, où Solon s'entretenoit avec lui des réglemens qu'il méditoit, Anacharsis étonné qu'il espérât venir à bout de réfréner par des lois écrites l'avarice et l'injustice de ses citoyens : « Sachez, « lui dit-il, que ces écritures ressemblent propre- « ment à des toiles d'arraignées. Les foibles et les « petits s'y prendront et s'y arrêteront; mais les

« puissans et les riches les rompront sans peine « et s'en débarrasseront. »

Solon, habile et prudent comme il étoit, sentoit bien les inconvéniens de la démocratie, c'est-à-dire de la puissance populaire. Mais ayant étudié à fond et connu parfaitement le caractère et le naturel des Athéniens, il comprit qu'inutilement on ôteroit le pouvoir souverain à la multitude; et que si elle s'en laissoit dépouiller dans un temps, elle le reprendroit bientôt à main armée. Il se contenta donc de lui donner un frein par l'autorité de l'aréopage et du sénat des quatre cents, et il crut que l'état arrêté et affermi par ces deux puissans corps, comme par deux bonnes ancres, ne seroit plus si agité ni si tourmenté, et que le peuple seroit plus tranquille.

Je rapporterai seulement quelques-unes de ses lois, par lesquelles on pourra juger des autres.

Il permit à tout le monde (Plut. in Sol., p. 88) d'épouser la querelle de quiconque auroit été outragé, de sorte que le premier venu pouvoit poursuivre et mettre en justice celui qui avoit commis l'excès. Par cette ordonnance, ce sage législateur vouloit accoutumer ses citoyens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un seul et même corps.

Par une autre loi (pag. 89), ceux qui dans les différends publics ne prenoient aucun parti, et attendoient le succès pour se déterminer, étoient déclarés infâmes, condamnés à un bannissement perpétuel, et à perdre tous leurs biens. Solon avoit appris par une longue expérience et par de pro-

fondes réflexions, que les riches, les puissans, les personnes sages même et les gens de bien, sont ordinairement les plus réservés à s'exposer aux inconvéniens que les dissensions et les troubles peuvent causer dans la société, et que le zèle du bien public les rend bien moins vifs pour le défendre, que la passion des factieux ne les rend ardens pour le détruire : que le bon parti se trouvant ainsi abandonné par ceux qui pourroient lui donner par leur réunion plus de poids, d'autorité et de force, devient foible contre l'audace et la violence d'un petit nombre de méchans. Pour prévenir ce malheur, qui peut avoir les plus funestes suites, Solon avoit voulu forcer les bien intentionnés par la crainte des plus grandes peines, à se déclarer dès le commencement pour le parti le plus juste, et à ranimer le courage des meilleurs citoyens en courant avec eux le même danger. Accoutumant ainsi les esprits à regarder presque comme ennemi et comme traître, quiconque paroissoit indifférent et insensible aux malheurs communs, il avoit préparé à l'état une ressource prompte et assurée contre les entreprises subites des mauvais citoyens.

Solon (ibid.) abolit les dots des mariages par rapport aux filles qui n'étoient pas uniques, et ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur : car il ne vouloit pas que le mariage devînt un trafic et un commerce d'intérêt ; mais qu'il fût regardé comme une société honorable pour donner des sujets à l'état, pour vivre ensemble agréablement et avec douceur, et pour se témoi-

gner une amitié et une tendresse réciproque.

Avant Solon, il n'étoit point libre de tester: les biens du mourant alloient toujours à ceux de sa famille. Il permit de donner tout à qui l'on voudroit quand on étoit sans enfans, préférant ainsi l'amitié à la parenté, le choix à la nécessité et à la contrainte; et rendant chacun véritablement maître de ses biens, par la liberté qu'il lui laissoit d'en disposer à son gré. Il n'autorisa pourtant pas indifférement toutes sortes de donations, et n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, sans aucune violence, sans avoir l'esprit aliéné et corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits et les caresses d'une femme; persuadé avec justice qu'il n'y a aucune différence entre être séduit et être forcé, et mettant en même rang la surprise et la force, la volupté et la douleur, comme des moyens qui peuvent également imposer à la raison et captiver la liberté.

Il diminua (Plut., pag. 91. — Diog. Laert. in Solon. pag. 37.) la récompense de ceux qui remportoient la victoire dans les jeux isthmiques et dans les olympiques, en la fixant pour les premiers à cent dragmes, c'est-à-dire, à cinquante livres, et pour les seconds à cinq cents dragmes, ou deux cent cinquante livres. Il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des athlètes et à des lutteurs, gens non-seulement inutiles, mais souvent dangereux à leur patrie, des récompenses très-considérables, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays, et dont il étoit juste de nourrir et d'élever les en-

fans, qui suivroient un jour l'exemple de leurs pères.

Afin de mettre en vigueur les arts, les métiers et les manufactures, il chargea le sénat de l'aréopage du soin d'informer des moyens dont chacun se servoit pour subsister, et de châtier ceux qui menoient une vie oisive. Outre cette première vue, de faire fleurir les arts et les métiers, l'établissement de cette loi étoit fondée sur deux autres raisons encore plus importantes : 1° Solon considéroit que ceux qui n'ont rien et qui ne travaillent pas pour gagner de quoi vivre, sont préparés à employer toutes sortes de voies injustes pour en avoir, et que la nécessité de subsister les dispose aux malversations, aux rapines, aux artifices et aux fraudes : ce qui forme dans le sein de la république une école de vices, et y entretient un levain qui ne manque pas de s'étendre et de corrompre peu à peu les mœurs publiques. En second lieu, les plus habiles dans l'art de gouverner ont toujours regardé ces hommes indigens et ennemis du travail comme une troupe dangereuse d'esprits inquiets, avides de nouveautés, toujours prêts aux séditions et aux troubles, et intéressés aux révolutions de l'état, qui peuvent seules changer leur situation. Ce sont toutes ces vues qui portèrent Solon à déclarer par la loi dont nous parlons, qu'un fils ne seroit pas tenu de nourrir son père, s'il ne lui avoit fait apprendre aucun métier.

Il dispensoit du même devoir les enfans nés d'une courtisane. « Car il est évident, disoit-il, « que celui qui méprise ainsi l'honnêteté et la

« sainteté du mariage, n'a point eu en vue la fin « légitime qu'on s'y doit proposer, mais n'a songé « qu'à assouvir sa passion. S'étant donc satisfait « lui-même, il ne s'est réservé aucun droit sur « ceux qui sont venus de ce commerce, et dont il « a rendu la vie, aussi-bien que leur naissance, « un opprobre éternel. »

Il étoit défendu de dire du mal des morts (p. 89), parce que la religion porte à tenir les morts pour sacrés, la justice à épargner ceux qui ne sont plus, la politique à ne pas souffrir que les haines soient éternelles.

Il l'étoit aussi de dire aucune injure à personne dans les temples, dans les lieux où se rendoit la justice, daas les assemblées publiques, et dans les théâtres pendant les jeux. Car de ne pouvoir être nulle part le maître de sa colère, c'est l'effet d'un naturel trop indocile et trop effréné : comme de la retenir en tout temps et en toute occasion, c'est une vertu au-dessus des forces humaines, et par conséquent hors du domaine des lois, qui ne commandent que ce qui est possible. Cette perfection étoit réservée à la loi évangélique.

Cicéron remarque que le sage législateur d'Athènes, dont les réglemens étoient encore en vigueur de son temps dans cette puissante république, n'avoit fait aucune loi contre le parricide. Comme on lui en demandoit la raison (1), il répondit qu'il lui sembloit que faire des lois et statuer des

(1) Sapienter fecisse dicitur, cùm de eo nihil sanxerit, quod anteà commissum non erat; ne, non tam prohibere, quàm admonere videretur. (Pro Rosc. Amer. n. 70.)

peines contre un crime inconnu et innoui jusque-là, c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

Je passe plusieurs lois sur le mariage et sur l'adultère, où l'on remarque des contradictions manifestes, et un mélange de lumières et de ténèbres, fort ordinaire aux plus éclairés des païens, qui n'avoient point de principe fixe.

Quand Solon eut publié ses lois, et qu'on se fut engagé par un serment public à les observer religieusement du moins pendant cent années, il jugea à propos de s'éloigner d'Athènes, pour leur laisser le temps de prendre racine, et de se fortifier par l'usage, pour se délivrer lui-même des importunités de ceux qui venoient le consulter sur l'intelligence de ses lois, et pour éviter aussi les plaintes et la haine de ses citoyens ; car, comme il le disoit lui-même, dans les grandes entreprises il est difficile de plaire à tout le monde. Il fut absent pendant dix ans. C'est dans cet intervalle de temps qu'il faut placer ses voyages en Egypte, en Lydie chez le roi Crésus, et dans plusieurs autres pays.

An. M. 3445. Av. J. C. 559. = A son retour, il trouva la ville toute en mouvement et en trouble. Les trois anciennes factions s'étoient réveillées, et formoient trois partis différens. Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine (Plut. in Solon., p. 94); Mégaclès, fils d'Alcméon, étoit chef de ceux de la côte; Pisistrate s'étoit déclaré pour les montagnards, auxquels se joignirent les artisans et les ouvriers qui vivoient de leurs bras, et qui en vouloient le plus aux riches. De ces trois chefs, les deux derniers étoient les plus puissans.

Mégaclès étoit fils de cet Alcméon (Herod. l. 6, c. 125-131), que Crésus avoit extrêmement enrichi pour un service particulier qu'il en avoit reçu. Il avoit de plus épousé une fille qui lui avoit apporté des biens immenses en mariage : c'étoit Agariste, fille de Clisthène tyran de Sicyone. Ce Clisthène étoit le prince le plus riche et le plus opulent qui fût alors dans la Grèce. Pour être en état de se choisir un digne gendre, et dont il pût connoître par lui-même les mœurs et le caractère, il invita tous les jeunes seigneurs de la Grèce à venir passer une année chez lui : c'étoit une coutume ancienne d'en user ainsi. Il en vint de plusieurs endroits au nombre de treize. C'étoit tous les jours des courses, des jeux, des tournois, des festins magnifiques, des conversations où l'on agitoit toutes sortes de matières. L'un d'eux, qui jusque-là l'avoit emporté sur tous les autres, manqua ce mariage, parce que dans une danse il avoit fait des gestes et des postures qui déplurent infiniment à Clisthène. Enfin, au bout de l'année, celui-ci se déclara pour Mégaclès, et renvoya les autres seigneurs, après les avoir comblés d'honnêtetés et de présens. Voilà qui étoit Mégaclès.

Pisistrate étoit un homme poli (Plut., p. 95), doux, insinuant, prompt à secourir * les pauvres, sage et modéré envers ses ennemis, le plus habile des hommes à dissimuler, qui avoit tous les dehors

* Il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône. Car « en ce temps-là, dit Isocrate, il n'y avoit « point de citoyen qui mourût de faim, ni qui en mendiant deshonorât sa ville. » (Orat. Areop., p. 309.)

de la vertu au-dessus même des plus vertueux, qui paroissoit zélé défenseur de l'égalité entre les citoyens, et absolument déclaré contre toute innovation et tout changement. Il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air imposant; mais Solon connut tout d'un coup où il tendoit par ses déguisemens et ses artifices. Cependant il le ménagea dans les commencemens, espérant peut-être de le ramener doucement à son devoir.

En ce temps-là Thespis commençoit à * changer la tragédie (Plut., p. 95); car elle avoit été inventée avant lui. Ce spectacle attira tout le monde par sa nouveauté. Solon alla comme les autres entendre Thespis, qui jouoit lui-même selon la coutume des poëtes anciens. Quand la pièce fut finie, il appela Thespis, et lui demanda s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens. Thespis lui répondit qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges et dans ses fictions poétiques, qu'on ne faisoit que par jeu. *Oui*, répartit Solon en donnant un grand coup de son bâton contre terre: *mais si nous souffrons et approuvons ce beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats et dans toutes nos affaires.*

Cependant Pisistrate (Herod. l. 1, c. 59-64.)

* La tragédie étoit long-temps avant Thespis; mais ce n'étoit qu'un choeur de gens qui chantoient et qui se disoient des injures. Thespis fut le premier qui jeta dans ce choeur un personnage qui, pour le délasser et lui donner le temps de reprendre haleine, récitoit une aventure de quelque personnage illustre. Et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies.

poussoit toujours sa pointe ; et pour arriver à son but, il employa une ruse qui eut tout le succès qu'il en attendoit. S'étant blessé lui-même (Plut., p. 95-96), et ensanglanté partout le corps, il se fit porter sur la place dans un chariot, et excita la populace en lui faisant entendre que c'étoient ses ennemis qui l'avoient mis en cet état, et qu'il étoit la victime de son zèle pour la république. On convoqua sur-le-champ l'assemblée du peuple, et il y fut résolu, quelques remontrances que fît Solon au contraire, qu'on accorderoit cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne. Il en augmenta bientôt le nombre autant qu'il lui plut, et par leur moyen se rendit maître de la citadelle. Tous ses ennemis prirent la fuite. Chacun trembloit dans la ville et étoit dans le trouble, excepté Solon, qui reprochoit hautement aux Athéniens leur lâcheté, et au tyran sa perfidie. Et comme on lui demanda ce qui pouvoit lui donner une telle assurance et une telle hardiesse : *C'est ma vieillesse*, dit-il. En effet il étoit fort âgé, et il sembloit ne hasarder pas beaucoup, étant près de finir ses jours : si ce n'est qu'il arrive souvent qu'on devient plus attaché à la vie, à proportion qu'on a moins de raison et de droit de souhaiter qu'elle soit prolongée.

Mais Pisistrate, après avoir tout soumis, regardoit sa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoutoit celle de Solon. Bien instruit des moyens par lesquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de caresses qu'il ne lui fît, point de marques d'estime et d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui

faisant toutes sortes d'honneurs, en l'appelant souvent près de sa personne, en se déclarant hautement pour ses lois, qu'il observoit effectivement lui-même, et qu'il faisoit observer par tous les autres. Solon voyant qu'il n'étoit pas possible de porter Pisistrate à renoncer à la tyrannie, ni de la lui ôter, crut qu'il étoit de la prudence de ne pas irriter l'usurpateur en rejetant les avances qu'il lui faisoit; et il espéra, qu'en entrant dans sa confidence et dans son conseil, il seroit en état de rectifier au moins et de conduire une domination qu'il ne pouvoit abolir, et d'adoucir des maux qu'il n'avoit pu empêcher.

Il ne survéquit pas deux ans entiers à la liberté de sa patrie. Car Pisistrate s'étoit rendu maître d'Athènes sous l'archonte Comias, la première année de l'olympiade LI, et Solon mourut l'année suivante sous l'archonte Hégestratus, qui succéda à Comias.

Les deux partis, qui avoient pour chefs Lycurgue et Mégaclès, s'étant réunis, chassèrent Pisistrate d'Athènes. Il y fut bientôt rappelé par Mégaclès même, qui lui donna sa fille en mariage. Mais un différend, survenu au sujet de ce mariage, les ayant brouillé de nouveau, les Alcméonides eurent du dessous et furent obligés de se retirer. Pisistrate fut détrôné deux fois, et deux fois il sut remonter sur le trône. Les artifices l'y placèrent, la modération l'y maintint; et (1) sans doute que son éloquence, fort grande au jugement même de

(1) Pisistratus dicendo tantùm valuisse dicitur, ut ei

Cicéron, le fit goûter aux Athéniens, déjà trop sensibles aux charmes de la parole, puisqu'il leur firent oublier le soin de leur liberté. Une exacte soumission aux lois le distingua de ceux qui comme lui avoient usurpé l'autorité, et la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime. Aussi a-t-il mérité qu'on l'opposât aux autres tyrans. Cicéron, dans l'incertitude de la manière dont César useroit de la victoire après la journée de Pharsale, manda à son cher Atticus (1) : *Nous ne savons pas encore si le destin de Rome veut, ou que nous gémissions sous un Phalaris, ou que nous vivions sous un Pisistrate.*

En effet, ce tyran, s'il faut l'appeler de ce nom (Val. Max. l. 5, c. 1.), se montra toujours fort populaire et fort modéré, jusqu'à souffrir tranquillement les reproches et les injures qu'il pouvoit venger d'un seul mot. Ses jardins et ses vergers étoient ouverts à tous les citoyens (Athen. l. 12, p. 532), en quoi il fut imité depuis par Cimon. On dit que ce fut lui qui le premier ouvrit une bibliothèque publique à Athènes (A. Gell. l. 6, cap. 17), laquelle s'augmenta beaucoup dans la suite, et fut transportée en Perse par Xerxès lorsqu'il prit la ville. Mais Séleucus Nicanor, long-

Athenienses regium imperium oratione capti permitterent. (Val. Max. l. 8, c. 9.)

Quis doctior iisdem illis temporibus, aut cujus eloquentia litteris instructior fuisse traditur, quàm Pisistrati? (Cic. de Orat. l. 3, n. 137.)

(1) Incertum est Phalarimne, an Pisistratum, sit imitaturus. (Ad Att. lib. 7, ep. 19.)

temps après, la fit reporter à Athènes. Cicéron (l. 3, de Orat. n. 137) croit que ce fut Pisistrate aussi qui le premier donna aux Athéniens la connoissance des poëmes d'Homère, qui en disposa les livres dans l'ordre où nous les avons, au lieu qu'auparavant ils étoient confus et dérangés; et qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appeloit Panathénées. Platon attribue cet honneur à son fils Hipparque (in Hipparcho. p. 228).

Pisistratre mourut tranquillement (Arist. l. 5, de Rep. c. 12), et transmit à ses enfans la souveraineté qu'il avoit usurpée il y avoit trente-trois ans, dont il en avoit régné dix-sept en paix.

An M. 3478. Av. J. C. 526. = Ses enfans étoient Hippias et Hipparque : Thucydide en ajoute un troisième qu'il appele Thessalus. Il paroît qu'ils avoient hérité de leur père le goût pour les lettres et pour les gens savans. Platon (in Hip. p. 228 et 229), qui attribue à Hipparque ce que nous avons dit des poëmes d'Homère, ajoute qu'il fit venir à Athènes le fameux poëte Anacréon, qui étoit de Téos, ville d'Ionie, lui ayant envoyé exprès un vaisseau à cinquante rames. Il avoit aussi chez lui Simonide, autre poëte assez célèbre, qui étoit de l'île de Céos, l'une des Cyclades, dans la mer Egée, à qui il payoit une grosse pension et faisoit de riches présens. Le dessein de ces princes, en faisant venir ainsi des gens savans à Athènes, étoit, dit Platon, d'adoucir et de cultiver l'esprit de leurs citoyens, et de leur inspirer du goût pour la vertu, en leur en inspirant pour les sciences. Il n'y eut pas jusqu'aux gens de la cam-

pagne qu'ils songèrent à instruire, en faisant ériger, non-seulement dans toutes les rues de la ville, mais sur tous les chemins publics, des statues de pierres appelées Mercures, où étoient inscrites de graves sentences propres à former les mœurs, qui par de muettes leçons instruisoient tous les passans. Platon semble supposer qu'Hipparchus avoit l'autorité, ou que les deux frères régnoient ensemble. Mais Thucydide (l. 6, p. 215) démontre que ce fut Hippias qui succéda à son père, comme l'aîné de ses enfans.

Quoi qu'il en soit, leur règne en tout, depuis la mort de Pisistrate, ne dura que dix-huit ans, et voici comme il finit.

Harmodius et Aristogiton (Thucyd. l. 6, p. 446-450), tous deux citoyens d'Athènes, étoient liés d'une amitié très-étroite. Hipparque, mécontent du premier pour une injure personnelle qu'il prétendoit en avoir reçue, chercha à s'en venger sur sa sœur par un affront public qu'il lui fit, en l'obligeant de se retirer honteusement d'une procession solennelle où elle devoit porter une corbeille sacrée, sous prétexte qu'elle n'étoit point en état d'assister à cette cérémonie. Le frère, et encore plus son ami, piqués jusqu'au vif d'une si sanglante injure, prirent dès lors la résolution d'attaquer les tyrans. Ils attendirent pour cela l'occasion d'une fête qui leur parut très-favorable pour leur dessein; c'étoit celles des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandoit que tous les artisans fussent en armes. Pour plus grande sûreté, ils n'avoient mis dans leur secret qu'un très-

petit nombre de citoyens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres se joindroient à eux. Le jour arrivé, ils vinrent de bonne heure dans la place armés de leurs poignards. Hippias, sorti du palais, alla dans le Céramique, qui étoit un lieu hors de la ville, où étoit pour lors la compagnie des gardes, et il y donna les ordres nécessaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avoient suivi. Ils virent un des conjurés qui s'entretenoit familièrement avec lui. Ils crurent qu'ils étoient trahis. Ils auroient bien exécuté dans le moment même leur dessein sur Hippias, mais ils vouloient commencer par l'auteur de l'affront qu'ils vengeoient. Ils retournent donc à la ville, et ayant rencontré Hipparque ils le tuent. Mais ayant été arretés sur-le-champ, eux-mêmes furent tués, et Hippias trouva le moyen de dissiper cet orage.

Depuis ce temps-là il ne garda plus de mesures, et régna véritablement en tyran, faisant mourir un grand nombre de citoyens. Pour se mettre à l'abri d'une pareille entreprise, et se préparer une retraite sûre en cas d'accident, il chercha de l'appui au dehors, et donna sa fils en mariage au fils du tyran de Lampsaque.

Cependant les Alcméonides (Herod. lib. 5, c. 62-96), qui dès le commencement de la révolution avoient été exilés d'Athènes par Pisistrate, et qui voyoient leur espérance trompée par le mauvais succès de la dernière conspiration, ne perdirent pas néanmoins courage, et tournèrent leurs vues d'un autre côté. Comme ils étoient fort riches et fort puissans, ils se firent charger par les am-

phyctions, qui formoient le conseil public de la Grèce, de la construction du nouveau temple de Delphes, moyennant la somme de trois cents talens, c'est-à-dire trois cent mille écus. Généreux comme ils étoient, et d'ailleurs ayant leurs raisons pour en user ainsi ; ils y mirent beaucoup du leur et firent à leurs dépens toute la façade du temple de marbre de Paros, quoiqu'elle ne dût être que de pierres, suivant le marché qu'ils avoient fait avec les amphictyons.

La libéralité des Alcméonides n'avoient pas été tout-à-fait gratuite, ni leur magnificence à l'égard du dieu de Delphes un pur effet de religion. La politique y étoit entrée pour beaucoup, et y avoit eu la plus grande part. Ils avoient espéré par ce moyen se faire un grand crédit dans le temple, et cela arriva comme ils l'avoient projeté. L'argent qu'ils répandirent à pleines mains dans celles de la prêtresse, acheva de les rendre maîtres absolus et de l'oracle et du dieu prétendu qui le rendoit, qui dans la suite, devenu leur écho, ne fit que répéter fidèlement les paroles qu'ils lui avoient dictées, et leur prêta avec une constante reconnoissance le secours de sa voix et de son autorité. Toutes les fois donc qu'il venoit quelque Spartiate consulter la prêtresse, soit en son nom, soit au nom de la république, elle ne lui promettoit l'assistance de son dieu qu'à condition que les Lacédémoniens délivreroient Athènes du joug de la tyrannie. Elle leur répéta cet ordre tant de fois, qu'ils se déterminèrent enfin à faire la guerre aux Pisistratides, quoiqu'ils eussent avec eux les plus

fortes liaisons d'amitié et d'hospitalité (1), préférant, dit Hérodote, la volonté de Dieu à toutes les considérations humaines.

La première tentative leur réussit mal, et les troupes qu'ils envoyèrent contre le tyran furent repoussées avec perte. Elle fut suivie de près d'une seconde, qui paroissoit ne devoir pas avoir un meilleur succès, parce que les Lacédémoniens, voyant que le siége qu'ils avoient mis devant Athènes traînoit en longueur, s'étoient retirés pour la plupart et n'y avoient laissé qu'un petit nombre de troupes. Mais les enfans du tyran, qu'on avoit fait sortir furtivement de la ville pour les mettre ailleurs en sûreté, ayant été pris et arrêtés, leur père fut obligé, pour les racheter, d'en venir à un accommodement avec les Athéniens, et il convint de sortir de l'Attique dans l'intervalle de cinq jours. Il se retira en effet dans le temps marqué (an M. 3496. Av. J. C. 508), après avoir régné dix-huit ans, et s'établit à Sigée, ville de la Phrygie, située à l'embouchure du fleuve Scamandre.

Pline (lib. 34, cap. 4) remarque que les tyrans furent chassés d'Athènes la même année que les rois le furent de Rome. On rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton. Leur nom fut toujours infiniment respecté à Athènes dans la suite des siècles, et presque égalé à celui des dieux. On leur érigea sur-le-champ des statues dans la place

(1) Τὰ γὰρ τοῦ θεοῦ πρεσβύτερα ἐποιεῦντο, ἢ τὰ τῶν ἀνδρῶν.

publique, honneur qui jusque-là n'avoit encore été rendu à personne. La vue seule de ces statues, exposées en spectacle aux yeux de tous les citoyens, rallumoient en eux la haine et l'exécration de la tyrannie, et renouveloit de jour en jour dans leurs esprits une vive reconnoissance pour ces généreux défenseurs de la liberté, qui n'avoient pas craint de lui sacrifier leur vie, et de la sceller de leur sang. Alexandre-le-Grand (ibid. cap. 8), qui savoit combien leur souvenir étoit présent aux Athéniens, et jusqu'où ils portoient leur zèle à cet égard, crut leur faire un sensible plaisir en leur renvoyant les statues de ces deux grands hommes qu'il trouva dans la Perse après la défaite de Darius, et que Xerxès avoit autrefois enlevées d'Athènes. Cette ville (ib. lib. 7, cap. 23, et l. 34, cap. 8), dans le temps qu'elle fut délivrée, n'avoit pas borné sa reconnoissance aux seuls auteurs de sa liberté : elle l'étendit jusqu'à une femme, qui signala son courage dans cette occasion. C'étoit une courtisane, appelée Lionne, qui par les charmes de sa beauté, et par son adresse à toucher la lyre, s'étoit particulièrement attaché Harmodius et Aristogiton. Après leur mort, le tyran, qui savoit qu'ils n'avoient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la question pour tirer d'elle le nom des conjurés. Elle souffrit les tourmens avec une constance invincible, et expira au milieu des supplices, montrant que son sexe est plus courageux et plus capable de secret qu'on ne pense. Les Athéniens ne lais-

sèrent pas périr la mémoire d'une action si glorieuse. Sa qualité de courtisane sembloit en ternir l'éclat : ils la dissimulèrent, et la couvrirent, en érigeant à son honneur une statue de Lionne qui étoit sans langue.

Plutarque (pag. 335), dans la vie d'Aristide raconte une chose qui fait beaucoup d'honneur aux Athéniens, et qui marque jusqu'où alloit leur reconnoissance pour leur libérateur, et leur respect pour sa mémoire. Ils apprirent que la petite fille d'Aristogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoyable, sans pouvoir se marier à cause de son extrême misère. Le peuple la fit venir à Athènes, et la mariant à un des plus riches et des plus considérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

Il sembloit qu'Athènes, en recouvrant sa liberté, eût aussi recouvré son ancien courage. Sous les tyrans, elle avoit agi avec lenteur et nonchalance, sachant que c'étoit pour eux qu'elle travailloit. Depuis qu'elle en fut délivrée, elle montra toute une autre activité, parce qu'elle travailloit pour elle-même.

Elle ne jouit pas d'abord néanmoins d'une tranquillité parfaite. Deux de ses citoyens, Clisthène, de la famille des Alcméonides, et Isagoras, qui étoient les plus puissans de la ville, se disputant l'un à l'autre l'autorité, y formèrent deux factions. Le premier, qui avoit attiré le peuple dans son parti, en changea la constitution, et au lieu des quatre tribus dont il avoit été com-

posé jusques-là, il en établit dix, auxquelles il donna les noms des dix enfans d'Ion, que les historiens grecs donnent pour le père et le premier auteur de la nation. Isagoras, se voyant inférieur en crédit à son rival, eut recours aux Lacédémoniens. Cléomène, l'un des deux rois de Sparte, obligea Clisthène de sortir de la ville avec sept cents familles qui étoient attachées à son parti. Mais elles y rentrèrent bientôt avec leur chef, et furent rétablies dans tous leurs biens.

Les Lacédémoniens, piqués de dépit et de jalousie contre Athènes qui prétendoit ne point dépendre d'eux, et d'ailleurs se repentant d'en avoir chassé les tyrans sur la foi d'un oracle dont ils avoient reconnu depuis la fourberie, songèrent à y rétablir Hippias, l'un des enfans de Pisistrate, et pour cet effet le firent venir de Sigée où il s'étoit retiré. Ils proposèrent leur dessein dans une assemblée des députés de leurs alliés, du secours desquels ils vouloient se fortifier pour ne point manquer leur coup. Le député de Corinthe parla le premier. Il marqua son étonnement de ce que les Lacédémoniens, ennemis déclarés pour eux-mêmes de la tyrannie qu'ils avoient en horreur, vouloient l'établir ailleurs, et il mit dans tout son jour l'injuste et cruelle domination des tyrans, dont Corinthe sa patrie avoit fait tout récemment une triste expérience. Tous les autres alliés applaudirent à son discours. Ainsi l'entreprise échoua, et n'eut d'autre effet que de découvrir la basse

jalousie des Lacédémoniens, et de les couvrir de honte.

Hippias, déchu de son espérance, se retira en Asie chez Artapherne, gouverneur de Sardes pour le roi de Perse, et n'oublia rien pour l'engager à porter ses armes contre Athènes, en lui faisant entendre que la prise d'une ville si puissante le rendroit maître de toute la Grèce. Artapherne somma les Athéniens de rétablir sur le trône Hippias : à quoi ils ne répondirent que par un refus net et absolu. Voilà quelle fut l'origine et l'occasion des guerres des Perses contre les Grecs, lesquelles feront la matière des volumes suivans.

ARTICLE NEUVIÈME.

Hommes illustres qui se sont distingués dans les sciences.

Je commence par les poëtes, parce qu'ils ont l'ancienneté sur les autres.

Homère. Le plus célèbre de tous les poëtes, et dont le mérite a jeté un plus grand éclat, est en même temps celui dont la patrie, et le temps où il a vécu, sont le moins connus. Des sept villes de la Grèce qui se disputent entre elles l'honneur de lui avoir donné la naissance, Smyrne est celle qui semble être à plus juste titre en possession de ce glorieux privilège. Hérodote (lib. 2, cap. 53) marque qu'Homère étoit quatre cents ans avant lui (an. M. 3160. Av. J. C. 844), c'est-à-dire, trois cent quarante ans après la

prise de Troie : car Hérodote fleurissoit sept cent quarante ans après cette expédition.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il fut appelé Homère, parce qu'il étoit aveugle-né. Velleïus Paterculus rejette avec mépris ce conte : « Si « quelqu'un, dit-il, croit qu'Homère est né « aveugle, (1) il faut qu'il le soit lui-même, « et privé de tous les sens. » En effet, selon la remarque de Cicéron (Tusc. Quæst. lib. 5, n. 114), la poésie d'Homère est plutôt une peinture qu'une poésie, tant il sait peindre au naturel, et mettre comme sous les yeux du lecteur, les images de tout ce qu'il entreprend de décrire; et il semble avoir pris à tâche de faire passer comme en revue dans ses ouvrages tout ce que la nature a de plus riant et de plus gracieux.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce poëte (2), c'est que s'étant appliqué le premier, du moins de ceux qui sont connus, au genre de poésie le plus sublime et le plus difficile de tous, il l'a porté tout d'un coup, comme par un vol rapide,

(1) Quem si quis cœcum genitum putat, omnibus sensibus orbus est. (Paterc. l. 1, c. 5.)

(2) Clarissimum deindè Homeri illuxit ingenium, sine exemplo maximum : qui magnitudine operis, et fulgore carminum, solus appellari poeta meruit. In quo hoc maximum est, quòd neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui imitari eum possit, inventus est : neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum, præter Homerum et Archilochum, reperiemus. (Vell. Paterc. l. 1, c. 5.)

à un si haut degré de perfection, ce qui dans les autres arts n'arrive presque jamais que par de lents progrès, et par une longue suite d'années.

Ce genre de poésie est le poëme épique, ainsi appelé du mot grec ἔπος, parce que l'action est racontée par le poète. Le sujet de ce poëme doit être grand, instructif, sérieux; ne renfermer qu'un seul événement principal, auquel tous les autres se rapportent; et cette action principale doit s'être passée dans un certain espace de temps, qui est tout au plus d'une année.

Homère a composé deux poëmes de ce genre, savoir l'Iliade et l'Odyssée: dont le premier a pour sujet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs qui assiégeoient Ilion ou Troie; et l'autre, les voyages et les aventures d'Ulysse après la prise de cette ville.

Il est remarquable qu'aucune des nations les plus éclairées n'a rien imaginé de pareil; et que celles qui ont produit quelques poëmes en ce genre, en ont toutes pris l'idée d'Homère, en ont emprunté les règles, se le sont proposé pour modèle, et n'ont eu de succès qu'autant qu'elles en ont approché. C'est qu'Homère étoit un esprit original, et propre à former les autres: *Fons ingeniorum Homerus*. (Plin. l. 17, c. 5.)

Tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes et de plus forts génies depuis deux mille cinq ou six cents ans en Grèce, en Italie, et ailleurs; ceux dont on est forcé encore aujourd'hui d'admirer les écrits; ceux qui sont encore nos maîtres, et qui nous enseignent à penser, à raisonner,

à parler, à écrire ; tous ces gens-là, dit Me. Dacier *, reconnoissent Homère pour le plus grand des poètes, et ses poëmes comme le modèle du bon goût. Après cela y a-t-il aucun homme, quelque habile qu'il se croie, qui puisse raisonnablement présumer que ses décisions prévaudront sur celles de tant de juges si éclairés et si respectables ?

Des témoignages si anciens, si constans, si universels, justifient pleinement le jugement avantageux qu'Alexandre-le-Grand portoit des ouvrages d'Homère, qu'il considéroit comme la production la plus rare et la plus précieuse de l'esprit humain : *Pretiosissimum humani animi opus.* (Plin. l. 7, c. 29.)

Quintilien (lib. 10, cap. 1), après avoir fait un éloge magnifique d'Homère, nous donne une juste idée de son caractère et de son style dans ce peu de mots : *Hunc nemo in magnis sublimitate, in parvis proprietate superaverit. Idem lætus ac pressus jucundus et gravis, tum copia, tum brevitate mirabilis.* « Dans les grandes « choses, rien de plus sublime que son expression ; « dans les petites, rien de plus propre. Etendu, « serré, grave et doux, également admirable par « son abondance et par sa briéveté. »

HÉSIODE. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homère. On dit qu'il étoit né à Cumes, ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri et élevé à Ascra, petite ville de Béotie, qui depuis a passé

* Dans la vie d'Homère, qui est à la tête de la traduction de l'Iliade.

pour sa patrie. Aussi Virgile (Eclog. 6, v. 70) l'appelle-t il le vieillard d'Ascra. Il n'est guère connu que par le peu de poésies qui nous sont restées de lui, toutes en vers hexamètres, qui sont, 1° *les Ouvrages et les Jours*; 2° *la Théogonie*, ou Généalogie des dieux; 3° *le Bouclier d'Hercule*. On doute pourtant que ce dernier soit de lui.

1. Dans le premier de ces poëmes, intitulé *les Ouvrages et les Jours*, Hésiode traite de l'agriculture, qui demande, outre beaucoup de travail, qu'on observe les temps, les saisons, les jours. Ce poëme est rempli de sentences et de maximes excellentes pour la conduite de la vie. Il le commence par une courte, mais vive description de deux sortes de disputes, l'une funeste au genre humain, et source des querelles, des discordes, des guerres: l'autre infiniment utile et salutaire aux hommes, qui aiguise leur esprit, qui excite parmi eux une noble émulation, et qui donne lieu à l'invention et à la culture des arts. Il fait dans la suite une admirable description des quatre différens âges du monde, d'or, d'argent, d'airain, de fer. Ce sont ceux de ce premier âge d'or, que Jupiter, après leur mort, changea en autant de génies et d'esprits Δαίμονες, qu'il établit gardiens des hommes et qu'il chargea du soin de parcourir la terre, cachés dans un nuage obscur, et d'observer les bonnes et les mauvaises actions de ceux qui l'habitent.

Ce poëme a servi de modèle à Virgile pour com-

poser ses Géorgiques, comme il le témoigne lui-même par ce vers. (Georg. l. 2, 176.)

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

Le choix que ces deux illustres poètes ont fait de cette matière pour la traiter en vers, nous marque en quel honneur étoient chez les anciens la culture des terres et la nourriture des troupeaux, deux sources innocentes de richesses et d'abondance pour un pays. Il est bien fâcheux que, dans les siècles postérieurs, on ait laissé éteindre ce goût, si conforme à la nature, et si propre à conserver l'innocence des mœurs. L'avarice et la volupté l'ont entièrement étouffé. *Nimirùm alii subiére ritus, circaque alia mentes hominum detinentur, et avaritiæ tantùm artes coluntur.* (Plin. in Proem. l. 14.)

2. On peut regarder la *Théogonie* d'Hésiode, et les poëmes d'Homère, comme les archives et les monumens les plus sûrs de la théologie des anciens et de l'opinion qu'ils avoient de leurs dieux. Car il ne faut pas croire que ces poëtes aient été les inventeurs des fables que nous lisons dans leurs ouvrages : ils n'ont fait que recueillir et transmettre à la postérité les traces de la religion qu'ils avoient trouvée établie et dominante dans leur temps et dans leur pays.

3. *Le Bouclier d'Hercule* est un morceau détaché d'un poëme, dans lequel on prétend qu'Hésiode célébroit les héroïnes de l'antiquité les plus illustres; et il est ainsi appelé, parce qu'on y trouve une longue description du bouclier d'Her-

cule, dont ce poëme rapporte une aventure particulière.

La poésie d'Hésiode, dans les endroits qui sont susceptibles d'ornemens, est fort belle et fort agréable, mais moins élevée et moins sublime que celle d'Homère. Quintilien (lib. 1. c. 5) lui donne le premier rang dans le genre d'écrire médiocre. *Datur ei palma in illo medio dicendi genere.*

An. M. 3280. Av. J. C. 724. = Archiloque. Le poëte Archiloque, natif de Paros, inventeur des vers ïambes, vivoit du temps de Candaule, roi de Lydie. Il a cela de commun avec Homère, selon Velleïus Paterculus (lib. 10. c. 1), d'avoir porté tout d'un coup à une très-grande perfection le genre de poésie qu'il avoit inventé. Les pieds, qui donnèrent leur nom à ces vers, et qui seuls d'abord y furent admis, sont composés d'une brève et d'une longue. Il paroît que le vers ïambe, tel qu'Archiloque l'inventa, étoit fort propre pour un style véhément et énergique : aussi voyons-nous qu'Horace (Art. poet.), en parlant de ce poëte, dit que sa colère, ou plutôt sa rage, l'arma de l'ïambe, pour exercer sa vengeance,

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Et Quintilien (1) nous apprend qu'il avoit une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, de ces traits qui sont courts, mais vifs et perçans, en un mot, un style plein de force et de

(1) Summa in hoc vis elocutionis, cùm validæ tùm breves vibrantesque sententiæ, plurimùm sanguinis atque nervorum (Quintil. l. 10, c. 2.)

nerfs ; mais ses vers étoient mordans et licencieux (Horat. Epod. od. 6, et epist. 19, lib. 1), témoin ceux qu'il écrivit contre Lycambe son beau-père, qui le réduisirent au désespoir. Par cette double raison, ses poésies (1), quelque excellentes qu'elles fussent jugées d'ailleurs, furent absolument bannies de Sparte, comme plus capables de corrompre les mœurs et le cœur des jeunes-gens, qu'utiles pour former leur esprit. Il ne nous en reste que de très-courts fragmens. Cette délicatesse d'un peuple païen sur la qualité des livres dont on doit permettre la lecture aux jeunes gens, est bien digne de remarque, et fera la condamnation de plusieurs chrétiens.

Hipponax. Ce poëte étoit d'Ephèse. Il se signala, quelques années après Archiloque, dans le même genre de poésie, et avec la même violence. On croit que c'est lui qui a inventé le vers scazon, où le spondée a pris la place de l'iambe qui se trouve toujours au sixième pied du vers qui porte ce nom.

Stésichore. Il étoit d'Himère, ville de Sicile, et se distingua dans la poésie lyrique, aussi-bien que les poëtes dont il va être parlé dans la suite. On appelle poésie lyrique celle dont les vers, c'est-

(1) Lacedæmonii libros Archilochi è civitate suâ exportari jusserunt, quòd eorum parùm verecundam ac pudicam lectionem arbitrabantur. Noluerunt enim eâ liberorum suorum animos imbui, ne plus moribus noceret, quàm ingeniis prodesset. Itaque maximum poetam, aut certè summo proximum, quia domum sibi invisam obscœnis maledictis laceraverat, carminum exilio mulctârunt. (Val. Max. l. 6, c. 3.)

à-dire des odes ou des stances, se chantoient sur la lyre, ou sur d'autres instrumens pareils. Stésichore a vécu entre la 37e et la 47e olympiade. Pausanias (Pausan. in Lacon. p. 200), après plusieurs autres fables, raconte que Stésichore ayant perdu la vue en punition des vers mordans et satiriques qu'il avoit faits contre Hélène, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle pièce contraire à la première, ce qu'on appelle depuis *palinodie* (1). Quintilien dit qu'il chanta des guerres considérables et d'illustres héros, et qu'il soutint sur la lyre la noblesse et l'élévation du poëme épique

Alcman. Il étoit de Lacédémone, ou, selon d'autres, de Sardes en Lydie, et vivoit à peu près du même temps que Stésichore. Quelques-uns le font auteur de vers tendres.

Alcée. Sa patrie étoit Mytilène, ville de Lesbos. C'est de lui que le vers alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des tyrans de Lesbos, et en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que (Hérod. l. 5, c. 95), dans un combat où il se trouva, saisi de frayeur, il jeta bas ses armes, et se sauva par la fuite (2). Horace raconte de lui-même une pareille aventure. Les poëtes se piquent moins de bravoure que de bel

(1) Stesichorum, quàm sit ingenio validus, materiæ quoque ostendunt, maxima bella et clarissimos canentem duces, et epici carminis onera lyra sustinentem. (Lib. 10, c. 1.)

(2) Tecum Philippos et celerem fugam Sensi, relictâ non benè parmulâ. (Horat. Od. 7, l. 2.)

esprit (1). Quintilien dit que le style d'Alcée étoit serré, magnifique, châtié; et, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressembloit fort à Homère.

Sapho. Elle étoit du même lieu, et vivoit du même temps qu'Alcée. Le vers saphique lui doit son nom. Elle avoit composé un assez grand nombre de pièces. Il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont données tous les siècles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie et les grâces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de dixième muse, et ceux de Mitylène firent graver son image sur leur monnoie. Il seroit à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, et qu'elle n'eût pas déshonoré son sexe par ses vices et par ses déréglemens.

Anacréon. Ce poëte étoit de Téos, ville d'Ionie. Il vivoit dans la 72e olympiade. Il passa beaucoup de temps à la cour de Polycrate (Hérod. l. 3, c. 121), cet heureux tyran de Samos: il fut non-seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Platon (in Hip. p. 228 et 229) nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoya un vaisseau à cinquante rames à Anacréon, et lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes, où ses beaux ouvrages seroient estimés et goûtés comme ils le méritoient. On dit que la joie et le plaisir faisoient son unique étude, et ce qui nous reste de ses ouvrages en

(1) In eloquendo brevis, et magnificus, et diligens, plerumquè Homero similis.

fait foi. On voit partout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne seroit plus estimable que ses poésies, si elles avoient un meilleur objet.

THESPIS. Il fut l'auteur de la tragédie. Je me réserve à en parler lorsque je traiterai des poëtes tragiques.

Des sept sages de la Grèce.

CES hommes sont trop célèbres dans l'antiquité pour être omis dans l'histoire que je traite. Leur vie est écrite par Diogène Laërce.

THALÈS LE MILÉSIEN. Si on en croit (1) Cicéron, il tenoit le premier rang entre les sept sages. Ce fut lui qui jeta en Grèce les fondemens de la philosophie, et forma une secte nommée l'*ionique*, parce qu'il étoit d'Ionie.

Il croyoit que l'eau est le principe de toutes choses (Cic. l. 1, de Nat. deor. n. 25), et que Dieu est cette intelligence par qui tout est formé de l'eau. Il avoit emprunté la première de ces opinions des Égyptiens, lesquels, voyant que c'est le Nil qui cause la fertilité de leurs terres, pouvoient s'imaginer que l'eau est le principe de toutes choses.

Il est le premier des Grecs qui se soit appliqué à l'astronomie. Il avoit marqué le temps précis de l'éclipse de soleil qui arriva sous le règne d'Astyage, roi de Médie, dont il a été parlé ci-devant.

(1) Princeps Thales, unus è septem cui sex reliquos concessisse primas ferunt. (Lib. 4, acad. Quæst. n. 118.)

lui-ci, pour toute réponse, mena le courrier dans une pièce de blé, et en s'y promenant abattit avec sa canne tous les épis qui étoient plus élevés que les autres. Périandre comprit sans peine le sens de cette espèce d'énigme, qui l'avertissoit de se défaire des citoyens les plus puissans de Corinthe pour mettre sa vie en sûreté. Mais, si l'on en croit Plutarque (in Conv. sept. sap.), il ne put goûter un avis si cruel.

Il écrivit une lettre circulaire à tous les sages (Diog. Laërt. in vit. Periand.), pour les inviter à venir passer quelque temps chez lui, comme ils avoient été l'année précédente à Sardes, chez Crésus. Les princes alors se croyoient fort honorés de recevoir chez eux de tels hôtes. Plutarque (in Conv. sept. sap.) décrit le repas qu'il leur donna, dont il fait remarquer que l'honnête simplicité, proportionnée au goût et au caractère des conviés, lui fit plus d'honneur que n'auroit pu faire la plus grande magnificence. Les propos de table étoient tantôt graves et sérieux, tantôt gais et enjoués. Quel est, proposa quelqu'un, le gouvernement populaire le plus parfait? Celui, répondit Solon, où l'injure faite à un particulier, intéresse tous les citoyens. Bias : Où la loi tient lieu de tyran. Thalès : Où les habitans ne sont ni trop riches, ni trop pauvres. Anacharsis : Où la vertu est en honneur et le vice abhorré. Pittacus : Où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien, et jamais aux méchans. Cléobule : Où les citoyens craignent plus le blâme que la loi. Chilon : Où les lois sont écoutées et ont du crédit,

non les orateurs. Sur tous ces avis, Périandre conclut que le gouvernement populaire le plus parfait seroit celui qui approcheroit le plus de l'aristocratique, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens de bien.

Pendant que ces sages étoient assemblés chez Périandre, il arriva un courrier de la part d'Amasis, roi d'Égypte, chargé d'une lettre pour Bias, avec qui ce prince étoit en grand commerce. Il le consultoit sur la manière dont il devoit répondre à une proposition que lui avoit faite le roi d'Ethiopie, de boire toutes les eaux de la mer, moyennant quoi il lui céderoit un certain nombre de villes de ses états, sinon Amasis lui en céderoit autant des siens. Il étoit pour lors ordinaire aux princes de se proposer les uns aux autres de ces questions énigmatiques et embarrassantes. Bias lui répondit sur-le-champ d'accepter l'offre, à condition que le roi d'Éthiopie arrêteroit tous les fleuves qui se jettent dans la mer: car il ne s'agissoit que de boire la mer, et non les fleuves. On attribue à Ésope une pareille réponse.

Je ne dois pas omettre que les sages dont je viens de parler furent tous amateurs de la poésie, et composèrent tous des vers, quelques-uns même en assez grand nombre, sur des sujets de morale ou de politique, qui font un objet véritablement digne de la poésie. On reproche cependant à Solon (Plut. in Solon. p. 79), d'avoir fait des vers licencieux : ce qui nous apprend quelle idée nous devons avoir de ces prétendus sages du paganisme.

A la place de quelques-uns des sept sages que j'ai cités, on en substitue d'autres, comme Anacharsis, Myson, Épiménide, Phérécyde. Le premier est le plus connu.

Anacharsis. Long-temps avant Solon, les Scythes nomades étoient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur tempérance et leur justice. Homère (Il. l. N., v. 6) les appelle *la nation très-juste*. Anacharsis étoit un de ces Scythes, et de la race royale. Comme quelqu'un d'Athènes lui faisoit un reproche sur le pays dont il étoit : Ma patrie, dit-il, me fait selon vous peu d'honneur ; et vous, vous en faites peu à votre patrie. Son bon sens, son profond savoir, et sa grande expérience, le firent passer pour un des sept sages. Il avoit écrit en vers de l'art militaire, et avoit fait un traité des lois des Scythes.

Il rendit visite à Solon. C'est dans une conversation qu'il eut avec lui qu'il compara les lois à des toiles d'araignées, qui n'arrêtent que les petites mouches, et que les grandes rompent aisément.

Accoutumé à la vie dure et pauvre des Scythes, il faisoit fort peu de cas des richesses. Crésus l'avoit invité à le venir voir, et sans doute lui laissoit entrevoir qu'il étoit en état de l'enrichir. « Je « n'ai nul besoin de votre or, lui répliqua-t-il. Je « ne suis venu dans la Grèce que pour m'y en« richir du côté de l'esprit ; et je serai fort content « si je retourne dans ma patrie, non plus riche, « mais plus habile, et plus homme de bien. » Il se rendit pourtant à la cour de ce prince.

Nous avons déjà remarqué (Plut. in Conv. sept. sap., p. 155) qu'Esope avoit été fort étonné et fort mécontent de l'air froid et indifférent avec lequel Solon avoit considéré les trésors de Crésus et la magnificence de son palais, parce que c'étoit le maitre même de la maison que ce philosophe auroit souhaité de pouvoir admirer. « Il faut, di « Anacharsis à Ésope, que vous ayez oublié vo- « tre fable du renard et de la panthère. Celle-ci « pour se faire valoir, ne pouvoit que montre « sa peau brillante, et marquetée de différente « couleurs : la peau du renard étoit simple, mai « cachoit des ruses et des finesses d'un prix infini « Je vous reconnois, dit le Scythe à cette image « Vous n'êtes frappé que de ce qui brille au-de « hors, et vous comptez pour peu ce qui fait vé « ritablement l'homme, c'est-à-dire ce qui est e « lui, et par conséquent à lui. »

Ce seroit ici le lieu d'exposer en abrégé la vi et les sentimens de Pythagore, qui a vécu dan le temps dont je viens de donner l'histoire ; mai je remets à en parler dans un autre volume, où j joindrai ensemble plusieurs philosophes, pou mettre le lecteur plus en état de faire la compa raison de leur doctrine et de leurs principes.

Ésope. Je joins Ésope aux sages de la Grèce non-seulement parce qu'il s'est souvent trouvé ave eux, comme nous l'avons vu, mais parce qu' enseignoit la véritable sagesse avec bien plus d'a que ceux qui en donnent des définitions et d règles.

Esope étoit Phrygien. Il avoit beaucoup d'es

prit, mais étoit tout contrefait : petit de corps, bossu, horriblement laid de visage, ayant à peine figure d'homme, et ne pouvant presque parler dans les commencemens. Il étoit esclave, et le marchand qui l'avoit acheté eut bien de la peine à s'en défaire, tant on étoit choqué de sa mine et de sa taille.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre ; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable.

Il fut vendu dans la suite à un philosophe nommé Xanthus. Je ne finirois point si je voulois rapporter tous les traits d'esprit et de vivacité dont ses paroles et sa conduite étoient pleines. Un jour que son maître avoit dessein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur. Il n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les sauces. Entrée, premier et second service, entremets, tout ne fut que langues. Ne t'avois-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colère, de prendre au marché tout ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Hé bien (dit Xanthus, qui prétendoit l'attraper) achète-moi ce qu'il y a de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux

diversifier. Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Elle est l'organe de l'erreur, du mensonge, de la calomnie, des blasphèmes.

Ésope eut bien de la peine à obtenir sa liberté. Un des premiers usages qu'il en fit, fut d'aller chez Crésus, qui sur sa grande réputation désiroit depuis long-temps de le voir. Sa taille et sa mine rabattirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avoit conçue; mais la beauté de son esprit éclata bientôt à travers ces voiles et ces dehors grossiers qui la couvroient; et ce prince comprit, comme le disoit Ésope dans une autre occasion, qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y est enfermée.

Il fit plusieurs voyages dans la Grèce, soit pour son plaisir, soit pour les affaires de Crésus. Passant par Athènes, peu de temps après que Pisistrate y eut usurpé la puissance souveraine et aboli l'état populaire, et voyant que les Athéniens portoient ce nouveau joug fort impatiemment, il leur raconta la fable des grenouilles qui demandèrent un roi à Jupiter.

On doute que les fables d'Ésope, telles que nous les avons, soient toutes de lui, du moins pour l'expression. On en attribue une grande partie à Planude, qui a écrit sa vie, et qui vivoit dans le quatorzième siècle.

Ésope est regardé comme l'auteur et l'inventeur de cette manière simple et naturelle d'ins-

truire par des apologues et des fictions, et c'est ainsi qu'en parle Phèdre :

Æsopus auctor quam materiam reperit,
Hanc ego polivi versibus senariis.

Mais, à proprement parler, la gloire de cette invention est due au poëte Hésiode, invention peu importante, ce semble, et d'un mérite fort médiocre, et qui a pourtant été très-estimée et mise en usage par les plus sublimes philosophes et les plus habiles politiques. Platon nous apprend que Socrate, peu de momens avant sa mort, mit en vers quelques fables d'Ésope; et Platon lui-même recommande avec beaucoup de soin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfans, pour leur former les mœurs et leur inspirer l'amour de la sagesse.

Il faut que les fables, pour être adoptées généralement par toutes les nations, comme nous voyons qu'elles l'ont été, cachent un grand fonds de vérité sous cet air simple et négligé qui fait leur caractère. En effet, le Créateur, voulant instruire l'homme par le spectacle même de la nature, a répandu dans les animaux diverses inclinations et propriétés, pour être comme autant de tableaux raccourcis des différens devoirs dont il doit s'acquitter, et des bonnes ou mauvaises qualités qu'il doit rechercher ou fuir. Ainsi il a peint une image sensible de la douceur et de l'innocence dans l'agneau; de la fidélité et de l'amitié dans le chien; au contraire, de la violence, de la rapacité, de la cruauté dans le loup, dans le lion,

dans le tigre, et ainsi du reste; et il a voulu faire une leçon et un reproche secret à l'homme, s'il étoit insensible pour lui-même à des qualités qu'il ne peut s'empêcher d'estimer ou d'abhorrer dans les animaux mêmes.

C'est un langage muet, que toutes les nations entendent; c'est un sentiment gravé dans la nature, que chacun porte en soi-même. Esope est le premier, entre les écrivains profanes, qui l'a saisi, qui l'a développé, qui en a fait d'heureuses applications, et qui a rendu les hommes attentifs à cette sorte d'instruction naïve, qui est à la portée de toutes les conditions et de tous les âges. Il est le prremier qui, pour donner du corps aux vertus, aux vices, aux devoirs, aux maximes de la société, a imaginé, par un ingénieux artifice et par un innocent mensonge, de les revêtir d'images gracieuses empruntées de la nature, en donnant de la voix aux bêtes et du sentiment aux plantes, aux arbres, et à toutes les choses inanimées.

Les fables d'Ésope sont dénuées de tout ornement et de toute parure, mais pleines de sens, et à la portée des plus petits enfans, pour qui elles étoient composées. Celles de Phèdre sont un peu plus relevées et plus étendues, mais cependant d'une simplicité et d'une élégance qui ressemble beaucoup à l'atticisme dans le genre simple, c'est-à-dire à ce qu'il y avoit de plus fin et de plus délicat chez les Grecs. M. de La Fontaine, qui a bien senti que notre langue n'étoit point susceptible de cette simplicité ni de cette

élégance, a égayé ses fables par un tour naïf et original qui lui est particulier, et dont personne n'a pu approcher.

Il est mal aisé de comprendre pourquoi Sénèque pose en fait que de son temps les Romains n'avoient point encore essayé leur plume sur cette sorte de composition : les fables de Phèdre lui étoient-elles inconnues?

Plutarque nous apprend la manière dont Ésope mourut. Il étoit allé à Delphes, chargé d'or et d'argent, avec ordre d'offrir, au nom de Crésus, un grand sacrifice à Apollon, et de donner à chaque habitant quatre mines (deux cent quarante livres), ce qui faisoit une somme considérable. Une querelle qui s'éleva entre lui et ceux de Delphes, fut cause qu'après avoir fait le sacrifice, il renvoya à Crésus l'argent qu'il avoit reçu de lui, prétendant que ceux à qui ce prince l'avoit destiné, s'en étoient rendus indignes. Les habitans de Delphes le firent condamner comme coupable de sacrilége, et le précipitèrent du haut d'un rocher. Le dieu, irrité de cette action, les châtia par la peste et par la famine : de sorte que, pour faire cesser ces maux, ils firent signer dans toutes les assemblées de la Grèce, que si quelqu'un venoit exiger, pour l'honneur d'Esope, la vengeance de sa mort, ils lui donneroient satisfaction. A la troisième génération, dit Hérodote, il se présenta un homme de Samos, qui n'avoit d'autre relation à Esope, sinon qu'il étoit issu des personnes qui avoient acheté ce fabuliste. Les Delphiens donnèrent contentement à cet homme,

et se délivrèrent ainsi des maladies et de la disette qui les tourmentoient.

Les Athéniens, justes estimateurs de la vraie gloire, érigèrent à ce savant et spirituel esclave une statue magnifique, pour faire savoir, dit Phèdre, que la carrière de l'honneur étoit ouverte indifféremment à tous les hommes, et que c'étoit, non à la naissance, mais au mérite qu'on rendoit ce glorieux hommage (1).

(1) Æsopo ingentem statuam posuêre Attici;
Servumque collocârunt æternâ in basi;
Patere honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed virtuti gloriam.

LIVRE SIXIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE.

DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre comprend des observations préliminaires qui contiennent une espèce d'abrégé de l'histoire des Lacédémoniens depuis l'établissement de leurs rois jusqu'au règne de Darius I et de Xerxès I pendant l'espace de 48 ans, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à l'an 3531. Cet espace contient principalement les différentes entreprises et expéditions des Perses contre la Grèce, qui ne fut jamais plus féconde en grands hommes ni en grands événemens, et qui ne fit jamais éclater de plus grandes ni de plus solides vertus. On y verra les célèbres journées de Marathon, des Thermopyles, d'Artémise, de Salamine, de Platée, de Mycale, d'Eurymédon, etc. Les plus grands capitaines de la Grèce y signaleront leur courage : Miltiade, Léonide, Thémistocle, Aristide, Cimon, Pausanias, Périclès, Thucydide, etc.

AVANT-PROPOS.

Avant que de commencer l'histoire des Perses et des Grecs, je placerai ici premièrement quelques observations préliminaires qui y préparent; ensuite le plan et la division des sixième, septième, huitième et neuvième livres; enfin, une espèce d'abrégé de l'histoire des Lacédémoniens depuis l'établissement de leurs rois jusqu'au règne de Darius, où commence le sixième livre.

ARTICLE PREMIER.

Idée abrégée de l'histoire renfermée dans les livres qui suivent; fruit que l'on en doit tirer.

On a vu sous Cyrus deux états assez médiocres, la Médie et la Perse, se répandre au loin comme un torrent, et, par une rapidité de conquêtes étonnantes, subjuguer un nombre considérable de provinces et de royaumes. Ici l'on verra ce vaste empire mettre en mouvement tous les peuples soumis à sa domination, Perses, Mèdes, Phéniciens, Egyptiens, Babyloniens, Indiens et beaucoup d'autres, et venir fondre avec toutes les forces de l'Asie et de l'Orient sur un petit pays, renfermé dans des bornes fort étroites, et dénué de tout secours; je veux dire sur la Grèce. Quand on envisage d'un côté tant de nations réunies ensemble, des préparatifs de guerre faits pendant plusieurs années et avec une si grande vivacité, des armées de terre et de mer innombrables, des

flottes auxquelles la mer peut à peine suffire; de l'autre deux foibles villes, Athènes et Lacédémone, abandonnées de tous leurs alliés, et réduites presqu'à elles seules : on auroit lieu de croire que ces deux petites villes vont être détruites et absorbées par une puissance si formidable, et qu'il n'en restera pas même de vestiges. Cependant ce seront elles qui demeureront victorieuses, et qui, par leur courage invincible, et par plusieurs combats qu'elles gagneront sur terre et sur mer, feront perdre pour toujours à l'empire persan le dessein de revenir attaquer la Grèce.

Le récit de la guerre entre les Perses et les Grecs rendra sensible la vérité de cette maxime, que ce n'est point le nombre, mais la valeur des troupes, et la conduite des chefs, qui décident dans les batailles. On admirera la fermeté d'âme et de courage des grands hommes qui étoient à la tête des affaires de la Grèce, que l'ébranlement de l'univers ne fut pas capable d'abattre, que les plus grands malheurs ne purent déconcerter, qui entreprirent de tenir tête avec une poignée d'hommes aux armées innombrables des Perses, qui osèrent, malgré une si prodigieuse inégalité, espérer un heureux succès, qui forcèrent la victoire à se ranger du côté du mérite et de la vertu, et qui apprirent à tous les siècles quelles ressources on trouve dans la prudence, dans la valeur, dans l'expérience, dans le zèle pour la patrie et pour la liberté, dans l'amour du devoir, et dans tous les sentimens d'une âme noble et généreuse.

A cette guerre des Perses contre les Grecs en

succédera une autre entre les Grecs mêmes, mais d'un caractère tout différent. Il n'y aura guère ici que des actions peu importantes en apparence, et peu capables ce semble de satisfaire un lecteur avide de grands événemens : des disputes particulières entre quelques villes ou quelques petites républiques; des siéges de places pour l'ordinaire peu considérables (j'en excepte le siége de Syracuse, l'un des plus importans de l'antiquité), mais qui ne laisseront pas de traîner souvent en longueur; des combats entre des armées peu nombreuses, et où quelquefois il y a peu de sang répandu. Qui a donc pu rendre ces guerres si célèbres? Salluste nous l'apprend. « Les exploits (1) » des Athéniens, dit-il, peuvent être considérés « en eux-mêmes comme grands et magnifiques : « on peut dire pourtant qu'ils sont en quelque « sorte au-dessous de leur réputation. Mais parce « qu'il y a eu dans la Grèce une foule de beaux « esprits et d'excellens écrivains, ces exploits « sont vantés dans tout l'univers comme grands « et merveilleux. Aussi les actions des Athéniens « paroissent grandes à proportion de l'esprit, de « l'habileté des écrivains qui les ont célébrées. »

(1) Atheniensium res gestæ, sicuti ego existimo, satis amplæ magnificæque fuerunt : verùm aliquantò minores tamen, quàm famâ feruntur. Sed quia provenêre ibi scriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Atheniensium facta pro maximis celebrantur. Ita eorum quæ fecêre virtus tanta habetur, quantùm eam verbis potuêre extollere præclara ingenia. (Sallust. in bello Catilin.)

Salluste, assez jaloux d'ailleurs de la gloire qu'avoient acquise aux Romains les actions éclatantes dont leur histoire est pleine, rend ici justice à celles des Grecs, en reconnoissant qu'elles ont une vraie grandeur et une vraie magnificence, quoique inférieures, selon lui, à leur réputation. Qu'est-ce donc que cet éclat étranger et emprunté que les historiens y ont ajouté par leur éloquence? C'est que par toute la terre on vante de concert les actions des Athéniens comme tout ce qui s'est jamais fait de plus grand: *Per terrarum orbem Atheniensium facta* PRO MAXIMIS CELEBRANTUR. Toutes les nations, séduites et comme enchantées par les charmes des écrivains grecs, mettent les exploits de ce peuple au-dessus de tout ce qui s'est fait ailleurs de plus beau. Voilà, selon Salluste, le service qu'a rendu aux actions des Athéniens l'histoire écrite comme elle l'est par les Grecs: et il est bien fâcheux que la nôtre, faute d'un pareil secours, ait laissé périr une infinité de belles actions et de belles paroles, auxquelles l'antiquité eût bien su donner du relief, et qui feroient beaucoup d'honneur à la nation.

Mais quoi qu'il en soit, on doit convenir qu'il ne faut pas toujours juger du prix d'une action, ni du mérite de ceux qui y ont eu part, par l'importance de l'événement. C'est dans les siéges et dans les combats, tels que ceux dont il est parlé dans la guerre du Péloponnèse, que paroît véritablement toute l'habileté d'un général. Aussi remarque-t-on que ce n'est qu'à la tête de petites armées, et dans des pays assez peu étendus, que

nos plus grands capitaines du siècle passé ont fait paroître leur grande capacité, et ont égalé les plus fameux capitaines de l'antiquité. Dans ces sortes d'actions, le hasard n'a part à rien, et ne couvre point les fautes, si l'on en fait. La prudence du chef règle et conduit tout. Il est véritablement l'âme de ses troupes, qui n'agissent et ne se remuent qu'au signal qu'il en donne. Il voit tout et est partout. Rien n'échappe à son attention ni à sa vigilance. Les ordres sont donnés à propos, et exécutés de même : ruses, stratagèmes, fausses marches, attaques vraies ou simulées, campemens, décampemens, tout, en un mot, part et dépend de lui seul.

Et c'est en quoi la lecture des historiens grecs, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, peut-être infiniment utile aux jeunes officiers; parce que ces historiens, qui étoient en même temps excellens capitaines, entrent dans un grand détail, et conduisent les lecteurs comme par la main dans les siéges et dans les combats qu'ils décrivent, leur apprenant ainsi, par l'exemple des plus grands généraux de l'antiquité, et par une sorte d'expérience anticipée, comment il faut faire la guerre.

Ce n'est pas seulement pour les actions guerrières que l'histoire de la Grèce nous fournira de grands modèles; nous y verrons de fameux législateurs, de très-habiles politiques, des magistrats nés pour le gouvernement, des hommes qui ont excellé dans tous les arts et dans toutes les sciences, des philosophes qui ont poussé leurs recherches aussi loin qu'on le pouvoit dans ces temps recu-

lés, et qui nous ont laissé des maximes de morale capables de faire rougir des chrétiens.

Il est vrai que ces mêmes philosophes, si éclairés sur de certains points, ont été entièrement aveugles sur d'autres, jusqu'à ignorer et à combattre les principes les plus clairs de la loi naturelle; et que souvent leur conduite a démenti leur doctrine, s'étant prostitués aux déréglemens les plus grossiers. La divine providence l'a permis ainsi, et les a livrés à un sens réprouvé, pour punir leur orgueil, et pour nous instruire par leur exemple, en nous montrant de quoi sont capables les hommes, mêmes les plus habiles et les plus éclairés, quand ils sont abandonnés à leur propre foiblesse et à leur corruption naturelle, et de quels abîmes la grâce du divin médiateur nous a tirés. Mais les déréglemens où ils sont tombés et du côté de l'esprit et du côté du cœur, quoique nous devions les détester, n'empêchent pas qu'il n'y ait dans leurs livres d'excellentes maximes, que nous devons, selon la pensée de saint Augustin (de Doctr. Christ. lib. 2, cap. 40), revendiquer comme un bien qui nous appartient, de même que les Israélites, en sortant de l'Egypte, s'enrichirent de ses dépouilles; et c'est ainsi qu'en ont usé tous les saints: *Ipsi gentiles si quid divinum et rectum in doctrinis suis habere potuerunt, non improbaverunt sancti nostri.* (Ib. de Bapt. contr. Donat. lib. 6, cap. 87).

J'en dis autant des actions vertueuses qui se rencontrent chez les païens, telles que l'histoire des Grecs nous en fournira un grand nombre. Saint

Augustin (1) nous avertit, *que selon la règle de la justice*, SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM, *non-seulement nous ne pouvons point blâmer et condamner ces actions, mais que nous avons raison de les louer et de les relever.* Ce n'est pas que ces actoins soient bonnes et louables en tout; saint Augustin étoit bien éloigné de le penser (2). Il les trouvoit telles en elles-mêmes, et du côté du devoir; mais du côté de la fin, il les trouvoit très-condamnables, parce qu'elles n'étoient point rapportées à Dieu. Ce n'est pas au vrai Dieu, qui leur étoit inconnu, qu'ils demandoient la sagesse des bons conseils, le succès des entreprises, les talens, la vertu. Ce n'est pas au vrai Dieu qu'ils en rendoient grâces, et qu'ils en rapportoient la gloire par une humble reconnoissance. Ils ne le regardoient ni comme la source et le principe, ni comme le terme de tout ce qu'ils faisoient de bien. Leurs meilleures actions étoient corrompues ou par l'amour-propre, ou par l'ingratitude. Elles n'ont

(1) Habendi sunt in eorum numero, quorum etiam impiorum, nec deum verum veraciter justèque colentium, quædam tamen facta vel legimus, vel novimus, vel audimus, QUÆ SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM NON SOLUM VITUPERARE NON POSSUMUS, VERUM ETIAM MERITÒ RECTÈQUE LAUDAMUS. (S. Aug. lib. de Spir. et lit. n. 48.)

(2) Noveris itaque, non officiis, sed finibus, à vitiis discernendas esse virtutes. Officium autem est, quod faciendum est: finis verò, propter quod faciendum est. (Id. contr. Julian. lib. 4, cap. 3, n. 21.)

Non erat in eis vera justitia, quia non actibus, sed finibus pensantur officia. (Ibid. n. 26.)

pu leur être utiles pour le salut, qui ne s'obtient point sans la foi en Jésus-Christ.

Mais cela n'empêche pas, selon le même saint Augustin (de Civ. D., l. 5, c. 18), qu'il ne soit très-utile pour l'instruction des chrétiens, et pour la règle des mœurs, de rapporter et de mettre dans tout leur jour les actions des païens, pourvu qu'on ne les fasse valoir que leur juste prix ; car je puis bien ici appliquer aux Grecs ce que ce père dit des Romains. Il emploie un chapitre entier, qui est assez long, à en indiquer les actions et les vertus les plus éclatantes : amour du bien public, dévouement pour la patrie, constance à souffrir les tourmens les plus cruels et la mort même, désintéressement noble et généreux, estime et pratique de la pauvreté, profond respect pour les dieux et pour la religion. Il fait sur ce sujet quelques réflexions, qui méritent bien de trouver ici leur place.

Premièrement, il reconnoît que c'est pour récompenser toutes ces vertus des Romains, qui n'en avoient pourtant que le nom et l'apparence, que Dieu leur a accordé l'empire de l'univers, récompense proportionnée à leurs mérites, et dont ils ont été assez aveugles pour se contenter (1). C'est par la même raison qu'il a voulu que leur

(1) Si Romanis Deus neque hanc terrenam gloriam excellentissimi imperii concederet, non redderetur merces bonis artibus eorum, id est, virtutibus, quibus ad tantam gloriam pervenire nitebantur. At non est quòd de summi et veri Dei justitiâ conquerantur : perceperunt mercedem suam. (Ibid. cap. 15.)

nom fût si glorieux et si honoré chez toutes les nations et dans tous les siècles, afin que tant de belles actions ne demeurassent pas absolument sans récompense.

En second lieu, il remarque que ces vertus, toutes fausses qu'elles sont, ne laissent pas de devenir fort utiles au genre humain, et qu'elles entrent dans les vues secrètes que Dieu a sur les peuples, soit pour les récompenser, soit pour les punir. En effet, l'amour de la gloire, qui est un vice, en étouffe d'autres beaucoup plus nuisibles et plus funestes, comme sont l'injustice, la violence, la cruauté (1). Et qui doute qu'un magistrat, qu'un gouverneur de province, qu'un roi, qui ne sera doux, patient, juste, chaste, bienfaisant, que par des vues humaines de gloire ou d'intérêt, ne soit infiniment plus utile à la république, que s'il n'avoit pas cette ombre et ces dehors de vertu; et que des hommes de ce caractère ne soient un présent du ciel bien précieux. On en peut juger par la comparaison de magistrats et de princes d'un caractère opposé, qui, renonçant à tout honneur et à toute probité, comptant pour rien la réputation, foulant aux pieds les lois les plus saintes, n'en reconnoissent d'autres que leurs passions et leur brutalité : tels enfin que Dieu en donne dans sa colère aux peuples qu'il veut punir, et qu'il juge dignes de tels maîtres. *Et talibus quidem dominandi potestas*

(1) Constat eos, qui cives non sint civitati, quandò habent virtutem vel ipsam, quàm si nec ipsam. (Ibid. cap. 19.)

non datur nisi Dei providentia, quando res humanas judicat talibus dominis dignas. (Ibid. cap. 19).

La troisième et dernière réflexion, et la plus propre à mon sujet et au but que je me propose en écrivant l'histoire ancienne, regarde l'usage qu'il faut faire des louanges qu'on donne aux païens. Elle montre le fruit qu'un sage lecteur doit tirer du récit des belles et vertueuses actions des Grecs, dont ce volume et les suivans seront remplis. Quand on les verra sacrifier leurs biens au soulagement de leurs concitoyens, leur vie au salut de l'état, leur gloire même à l'utilité publique; quand on leur verra pratiquer les vertus les plus difficiles, et cela par de purs motifs humains, pour acquérir une réputation passagère (1): quels reproches ne doit-on pas se faire, et combien ne doit-on pas rougir, si dans une religion qui nous promet des récompenses éternelles, et qui nous présente de si puissans motifs d'amour et de reconnoissance, nous n'avons pas le courage de pratiquer les mêmes vertus? Que, si nous avons le bonheur d'être fidèles à nos engagemens, pouvons-nous en tirer vanité, en comparant le peu que nous faisons avec ce que la gloire seule faisoit entreprendre à des hommes qui ne con-

(1) Ideò nobis proposita sunt necessariæ commonitionis exempla, ut, si virtutes, quarum istæ utcumque sunt similes, quas isti pro civitatis terrenæ gloriâ tenuerunt, pro Dei gloriosissima civitate non tenuerimus, pudore pungamur; si tenuerimus, superbiâ non extollamur. (Ibid. cap. 18.)

noissoient point Dieu, et qui bornoient tous leurs désirs aux biens de la vie présente?

Voilà donc, selon saint Augustin, la principale utilité que l'on doit tirer de l'étude et de la lecture de l'histoire profane, et Dieu (1) n'a rendu les Grecs et les Romains si connus et si illustres, que pour donner plus de poids aux exemples de vertus que leur histoire nous fournit, afin que les étudiant avec une attention sérieuse, nous comprenions, par l'amour qu'ils ont eu pour une patrie terrestre et pour une gloire de peu de durée, quel zèle nous devons avoir pour la patrie céleste, où une félicité éternelle nous attend.

Si les vertus de ceux dont il est parlé dans l'histoire peuvent nous servir de modèles dans la conduite de la vie, leurs défauts et leurs vices ne sont pas moins propres à nous instruire, et le respect qu'un historien doit à la vérité ne lui permet pas de les dissimuler dans la crainte d'obscurcir leur réputation. Ce que je dis ici n'est point contraire à une règle que Plutarque (in Cim. p. 479-480) établit sur ce sujet dans la préface qui est à la tête de la vie de Cimon. Il exige qu'on fasse valoir et qu'on mette dans tout leur jour les belles actions des grands hommes; mais pour les fautes qui leur échappent quelquefois dans le trouble de la passion, ou que la nécessité des affaires leur

(1) Ut cives æternæ illius civitatis, quamdiù hîc peregrinantur, diligenter et sobriè illa intueantur exempla, et videant quanta dilectio debeatur supernæ patriæ propter vitam æternam, si tantùm à suis civibus terrena dilecta est propter hominum gloriam. (Ibid. cap. 16.)

arrache (1), les regardant plutôt comme quelque degré de perfection qui manque à leur vertu, que comme des vices et des crimes qui partent d'un mauvais fonds, il veut que par compassion pour la foiblesse de la nature humaine, qui ne produit rien d'absolument parfait, on se contente de les montrer légèrement, de même qu'un peintre habile, s'il a un beau visage à peindre, et qu'il s'y rencontre quelque tache, quelque petit défaut, ne les supprime pas entièrement, mais aussi ne se croit pas obligé de les rendre avec une exactitude rigoureuse, parce que l'un gâteroit la beauté du portrait, et que l'autre détruiroit la vérité de la ressemblance. La comparaison même qu'il emploie fait voir qu'il ne parle que de défauts légers et pardonnables. Mais pour les actions d'injustice, de violence, de brutalité, nul prétexte ne doit les faire dissimuler, et je ne crois pas qu'on voulût accorder à l'histoire le même privilége qu'à la peinture (2), qui a inventé l'art du profil pour représenter de côté un prince qui avoit perdu un œil, et pour couvrir, par cet innocent et ingénieux artifice, une difformité si frappante. L'histoire, dont la loi la plus essentielle est la sincérité, ne souffre point ces sortes de ménagemens, qui lui feroient perdre un grand avantage.

(1) Ἐλλείματα μᾶλλον ἀρετῆς τινος, ἢ κακίας πονηρεύματα.

(2) Habet in picturâ speciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantùm altero ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret. (Quintil. l. 2, c. 15.)

Le blâme, la honte, l'infamie, la haine et souvent l'exécration publique, toujours attachées aux actions criminelles et brutales, ne sont pas moins propres à inspirer de l'horreur pour le vice, que la gloire, qui suit toujours les belles actions, est propre à faire aimer la vertu. Et (1) c'est là, selon Tacite, le double but que tout historien doit se proposer, en faisant un choix de ce qu'il y a de plus frappant en bien et en mal, pour rendre au solide mérite par un hommage public de louanges a justice qui lui est due, et pour faire abhorrer les vices par la crainte d'une infamie éternelle.

L'histoire que je traite ne fournira que trop de ces derniers exemples. Du côté des Perses, on verra, par ce qui est dit de leurs rois, que les princes qui peuvent tout sont souvent livrés à toutes leurs passions : que rien n'est plus difficile que de résister à l'illusion de sa propre grandeur, et aux flatteries de tous ceux dont on est environné : que la liberté de contenter tous ses désirs, et de faire le mal impunément, est une dangereuse tentation : que les meilleurs naturels ont bien de la peine à s'en défendre : qu'après avoir eu d'assez heureux commencemens, ils se laissent gâter insensiblement par la mollesse, par l'orgueil, par la haine des conseils sincères ; et qu'il est rare qu'ils comprennent que c'est quand on se voit au-dessus de

(1) Exequi sententias haud institui, nisi insignes per honestum, haut notabili dedecore : quod præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate et infamiâ metus sit. (Tacit. Annal. l. 3, c. 65.)

tout, qu'on a un plus grand besoin de modération et de sagesse, et pour soi et pour les autres; et qu'il faut être alors doublement sage et doublement fort pour borner au-dedans, par sa raison, une puissance que rien ne borne au-dehors.

Du côté des Grecs, la guerre du Péloponnèse era connoître les tristes effets de leurs divisions ntestines, et les excès funestes où la jalousie de a domination les porta : l'injustice, l'ingratitude, a perfidie, le violement ouvert des traités, ou de etites finesses et d'indignes ruses pour en éluder 'exécution. Elle montrera comment les Lacédémoniens et les Athéniens s'avilissent honteusement evant des barbares, pour en mendier quelques ecours d'argent : comment les libérateurs de la rèce renoncent à la gloire de tous leurs travaux assés et de tous leurs exploits, pour aller faire ur cour à des satrapes fiers et dédaigneux, et pour ller implorer successivement et à l'envi la protecon de leur ennemi commun tant de fois vaincu; t comment ils se servent des secours qu'ils en tient pour opprimer leurs anciens alliés, et pour tendre leur propre domaine par des voies injustes t violentes.

De part et d'autre, et quelquefois dans un même omme, on verra un mélange étonnant de bien et e mal, de vertus et de vices, de nobles actions et e bas sentimens; et l'on se demandera peut-être ouvent à soi-même si ce sont donc les mêmes personnes et les mêmes peuples dont on rapporte des hoses si différentes, et s'il est possible que d'un même fonds sortent tantôt une lumière si brillante,

tantôt une fumée et une noirceur si ténébreuses. Je rapporte les choses comme je les trouve dans les auteurs, et les portraits que je présente au lecteur sont toujours peints d'après ce que l'histoire ancienne nous apprend de ceux dont je parle, et je pourrois dire aussi d'après la nature du cœur humain. Mais il me semble que ce mélange même de bien et de mal, quoique bizarre en soi, peut devenir pour nous d'une grande utilité, et nous servir de préservatif contre un danger assez ordinaire et assez naturel.

Car si nous trouvions, soit chez les peuples, soit dans les particuliers, une probité et une noblesse de sentimens qui se soutinssent toujours également, et qui parussent sans tache et sans foiblesse, nous serions tentés de croire que le paganisme est capable de produire de véritables et de parfaites vertus, quoique la religion nous enseigne que celles que nous y admirons le plus n'en ont que l'ombre et le nom. Mais la vue des défauts, des imperfections, des vices, des crimes même quelquefois les plus noirs, qui se trouvent mêlés et qui succèdent assez souvent de fort près aux actions les plus vertueuses, nous apprend à modérer notre estime et notre admiration, et en même temps que nous louons ce qui nous paroît d'honnête, de beau et de grand chez les païens, à ne pas prodiguer au fantôme de la vertu un hommage entier et sans réserve, qui n'est dû qu'à la vertu même.

Voilà les bornes que je désire qu'on mette aux louanges que je donne aux grands hommes de l'antiquité et à leurs belles actions, et si, contre mon

intention, il m'échappe quelques termes qui ne paroissent pas assez mesurés, je prie le lecteur de les interprêter favorablement, et de les réduire à leur juste valeur.

ARTICLE DEUXIÈME.

Plan et division des 6, 7, 8 et 9e livres.

L'HISTOIRE renfermée dans ces quatre livres comprend l'espace de cent trente-sept ans, depuis l'an du monde 3453 jusqu'à l'an 3620, sous les règnes de sept rois de Perse, savoir, Darius premier de ce nom, fils d'Hystaspe; Xerxès I; Artaxerxe, surnommé *Longue-main;* Xerxès II; Sogdien (ces deux derniers régnèrent très-peu de temps), et Darius II, appelé ordinairement Darius Nothus, et Artaxerxe Mnémon, jusqu'à la vingtième année de ce dernier.

Pour mettre le lecteur en état de se rappeler plus facilement dans l'esprit ce qui se passoit dans l'espace de temps dont je parle ici chez les Juifs, et même chez les Romains, dont l'histoire est entièrement étrangère à celle des Perses et des Grecs, j'en marquerai ici en peu de mots les principales époques.

Epoques de l'histoire des Juifs.

LE peuple de Dieu étoit pour lors retourné de Babylone à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel. Ussérius croit que c'est sous le règne de Darius qu'il faut placer l'histoire d'Esther. Le peuple de Dieu, à l'ombre de la protection de ce prince, animé par les vives exhortations des prophètes Ag-

gée et Zacharie, acheva enfin le bâtiment du temple, que les cabales de ses ennemis l'avoient obligé d'interrompre pendant plusieurs années. Artaxerxe ne fut pas moins favorable aux Juifs. Il envoya d'abord Esdras à Jérusalem, qui y rétablit le culte public et l'observation de la loi; puis Néhémie, qui environna cette ville de murs, et la mit en sûreté contre les attaques des voisins, jaloux de sa grandeur renaissante. On croit que Malachie, le dernier des prophètes, étoit contemporain de Néhémie, ou qu'il a prophétisé peu de temps après.

Cet intervalle de l'histoire sainte s'étend depuis le règne de Darius I jusqu'au commencement du règne de Darius Nothus, c'est-à-dire depuis l'an du monde 3485 jusqu'à l'an 3581. Pendant l'intervalle qui suit, l'écriture sainte garde un profond silence jusqu'à l'histoire des Macchabées.

Epoques de l'histoire romaine.

La première année de Darius étoit la 233ᵉ de l'établissement de Rome. Tarquin le superbe y régnoit alors. Environ dix ans après il en fut chassé. Au gouvernement des rois on substitua celui des consuls. Dans l'espace qui suit, arrive la guerre contre Porsenna; l'établissement des tribuns du peuple; la retraite de Coriolan chez les Volsques, et la guerre qui en fut la suite; les guerres des Romains contre les Latins, les Véiens, les Volsques et autres peuples voisins; la mort de Virginie sous les décemvirs; les disputes entre le peuple et le sénat au sujet des mariages et du consulat, ce qui donna lieu à la création des tribuns mili-

taires à la place des consuls. Cet espace se termine à la 323e année depuis que Rome fut bâtie.

Rome continue d'être agitée par différentes disputes entre le sénat et le peuple. Puis arrivent le siége de Véies, la prise de Rome par les Gaulois, et les victoires de M. Furius Camillus.

Tout cet espace s'étend environ depuis la 233e année depuis l'établissement de Rome, jusqu'à l'an 380; c'est-à-dire, depuis l'an du monde 3489 jusqu'à l'an 3636.

ARTICLE TROISIÈME.

Abrégé de l'histoire des Lacédémoniens depuis l'établissement de leurs rois jusqu'au règne de Darius I.

J'ai déjà remarqué ailleurs (p. 66) que quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides, c'est-à-dire les descendans d'Hercule, rentrèrent dans le Péloponnèse (an m. 2900. Av. J. C. 1104) et se saisirent de Lacédémone, où deux frères, Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent ensemble. Hérodote (l. 6, c. 52) remarque que ces deux frères, pendant leur vie, furent toujours en discorde, et que presque tous leurs descendans héritèrent d'eux cette disposition d'antipathie et de haine : tant il est vrai que le pouvoir souverain ne peut souffrir de partage, et que ce sera toujours trop que deux rois pour un royaume! Depuis eux, le sceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Il est très-remarquable que ces deux branches ont subsisté

près de neuf cents ans, depuis le retour des Héraclides dans le Péloponnèse jusqu'à la mort de Cléomène, et qu'elles ont fourni sans interruption des rois à Sparte, presque toujours de père en fils, surtout pour la première branche.

§. I. *Origine et condition des ilotes.*

Quand les Lacédémoniens commencèrent à s'établir dans le Péloponnèse, ils trouvèrent beaucoup d'opposition de la part des habitans du pays, qu'il fallut dompter par les armes les uns après les autres, ou les recevoir dans leur alliance à des conditions douces et équitables, en leur imposant un léger tribut. Strabon (l. 8, p. 365. — Plut. in Lyc. p. 40) parle d'une ville nommée *Elos*, située assez près de Sparte, qui, après avoir subi le joug comme les autres, se révolta ouvertement, et refusa de payer le tribut. *Agis*, fils d'Eurysthène, nouvellement établi sur le trône, sentit toutes les conséquences de cette première révolte, et se mit aussitôt en campagne avec *Soüs* son collègue. La ville fut assiégée, et après une assez longue résistance, forcée de se rendre à discrétion. Il crut devoir faire un exemple qui intimidât tous les voisins par la sévérité du châtiment, mais qui cependant n'aliénât pas les esprits par une cruauté inhumaine. Il ne versa point de sang. Il laissa la vie à tous les habitans de la ville, mais il leur ôta la liberté, et les réduisit tous à la dure condition d'esclaves. Ils furent employés aux ministères les plus vils et les plus pénibles, et traités avec une extrême rigueur. C'est ce qu'on appeloit *ilotes*. Le nombre s'en ac-

crut extraordinairement dans la suite, les Lacédémoniens, sans doute, donnant ce nom à tous ceux qu'ils réduisoient en servitude. Comme ils étoient accoutumés à un grand loisir et ne respiroient que la guerre, ils confièrent la culture de leurs champs à ces esclaves, leur assignant à chacun une certaine portion de terres dont ils devoient rendre le fruit tous les ans à leurs maîtres, qui s'attachoient à appesantir leur joug par toutes sortes de mauvais traitemens. C'étoit une mauvaise politique, qui ne servoit qu'à nourrir dans le cœur de l'état un grand nombre d'ennemis dangereux, toujours prêts à prendre les armes et à se révolter. Les Romains en usèrent avec bien plus de sagesse, en incorporant à l'état les peuples qu'ils subjuguoient, en les associant au droit de bourgeoisie, et par-là, d'ennemis qu'ils avoient été, les rendant leurs concitoyens et leurs frères.

§. II. *Lycurgue, législateur des Lacédémoniens.*

Eurytion, d'autres le nomment *Eurypon*, succéda à *Soüs* (Plut. in Lyc. p. 40). Pour gagner l'amitié du peuple, et faire mieux goûter son gouvernement, il jugea à propos de relâcher quelque chose de la puissance absolue des rois, ce qui le fit tellement aimer du peuple, qu'on donna son nom à tous ses descendans, qui furent appelés *Eurytionides*. Ce relâchement produisit dans Sparte une horrible confusion et une licence effrénée qui y causèrent des maux infinis pendant

un assez long-temps. Le peuple devint si insolent, que rien ne pouvoit l'arrêter. Si les rois qui succédèrent à Eurytion vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr, et si, par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, leur bonté ne servoit qu'à leur attirer le mépris de la part de ces rebelles; de manière que tout étoit en désordre, et qu'on n'écoutoit plus les lois. Ces troubles avancèrent la mort du père de Lycurgue. Il se nommoit *Eunomus*, et fut tué dans une émeute populaire. *Polydecte*, son fils aîné, qui lui succéda, étant mort bientôt après sans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut inconnue; mais sitôt qu'elle parut, il déclara que la royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils, et dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur, sous le titre de *prodicos*, que les Lacédémoniens donnent aux tuteurs des rois. Quand l'enfant fut venu au monde, Lycurgue le prenant entre ses bras, et adressant la parole à ceux qui étoient présens : *Voici*, dit-il, *le roi qui nous vient de naître, seigneurs Spartiates*, et en même temps il le mit dans la place du roi, et le nomma *Charilaüs*, à cause de la joie que tout le peuple témoigna de sa naissance. On peut voir à la fin du second volume tout ce qui regarde l'histoire de Lycurgue, la réforme qu'il fit dans Sparte, et les lois qu'il y établit. *Agésilas* régnoit pour lors dans la branche aînée.

§. III. *Guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens.*

Quelque temps après (Herod. l. 1, c. 82), sous le règne de Théopompe, il s'éleva une guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens, au sujet d'un petit pays appelé *Thyreate*, qui confinoit aux deux peuples, et qu'ils prétendoient chacun leur appartenir. Les deux armées étant près d'en venir aux mains, on convint, pour épargner le sang, de vider la querelle par trois cents des plus braves qu'on choisiroit de chaque côté, à condition que la terre en litige demeureroit au parti vainqueur. Pour laisser aux combattans plus de liberté, les troupes se retirèrent. Alors ces généreux champions, qui avoient tout le courage de deux grandes armées, s'avancèrent fièrement les uns contre les autres, et combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils restèrent tous sur la place, excepté trois, deux du côté des Argiens, et l'autre de celui des Lacédémoniens, encore fut-ce la nuit qui les sépara. Les deux Argiens, se comptant pour vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos; le Lacédémonien (il s'appeloit Othryade) ayant dépouillé les corps morts des Argiens, et porté leurs armes dans le camp des siens, demeura dans son poste. Le lendemain les troupes revinrent de part et d'autre. Chacun prétendoit avoir la victoire de son côté; les Argiens parce qu'il étoit resté plus de soldats de leur part que de l'autre; les Lacédémoniens, parce que le peu d'Argiens qui étoient restés avoient pris la fuite, au lieu que leur unique soldat étoit

demeuré maître du champ de bataille, et avoit dépouillé les corps des ennemis. Il fallut en venir aux mains pour décider la question. Le sort se déclara pour les Lacédémoniens, et le champ Tyréate leur demeura. Othryade, ne pouvant se résoudre à survivre à ses braves compagnons, ni soutenir après leur mort la vue de Sparte, se tua lui-même sur le champ de bataille, et voulut avoir avec eux un sort et un tombeau commun.

§. IV. *Guerres entre les Messéniens et les Lacédémoniens.*

On compte jusqu'à trois guerres entre les Messéniens et les Lacédémoniens, toutes très-vives et très-sanglantes. La Messénie étoit une région du Péloponnèse, au couchant et assez près de Sparte, qui étoit puissante, et qui avoit ses rois particuliers.

Première guerre de Messénie.

An. M. 3261. Av. J. C. 743. = La première guerre de Messénie dura vingt ans entiers, et commença la seconde année de la 19e olympiade (Pausan. lib. 4, pag. 216-242. — Justin. lib. 3, cap. 4). Les Lacédémoniens prétendoient avoir plusieurs griefs considérables contre les Messéniens, entre autres, l'injure faite à leurs filles qui furent déshonorées par les habitans de la Messénie, lorsqu'elles alloient, selon la coutume, à un temple limitrophe des deux peuples, et le meurtre de Télècle leur roi, qui en fut la suite. Peut être

l'envie d'étendre leur domination, et de s'emparer d'un terrain qui étoit si fort à leur bienséance, fut-elle la véritable cause de cette guerre. Quoi qu'il en soit, elle éclata sous le règne de Polydore et de Théopompe, rois de Sparte, dans le temps qu'à Athènes les archontes étoient encore dix ans en charge.

Euphaès, 13e descendant d'Hercule, étoit pour lors roi de Messénie (Pausan. pag. 225-226). Il confia le commandement de son armée à Cléonnis. Les Lacédémoniens commencèrent la campagne par le siége d'Amphée, petite ville et peu considérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, et tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Ce premier échec ne servit qu'à animer les Messéniens, en leur faisant voir ce qu'ils avoient à craindre s'ils ne se défendoient courageusement. Les Lacédémoniens, de leur côté, s'engagèrent par serment à ne point mettre bas les armes, et à ne point retourner à Sparte, qu'ils ne se fussent rendus maîtres de toutes les villes et de toutes les terres des Messéniens, tant ils comptoient sur leurs forces et sur leur courage.

Il se donna deux combats (ibid. p. 227-254), où la perte fut à peu près égale de part et d'autre. Après le second, les Messéniens furent affligés de maux extrêmes par la disette de vivres, qui donna lieu à une grande désertion dans leurs troupes, et ensuite y causa la peste.

Ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour apaiser la colère des dieux, de

leur immoler une vierge du sang royal. Aristomène, qui étoit de la race des Epytides, offrit sa fille. Alors les Messéniens, voyant bien que s'ils laissoient des garnisons dans toutes leurs places, ils affoibliroient extrêmement leurs forces, abandonnèrent toutes les autres villes, allèrent se camper près d'Ithome, petite ville située sur le haut d'une montagne de même nom, et s'y fortifièrent. Il se passa sept années entières où il n'y eut que de légères escarmouches de part et d'autre, sans que les Lacédémoniens osassent présenter bataille à l'ennemi.

Ils désespéroient presque de pouvoir le vaincre, et il n'y avoit que la religion du serment qui les contraignît à continuer une guerre qui leur étoit devenue si onéreuse. Ce qui les inqui étoit le plus (Diod. lib. 15, pag. 378), étoit la crainte que leur absence, qui les tenoit éloignés de leurs femmes depuis plusieurs années, et qui pouvoit encore durer long-temps, ne fît périr leurs familles, et ne laissât Sparte destituée de citoyens. Pour obvier à ce malheur, ils y envoyèrent ceux des soldats qui étoient venus à l'armée depuis qu'on avoit prêté le serment rapporté ci-dessus, et ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes. Ceux qui naquirent de ces conjonctions illégitimes furent appelés *Parthéniens*, nom qui désignoit la honte de leur naissance. Quand ils furent dans un âge avancé, ne pouvant souffrir cet opprobre, ils se bannirent eux-mêmes de Sparte, et, sous la conduite de Pha-

lante, ils allèrent s'établir en Italie, à Tarente, après en avoir chassé les anciens habitans.

Et regnata petam Laconi rura Phalanto.
(Horat. Od. 6, l. 2.)

Enfin, la huitième année de la guerre, qui étoit la treizième du règne d'Euphaès (Pausan. 234-235. — Diodor. in Fragm.), se donna le sanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur et de précipitation pour un roi. Il y fut percé de coups, dont plusieurs étoient mortels. Il tomba, et sembloit rendre l'âme. Alors on fit de part et d'autre des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le roi, les autres pour le sauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînoient, et les ayant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avoit reçu plusieurs blessures, et elles étoient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pied. Aristomène, combattant dans la même occasion et pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles, et il ne reçut aucune blessure. Le roi fut emporté par les Messéniens, et, tout sanglant et percé de coups, il témoigna sa joie de ce qu'ils n'avoient pas eu du dessous. Aristomène, après la bataille, rencontra Cléonnis qui ne pouvoit, à cause de ses blessures, marcher ni de lui-même, ni avec le secours de ceux qui lui donnoient la main. Il

le chargea sur ses épaules sans quitter ses armes, et le porta au camp.

Après qu'on eut mis le premier appareil aux plaies du roi de Messénie et des officiers, il s'éleva parmi les Messéniens un nouveau combat, non moins vif que le premier, mais d'une espèce bien différente, et qui en étoit la suite. Il s'agissoit d'adjuger le prix de la gloire à celui qui s'y étoit le plus distingué par sa bravoure. C'étoit pour lors un usage, déjà assez ancien, de faire proclamer publiquement le plus brave de la journée après chaque bataille. Rien n'étoit plus propre à animer le courage des officiers et des soldats, à leur inspirer une audace intrépide, à étouffer en eux toute crainte des dangers et de la mort. Deux illustres champions entrèrent en lice, savoir : Cléonnis et Aristomène.

Le roi, tout blessé qu'il étoit, présida avec les principaux officiers de l'armée au conseil où cette importante dispute devoit être décidée. Chacun des contendans plaida sa cause. Cléonnis appuyoit sa prétention sur le plus grand nombre d'ennemis qu'il avoit tués, et sur les plaies qu'il avoit reçues dans le combat, témoins non douteux du courage avec lequel il avoit affronté la mort ; au lieu que l'état dans lequel Aristomène étoit sorti du combat sans y avoir reçu aucune blessure, laissoit entrevoir qu'il avoit été fort attentif à conserver sa personne, ou prouvoit tout au plus qu'il avoit été plus heureux, mais non pas plus brave que lui. Quant à ce qu'il l'avoit transporté sur ses épaules dans le camp,

c'étoit une action qui pouvoit montrer la force de son corps, mais rien de plus : et ici, disoit-il, il s'agit de bravoure.

Le seul reproche qu'on faisoit à Aristomène, étoit de ce qu'il n'avoit point été blessé, et c'est à quoi il s'attacha. « On m'appelle heureux, « dit-il, parce que je n'ai point reçu de blessures. « Si j'en étois redevable à ma lâcheté, je ne mé-« riterois point ce nom ; et au lieu d'être admis à « disputer le prix, je devrois subir la rigueur des « lois qui punissent les lâches. Mais ce qu'on « m'objecte comme un crime, c'est ce qui fait « ma gloire. Car, soit que les ennemis étonnés « de ma valeur n'aient osé me résister, ce n'est « une grande louange de m'être fait craindre « d'eux ; soit, quand ils ont combattu, que « j'aie eu tout ensemble et la force de les tailler « en pièces, et la sage précaution de me préserver « de leurs coups, j'aurai été tout à la fois et « vaillant et prudent : car, quiconque dans la « chaleur même du combat s'expose aux hasards « avec sagesse et retenue, montre qu'il possède « en même temps les vertus et du corps et de « l'esprit. On ne peut pas certainement reprocher « à Cléonnis qu'il ait manqué de courage : mais « je suis fâché, pour son honneur, qu'il paroisse « manquer de reconnoissance. »

Après ces discours on alla aux suffrages. Tout le monde demeure suspendu dans l'attente du jugement. Nulle dispute n'égale celle-ci en vivacité. Il ne s'agit point d'or ou d'argent. L'honneur est ici tout pur. La gloire désintéressée est le vrai

salaire de la vertu. Ici les juges ne sont point suspects. Les actions parlent encore. C'est le roi, environné de ses officiers, qui préside et qui prononce. C'est toute une armée qui est témoin. Le champ de bataille est un tribunal sans faveur et sans cabale. Toutes les voix se réunirent en faveur d'Aristomène, et lui adjugèrent le prix.

Euphaès ne survécut pas long-temps à ce jugement, et mourut quelques jours après (Pausan. lib. 4, pag. 235-241). Il avoit régné treize ans, et fait la guerre pendant tout ce temps contre les Lacédémoniens. Comme il mouroit sans enfans, il laissa au peuple messénien le soin de lui choisir un successeur. Cléonnis et Damis le disputèrent à Aristomène : mais celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut roi, il honora des plus grandes charges ses deux rivaux. Vifs amateurs du bien public encore plus que de la gloire, concurrens mais non ennemis, ces grands hommes brûloient de zèle pour la patrie, et ils n'étoient ni jaloux ni amis que pour la sauver.

J'ai suivi dans le récit que je viens de faire le sentiment de feu M. Boivin l'aîné, et ai profité de sa savante dissertation (Mém. de l'Acad. des Ins. tom. 2, p. 84-513) sur un fragment de Diodore de Sicile qui étoit peu connu. Il y suppose et y prouve que le roi dont il est parlé dans le fragment est Euphaès, et qu'Aristomène est celui que Pausanias appelle Aristodème, selon la coutume des anciens, qui souvent avoient deux noms.

Aristomène, nommé autrement Aristodème, régna près de sept ans, et fut également estimé et

aimé de ses sujets. La guerre continua toujours pendant ce temps-là. Vers la fin de son règne, il battit les Lacédémoniens (Clem. Alex. in Protrept. p. 20. — Euseb. in Præpar. l. 4, c. 16), prit leur roi Théopompe, et égorgea en l'honneur de Jupiter d'Ithome trois cents hommes, parmi lesquels le roi étoit la principale victime. Lui-même s'immola peu de temps après sur le tombeau de sa fille, pour satisfaire à la réponse d'un oracle. Damis lui succéda, mais sans porter la qualité de roi.

Depuis sa mort, les affaires des Messéniens allèrent toujours fort mal (Pausan. p. 241-242), et ils se trouvèrent sans ressource et sans espérance. Réduits à la dernière extrémité, et manquant absolument de vivres, ils abandonnèrent Ithome, et se retirèrent chez ceux de leurs alliés qui étoient les plus voisins. La ville aussitôt fut rasée, et tout le reste du pays se soumit. On obligea les Messéniens de s'engager par serment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, et à ne se point révolter contre eux : précaution bien inutile, et qui ne devoit servir qu'à leur faire ajouter le parjure à la révolte. On ne leur imposa point de tributs, et on se contenta d'exiger d'eux qu'ils portassent à Sparte la moitié des grains qu'ils auroient recueillis dans la moisson. Enfin, il fut stipulé que tant hommes que femmes ils assisteroient en habits de deuil aux funérailles des rois et des principaux citoyens de Sparte ; ce qu'on regardoit apparemment comme une marque de dépendance, et comme une sorte

d'hommage rendu à la nation. Ainsi fut terminée la première guerre de Messène, après avoir duré vingt ans. (An. m. 3281. Av. J. C. 723.)

Seconde guerre de Messénie.

La douceur que les Lacédémoniens avoient montrée d'abord à l'égard des peuples de Messénie ne fut pas de longue durée (Pausan. l. 4, p. 242-261. — Justin. l. 3, c. 5). Quand ils virent tout le pays soumis, et qu'ils le crurent hors d'état de leur susciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnèrent à leur caractère naturel, qui étoit un caractère de fierté et de hauteur, qui dégénéroit souvent en dureté, et quelquefois même en férocité. Au lieu de traiter les vaincus avec bonté comme des alliés et des amis, et de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avoient domptés par la force, ils ne sembloient attentifs qu'à appesantir de jour en jour leur joug, et à leur en faire sentir tout le poids. Ils les chargeoient de tributs, les livroient à l'avarice de ceux qui étoient commis pour en faire la levée, n'écoutoient point leurs plaintes, ne leur rendoient aucune justice, les traitoient avec mépris comme de vils esclaves, et employoient contre eux les violences les plus criantes.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoise point avec la servitude: la plus douce l'irrite et le révolte. Que falloit-il donc attendre d'un esclavage aussi dur qu'étoit celui des Messéniens? Après l'avoir supporté avec peine pendant près

de quarante ans (1), ils songèrent à secouer le joug, et à se rétablir dans leur ancien état. Cette année (an. m. 3320. Av. J. C. 684) étoit la quatrième de la 23e olympiade : la charge d'archonte à Athènes étoit pour lors réduite à l'espace d'un an : Anaxandre et Anaxidame régnoient à Sparte.

Leur premier soin fut de se fortifier du secours des peuples voisins. Ils les trouvèrent fort disposés à entrer dans leurs vues. Leur propre intérêt les y portoit. Ce n'étoit point sans crainte et sans jalousie qu'ils voyoient s'élever au milieu d'eux une ville puissante, qui paroissoit manifestement vouloir étendre sa domination sur toutes les autres. Les peuples de l'Elide, ceux d'Argos, ceux de Sicyone se déclarèrent en leur faveur. Avant qu'ils fussent assemblés, ils se donna un combat. Aristomène *, second de ce nom, étoit à la tête des Messéniens. C'étoit un chef d'un courage intrépide, et d'une extrême habileté dans le métier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Aristomène, qui vouloit d'abord donner aux ennemis une idée avantageuse de lui-même, sachant qu'elle influe sur tout le reste des entreprises, eut la hardiesse d'entrer de nuit à Sparte,

(1) Cùm per complures annos gravia servitutis verbera, plerumquè et vincula, ceteraque captivitatis mala perpessi essent, post longam pœnarum patientiam bellum instaurant. (Justin. l. 3, c. 5.)

* Selon plusieurs historiens, il y avoit eu un autre Aristomène dans la première guerre de Messénie. (Diod. l. 15, p. 378.)

et d'attacher à la porte du temple de Minerve, surnommée *Chalcioecos*, un bouclier dont l'inscription marquoit que c'étoit un présent qu'Aristomène offroit à la déesse, des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette bravade en effet étonna les Lacédémoniens. Mais ils furent encore plus alarmés de la puissante ligue qui se formoit contre eux. L'oracle de Delphes, qu'ils consultèrent sur les moyens de réussir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conseil et les conduire. La démarche étoit humiliante pour une ville aussi fière que Sparte ; mais la crainte de s'attirer le courroux du dieu par une désobéissance si marquée l'emporta sur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarrassa. Ils n'étoient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voisins, et n'avoient pas envie de leur fournir un bon général ; d'un autre côté, ils craignoient aussi de désobeir au dieu. Pour se tirer d'embarras, ils leur présentèrent Tyrtée. Il étoit poëte de profession, avoit quelque chose d'original dans l'esprit, et de choquant dans le corps, car il étoit boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le reçurent comme un chef que le ciel même leur envoyoit. Le succès ne répondit pas d'abord à leur attente. Ils furent battus trois fois consécutivement.

Les rois de Sparte, abattus par tant de défaites, et n'espérant pas un meilleur succès pour l'avenir, vouloient absolument retourner à Sparte, et

y remener les troupes. Tyrtée s'opposa fortement à ce dessein, et les fit revenir à son avis. Il parla aux troupes, et prononça des vers qu'il avoit préparés dans cette vue, et travaillés avec un soin extrême. Il les consoloit de leurs pertes passées, qu'il attribuoit, non à aucune faute de leur part, mais à un malheur et à un destin que nulle sagesse humaine ne peut surmonter. Il leur représentoit la honte qu'il y auroit pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, et combien il leur seroit glorieux de périr même, s'il le falloit, les armes à la main en combattant pour la patrie. Comme si tout danger fût disparu, et que les dieux, satisfaits pleinement et apaisés par les défaites précédentes, se fussent tournés entièrement de leur côté, il leur faisoit envisager la victoire comme certaine et comme déjà présente, et comme si elle-même les invitoit au combat. Tous les anciens (Plut. lib. 1, de Leg. pag. 629; in Agid. et Cleom. p. 805) qui ont parlé du caractère de la poésie de Tyrtée, remarquent qu'elle étoit pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme qui enflammoit les esprits, qui les élevoit au-dessus d'eux-mêmes, qui leur inspiroit je ne sais quoi de généreux et de martial,

Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit. (Horat., Art. poet.)

qui étouffoit en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, et qui les rendoit uniquement attentifs au salut de la patrie et à leur propre gloire.

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette occasion sur les soldats. Ils demandèrent tous d'une voix commune qu'on les conduisît contre l'ennemi. Devenus indifférens pour la vie, ils ne songeoient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attachèrent tous à leur bras droit des bandelettes, où ils avoient inscrit leur nom et celui de leurs pères, afin que, s'ils périssoient dans le combat, et que les traits de leurs visages vinssent à se confondre par la longueur du temps, on pût certainement les reconnoître à ces marques. Des soldats déterminés à mourir sont bien forts. Cela parut dans la bataille qui se donna. Elle fut très-sanglante, et la victoire long-temps disputée : mais enfin, les Messéniens cédèrent. Quand Tyrtée dans la suite passa à Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, et agrégé au nombre des citoyens.

Le gain de cette bataille ne termina pas la guerre : elle avoit déjà duré trois ans. Aristomène, ayant ramassé les débris de son armée, se retira sur une montagne qui étoit d'un difficile accès, appelée Ira. Les vainqueurs avoient compté l'emporter d'emblée. Ce ne fut même que par surprise et par trahison qu'il fut obligé d'en sortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Messéniens qui tombèrent entre les mains des Lacédémoniens furent réduits au sort et à l'état des ilotes : les autres, voyant leur patrie ruinée, allèrent s'établir à Zancle, ville de Sicile, qui, depuis, fut appelée de leur nom, Messane : et elle est encore aujourd'hui nommée Messine. Aristomène, après avoir con-

duit une de ses filles à Rhode, dont le tyran l'avoit épousée, songeoit à passer ou à Sardes, chez Ardys, roi des Lydiens, ou à Ecbatane, chez Phraorte, roi des Mèdes; mais la mort le prévint.

La seconde guerre des Messéniens avoit duré quatorze ans; elle finit la première année de la 27e olympiade. (An. m. 3334. Av. J. C. 670.)

Il y en eut encore une troisième qui commença du temps et à l'occasion d'un grand tremblement de terre arrivé à Sparte. Il en sera parlé dans la suite.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de Darius jointe à celle des Grecs.

Darius s'appeloit auparavant Ochus (Hérod. l. 6, cap. 98. — Val. Max. lib. 9, cap. 2.) Il prit le nom de Darius, qui, selon Hérodote, signifie en langue persane un vengeur, un homme qui s'oppose aux entreprises de quelqu'un, peut-être parce qu'il avoit arrêté et puni l'insolence du mage. Il régna trente-six ans.

§. I. *Mariage de Darius. Imposition de tributs. Insolence et punition d'Intapherne. Mort d'Orétès. Histoire de Démocède, médecin. Permission donnée aux Juifs de continuer le bâtiment du temple. Générosité de Syloson récompensée.*

An M. 3483. Av. J. C. 521. = Quand Darius fut monté sur le trône (Hérod. l. 3, cap 88), il

épousa, pour s'yaffermir davantage, deux filles de Cyrus, Atosse et Artistone. La première avoit été femme de Cambyse, son frère, et ensuite du mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Artistone étoit encore fille lorsqu'il l'épousa, et ce fut de toutes ses femmes celle qu'il aima le plus. Il épousa aussi Parmys, fille du véritable Smerdis, frère de Cambyse, et Phédyme fille d'Otane, par l'adresse de laquelle l'imposture du mage avoit été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre d'enfans de l'un et de l'autre sexe.

On a vu que les sept conjurés qui avoient fait mourir le mage étoient convenus que celui d'entre eux dont le cheval, en un certain jour marqué, henniroit le premier au lever du soleil, seroit déclaré roi; et que celui de Darius, par l'industrie et l'ingénieuse précaution de son écuyer, lui avoit procuré cet honneur. Il voulut transmettre aux siècles futurs sa reconnoissance pour cet insigne bienfait, et se fit ériger une statue équestre avec cette inscription : *Darius, fils d'Hystaspe, a acquis le royaume de Perse par le moyen de son cheval* (le nom en étoit marqué), *et d'Oebarès son écuyer.* Il y a dans cette inscription, où l'on ne rougit point de devoir à un cheval et à un écuyer un bienfait tel que la royauté, que l'on auroit, ce semble, intérêt de faire regarder comme le fruit d'un mérite extraordinaire, il y a, dis-je, dans cette inscription une simplicité et une sincérité qui ressent tout-à-fait le caractère des temps anciens, et qui est fort éloigné du faste des nôtres.

Un des premiers soins de Darius (Herod. l. 3,

cap. 89-97), quand il se vit établi sur le trône, fut de régler l'état des provinces, et de mettre de l'ordre dans ses finances. Avant lui, Cyrus et Cambyse se contentoient de recevoir des peuples conquis des dons gratuits qu'on sembloit offrir volontairement, et d'exiger d'eux un certain nombre de troupes dans le besoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix et dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises sans avoir sur pied des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes sans les soudoyer, ni de payer exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples.

Pour mettre donc plus d'ordre dans l'administration de ses finances, il divisa tout l'empire en vingt départemens ou gouvernemens, dont chacun devoit payer tous les ans une certaine somme au satrape commis pour cet effet. Les sujets naturels, c'est-à-dire les Perses, étoient exempts de toute imposition. Hérodote fait un dénombrement exact de ces provinces, qui peut beaucoup servir pour connoître l'étendue de l'empire des Perses.

Voici à peu près l'idée que l'on s'en peut former. Ils possédoient en Asie tout ce qu'y possèdent aujourdhui les Perses et les Turcs; en Afrique, l'Egypte, et partie de la Nubie, et de plus, les côtes de la Méditerranée, jusqu'au royaume de Barca; en Europe, partie de la Thrace, et la Macédoine. Mais il est bon de remarquer que dans cette vaste étendue de pays il y avoit plusieurs peuples qui étoient plutôt tributaires que sujets:

ce qui a lieu aussi maintenant par rapport à l'empire des Turcs.

L'histoire observe que Darius (Plut. in Apophthegm. p. 172), en imposant ces tributs, montra une grande sagesse et une grande modération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvoient le mieux connoître le fort et le foible, et qui avoient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposoit à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, et n'excédoit point leurs forces ; son intention, leur disoit-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, et qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'état. ils répondirent tous que cette somme leur paroissoit fort raisonnable, et qu'elle ne seroit point à charge aux peuples. Il en rabattit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en deçà des justes bornes que de s'exposer peut-être à passer au-delà.

Malgré une si étonnante modération, comme les impôts ont toujours quelque chose d'odieux, les Perses, qui avoient donné à Cyrus le surnom de père, à Cambyse celui de maître, n'en trouvèrent point d'autre pour caractériser Darius, que celui de marchand.*

* Κάπηλος porte une idée plus basse et plus méprisable; mais je n'ai su comment l'exprimer. Il peut signifier *un courtier*, *un revendeur*, un homme qui achète pour revendre.

Les sommes que Darius tiroit par l'imposition des tributs montoient à-peu-près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions.

Après la mort du mage (Herod. lib. 3, cap. 118, 119), on étoit convenu que les seigneurs persans qui avoient conspiré contre lui, outre plusieurs autres marques de distinction, auroient les entrées libres chez le roi en tout temps, excepté lorsqu'il seroit seul avec la reine. Intapherne, l'un de ces seigneurs, à qui l'on avoit refusé pour cette raison de l'admettre dans l'appartement du prince, transporté de colère contre les officiers du palais, les maltraita d'une manière étrange, leur ayant balafré tout le visage à coups de sabre. Darius sentit vivement une telle injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les seigneurs. Mais ayant été assuré du contraire, il fit arrêter Intapherne avec ses enfans, et tous ceux de sa famille, et les fit condamner à mort, confondant, par un excès aveugle de sevérité, les innocens avec le coupable. La femme du criminel venoit tous les jours aux portes du palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, jetant des cris, poussant des sanglots, et ne cessant d'implorer la clémence du roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, et lui accorda la grâce de celui de sa famille qu'elle lui désigneroit. Ce fut un grand embarras pour cette femme infortunée, qui auroit souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération,

elle se détermina en faveur de son frère. Ce choix, où il paroissoit qu'on avoit peu consulté les sentimens que la nature doit inspirer à une mère et à une femme, étonna le roi, et comme il lui en fit demander la raison, elle répondit qu'un second mariage pouvoit lui procurer un mari et des enfans; mais que son père et sa mère étant morts, elle ne pouvoit pas recouvrer un frère. Darius, outre son frère, lui accorda l'aîné de ses enfans.

J'ai marqué dans l'histoire de Cambyse (t. 2, pag. 235) par quelle perfidie Orétès (Herod. l. 3, cap. 120-128), l'un des gouverneurs de l'Asie mineure pour le roi, avoit fait mourir Polycrate, tyran de Samos. Un crime si noir ne demeura pas impuni. Darius apprend que ce satrape abusoit d'une manière étrange de son autorité, et qu'il ne comptoit pour rien le sang de ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Orétès porta l'insolence jusqu'à faire mourir un courrier que le roi lui avoit envoyé, parce que l'ordre dont il étoit chargé lui étoit désagréable. Darius, qui ne se croyoit pas encore bien affermi sur le trône, n'osa pas l'attaquer ouvertement. Ce satrape n'avoit pas moins de mille soldats armés pour sa garde, sans compter les secours qu'il pouvoit tirer de son gouvernement, qui comprenoit la Phrygie, la Lydie et l'Ionie. Il s'y prit donc d'une manière sourde et cachée pour se défaire d'un ennemi si dangereux. Il chargea de l'exécution de cet ordre l'un de ses officiers les plus fidèles et les plus affectionnés à sa personne. Cet

officier, sous un autre prétexte, se rendit à Sardes. Il pressentit habilement les esprits. Il commença par présenter aux principaux officiers de la garde des lettres du roi qui ne renfermoient que des ordres généraux. Bientôt après il en produisit de secondes qui étoient plus précises ; et quand il se fut parfaitement assuré de la disposition des troupes, il leur fit la lecture d'une dernière lettre par laquelle le roi leur ordonnoit de mettre à mort le satrape ; et cet ordre fut exécuté sur-le-champ. Tous ses biens furent confisqués au profit du trésor royal, et tous ceux qui se trouvèrent dans sa maison furent transportés à Suse. De ce nombre étoit un célèbre médecin de Crotone, nommé Démocède. L'histoire de ce médecin est fort singulière, et elle donna lieu à de grands événemens.

Il arriva quelque temps après que Darius, étant tombé de son cheval à la chasse (Herodot. lib. 3, cap. 129-130), se donna une violente entorse au pied, et que son talon se déboita. Les Egyptiens passoient alors pour les plus habiles dans la médecine, et le roi en avoit plusieurs auprès de lui. Ils entreprirent de le traiter, et déployèrent tout leur art dans une occasion si importante : * mais ils s'y prirent si maladroitement et si durement en lui maniant le pied, qu'ils lui causèrent des douleurs incroyables, et il fut sept jours et sept nuits sans dormir. Quelqu'un pour lors indiqua

* Anciennement les mêmes exerçoient la médecine et la chirurgie.

Démocède, dont il avoit entendu parler à Sardes comme d'un médecin très-habile. Il étoit actuellement en prison. On le fit venir sur-le-champ dans l'état où on le trouva, c'est-à-dire avec ses chaînes, et avec un habit fort malpropre. Le roi lui demanda s'il avoit quelque connoissance de la médecine. Il le nia d'abord, par la crainte qu'il avoit que, s'il faisoit preuve de son art, on ne le retînt en Perse, et qu'il ne fût privé pour toujours de la vue de sa patrie, pour laquelle il avoit une extrême passion. Darius, mécontent de sa réponse, ordonna qu'on le mît à la question. Il fallut avouer la vérité. Voilà donc Démocède reconnu pour médecin. Il commence par appliquer des fomentations douces sur la partie malade. L'effet du remède fut prompt. Le sommeil revint au roi, et en peu de jours il fut parfaitement guéri, et le talon fut remis à sa place. Darius lui fit présent de deux paires de chaînes d'or. Démocède lui demanda s'il prétendoit le bien récompenser de l'heureux succès de sa cure en doublant son mal. Ce mot fit rire le roi : il le fit conduire par les eunuques chez ses femmes, pour leur montrer celui à qui il étoit redevable de sa santé. Elles le comblèrent toutes de présens magnifiques, et ce jour seul l'enrichit extrêmement.

Ce Démocède étoit de Crotone (Herod. lib. 3, cap. 131) ville de la grande Grèce en Italie, dans la Calabre ultérieure, d'où les mauvais traitemens de son père l'avoient obligé de sortir. Il avoit passé en Egine *, où il commença à se faire con-

* Ile entre le Péloponnèse et l'Attique.

noître par plusieurs cures fort heureuses : les habitans lui assurèrent par an un talent. Le talent avoit soixante mines, et revenoit à trois mille livres de notre monnoie. Quelque temps après, il fut appelé à Athènes, où l'on fit monter ses appointemens à cinq mille livres (cent mines) par an. Enfin il s'établit chez Polycrate, tyran de Samos, qui lui donna deux mille écus (deux talens). Il est honorable aux villes et aux princes de s'attacher par des établissemens honnêtes et par des pensions considérables des personnes utiles au public, en les attirant même des pays étrangers. Les Crotoniates, depuis ce temps-là, passèrent pour les plus habiles des médecins, et après eux ceux de Cyrène dans l'Afrique. Les Argiens, dans le même temps, avoient la réputation d'exceller dans la musique.

Démocède, depuis la guérison du roi (Herod. cap. 132) devint fort puissant à Suse, et il avoit l'honneur de manger à sa table. Il obtint la grâce des médecins d'Egypte, qui avoient tous été condamnés à être pendus pour avoir été moins habiles que le médecin de Grèce, comme s'ils eussent été tenus de répondre du succès, et que ce fût un crime de ne pouvoir guérir un prince : étrange abus et effet assez ordinaire d'une puissance sans bornes, qui n'est point conduite par la raison ni par l'équité, qui est accoutumée à voir tout plier sous ses ordres, et qui prétend que ses volontés, quelles qu'elles soient, ne doivent jamais demeurer sans exécution ! On a vu quelque chose de pareil dans l'histoire de Nabuchodonosor, qui prononça un arrêt de mort généralement contre tous les mages, parce qu'ils n'avoient

pu deviner le songe qu'il avoit eu pendant la nuit, et qu'il avoit lui-même oublié. Démocède tira aussi de la prison plusieurs de ceux qu'on y avoit mis avec lui. Il étoit dans une abondance universelle, et avoit un crédit extrême auprès du roi : mais il étoit éloigné de sa patrie, et il tournoit sans cesse ses regards et ses désirs vers la Grèce.

Une autre cure contribua encore beaucoup à augmenter la réputation et le crédit de Démocède (ib. c. 133-137). Atosse, fille de Cyrus, et l'une des femmes du roi, fut attaquée d'un cancer au sein. Tant que la douleur fut médiocre, elle la supporta avec patience, ne pouvant se résoudre, par pudeur, à découvrir son mal. Mais enfin elle y fut forcée, et elle fit venir Démocède, qui lui promit de la guérir, et la pria en même temps de vouloir bien de son côté lui promettre de lui accorder une grâce qu'il lui demanderoit, laquelle ne préjudicieroit en rien à son honneur. Elle s'y engagea, et fut guérie. Cette grâce étoit de lui procurer un voyage dans sa patrie. La Reine n'oublia pas sa promesse. Il n'est pas inutile (1) de se rendre attentif à ces sortes d'événemens, peu considérables en eux-mêmes, mais qui souvent donnent occasion aux plus grandes entreprises des princes, et qui en sont le mobile secret et la cause éloignée.

Un jour qu'Atosse s'entretenoit avec Darius, elle lui représenta qu'étant à la fleur de l'âge, d'une complexion forte et capable de soutenir les

(1) Non sine usu fuerit introspicere illa primo aspectu levia, ex queis magnarum sæpè rerum motus oriuntur. (Tacit. l. 4, c. 32.)

fatigues de la guerre, et ayant à sa disposition des armées nombreuses, il étoit de son honneur de former quelque grand projet, et de montrer aux Perses qu'ils avoient pour roi un homme de courage. Vous avez deviné ma pensée, répliqua Darius, et je roulois dans mon esprit le dessein d'aller attaquer les Scythes. J'aimerois bien mieux, dit Atosse, que vous tournassiez d'abord vos vues du côté de la Grèce. J'entends fort parler des femmes de Lacédémone, d'Argos, d'Athènes, de Corinthe; je souhaiterois fort en avoir pour me servir. D'ailleurs, vous avez un homme qui pourroit vous être d'un grand secours pour cette entreprise, et vous donner une parfaite connoissance du pays : c'est Démocède, qui nous a guéris vous et moi. Il n'en fallut pas davantage: l'affaire fut conclue sur-le-champ. Le roi chargea quinze des principaux des Perses de suivre Démocède en Grèce, et d'en examiner avec lui, le plus exactement qu'il seroit possible, les places maritimes; et il leur recommanda surtout de ne point perdre de vue ce médecin, de peur qu'il ne s'échappât, et de le ramener avec eux.

Ce prince, en donnant un tel ordre, faisoit voir qu'il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour attirer dans ses états, et pour arrêter auprès de sa personne des gens d'esprit et de mérite. Prétendre employer pour cela l'autorité et la contrainte, c'est un moyen sûr d'étouffer dans un royaume toute industrie, et d'en écarter les beaux-arts, qui sont libres comme l'esprit dont ils partent. Pour un homme habile qu'on retient

de force, on en éloigne des milliers, que la liberté et les bons traitemens auroient attirés.

Quand Darius eut formé le dessein d'envoyer en Grèce, il fit venir Démocède. Il lui exposa ses vues, et le besoin qu'il avoit qu'il conduisît les seigneurs persans dans la Grèce, et principalement dans les villes maritimes, pour en connoître la situation et les forces, et le pria instamment, quand cela seroit fait, de revenir avec eux. Il lui permit d'emporter avec lui tous ses meubles, pour les donner à son père et à ses frères, lui promettant de lui en rendre à son retour de plus magnifiques; et il ajouta qu'il feroit charger la galère dans laquelle il partiroit, des présens les plus précieux, pour en faire part à sa famille. L'intention du roi, en parlant ainsi, paroissoit simple et sans artifice: mais Démocède craignit que ce ne fût un piège qu'il lui tendît, pour connoître s'il avoit dessein de revenir ou non; et pour écarter tout soupçon, il laissa ses meubles à Suse, et accepta seulement les présens qui étoient destinés pour ses frères.

Les députés arrivèrent d'abord à Sidon en Phénicie, où ils équipèrent deux grands vaisseaux, et transportèrent dans un vaisseau de charge tout ce qu'ils avoient apporté. Après avoir parcouru et examiné avec soin les principales villes de la Grèce, ils passèrent à Tarente en Italie. Les seigneurs persans y furent arrêtés comme espions: Démocède, profitant de ce mouvement, leur échappa, et s'enfuit à Crotone. Les Persans, ayant recouvré leur liberté, l'y poursuivirent:

mais ils ne purent persuader aux Crotoniates de leur livrer leur concitoyen. Ceux-ci se saisirent même du vaisseau de charge; et les députés, n'ayant plus leur guide, ne songèrent pas davantage à parcourir le reste de la Grèce, et prirent la route de leur pays. Démocède leur fit dire, à leur départ, qu'il épousoit la fille de Milon, célèbre athlète de Crotone, dont le nom étoit fort connu du roi, et dont il sera parlé dans la suite. Le voyage des seigneurs persans en Grèce n'eut pas de suite alors, parce qu'à leur retour ils trouvèrent le roi occupé d'autres soins.

La troisième année du règne de ce prince (Esdr. cap. 5), qui n'étoit que la seconde selon le calcul des Juifs, les Samaritains suscitèrent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avoient obtenu contre eux, sous les règnes précédens, et leur avoient fait signifier une défense de passer outre à la construction du temple de Jérusalem. Mais sur les vives exhortations des prophètes, et sur l'ordre exprès de Dieu, les Israélites avoient depuis peu recommencé l'ouvrage interrompu pendant plusieurs années, et le poussoient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obstacle. Ils s'adressèrent à Thatanaï, à qui Darius avoit donné le gouvernement des provinces de Syrie et de Palestine. Ils se plaignirent à lui de l'audace des Juifs, qui, de leur propre autorité, et malgré les défenses qui leur en avoient été faites, relevoient le temple; ce qui ne pouvoit qu'être pré-

judiciable aux intérêts du roi. Sur leurs plaintes, ce gouverneur se rendit à Jérusalem. Comme il étoit modéré et équitable, après qu'il eut pris connoissance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arrêter brusquement et avec violence; et il s'informa des anciens des Juifs qui leur avoit permis de l'entreprendre. Les Juifs lui ayant produit l'édit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui-même qui y fût contraire : mais il en écrivit au roi, pour savoir quelle seroit sa volonté sur ce sujet. Il lui exposa le fait de bonne foi : il lui marqua que les Juifs alléguoient en leur faveur l'édit de Cyrus, et le pria d'ordonner qu'on consultât les registres pour savoir si en effet Cyrus avoit donné un tel édit, et qu'il lui plût lui prescrire ce qu'il avoit à faire dans cette rencontre. Darius ayant fait cette recherche (Esdr. cap. 6), l'édit fut trouvé à Ecbatane dans la Médie, où Cyrus étoit lorsqu'il le donna. Comme il étoit plein de respect pour la mémoire de ce prince, il le confirma, et en fit dresser un où celui de Cyrus étoit rappelé. Ce motif, quand il auroit été seul, seroit fort louable : mais l'écriture nous apprend que ce fut Dieu lui-même qui agit sur l'esprit et le cœur du roi, et qui le rendit favorable aux Juifs : *Converterat Dominus cor regis Assur ad eos, ut adjuvaret manus eorum in opere domûs Domini Deî Israel.* La teneur de l'édit le fait assez connoître. Premièrement il ordonne qu'on fournisse abondamment toutes les victimes, les oblations, et les autres dépenses du temple, selon que les

prêtres le demanderont. En second lieu, il exige que les prêtres de Jérusalem, en offrant ces sacrifices au Dieu du ciel, prient pour la conservation de la vie du roi et des princes ses enfans. Enfin, il va jusqu'à faire des imprécations contre les rois et les peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire : par où il reconnoît clairement que le Dieu d'Israël est le maître de renverser les royaumes de la terre et de détrôner les plus grands rois.

En vertu de cet édit, non-seulement ce peuple fut autorisé à poursuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province. Que seroient devenus les Juifs accusés de désobéissance et de révolte, si dans cette occasion on n'avoit écouté que leurs ennemis, et qu'on ne leur eût point donné lieu de se justifier !

Le même prince, quelque temps après, donna une preuve bien plus éclatante de son amour pour la justice, et de l'horreur qu'il avoit des délateurs, ces hommes détestables, ennemis par état de tout mérite et de toute vertu. On sent bien que je veux parler du célèbre édit qu'il publia contre Aman, en faveur des Juifs, à la sollicitation d'Esther, qui avoit été substituée à Vasthi, épouse du roi. Selon Ussérius, cette Vasthi est la même que celle qui est appelée Atosse par les historiens profanes, et l'Assuérus de l'écriture sainte le même que Darius. D'autres croient que c'est Artaxerxe. Le fait est connu de tout le

monde, et il appartient à l'histoire sacrée : je l'ai rapporté ailleurs en abrégé (tom. 2, pag. 362).

Ces actions de justice rendent la mémoire d'un prince respectable. Darius fit paroître de la reconnoissance dans une occasion qui lui fait aussi beaucoup d'honneur. Syloson, frère de Polycrate, tyran de Samos (Herod. lib. 3, cap. 139-149), avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignoit beaucoup d'envie, et n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors simple particulier, officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avoit suivi à Memphis en Ægypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, et se fit annoncer comme un Grec à qui le roi avoit obligation. Darius, surpris de cette annonce, et curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'étoit son bienfaiteur; et loin de rougir d'une aventure qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, et lui promit de lui donner beaucoup d'or et d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson désiroit : l'amour de la patrie étoit sa passion. Il demanda au roi de vouloir l'y rétablir; mais sans répandre le sang des citoyens, et en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frère. Darius chargea de cette expédition

Otane, l'un des premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquitta avec joie et avec succès.

§. II. *Révolte et réduction de Babylone.*

An. M. 3488. Av. J. C. 516. = Au commencement de la cinquième année de Darius, arriva la révolte de Babylone (Herod. lib. 3, c. 150-160), dont la réduction lui coûta vingt mois de siége. Cette ville, autrefois la maîtresse de l'Orient, ne pouvoit supporter le joug des Perses, surtout depuis que le siége de l'empire avoit été transféré à Suse, ce qui lui avoit fait beaucoup perdre de sa grandeur et de son opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perse, premièrement à la mort de Cambyse, et ensuite après le massacre des mages, firent secrètement, pendant quatre ans, toute sorte de préparatifs de guerre. Lorsqu'ils eurent leur ville suffisamment pourvue de provisions pour plusieurs années, ils levèrent l'étendart de la rébellion : ce qui obligea Darius à les assiéger avec toutes ses forces. Dieu continuoit d'accomplir les terribles menaces qu'il avoit faites contre Babylone, qui consistoient, non-seulement à dégrader et à humilier cette ville superbe et impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu et à sang, à l'exterminer, à la réduire en une solitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens se révoltassent contre Darius, et attirassent contre eux toutes les forces de l'empire : et ils furent les premiers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mêmes

une partie des habitans, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs, qui étoient restés à Babylone en assez grand nombre, en sortirent avant que le siége fût formé, comme Isaïe et Jérémie, long-temps auparavant, et Zacharie tout récemment, les y avoient exhortés. (Isai. 48, 20.—Jer. 50, 8, et 51, 9, 45.—Zach. 2, 6, 9). Voici les paroles du dernier : *Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, sauve-toi, et fuis du pays.*

Les Babyloniens, pour faire durer plus long-temps les provisions, et soutenir plus vigoureusement le siége, prirent la résolutipn la plus désespérée et la plus barbare dont on eût jamais ouï parler : ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblèrent donc toutes les femmes et tous les enfans, et les étranglèrent. Tout ce qui ne pouvoit servir à la guerre fut mis à mort. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, et une servante pour faire l'ouvrage de la maison.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitans se croyant entièrement en sûreté, et par leurs fortifications qui paroissoient imprenables, et par l'abondance des vivres qu'ils avoient amassés, insultoient du haut des murs aux assiégeans, et les accabloient d'injures. Les Perses, pendant dix-huit mois, mirent en usage tout ce que la ruse et la force peuvent dans les siéges, et n'oublièrent pas le moyen qui avoit si heureusement réussi à Cyrus quelques années auparavant, c'étoit de détourner le cours du fleuve. Tous leurs

efforts furent inutiles, et Darius commençoit presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'un stratagème, inouï jusque-là, lui en ouvrit les portes. Il fut fort surpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands seigneurs de sa cour, fils de Mégabyse, l'un des sept qui avoient conspiré contre les mages, de le voir, dis-je, tout couvert de sang, le nez et les oreilles coupées, et tout le corps déchiré de plaies. Se levant de son trône, il s'écria : Hé! qui a donc pu vous traiter ainsi? Vous même, seigneur, reprit Zopyre. Le désir de vous rendre service m'a réduit en cet état. Persuadé que vous ne voudriez jamais y consentir, je n'ai pris conseil que de mon zèle. Il lui exposa ensuite le dessein qu'il avoit de passer chez les ennemis, et convint avec lui de tout ce qu'il faudroit faire. Ce ne fut point sans une extrême douleur que le roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, et ayant dit qui il étoit, il y fut admis. On le conduisit chez le commandant. Là il exposa son malheur, et la cruauté que Darius avoit exercée à son égard, parce qu'il lui conseilloit de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui seroit impossible de prendre Il fit offre de ses services, qui pourroient n'être pas inutiles aux assiégés, parce qu'il étoit instruit de tous les desseins des Perses, et que le désir de la vengeance lui inspireroit un nouveau courage et de nouvelles lumières. Le nom et le visage de Zopyre étoient fort connus à Babylone. L'état où il paroissoit, son sang, ses plaies, faisoient foi

pour lui, et attestoient par des preuves non suspectes la vérité de tout ce qu'il avançoit. On se fia donc pleinement à lui, et on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une première sortie, il fit périr mille hommes des assiégeans. Quelques jours après, il en tua le double. Une troisième fois, quatre mille demeurèrent sur la place. Tout cela se faisoit de concert. Chez les Babyloniens on ne parloit que de Zopyre : c'étoit à qui l'exalteroit le plus, et les termes manquoient pour exprimer le cas qu'on en faisoit, et le bonheur qu'on avoit de posséder un si grand homme. Il fut déclaré généralissime des troupes, et on lui confia la garde des murailles. Darius ayant fait approcher son armée dans le temps et vers les portes dont on étoit convenu, il les lui ouvrit, et le rendit ainsi maître d'une ville qu'il n'auroit jamais pu prendre ni par assaut ni par famine.

Quelque puissant que fût ce prince, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement un tel bienfait, et il répétoit souvent qu'il auroit sacrifié de bon cœur cent Babylones s'il les avoit, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait lui-même. Il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente dont lui seul l'avoit rendu maître, et le combla de tous les honneurs qu'un roi peut accorder à un sujet. Mégabyze, qui commanda l'armée des Perses en Égypte contre les Athéniens, étoit son fils; et Zopyre, qui passa chez les Athéniens en qualité de transfuge, son petit-fils.

Dès que Darius se vit en possession de Baby-

lone[1], il fit enlever les cent portes, et abattre les murailles de cette superbe ville, pour la mettre hors d'état de pouvoir encore se révolter dans la suite. Il pouvoit, usant des droits du vainqueur, exterminer tous les citoyens. Il se contenta d'en faire pendre trois mille de ceux qui avoient eu le plus de part à la révolte, et pardonna à tout le reste; et pour empêcher que la ville ne fût bientôt sans habitans, il y envoya de toutes les provinces de l'empire cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étoient si cruellement défaits au commencement du siége. Voilà quel fut le sort de Babylone, et la manière dont Dieu vengea sur cette ville impie le cruel traitement qu'elle avoit fait aux Juifs, en attaquant sans raison un peuple libre; en détruisant son gouvernement, ses lois, son culte; en l'arrachant à sa patrie pour le transporter dans un pays étranger; en le chargeant des travaux les plus humilians de la servitude, et employant tout son pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, et qui avoit l'honneur d'en porter le nom.

§. III. *Darius se prépare à marcher contre les Scythes. Digression sur les mœurs de ce peuple.*

Après la réduction de Babylone (Herod. lib. 4, cap. 1.—Justin. lib. 2, cap. 5), Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitoient cette étendue de pays qui est entre le Danube et le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre étoit de punir ces peuples de l'inva-

sion que leurs ancêtres avoient faite autrefois dans l'Asie * : prétexte également frivole et ridicule, qui réveilloit une vieille querelle, passée il y avoit environ six vingt ans. Pendant cette interruption (vingt-huit ans), dont la durée fut assez longue, les femmes des Scythes avoient épousé leurs esclaves. Quand leurs maîtres voulurent revenir dans leur pays, ces esclaves allèrent au-devant d'eux avec de nombreuses troupes pour leur en disputer l'entrée, et il se donna quelques batailles, où l'avantage fut à peu près égal de part et d'autre. Les Scythes, faisant réflexion que c'étoit faire trop d'honneur à leurs esclaves que de les traiter comme des soldats, marchèrent contre eux le fouet à la main pour les faire ressouvenir de leur condition. En effet, ils ne purent soutenir cette vue, et prirent tous la fuite.

J'imiterai ici Hérodote, qui prend occasion de cette guerre pour décrire ce qui regarde les Scythes : mais j'abrégerai de beaucoup ce qu'on en dit.

Digression sur les Scythes.

Il y avoit anciennement des Scythes en Europe et en Asie, situés pour la plupart vers le septentrion. Il s'agit ici principalement des premiers, c'est-à-dire de ceux d'Europe.

Les historiens, dans les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs et du caractère des Scythes, en disent des choses tout-à-fait opposées, et qui semblent absolument se contredire. D'un côté, ils

* Il en est parlé t. 1, p. 125 et suiv.; et t. 2, p. 164 et suiv.

ils les représentent comme les peuples du monde les plus modérés; de l'autre, ils en font une nation féroce et barbare, qui porte la cruauté à des excès qui font horreur à la nature. Cette contrariété est une preuve évidente qu'il faut appliquer des traits si différens à différens peuples répandus dans ces contrées, si étendues et si vastes; et quoiqu'ils soient tous compris sous un même nom, ne les pas confondre sous une même idée.

Des auteurs cités par Strabon (lib. 7, pag. 298) parlent des Scythes qui habitoient sur les bords du Pont-Euxin, lesquels égorgeoient tous les étrangers qui arrivoient chez eux, se nourrissoient de leur chair, et après avoir fait désſécher leurs crânes, s'en servoient comme de pots et de vases pour boire. Hérodote (lib. 4, cap. 62), en décrivant les sacrifices que les Scythes offroient au dieu Mars, dit qu'ils lui immoloient des victimes humaines. Il rapporte une coutume assez bizarre de faire les traités, usitée parmi ces peuples *. Ils versoient du vin dans un grand vase de terre (ibid. cap. 70), et les deux parties contractantes, après s'être découpé les bras avec un couteau, y faisoient couler de leur sang, y teignoient leurs armes, et buvoient de cette liqueur eux et tous les assistans, en faisant de grandes imprécations contre celui qui violeroit le traité.

Ce que le même historien raconte (ib. c. 71-72)

* Cette coutume subsistoit encore parmi les Ibériens, peuple scythe d'origine, du temps de Tacite, qui en fait mention. (Ann. l. 12, c. 47.)

des cérémonies observées dans les obsèques des rois est bien plus extraordinaire. Je ne rapporte que celles qui font connoître la cruauté de ces peuples. Après avoir embaumé le corps mort du roi, et l'avoir enduit de cire, ils le promènent sur un chariot de ville en ville, et le montrent à tous les peuples qui étoient sous sa dépendance. Quand cette course est achevée, ils le déposent dans le lieu destiné à sa sépulture, où ils font une large fosse, dans laquelle ils enterrent le roi, et avec lui une de ses femmes, son grand-échanson, son maître d'hôtel, son grand-écuyer, son chancelier, son secrétaire d'état, après les avoir tous égorgés : ils mettent aussi plusieurs chevaux, grand nombre de coupes d'or, et quelque partie de chacun des meubles du défunt : après quoi ils ferment la fosse et la couvrent de terre. Ce n'est pas tout ; quand le jour de l'anniversaire est arrivé, ils égorgent encore cinquante des officiers du roi défunt, et autant de chevaux, dont ils préparent les corps, en leur nettoyant le ventre, et le remplissant de paille ; et ensuite ils placent ces officiers sur les chevaux autour du tombeau, apparemment pour lui servir de gardes. Il paroît que l'esprit de ces cérémonies étoit de regarder le roi comme vivant encore, et dans cette vue, de laisser toujours auprès de lui sa cour et ses officiers ordinaires. Je ne sais pas si des charges qui aboutisssoient à une telle fin étoient fort briguées.

Il est temps de passer à des mœurs plus douces et plus humaines : peut-être que, dans un autre

sens, elles ne paroîtront pas moins sauvages. C'est Justin surtout qui fait la description que je vais rapporter (lib. 2, cap. 2). Les Scythes, selon cet auteur, vivoient dans une grande innocence et une grande simplicité. Tous les arts leur étoient inconnus; mais ils ne connoissoient point non plus les vices. Ils n'ont point partagé entre eux les terres, dit Justin : inutilement l'auroient-ils fait, puisqu'ils ne les cultivent point. Horace, dans une ode dont je rapporterai bientôt une partie, nous marque que quelques-uns d'entre eux cultivoient une certaine portion de terre, mais pour un an seulement; après quoi ils étoient relevés par d'autres qui leur succédoient aux mêmes conditions. Ils n'ont point de maison, point de demeure fixe. Ils errent sans cesse de campagne en campagne avec leurs troupeaux. Ils transportent avec eux leurs femmes et leurs enfans dans des chariots couverts de peaux, qui leur tiennent lieu de maisons. (1) La justice y est observée et maintenue par le caractère propre et le goût de la nation, non par la contrainte des lois qu'ils ignorent. Aucun crime parmi eux n'est puni plus sévèrement que le vol, et cela avec raison; car leurs troupeaux, qui font toutes leurs richesses, n'étant jamais renfermés, comment pourroient-ils subsister, si le vol n'étoit rigoureusement interdit? Ils ne désirent point l'or et l'argent comme le reste des hommes. Le lait et le miel sont leur principale nourriture. Ils ne con-

(1) Justitia gentis ingeniis culta, non legibus.

noissent point l'usage de la laine et des étoffes, et pour se défendre des froids violens et continuels de leur climat, ils n'emploient que des peaux de bêtes.

J'ai dit que ces mœurs des Scythes pourroient paroître à plusieurs grossières et sauvages. En effet, pourroit-on dire, ils ont des terres et ne les cultivent point. Ils ont des troupeaux, ils se contentent d'en tirer le lait et en négligent la chair. La laine de leurs moutons leur pourroit fournir des habillemens commodes, et ils n'ont d'autres vêtemens que des peaux de bêtes. Mais ce qui, dans l'esprit du plus grand nombre des hommes, est le plus capable de les convaincre de grossièreté et d'ignorance, c'est qu'il n'estiment point l'or et l'argent, qui ont toujours été en si grand honneur parmi tous les peuples policés.

Heureuse ignorance! grossièreté infiniment préférable à notre prétendue politesse! (1) Ce mépris de toutes les commodités de la vie, continue Justin, leur a donné une droiture de mœurs qui les empêche de jamais rien désirer du bien d'autrui. Aussi la passion des richesses n'a lieu que lorsqu'on en peut faire usage. Et plût à Dieu, dit le même auteur, que l'on vît régner parmi le reste

(1) Hæc continentia illis morum quoque justitiam indidit, nihil alienum concupiscentibus. Quippè ibidem divitiarum cupido est, ubi et usus. Atque utinam reliquis mortalibus similis moderatio et abstinentia alieni foret! profectò non tantùm bellorum per omnia secula terris omnibus continuaretur; neque plus hominum ferrum et arma, quàm naturalis fatorum conditio raperet.

des hommes une pareille modération et un pareil éloignement de tout désir du bien d'autrui ! L'on n'auroit pas vu les guerres se succéder sans cesse les unes aux autres dans tous les siècles et dans tous les pays ; et le nombre de ceux qui périssent par le fer et par les armes ne seroit pas plus grand que celui des hommes qui sont enlevés par la nécessité inévitable de la nature.

Justin termine le portrait des Scythes par une réflexion bien sensée. C'est une chose (1) bien surprenante, dit-il, qu'un naturel heureux, destitué du secours de l'éducation, ait donné aux Scythes une modération et une sagesse où les Grecs n'ont pu parvenir, ni par les établissemens de leurs législateurs, ni par les préceptes de leurs philosophes ; et que les mœurs d'une nation barbare soient préférables à celles de ces peuples cultivés et polis par les arts et par les sciences : tant l'ignorance du vice a de plus heureux effets dans les uns, que dans les autres la connoissance de la vertu !

Les pères croyoient laisser avec raison à leurs enfans une précieuse succession (Plut. de Garrul. pag. 511), en leur laissant la paix et l'union entre eux. Un de leurs rois, il s'appeloit Scylure, se voyant près de mourir, fit venir ses en-

(1) Prorsùs ut admirabile videatur, hoc illis naturam dare, quod Græci longâ sapientium doctrinâ præceptisque philosophorum consequi nequeunt, cultosque mores incultæ barbariæ collatione superari. Tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis !

fans, et leur présentant à tous successivement un faisceau de dards liés fortement ensemble, les exhorta à les rompre. Quelque effort qu'ils fissent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faisceau fut délié, ils rompirent tous les dards sans peine. Voilà, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde et l'union. Pour fortifier et étendre ces avantages domestiques, ils y joignoient le secours des amis. L'amitié, chez eux, étoit regardée comme une alliance sacrée et inviolable (Lucian. in Tox. pag. 51), qui approchoit beaucoup de celle que la nature a mise entre les frères, et à laquelle on ne pouvoit donner atteinte sans se rendre coupable d'un grand crime.

Il semble que les auteurs anciens se soient efforcés à l'envi de relever l'innocence des mœurs qui régnoient parmi les Scythes par de magnifiques éloges. Je transcrirai ici en entier celui qu'on lit dans Horace. Il associe aux Scythes les Gètes, qui en étoient fort voisins. C'est dans la belle ode où ce poëte s'élève contre le luxe et les désordres de son siècle. Après avoir dit que ni les plus immenses richesses, ni les plus superbes bâtimens ne peuvent procurer le repos et la tranquillité de l'esprit, il ajoute (1) : « Plus heureux

(1) Campestres meliùs Scythæ,
Quorum plaustra vaga ritè trahunt domos,
Vivunt, et rigidi Getæ;
Immetata quibus jugera liberas
Fruges et Cererem ferunt!
Nec cultura placet longior annuâ,

« cent fois les Scythes, qui roulent sur des chariots leurs maisons errantes ; plus heureux les Gètes, qui habitent des terres glacées par les frimas! Chez eux, la terre, sans être partagée par des bornes, produit des grains et des fruits qui se recueillent en commun. Les travaux de la campagne ne durent qu'un an pour chacun d'eux, et celui qui vient d'achever son année, ne manque point d'être relevé par un successeur qui prend sa place aux mêmes conditions. Là, les belles-mères, loin de faire tort aux enfans du premier lit, les ménagent avec bonté, et ne se permettent point d'attenter sur la vie des enfans d'un premier lit. Les femmes sont en garde contre les discours séduisans de ceux qui cherchent à les corrompre, et ne tirent point de leur dot le droit de maîtriser leurs maris. La plus grande dot d'une fille, c'est la vertu de ses père et mère; c'est son inviolable attachement pour son époux, et l'éloignement qu'elle a pour tout autre ; c'est enfin la persuasion où elle est que

Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens :
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos est magna parentium
Virtus, et metuens alterius viri
Certo fœdere castitas ;
Et peccare nefas, aut pretium est mori.
(Hor. l. 3, od. 24.)

« l'infidélité est un crime, et que la mort en est « le salaire. »

Quand on examine sans prévention le caractère et les mœurs des Scythes, est-il possible de refuser à ces peuples son estime et son admiration? Leur manière de vivre, pour l'extérieur, est-elle fort éloignée de celle des patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, qui ne cultivoient point la terre, qui ne s'appliquoient qu'à la nourriture des troupeaux, et qui habitoient sous des tentes? Croit-on ce peuple fort à plaindre d'avoir ignoré, et même méprisé l'usage de l'or et de l'argent (2)? Ne seroit-il pas à souhaiter qu'ils fussent toujours demeurés dans les entrailles de la terre, et qu'ils n'en eussent jamais été arrachés pour devenir la cause et l'instrument de tous les crimes? Quel usage les Scythes en pouvoient-ils faire, eux qui n'estimoient que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme, et qui mettoient à ces besoins des bornes si étroites? Il n'est point étonnant que, vivant sans maisons, ils ne fissent nul cas des arts si vantés ailleurs, tels que sont l'architecture, la sculpture, la peinture, non plus que de la somptuosité des vêtemens et des meubles, trouvant dans les dépouilles des bêtes de quoi se défendre des injures du temps. Après tout, peut-on dire que ces avantages pré-

(1) Aurum irrepertum, et sic meliùs situm,
Cùm terra celat, spernere fortior,
Quàm cogere humanos in usus
Omne sacrum rapiente dextrâ.
(Hor. l. 3, od. 2.)

tendus contribuent au bonheur réel de la vie? Les peuples qui les avoient en partage étoient-ils plus sains et plus robustes que les Scythes? Vivoient-ils plus long-temps? Menoient-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus exempte de soins et de chagrins? Avouons-le, à la honte de l'ancienne philosophie. Les Scythes, qui ne faisoient point une étude particulière de la sagesse, l'avoient portée plus loin que ni les Egyptiens ni les Grecs, ni les autres peuples policés. Ils ne donnoient le nom de biens et de richesses qu'à ce qui le mérite véritablement, en parlant selon le langage humain, je veux dire à la santé, à la force, au courage, à l'amour du travail et de la liberté, à l'innocence des mœurs, à la bonne foi, à l'horreur pour tout mensonge ou toute dissimulation; en un mot, à toutes les qualités qui rendent l'homme meilleur et plus estimable. Ajoutez à ces heureuses dispositions la connoissance et l'amour du vrai Dieu et du Médiateur, sans quoi elles leur étoient inutiles, ils deviennent un peuple parfait.

En comparant les mœurs des Scythes avec celles du siècle présent, on est tenté de croire qu'un si beau portrait est flatté, et que Justin, aussi-bien qu'Horace, leur prête des vertus qu'ils n'avoient point. Toute l'antiquité leur rend le même témoignage, et Homère, dont le suffrage doit être d'un grand poids, les appelle *les plus justes des hommes*.

Mais, qui le croiroit? le luxe, qui sembleroit ne pouvoir subsister que dans un pays agréable et délicieux, pénétra dans cette région âpre et in-

culte ; et forçant les barrières que lui avoit opposées jusques-là un usage constant de plusieurs siècles, fondé dans la nature du climat et dans le génie des habitans, il vint à bout enfin de corrompre aussi les mœurs des Scythes, et de les égaler en ce point aux autres peuples dont il s'étoit rendu maître. C'est Strabon (l. 7, p. 301) qui nous apprend cette particularité très-digne de remarque : il vivoit du temps d'Auguste et de Tibère. Après avoir beaucoup loué la simplicité, la frugalité, l'innocence des anciens Scythes, et leur extrême éloignement de toute fourberie, et même de toute dissimulation, il avoue que le commerce qu'ils avoient eu dans les derniers temps avec les autres peuples avoit substitué à ces vertus des vices tout contraires. Il sembleroit, dit-il, que l'effet naturel d'un tel commerce avec des nations policées et civilisées n'auroit dû être que de les humaniser et de les apprivoiser, en leur faisant perdre cet air sauvage qu'ils avoient : et cependant il causa la ruine entière de leurs mœurs, et les transforma en d'autres hommes. C'est sans doute par rapport à ce changement qu'Athénée dit (l. 12, p. 524) que les Scythes se livrèrent à la volupté et aux délices en même temps qu'ils se livrèrent à l'amour du gain et des richesses.

Strabon, en faisant la remarque que je viens de rapporter, ne dissimule pas que c'est aux Romains et aux Grecs que les Scythes dûrent ce funeste changement. Notre exemple, dit-il, a perverti presque tous les peuples de la terre, en y portant avec le luxe l'amour des plaisirs et des délices, l

mauvaise foi, et mille sortes de fourberies honteuses pour amasser de l'argent. C'est une triste distinction et un malheureux talent pour un peuple, que de devenir par son habileté à inventer des modes et à raffiner sur tout ce qui nourrit et entretient le luxe, le corrupteur de tous ses voisins, et leur maître pour le déréglement et le vice.

Ce fut contre ces Scythes, mais encore entiers et dans la plus grande vigueur, que Darius tourna ses armes. C'est ce que je dois maintenant exposer.

§. IV. *Expédition de Darius contre les Scythes,*

J'ai déjà fait observer que le prétexte dont se servit Darius pour entreprendre la guerre contre les Scythes (Hérod. l. 4, cap. 83-96), étoit l'irruption qu'ils avoient faite anciennement dans l'Asie; mais il n'avoit d'autre but réellement que de satisfaire son ambition et d'étendre ses conquêtes.

Son frère Artabane, pour qui il avoit un grand respect, et qui de son côté n'avoit pas moins de zèle pour les véritables intérêts du roi, se crut obligé, dans cette occasion, de lui découvrir ses sentimens avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. « Grand prince, lui dit-il (1), « ceux qui forment quelque grande entreprise « doivent considérer avec soin si elle sera utile ou « préjudiciable à l'état, si l'exécution en sera ai-

(1) Omnes qui magnarum rerum consilia suscipiunt, æstimare debent an quod inchoatur, reip. utile, ipsis gloriosum, aut promptum effectu, aut certè non arduum sit. (Tacit. Hist. lib. 2, c. 76.)

« sée ou difficile, si elle pourra contribuer ou « nuire à leur gloire, enfin si elle est conforme « ou contraire aux règles de la justice. Je ne vois « point, seigneur, quand même vous seriez assuré « du succès, quel avantage vous pouvez attendre « de la guerre que vous entreprenez contre les « Scythes. Ce sont des peuples séparés de votre « empire par de longs espaces de terre et de mer, « qui habitent de vastes déserts, qui sont sans « villes, sans maisons, sans établissemens, sans « richesses. Qu'y a-t-il à gagner pour vos troupes « dans une pareille expédition? ou plutôt que n'y « a-t-il point à perdre! Accoutumés comme ils « sont à passer d'une contrée dans une autre, s'ils « s'avisent de prendre la fuite devant vous, non « par crainte ou par lâcheté, car ils sont très-« courageux et très-aguerris, mais dans le dessein « de harasser et de ruiner votre armée par de con-« tinuelles et pénibles courses, que deviendrons-« nous dans un pays inculte, stérile et dénué de « tout, où nous ne trouverons ni fourrages pour « nos chevaux, ni nourriture pour nos soldats? « Je crains, seigneur, qu'une fausse idée de gloire « et des conseils flatteurs ne vous précipitent « dans une guerre qui pourra tourner à la honte « de la nation. Vous jouissez d'une paix tran-« quille au milieu de vos peuples dont vous faites « l'admiration et le bonheur. Vous savez que les « dieux ne vous ont placé sur le trône que pour « être le coadjuteur, ou plutôt le ministre de leur « bonté encore plus que de leur puissance. Vous « vous piquez d'être le protecteur, le tuteur, le père « de vos sujets, et vous nous répétez souvent, parce

« que vous le pensez ainsi, que vous ne vous « croyez roi que pour les rendre heureux. Quelle « joie pour vous, grand prince, d'être la source « de tant de biens, et de faire vivre à l'ombre de « votre nom tant de peuples dans un si aimable « repos! La gloire d'un roi qui aime son peuple « et qui en est aimé, qui, loin de faire la guerre « aux nations voisines ou éloignées, les empêche « de l'avoir entre elles, n'est-elle pas infiniment « plus touchante que celle de ravager la terre en « répandant par tout le carnage, le trouble, l'hor-« reur, la consternation, le désespoir? Mais un « dernier motif doit encore faire plus d'impression « sur votre esprit que tous les autres, c'est celui de « la justice. Vous n'êtes point, grâces aux dieux, « de ces princes (1) qui ne reconnoissent d'autre loi « que celle du plus fort, et qui regardent comme « un privilége attaché à la royauté, à l'exclusion « des simples particuliers, d'envahir le bien d'au-« trui (2). Vous ne faites point consister votre « grandeur à pouvoir tout ce que vous voulez, « mais à ne vouloir que ce que vous pouvez selon « les lois, et ce que vous devez. En effet, sera-« t-on injuste et ravisseur quand on ne prend que « quelques arpens de terre à son voisin? et sera-t-on « juste, sera-t-on héros, quand on envahit des pro-« vinces entières? Or j'ose vous demander, sei-

(1) Id in summâ fortunâ æquius, quod validius : et, sua retinere, privatæ domûs; de alienis certare, regiam laudem esse. (Tacit. Annal. l. 15, c. 1.)

(2) Ut felicitatis est quantùm velis posse, sic magnitudinis velle quantùm possis. (Plin. in Paneg. Traj.)

« gneur, quel titre avez-vous sur la Scythie? Quel « tort vous ont fait les Scythes? Quelle raison « pouvez-vous alléguer pour leur déclarer la guerre? « Celle que vous avez portée contre les Babylo- « niens étoit en même temps nécessaire et juste : « aussi les dieux l'ont-ils favorisée d'un heureux « succès. C'est à vous, seigneur, de juger si celle « que vous entreprenez maintenant a les mêmes « caractères. »

Il n'y avoit que le zèle généreux d'un frère uniquement occupé de la gloire de son prince et du bien public qui pût inspirer une telle liberté; mais aussi il n'y avoit du côté du prince qu'une parfaite modération capable de la souffrir. Darius (1), comme Tacite le remarque d'un grand empereur, avoit su joindre deux choses qui, pour l'ordinaire, sont inaliénables, la souveraineté et la liberté. Loin de se choquer de celle que son frère avoit prise, il le remercia de son conseil, mais n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit de Suse à la tête d'une armée de sept cent mille hommes; sa flotte étoit de six cents vaisseaux, composée principalement d'Ioniens et d'autres nations grecques qui habitoient les côtes de l'Asie mineure et de l'Hellespont. Il marcha vers le Bosphore de Thrace, qu'il passa sur un pont de bateaux; après quoi, s'étant rendu maître de toute la Thrace, il arriva sur les bords du Danube, appelé autrement Ister, où il avoit ordonné à sa flotte

(1) Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuit, principatum ac libertatem. (Tac. in vit. Agrig. c. 3.)

de le venir joindre. Il érigea en plusieurs endroits de son passage des colonnes avec des inscriptions magnifiques, dans l'une desquelles il s'appeloit LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES. Quelle vanité! quelle petitesse!

Encore, si les défauts de ce prince se fussent terminés à des sentimens d'orgueil et de vanité, ils paroîtroient peut-être plus pardonnables, du moins n'auroient-ils pas été si funestes pour ses sujets. Mais comment concilier avec le caractère de Darius (Herod. l. 4, c. 84. — Senec. de Irâ. l. c. 16), qui paroissoit plein de bonté et de douceur, la cruauté barbare qu'il exerça à l'égard d'Oebazus, vieillard respectable par sa qualité et son mérite! Il avoit trois enfans qui se préparoient à suivre le prince dans son expédition contre les Scythes. A son départ de Suse, ce père lui demanda par grâce de vouloir bien lui laisser un de ses enfans, pour être la consolation de sa vieillesse. Un seul ne suffit pas, répliqua Darius, je veux vous les laisser tous trois, et sur-le-champ il les fit mourir.

Après avoir passé le Danube sur un pont de bateaux (Herod. l. 4, c. 97-101), il avoit dessein de le rompre afin de ne point affoiblir son armée par le gros détachement qu'il seroit obligé de laisser à sa garde. Un de ses officiers lui représenta qu'il étoit bon de se réserver cette ressource en cas de quelque accident fâcheux dans la guerre qu'il entreprenoit. Il le crut, et confia la garde du pont aux Ioniens qui l'avoient construit, avec permission de s'en retourner chez eux, s'il ne reve-

noit dans l'espace de deux mois : puis il s'avança dans la Scythie.

Dès que les Scythes eurent appris que Darius marchoit contre eux (Herod. l. 4, c. 102 et 118-119), ils délibérèrent ensemble sur les mesures qu'ils devoient prendre. Ils sentirent bien qu'ils n'étoient pas en état de résister seuls à un ennemi si formidable. Ils députèrent vers tous leurs voisins, pour leur demander du secours, en leur remontrant que le danger étoit commun, et qu'ils avoient tous un égal intérêt à repousser un ennemi qui en vouloit à tous. Quelques-uns répondirent favorablement à leur demande ; d'autres refusèrent absolument d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point, et ils eurent bientôt lieu de s'en repentir.

Les Scythes avoient pris la sage précaution de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans (Herod. l. 4, c. 120-125), en les faisant passer sur des chariots vers les parties les plus septentrionales avec tous leurs troupeaux, ne se réservant que ce qui étoit nécessaire à l'armée pour les vivres. Ils avoient eu soin aussi de boucher tous les puits et toutes les fontaines, et de consumer tous les fourrages dans les lieux où les Perses devoient passer. Ils allèrent donc à leur rencontre avec leurs alliés, non pour leur livrer combat, ils avoient bien résolu de l'éviter, mais pour les attirer dans les lieux où ils avoient intérêt qu'ils vinssent. En effet, dès que les Perses paroissoient vouloir les attaquer, ils se retiroient toujours de-

vant eux, en avançant dans le pays; et ils les conduisirent ainsi de contrée en contrée chez tous les peuples qui avoient refusé d'entrer dans leur alliance, dont les terres furent entièrement ravagées par la double armée des Perses et des Scythes.

Darius, fatigué par ces longues courses qui ruinoient son armée (Herod. lib. 4, cap. 226-227), envoya un héraut au roi des Scythes, appelé Indathyrse, et lui dit par sa bouche : « Prince des « Scythes, pourquoi fuis-tu continuellement de- « vant moi? Que ne t'arrêtes-tu enfin, ou pour « me donner bataille, si tu te crois en état de me « résister; ou, si tu te sens trop foible, pour re- « connoître ton maître, en lui présentant la terre « et l'eau? » Les Scythes étoient fiers, extrêmement jaloux de leur liberté, et ennemis déclarés de tout esclavage. Indathyrse répondit ainsi : « Si « je fuis devant toi, prince des Perses, ce n'est « pas que je te craigne : je ne fais autre chose « maintenant que ce que j'ai coutume de faire en « temps de paix. Nous n'avons, nous autres Scy- « thes, ni villes ni terres à défendre : si tu veux « nous forcer au combat, viens attaquer les tom- « beaux de nos pères, et tu sentiras qui nous som- « mes. Pour la qualité de maître que tu prends, « garde-là pour d'autres que pour les Scythes. Je « ne reconnois pour maîtres que le grand Jupiter « l'un de mes aïeux, et la déesse Vesta. »

Plus Darius s'avançoit dans le pays, plus son armée avoit à souffrir. (Herod. lib. 4, cap. 228-232.) Elle étoit réduite à une fort grande extrémité, lorsqu'il arriva de la part des Scythes un

héraut chargé d'offrir pour présent à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Il demanda ce que signifioient ces présens. L'officier répondit qu'il avoit ordre simplement de les lui offrir, et rien de plus; que c'étoit à lui d'en pénétrer la signification. Ce prince conclut d'abord que les Scythes lui livroient la terre et l'eau, marquées par la souris et la grenouille; leur cavalerie, qui avoit la légèreté des oiseaux, leurs propres personnes et leurs armes, désignées par leurs flèches. Gobryas, l'un des sept qui avoient conjuré contre le mage, donna un autre sens à l'énigme. « Sachez, dit-il aux Perses, que si « vous ne vous envolez dans l'air comme les oi- « seaux, ou si vous ne vous cachez dans la terre « comme les souris, ou si vous ne vous enfoncez « dans l'eau comme les grenouilles, vous ne pour- « rez échapper aux flèches des Scythes. »

En effet, l'armée entière (Strab. lib. 7, pag. 305, et lib. 16, pag. 737.), conduite dans une région vaste, inculte, déserte, et absolument destituée d'eau, se trouva exposée au danger presque inévitable de périr; et Darius lui-même ne fut pas exempt de ce péril. Il dut son salut à un chameau qui, chargé d'eau, le suivit avec beaucoup de peine dans cet affreux désert. Le prince n'oublia pas son bienfaiteur. Pour le récompenser du service qu'il lui avoit rendu, et des fatigues qu'il avoit essuyées, à son retour en Asie, il lui assigna pour sa nourriture un certain endroit qu'il possédoit en propre, et qu'on nomma par cette raison *Gaugamele*, c'est-à-dire, en langue persane,

maison du Chameau. C'est auprès de cette petite ville que Darius Codoman fut vaincu pour la seconde fois par Alexandre-le-Grand.

Darius ne délibéra pas davantage (Herod. lib. 4, cap. 134-140.), et il se vit forcé, malgré lui, de renoncer à sa folle entreprise. On songea donc sérieusement au retour, et l'on jugea bien qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perses allumèrent beaucoup de feux à l'ordinaire, et ayant laissé dans le camp les vieillards et les malades avec tous les ânes qui faisoient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour regagner le Danube. Les Scythes ne s'en aperçurent que le lendemain matin. Ils firent sur-le-champ un gros détachement pour aller vers le Danube; et comme ils connoissoient parfaitement les chemins, ils arrivèrent au pont beaucoup de temps avant les Perses. Ils y avoient déjà envoyé auparavant pour exhorter les Ioniens à rompre le pont et à s'en retourner. On leur en avoit donné parole, mais sans dessein de l'exécuter. Ici ils les pressèrent bien plus vivement, en leur représentant que le temps que Darius leur avoit prescrit pour l'attendre étoit passé; qu'ils pouvoient, sans manquer à leur parole ni à leur devoir, retourner chez eux; qu'il ne dépendoit que d'eux de secouer pour toujours le joug de la servitude, et de se rétablir dans une entière liberté; et que les Scythes mettroient Darius hors d'état de former aucune entreprise contre qui que ce fût.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade, Athé-

nien, prince, ou, comme les Grecs l'appellent, tyran de la Chersonnèse de Thrace, à l'embouchure de l'Hellespont, étoit du nombre de ceux qui avoient accompagné Darius et fourni des vaisseaux pour favoriser cette entreprise. Plus (1) sensible à l'intérêt public qu'à son avantage particulier, il fut d'avis de donner satisfaction aux Scythes, et de profiter d'une si favorable occasion pour remettre l'Ionie en liberté ; tous les autres chefs pensèrent comme lui, à l'exception d'Hystiée, tyran de Milet. Quand son rang de parler fut venu, il représenta au chef des Ioniens que leur fortune étoit liée à celle de Darius ; que c'étoit sous la protection de ce prince qu'ils étoient maîtres chacun dans leur ville ; que si la puissance des Perses venoit à tomber ou à s'affoiblir, les villes d'Ionie ne manqueroient pas de chasser leurs tyrans et de se rétablir en liberté. Ce dernier avis fut goûté de tous les autres chefs ; et, comme c'est l'ordinaire, l'intérêt particulier l'emporta sur le bien public. Il fut résolu qu'on attendroit Darius. Mais, pour tromper les Scythes, et les empêcher de faire eux-mêmes quelque entreprise, ils leur déclarèrent qu'ils avoient pris le parti de se retirer, comme ils le souhaitoient, et ils firent mine effectivement de rompre le commencement du pont, après avoir exhorté les Scythes à faire aussi de leur côté leur devoir, et à retourner promptement contre l'en-

(1) Amicior omnium libertati quàm suæ dominationi fuit. (Corn. Nep.)

nemi commun pour l'attaquer et le défaire. Les Scythes, trop crédules, se retirèrent, et furent encore trompés une seconde fois.

Ils manquèrent Darius (Herod. lib. 4, cap. 131-144), qui avoit pris un autre chemin que celui où ils avoient compté l'atteindre. Ce prince arriva de nuit au pont du Danube, et le trouvant rompu, il ne douta point que les Ioniens ne se fussent retirés, et pour lors il se crut perdu. On appela à haute voix Hystiée le Milésien, qui répondit enfin, et tira le roi d'inquiétude. Le pont fut entièrement rétabli. Darius repassa le Danube et revint dans la Thrace. Il y laissa Mégabyse, un de ses premiers généraux, avec une partie de son armée, pour achever la conquête de ce pays-là, et le soumettre entièrement à son obéissance ; après quoi il repassa le Bosphore avec le reste de ses troupes, et se retira à Sardes, où il passa tout l'hiver et la plus grande partie de l'année suivante, pour rafraîchir ses troupes, qui avoient extrêmement souffert dans cette expédition, aussi malheureuse que mal concertée.

Mégabyse demeura quelque temps dans la Thrace (Herod. lib. 5, cap. 1-11). Les peuples qui l'habitent auroient, selon Hérodote, été invincibles, s'ils avoient su réunir leurs forces et se donner un seul chef. Quelques-uns d'eux avoient des coutumes fort particulières. Dans un certain canton, quand un enfant venoit au monde, tous ses proches s'abandonnoient à la douleur, et répandoient des larmes en abondance dans la vue des maux auxquels il alloit être exposé : ce n'étoit

que joie, au contraire, à la mort de leurs proches, parce que ce n'étoit que de ce moment qu'ils les croyoient heureux, les voyant délivrés pour toujours des misères de la vie. Dans un autre canton, où la polygamie étoit d'usage; lorsque le mari étoit mort, c'étoit une grande dispute entre les femmes pour savoir laquelle étoit la plus aimée. Celle à qui cet avantage étoit adjugé avoit le privilége d'être immolée par son plus proche parent sur le tombeau de son mari, et d'y être ensevelie avec lui; et toutes les autres portoient envie à son bonheur, et se croyoient en quelque sorte déshonorées.

Darius, à son retour à Sardes, après sa malheureuse expédition contre les Scythes (Herod. lib. 5, cap. 11 et 23), ayant été pleinement informé qu'il devoit son salut et celui de toute son armée à Hystiée, qui avoit persuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont sur le Danube, le fit venir à sa cour, et lui dit de demander hardiment la récompense qu'il souhaitoit. Hystiée lui demanda Mircine d'Édonie, territoire sur la rivière de Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir sa demande, et il s'en retourna à Milet, d'où il partit pour la Thrace, après avoir fait équiper une flotte. Ayant pris possession du territoire qui lui avoit été accordé, il s'appliqua sur-le-champ à exécuter l'entreprise qu'il avoit projetée d'y bâtir une ville.

Mégabyse, qui étoit alors gouverneur de la Thrace de la part de Darius (ibid. c. 23-25),

s'aperçut bientôt du préjudice que cette entreprise pourroit apporter aux affaires du roi dans ces quartiers-là. Il considéroit que cette nouvelle ville étoit sur une rivière navigable ; que le pays des environs abondoit en bois de charpente propre à construire des vaisseaux ; qu'il étoit habité par diverses nations, tant grecques que barbares, qui pouvoient fournir un grand nombre de gens propres à servir sur terre et sur mer ; que si une fois ces peuples avoient à leur tête un chef aussi adroit et aussi entreprenant qu'Hystiée, ils pourroient devenir si puissans sur terre et sur mer, qu'il seroit ensuite impossible au roi de les contenir dans le devoir ; surtout étant maîtres de plusieurs mines d'or et d'argent qui étoient dans ce pays-là, et qui pouvoient leur donner les moyens de faire réussir toutes les entreprises qu'ils voudroient former. A son retour à Sardes, il représenta toutes ces choses au roi, qui goûta fort toutes ses raisons, et manda à Hystiée de le venir trouver à Sardes, sous prétexte qu'ayant de grands desseins en vue, il avoit besoin de ses conseils. L'ayant ainsi attiré à sa cour, il l'emmena avec lui à Suse, lui faisant entendre qu'il savoit faire tout le cas qu'il devoit d'un ami aussi fidèle et aussi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendoient bien précieux, et dont il lui avoit donné d'éclatantes preuves dans son voyage en Scythie ; qu'au reste il trouveroit en Perse de quoi se dédommager avantageusement de tout ce qu'il pourroit quitter. Hystiée, flatté agréablement d'une distinction si honorable, et d'ail-

leurs se voyant dans la nécessité d'obéir, accompagna Darius à Suse, et établit Aristagore pour gouverner à Milet en sa place.

Pendant que Mégabyse étoit encore en Thrace (Herod. l. 5, c. 17-21), il avoit député plusieurs seigneurs de Perse vers Amyntas, roi de Macédoine, pour lui demander qu'il donnât la terre et l'eau à Darius son maître : c'étoit la formule ordinaire de soumission. Amyntas accorda sans peine ce qu'on désiroit de lui, et fit à ces envoyés tout l'honneur possible. Dans un repas qu'il leur donna, ils demandèrent vers la fin qu'on fît venir les dames, ce qui étoit contre l'usage du pays : cependant le roi n'osa le leur refuser. Echauffés par le vin, et se croyant tout permis comme dans leur pays, ils gardèrent peu de mesures à l'égard de ces princesses. Le fils du roi, nommé Alexandre, n'avoit pu voir sans une extrême indignation la manière dont on avoit traité sa mère et ses sœurs. Il les fit sortir de la salle sous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, et eut aussi la précaution de faire retirer le roi son père. Dans l'intervalle, il fit habiller en femmes des jeunes gens, qu'il arma de poignards sous leurs habits. Quand les prétendues dames furent rentrées, et que les députés se mirent en état de les traiter comme ils avoient déjà fait auparavant, alors les poignards furent tirés, et l'on fit main basse sur les seigneurs persans et sur toute leur suite, sans qu'un seul de leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suse, et l'on y nomma des commissaires

pour en informer ; mais Alexandre, à force de présens, étouffa l'affaire, et elle n'eut point de suites.

Les Scythes, pour se venger de l'invasion que Darius avoit faite dans leur pays (Herod. l. 6, c. 40), passèrent le Danube, et ravagèrent toute cette partie de la Thrace qui s'étoit soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont. Miltiade, pour éviter leur fureur, abandonna la Chersonnèse; mais, après la retraite des ennemis, il y retourna, et fut rétabli dans le même pouvoir qu'il avoit auparavant sur les habitans du pays.

§. V. *Darius fait la conquête de l'Inde.*

An. M. 3496. Av. J. C. 508. = Vers le même temps (c'étoit la treizième année du règne de Darius), ce prince, voulant étendre sa domination du côté de l'orient, pour se faciliter la conquête de ces pays-là, forma le dessein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet, il fit construire et équiper une flotte à Caspatyre (Herod. l. 4, c. 44), ville située sur l'Inde, et en plusieurs autres endroits sur le même fleuve, jusques aux frontières de la Scythie (asiatique). Il en donna le commandement à * Scylax, Grec de Cariandie, ville de Carie, qui entendoit parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de descendre ce fleuve, et de

* Nous avons un ouvrage géographique, intitulé πέριπλυς, et composé par un Scylax dé Caryandie, qu'on croit être le même que celui dont il est parlé ici. Cette opinion souffre pourtant quelques difficultés, qui ont donné lieu à plusieurs savantes dissertations.

découvrir, autant qu'il lui seroit possible, tous les pays qui étoient le long de ses bords d'un et d'autre côté, jusqu'à son embouchure, de passer de là dans l'Océan méridional, et de prendre ensuite sa route vers l'occident, pour retourner par-là dans son pays. Scylax, ayant exactement exécuté ses ordres, et parcouru le fleuve de l'Inde, entra par le détroit de Babelmandel dans la mer Rouge; et, après un voyage de trente mois depuis son départ de Caspatyre, il aborda en Egypte (ibid. c. 42), dans le même port d'où autrefois Néchao, roi d'Egypte, avoit fait partir les Phéniciens qui étoient à son service, pour faire le tour des côtes d'Afrique. Il y a beaucoup d'apparence que ce port est le même que celui où est aujourd'hui située la ville de Suez, au fond de la mer Rouge. De là il se transporta à Suse, où il rendit compte à Darius de ses découvertes. Après cela Darius entra dans les Indes avec une armée, et réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On s'attendroit naturellement à connoître les circonstances d'une guerre si importante. Herodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement (lib. 3, c. 94) que le pays des Indes faisoit le vingtième des gouvernemens de l'empire de ce prince, et qu'il lui rapportoit tous les ans trois cent soixante talens d'or; ce qui monte à près de onze millions.

§. VI. *Révolte des Ioniens.*

An. M. 3500. Av. J. C. 504. = Depuis que Darius étoit revenu à Suse, après son expédition

de Scythie (Herod. l. 5, c. 25), il avoit donné le gouvernement de Sardes à Artapherne, un de ses frères, et à Otane le commandement en chef de la Thrace, et des pays voisins le long de la mer, à la place de Mégabyze.

Une légère étincelle, formée par une sédition qui s'éleva à Naxe (Herod. l. 5, c. 28-34), alluma un grand incendie, et donna lieu à une guerre considérable. Naxe étoit la plus puissante île des Cyclades dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel. Les principaux habitans ayant été accablés par le plus grand nombre, plusieurs des riches furent chassés de l'île et exilés. Ils se réfugièrent à Milet, où ils implorèrent l'assistance d'Aristagore pour les faire rétablir dans leur patrie. Il gouvernoit alors cette ville comme lieutenant d'Hystiée, dont il étoit neveu et gendre, et que Darius avoit emmené avec lui à Suse. Aristagore promit aux exilés tous les secours qu'ils demandoient.

Mais n'étant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit projeté, il se rendit à Sardes, et communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'étoit là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du roi; que si une fois il en étoit maître, toutes les autres Cyclades tomberoient d'elles-mêmes, l'une après l'autre, sous sa domination; qu'ensuite l'île d'Eubée (Négrepont), qui étoit aussi grande que celle de Cypre, en étant tout près, seroit fort facile à conquérir, ce qui donneroit au roi un libre passage en Grèce, et les moyens de sou-

mettre tout ce pays à son obéissance ; qu'au reste, cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore lui demandoit, il lui en promit deux cents, pourvu qu'il obtînt le consentement du roi.

Le roi, ébloui par les grandes espérances dont on le flattoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui, pourtant, n'étoit qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Aristagore et d'Artapherne. Aucune considération ne l'arrête un moment ; le projet le plus criant est formé et accepté sans la moindre hésitation : l'utilité, la convenance, décident seules. Cette île est à la bienséance des Perses ; c'est un titre suffisant pour y porter la guerre. Et il faut juger à peu près de même de toutes les autres expéditions de ce prince.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein et de surprendre ceux de Naxe, il fit courir le bruit que la flotte alloit vers l'Hellespont, et il envoya au printemps suivant à Milet le nombre de vaisseaux dont il étoit convenu, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille royale d'Achémène. Mais sa commission portant qu'il obéiroit aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissoit à son égard avec hauteur et empire. Cette pique fit

naître entre ces deux généraux une division qui alla si loin, que Mégabate, pour se venger d'Aristagore, fit savoir sous main aux Naxiens que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Sur cet avis, ils pourvurent si bien à leur défense, que les Perses, après avoir employé quatre mois au siége de la capitale de l'île, et consumé toutes leurs provisions, furent obligés de se retirer.

Cette entreprise ayant ainsi échoué (Herod. l. 5, c. 35-36), Mégabate en rejeta toute la faute sur Aristagore, et le décria absolument auprès d'Artapherne. L'Ionien sentit tout d'un coup que l'affaire entraîneroit, non seulement la perte de son gouvernement, mais sa ruine entière. L'extrémité où il se voyoit réduit, lui fit naître la pensée de se révolter contre le roi, n'envisageant point d'autre moyen de se tirer de cet embarras. A peine avoit-il formé ce dessein, qu'il reçut un messager de la part d'Hystiée, qui lui conseilloit la même chose. Hystiée, après avoir demeuré quelques années à la cour de Perse, dégoûté des manières persanes, et désirant ardemment de retourner en son pays, donna ce conseil à Aristagore, comme le moyen le plus apparent de parvenir à ses fins. Il se flattoit, qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourroit persuader à Darius de l'envoyer en ce pays-là pour les apaiser, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Aristagore eut vu ses desseins appuyés des ordres d'Hystiée, il les communiqua aux chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer dans ses vues. Il ne délibéra donc plus

et déterminé à la révolte, il ne songea plus qu'à en préparer les voies.

Les Tyriens, après la prise de leur ville par Nabuchodonosor, ayant été réduits dans l'esclavage, avoient gémi sous cette oppression pendant le cours de soixante-dix ans. Mais, ce terme expiré, ils furent établis (1), selon la prédiction d'Isaïe, dans la jouissance de leurs anciens priviléges, avec la liberté d'avoir leur propre roi; liberté dont ils jouirent jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand. Il semble que cette grâce leur fut accordée par Darius, en considération des services qu'il pouvoit tirer de cette ville, très-puissante sur mer, pour remettre les Ioniens sous son obéissance. C'étoit la dix-neuvième année de son règne.

L'année suivante, Aristagore (Herod. lib. 5, c. 37-38), pour engager les Ioniens à se tenir plus fortement attachés à son parti, les rétablit tous dans leurs priviléges et dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à son autorité, et la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie, où il obligea tous les autres tyrans, par son exemple, par son crédit, et peut-être aussi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même chose dans chaque ville. Ils s'y déterminèrent avec d'autant plus de facilité, que la puissance persane, depuis l'échec reçu en Scythie, étoit moins en état de les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté et

(1) Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, et reducet eam ad mercedes suas, (Isai. 23. 17.)

de l'indépendance, et ennemis de toute tyrannie. De cette manière, les ayant tous unis dans une commune ligue, et s'en étant fait déclarer le chef, il leva l'étendard de la révolte contre le roi, et arma puissamment par terre et par mer pour lui faire la guerre.

Aristagore, dans la vue de pousser plus vigoureusement cette guerre (ibid. c. 38-41, et 49-51), se rendit à Lacédémone au commencement de l'année suivante, pour engager cette ville à entrer dans ses intérêts, et à lui donner du secours. Cléomène étoit pour lors sur le trône. Son père, Anaxandride, l'avoit eu d'une seconde femme, que les éphores l'avoient obligé d'épouser, parce que la première étoit stérile. Celle-ci, après la naissance de Cléomène, eut trois fils; savoir, Doriée, Léonide et Cléombrote, dont les deux derniers régnèrent dans la suite. Aristagore s'adressa donc à Cléomène; et, après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevue, il s'y rendit, et lui représenta que les Ioniens étoient leurs compatriotes: qu'il étoit digne de Sparte, la plus puissante ville de la Grèce, de concourir au dessein qu'il avoit de les rétablir dans leur liberté: que les Perses, leurs ennemis communs, étoient une nation peu belliqueuse, et en même temps infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendroient aisément à bout: qu'avec les facilités qu'ils trouveroient dans la disposition présente des peuples, il leur seroit aisé de porter leurs armes victorieuses jusqu'à Suse, capitale de l'empire des Perses, où leur roi faisoit sa résidence; et il lui montra en

même temps, sur une petite table d'airain qu' avoit apportée avec lui, tous les peuples et tout les villes par où il falloit passer. Cléomène pr trois jours pour délibérer. Quand ce terme fut ex piré, il demanda à l'Ionien combien il y avoit d chemin de la mer d'Ionie à Suse, et combien i falloit de temps pour faire ce voyage. Aristagore sans faire réflexion à l'effet que produiroit ce qu'i alloit dire, répondit qu'il y avoit pour trois moi de chemin *. Cléomène, effrayé d'une telle pro position, lui ordonna de sortir de Sparte avant l coucher du soleil. Cependant, il le suivit jusqu dans sa maison, et employa une autre voie pou se le rendre favorable : ce fut celle des présens. I commença par lui offrir dix talens, ce qui valoi de notre monnoie trente mille livres; et allant tou jours en augmentant, il poussa ses offres jusqu' cinquante talens. Gorgo, qui étoit la fille de Cléo mène, âgée de huit ou neuf ans, et que son pèr n'avoit pas voulu faire sortir de la chambre, n craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lors qu'elle entendit toutes ces propositions : « Fuyez

* Selon le calcul que fait ici Hérodote, qui compt la parasange, mesure de Perse, pour trente stades (o met ordinairement vingt stades pour une de nos lieue communes), il y a de Sardes à Suse 450 parasanges qui font 13,500 stades, et de nos lieues 675. Ainsi, e faisant chaque jour 150 stades, ce qui monte à sept lieue et demie, il y a de Sardes à Suse pour quatre-vingt-di jours de chemin. Si l'on partoit d'Éphèse, il faudroi ajouter près de quatre jours; car Ephèse est éloignée d Sardes de 540 stades.

« mon père, fuyez; cet étranger vous corrompra. » Cléomène se mit à rire, et se retira en effet. Aristagore sortit de Sparte.

Il passa de là à Athènes, (Herod. l. 5, c. 55, et 96-97), où on lui fit un accueil plus favorable. Il eut le bonheur d'y arriver dans un temps où les Athéniens étoient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pouvoit leur être proposé contre les Perses, contre qui ils étoient extrêmement irrités pour le sujet que je vais rapporter. Hippias *, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, ayant été banni de cette ville environ dix ans auparavant, après avoir essayé inutilement divers moyens pour s'y rétablir, se rendit enfin à Sardes, et s'adressa à Artapherne. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien dans son esprit, qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui rendre les Athéniens odieux, et l'irriter contre eux. Les Athéniens en ayant eu avis, lui envoyèrent une ambassade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proscrits pouvoient dire à leur désavantage. La réponse d'Artapherne fut que, s'ils vouloient vivre en paix, il falloit qu'ils rappelassent Hippias. Quand cette réponse arrogante eut été rapportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perses. Aristagore y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint sans peine tout ce qu'il demanda. Il est bien plus aisé, dit Hérodote, d'en imposer à la multitude qu'à un seul.

* Ce fait a été traité plus au long dans le second volume, p. 137, etc.

Aussi ce qu'Aristogare n'avoit pu persuader à Cléomène, il le persuada ici à trente mille Athéniens. Ils résolurent d'abord d'envoyer vingt vaisseaux à son secours. On peut dire que cette petite flotte fut la première cause et l'origine de tous les maux qui arrivèrent depuis, tant aux Perses qu'aux Grecs.

La troisième année de cette guerre (Herod. l. 5, cap. 99-103), les Ioniens ayant rassemblé toutes leurs forces, et assistés des vingt vaisseaux d'Athènes et de cinq d'Erétrie ville de l'île d'Eubée, firent voile pour Ephèse; et y ayant laissé leurs vaisseaux, ils marchèrent vers la ville de Sardes, qu'ils trouvèrent sans défense, et dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, et où on ne put le forcer. Comme la plupart des maisons de cette ville étoit construites de roseaux, et par conséquent fort combustibles, un soldat ayant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, et réduisit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perses et les Lydiens ayant rassemblé leurs forces pour leur défense, les Ioniens comprirent qu'il étoit temps de songer à la retraite. Pour cet effet, ils marchèrent avec toute la diligence possible pour regagner leurs vaisseaux à Ephèse; mais les Perses y étant arrivés presque aussitôt qu'eux, les attaquèrent fort vivement, et en défirent un grand nombre. Les Athéniens, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette guerre, quelques instances que leur fit Aristagore pour les y engager de nouveau.

Darius ayant appris l'incendie de Sardes (ibid. c. 105), et la part que les Athéniens y avoient eue, résolut dès ce temps-là de faire la guerre à la Grèce; et afin qu'il ne vînt jamais à l'oublier, il ordonna à un de ses officiers de lui dire à haute voix chaque jour, lorsqu'il prendroit son repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il arriva dans l'incendie de Sardes que le temple de Cybèle, la déesse du pays, fut consumé avec le reste de la ville. Cet accident servit ensuite de prétexte aux Perses pour mettre le feu à tous les temples qu'ils trouvèrent dans la Grèce, et ils y furent aussi portés par un motif de religion.

Comme Aristagore, chef de la révolte (Herod. l. 5, c. 105-107), étoit lieutenant d'Hystiée à Milet, Darius crut que celui-ci pourroit bien avoir conduit toute cette trame; et il eut avec lui une explication, où il lui découvrit sa pensée, et les justes raisons qu'il avoit de le soupçonner. Hystiée, qui étoit un rusé courtisan, et un maître habile dans l'art de dissimuler, parut surpris et affligé, et prenant un ton qui marquoit en même temps et de la douleur et de l'indignation : « Quoi, « seigneur, lui dit-il, avez-vous donc pu concevoir « un soupçon si injurieux contre le plus fidèle et « le plus affectionné de vos serviteurs? Moi, ex- « citer une révolte contre vous! Hé! quel auroit « été mon but? Me manque-t-il ici quelque chose? « Je tiens un des premiers rangs dans votre cour. « J'ai l'honneur d'assister à tous vos conseils, et « je ressens tous les jours de nouvelles preuves de « votre bonté pour moi par les bienfaits dont vous

« me comblez. » Il ajouta que la révolte d'Ionie ne venoit que de son éloignement de ce pays-là; qu'on avoit attendu son absence pour la faire éclater; que s'il fût resté à Milet, ce complot n'auroit jamais eu lieu; et que le moyen le plus sûr de rétablir les affaires du roi étoit de l'y envoyer pour apaiser ces troubles, qu'il lui promettoit, sur sa tête, de lui livrer Aristagore, et s'engageoit outre cela à lui rendre tributaire la grande île de * Sardaigne. Les meilleurs princes sont souvent trop crédules, et quand ils ont donné leur confiance à quelqu'un de leurs sujets, ils ont peine à la retirer, et ne se détrompent pas aisément. Darius, séduit par cet air de bonne foi avec lequel Hystiée lui parloit, le crut sur sa parole, et lui permit de retourner en Ionie, en lui enjoignant de revenir à sa cour quand il auroit exécuté ses promesses.

Cependant les révoltés, malgré la désertion des Athéniens (Herod. lib. 5, cap. 103-104, et 108-122), et l'échec considérable qu'ils avoient reçu en Ionie, ne perdirent point courage, et poussèrent toujours leur pointe. Leur flotte fit voile vers l'Hellespont et la Propontide, et réduisit Byzance et la plupart des autres villes grecques situées de ce côté-là. Après quoi les confédérés retournant sur leurs pas, obligèrent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre, aussi-bien que ceux de Chypre. Les généraux persans ayant partagé les troupes entre eux, marchèrent par trois différentes routes

* Cette île est bien éloignée de l'Ionie et n'y a nul rapport. Je ne sais si ce ne seroit point une faute dans le texte d'Hérodote.

pour aller attaquer les rebelles, et les défirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué.

Quand Hystiée fut arrivé à Sardes (Herod. l. 6, cap. 1-5), son génie intrigant lui fit former un complot contre le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perses. Mais ayant reconnu par quelques discours qu'il eut avec Artapherne, que ce gouverneur n'ignoroit pas la part qu'il avoit eue à la révolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui à rester plus long-temps à Sardes; et s'étant retiré secrètement la nuit suivante, il passa dans l'île de Chio. De là il envoya une personne de confiance à Sardes, avec des lettres pour ceux des Persans qu'il avoit gagnés. Cette personne le trahit, et remit ses lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ses complices mis à mort, et son projet absolument déconcerté. S'imaginant néanmoins qu'il pourroit encore exécuter quelques entreprises d'importance, s'il étoit une fois à la tête de la ligue ionienne, il fit quelques tentatives pour entrer à Milet, et y être admis par les citoyens, mais elles ne lui réussirent pas. Il fut donc obligé de retourner à Chio.

Là, comme on lui eut demandé pourquoi il avoit si fortement pressé Aristagore de se révolter (ibid. cap. 3), et avoit attiré ainsi de si grands malheurs à l'Ionie, il répondit que c'étoit parce que le roi avoit résolu de transférer les Ioniens en Phénicie, et les Phéniciens en Ionie. C'étoit une pure supposition de sa part, et une imposture qu'il

avoit fabriquée, un semblable dessein n'étant jamais venu dans l'esprit de Darius. Cet artifice néanmoins servit merveilleusement tant à le justifier dans l'esprit des Ioniens, qu'à les animer à poursuivre la guerre avec vigueur ; car, alarmés de cette transmigration, ils prirent une ferme résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Artapherne et Otane (Herod. lib. 6, cap. 6-20, et 31-33), avec les autres généraux de Perse, voyant que Milet étoit le centre de la confédération ionienne, résolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que s'ils pouvoient emporter cette ville, toutes les autres tomberoient d'elles-mêmes. Les Ioniens en ayant eu avis, convinrent dans leur assemblée générale de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier Milet, et de la pourvoir autant qu'il leur seroit possible, de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siége, et de rassembler toutes leurs forces pour combattre les Perses sur mer, leur habileté dans la marine leur faisant croire qu'ils auroient l'avantage dans un combat naval. Leur rendez-vous fut à Lade, petite île vis-à-vis de Milet, où ils se trouvèrent avec 353 vaisseaux. A la vue de cette flotte, les Perses, quoique plus forts de la moitié pour le nombre des vaisseaux, craignirent l'événement du combat, et l'évitèrent, jusqu'à ce que, par le moyen de leurs émissaires ils eurent débauché la plus grande partie des confédérés, et les eurent engagés à se retirer : de sorte que, quand on en vint aux mains, ceux de Samos, de Lesbos, et plusieurs autres, firent voile pour retourner en leur pays, et

la flotte confédérée ne se trouva forte que d'une centaine de vaisseaux. Aussi fut-elle bientôt accablée par le nombre, et presqu'absolument détruite. Ensuite, la ville de Milet ayant été assiégée, devint la proie des vainqueurs, qui la ruinèrent entièrement : ce qui arriva six ans après la révolte d'Aristagore. Toutes les villes, tant celles du continent, que celles qui étoient sur le bord de la mer et dans les îles, rentrèrent bientôt après dans le devoir, soit volontairement, soit par force. On traita ceux qui firent quelque résistance, comme on les en avoit menacés. Les jeunes gens les mieux faits furent destinés à servir dans le palais du roi, toutes les filles furent envoyées en Perse ; les villes, de même que les temples, furent réduites en cendres. Voilà ce que leur attira la révolte où ils furent entraînés par les desseins ambitieux d'Aristagore et d'Hystiée.

Ce dernier eut aussi sa part dans le malheur général (Herod. lib. 6, cap. 29-30) ; car cette même année, ayant été pris par les Perses, il fut conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre sur-le-champ, sans en demander la permission à Darius, de peur que l'affection de ce prince pour Hystiée ne le portât à lui accorder son pardon, et qu'il ne laissât en vie un dangereux ennemi, qui pourroit susciter de nouvelles affaires aux Perses. La suite fit voir que cette conjecture étoit bien fondée ; car, dès que la tête d'Hystiée eut été apportée à Darius, il témoigna beaucoup de mécontentement contre les auteurs de sa mort, et fit enterrer honorablement cette tête, comme les restes

d'un homme à qui il avoit des obligations infinies, dont le souvenir, gravé profondément dans son esprit, n'avoit pu être effacé par la grandeur des fautes qu'il avoit commises depuis. Hystiée étoit de ces hommes inquiets, hardis, entreprenans; qui joignent à beaucoup de grandes qualités des vices encore plus grands; à qui tous moyens sont bons pour parvenir à leur but; qui regardent la justice, la probité, la bonne foi, comme des noms sans réalité; qui ne se font aucun scrupule d'employer le mensonge, la fourberie, la perfidie même et le parjure, quand tout cela peut leur être de quelque utilité, et qui ne comptent pour rien la ruine des peuples et de leur propre patrie, si elle est nécessaire à leur élévation. Il eut une fin digne de ses sentimens, et assez ordinaire à ces politiques irréligieux, qui sacrifient tout à leur ambition, et qui ne connoissent d'autre règle ni presque d'autre dieu, que leur intérêt et leur fortune.

§. VII. *Expédition des armées de Darius contre la Grèce.*

An M. 3510. Av. J. C. 494. = Darius, ayant rappelé tous ses autres généraux (Herod. lib. 6, cap. 43-45), dans la vingt-huitième année de son règne, envoya Mardonius, fils de Gobryas, jeune seigneur d'une illustre famille de Perse, qui venoit d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Grèce, et de le venger des Athéniens et des Erétriens

pour l'incendie de Sardes. Le prince montroit peu de sagesse dans ce choix, où il préféroit un jeune homme de faveur à ses plus vieux et plus expérimentés généraux, surtout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenoit fort à cœur, et qui intéressoit infiniment la gloire de son règne. La qualité de gendre du roi pouvoit augmenter son crédit, mais n'ajoutoit rien à son mérite, et ne le rendoit pas excellent général.

A son arrivée dans la Macédoine, où il étoit passé avec l'armée de terre, après avoir traversé la Thrace, tout le pays, effrayé de sa puissance, se soumit. Mais sa flotte ayant voulu doubler le mont Athos (nommé présentement Capo Santo) pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une si violente tempête, que plus de trois cents vaissseaux avec plus de vingt mille hommes y périrent. Dans le même temps, l'armée de terre reçut un échec non moins considérable; car, comme elle campoit dans um lieu mal sûr, les Thraces tombèrent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, et blessèrent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais succès l'obligèrent bientôt après de retourner en Asie avec la honte et la douleur d'avoir mal réussi dans cette expédition tant par terre que par mer.

Darius, s'apercevant trop tard que la jeunesse et le peu d'expérience de Mardonius étoient la cause de l'échec qu'avoient reçu ses troupes, le rappela, et mit à sa place deux autres généraux, Datis, mède de nation, et Artapherne, fils d'Artapherne son frère qui avoit été gouverneur

de Sardes. Ce prince songeoit sérieusement à mettre en exécution le grand dessein qu'il rouloit depuis long-temps dans son esprit ; c'étoit d'attaquer la Grèce avec toutes ses forces, et surtout de tirer une illustre vengeance des Athéniens et de ceux d'Erétrie, dont l'entreprise contre Sardes lui étoit toujours présente.

I. *Etat d'Athènes. Caractère de Miltiade, de Thémistocle et d'Aristide.*

Il faut nous rappeler dans l'esprit l'état où étoit pour lors Athènes, qui seule soutint le premier choc des Perses à Marathon, et nous former par avance quelque idée des grands hommes qui eurent part à cette célèbre victoire.

Athènes, délivrée tout récemment du joug de la servitude qu'elle s'étoit vu contrainte de porter pendant plus de trente ans sous Pisistrate et sous ses enfans, goûtoient en paix les avantages de la liberté, dont cette courte privation n'avoit servi qu'à lui faire mieux sentir et le prix et la douceur. Lacédémone, qui dominoit pour lors dans la Grèce, et qui d'abord avoit beaucoup contribué à cet heureux changement, sembla dans la suite s'en repentir, et jalouse du tranquille repos qu'elle-même avoit procuré à ses voisins, elle entreprit de le troubler, en essayant de faire remonter sur le trône Hippias, fils de Pisistrate. Ses efforts furent inutiles, et ne servirent qu'à marquer sa mauvaise volonté, et la douleur qu'elle avoit de voir qu'Athènes voulût se main-

tenir dans l'indépendance même à son égard. Hippias eut recours aux Perses. Artapherne, gouverneur de Sardes, fit dire aux Athéniens, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, qu'ils eussent à le rétablir dans son autorité, s'ils ne vouloient s'attirer sur les bras toute la puissance de Darius. Cette seconde tentative n'ayant pas mieux réussi que la première, Hippias attendit une occasion plus favorable. Nous verrons bientôt qu'il servit de guide et de conducteur aux généraux que le roi de Perse envoya contre la Grèce.

Athènes, depuis le recouvrement de sa liberté, étoit toute autre que sous les tyrans, et montroit un courage tout nouveau. Parmi ses citoyens, Miltiade fut celui qui se distingua le plus dans la guerre contre les Perses, dont nous allons parler. Il étoit fils de Cimon, illustre Athénien. (Herod. lib. 6, cap. 34-41. — Cornel. Nep. in Milt. cap. 1-3.) Celui-ci avoit un frère de mère, non de père, nommé aussi Miltiade, d'une maison fort noble et fort ancienne, originaire d'Egine, qui avoit été adopté depuis peu au nombre des citoyens d'Athènes. Il y étoit fort puissant du temps même de Pisistrate : mais comme il souffroit avec peine son pouvoir despotique, il accepta avec joie l'offre qu'on lui fit d'aller s'établir avec une colonie dans la Chersonnèse de Thrace, où il étoit appelé par les Dolonces, habitans du pays, pour être leur roi, ou, comme on parloit pour lors, leur tyran. Etant mort sans enfans, il laissa la souveraineté à Stésagore son

neveu, fils aîné de son frère Cimon : et celui-ci étant mort aussi sans postérité, les fils de Pisistrate, qui gouvernoient alors la ville d'Athènes, avoient envoyé dans ce pays-là, pour lui succéder, Miltiade son frère, qui est celui dont nous parlons ici. Il y arriva et s'y établit l'année même que Darius entreprit la guerre contre les Scythes. Il accompagna ce prince avec quelques vaisseaux jusqu'au Danube ; et ce fut lui qui conseilla aux Ioniens de rompre le pont, et de se retirer sans attendre Darius. Pendant son séjour dans la Chersonnèse, il épousa Hégésipyle *, fille d'Olore, un roi de Thrace du voisinage, de laquelle il eut Cimon, ce fameux général des Athéniens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Miltiade ayant renoncé pour plusieurs raisons à son établissement dans la Thrace, s'embarqua avec tout ce qu'il avoit sur cinq vaisseaux, et fit voile vers Athènes. Il s'y établit de nouveau, et s'y acquit une grande réputation.

Dans le même temps, deux autres citoyens (Plut. in Arist. pag. 319-320, et in Themist. pag. 112-113), plus jeunes que Miltiade, commençoient à se faire connoître à Athènes ; savoir, Aristide et Thémistocle. Plutarque observe (An seni sit ger. resp. pag. 790-791) que le premier s'étoit formé sur le modèle de Clisthène, l'un des plus grands hommes de son temps, et zélé défenseur de la liberté, qui avoit beaucoup con-

* Après la mort de Miltiade, cette princesse eut d'un second mari un fils, appelé Olore, du nom de son grand-père, qui fut père de Thucydide l'historien. (Herod. ibid.)

tribué à la rétablir à Athènes, en chassant de cette ville les Pisistratides. C'étoit une salutaire coutume établie chez les anciens, et qu'il seroit à souhaiter qui le fût aussi parmi nous, que les jeunes gens qui aspiroient aux charges s'attachassent particulièrement aux vieillards (1), qui s'y étoient le plus distingués, et qu'ils apprissent par leurs conversations, et encore plus par leurs exemples, l'art de se bien conduire eux-mêmes, et de gouverner sagement les autres. C'est ainsi, dit Plutarque, qu'Aristide s'attacha à Clisthène, Cimon à Aristide; et il en rapporte plusieurs autres, parmi lesquels il met Polybe, dont nous avons parlé si souvent, qui se rendit le disciple assidu et l'imitateur fidèle du célèbre Philopémen.

Thémistocle et Aristide étoient d'un caractère très-différent, mais rendirent tous deux de grands services à la république. Thémistocle, qui penchoit naturellement vers le gouvernement populaire, ne négligea rien pour se rendre agréable au peuple, et pour se faire des amis, se montrant affable à tous, complaisant, toujours prêt à rendre service aux citoyens, qu'il connoissoit tous par leurs noms (Cic. de Senect. n. 21), et n'étant pas fort délicat sur les moyens qu'il employoit pour leur faire plaisir. Aussi, quelqu'un lui disant qu'il gouverneroit parfaitement (Plut. ibid. pag. 806-807), s'il conservoit l'égalité parmi les citoyens, et qu'il ne penchât pas plus pour l'un

(1) Discere à peritis sequi optimos. (Tacit. in Agric.)

que pour l'autre : « A Dieu ne plaise, répondit-il, « que je sois jamais assis sur un tribunal où mes « amis n'aient pas plus de crédit et de faveur que « les étrangers.» Cléon, qui parut quelque temps après à Athènes, garda une conduite toute opposée, mais qui n'étoit pas exempte de blâme. En entrant dans le maniement des affaires publiques, il assembla tous ses amis, et leur déclara que dès ce moment il renonçoit à leur amitié, parce qu'elle pouvoit être pour lui une occasion de manquer à son devoir, et de commettre des injustices. C'étoit leur faire peu d'honneur, et juger d'eux peu favorablement. Mais, dit Plutarque, ce n'est pas à ses amis, mais à ses passions qu'il devoit renoncer.

Aristide sut garder un sage tempéramment entre ces deux excès vicieux. Porté pour l'aristocratie, à l'exemple de Lycurgue dont il étoit grand admirateur, il marcha, pour ainsi dire, seul; ne cherchant point à plaire à ses amis aux dépens de la justice, toujours prêt néanmoins à leur rendre service quand il le pouvoit justement. Il évitoit avec grand soin d'employer la recommandation de ses amis pour arriver aux charges, craignant que ce ne fût pour lui un engagement dangereux, et pour eux un prétexte plausible d'exiger de lui les mêmes services en pareille occasion. Il avoit coutume de dire que le véritable citoyen, l'homme de bien, ne devoit faire consister son crédit et son pouvoir qu'à pratiquer lui-même en toute occasion, et à conseiller aux autres ce qui étoit honnête et juste.

Avec cette contrariété d'humeurs et de principes, il n'est pas étonnant que, pendant tout le temps de leur administration, il y ait eu une opposition continuelle entre eux. Thémistocle, qui étoit hardi et entreprenant, trouvoit presque toujours à sa rencontre Aristide, qui se croyoit obligé de s'opposer à ses desseins, quelquefois même lorsqu'ils étoient justes et utiles, pour l'empêcher de prendre un ascendant et une autorité qui seroit devenue pernicieuse à la république. Un jour qu'il l'emporta sur Thémistocle, qui avoit proposé une chose fort avantageuse, il ne put se retenir en sortant de l'assemblée, et dit tout haut : « Qu'il n'y avoit de salut pour « les Athéniens qu'à les jeter tous deux dans « le barathre. » C'étoit le lieu où l'on jetoit les coupables condamnés à mort. Mais l'intérêt commun les réunissoit (Plut. Apophthegm. pag. 186) : et quand ils étoient près de partir pour la campagne, ou pour quelque autre expédition, ils convenoient ensemble de déposer au sortir de la ville leurs dissensions, avec liberté de les reprendre à leur retour s'ils le jugeoient à propos.

La passion dominante de Thémistocle étoit l'ambition et l'amour de la gloire, qui parut en lui dès ses plus tendres années. Après la bataille de Marathon, dont nous parlerons bientôt, comme on célébroit par tout la valeur et la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif. Il passoit les nuits entières sans fermer l'œil : il

ne se trouvoit plus aux festins publics comme il avoit coutume. Et lorsque ses amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondoit, *que les trophées de Miltiade ne lui laissoient point de repos*. Ils furent pour lui comme une espèce d'aiguillon qui le piquoit et l'animoit sans cesse. Dès lors la passion des armes saisit Thémistocle, et s'empara entièrement de lui.

Pour Aristide, l'amour du bien public étoit le grand mobile de toutes ses actions. On admiroit surtout en lui la constance et la fermeté dans les changemens imprévus auxquels sont exposés ceux qui se mêlent du gouvernement, ne se laissant ni élever par les honneurs qu'on lui rendoit, ni abattre par les mépris et les refus qu'il avoit quelquefois à essuyer. Il conservoit en tout sa tranquillité et sa douceur ordinaires, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie, et la servir avec un parfait désintéressement, encore plus du côté de la gloire que de celui des richesses. L'estime générale qu'on faisoit de la droiture de ses intentions, de la pureté de son zèle pour les intérêts de l'état et de la sincérité de sa vertu, parut un jour où l'on jouoit une pièce d'Eschyle. Car l'acteur ayant récité ce vers qui contenoit l'éloge d'Amphiaraüs: *Il ne veut point paroître homme de bien et juste, mais l'être effectivement*, tout le monde jeta les yeux sur Aristide, et lui en fit l'application.

Ce qu'on raconte de lui à l'occasion d'une charge qu'il exerça est tout-à-fait remarquable. Il ne fut pas plutôt élu trésorier général de la

république, qu'il fit voir que ceux qui l'avoient précédé dans cette charge avoient pillé de grosses sommes, et surtout Thémistocle : car celui-ci, avec tout son mérite, n'étoit pas sans reproche de ce côté-là. C'est pourquoi, lorsqu'Aristide voulut rendre ses comptes, Thémistocle fit une grosse brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, et vint à bout de le faire condamner. Mais les principaux de la ville et les plus gens de bien s'étant élevés contre un jugement si inique, non-seulement l'amende lui fut remise, mais on le nomma encore trésorier pour l'année suivante. Alors, il fit semblant de se repentir de sa première administration. Se montrant donc plus traitable et plus facile, il trouva le secret de plaire à tous ceux qui pilloient la république ; car il ne les reprenoit point, et n'épluchoit point exactement leurs comptes : de sorte que tous ces pillards, engraissés de vols et de rapines, combloient de louanges Aristide. Il lui étoit facile, comme on voit, de s'enrichir dans un poste comme celui-là, qui semble presque y inviter par les occasions qu'il en présente ; surtout avec des officiers qui, ne songeant de leur côté qu'à piller, étoient tout préparés à dissimuler les vols de leur trésorier, à charge de retour.

Ils firent donc eux-mêmes des brigues auprès du peuple pour le faire continuer une troisième année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme tous les suffrages se réunissoient pour le nommer, Aristide, se levant, fit une forte réprimande aux Athéniens. « Quoi,

« leur dit-il, quand j'ai administré vos finances « avec toute la fidélité et toute la vigilance d'un « homme de bien, j'ai essuyé de votre part les « traitemens les plus durs et les plus humilians : « et aujourd'hui que je les ai abandonnées à tous « ces voleurs publics, je suis un homme admi- « rable, et le meilleur des citoyens ! Je vous dé- « clare donc que j'ai plus de honte de l'honneur « que vous me faites en ce jour, que je n'en eus « l'an passé de la condamnation que vous pro- « nonçâtes contre moi ; et je vois avec douleur « qu'il est plus glorieux ici d'user de complaisance « envers les méchans, que de ménager et de con- « server les biens de la république. » Par ce discours, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, et s'acquit l'estime de tous les gens de bien.

Tel étoit le caractère de ces deux illustres Athéniens, qui commencèrent à faire connoître toute l'étendue de leur mérite dans le temps surtout que Darius attaqua la Grèce.

2. *Darius envoie des Hérauts dans la Grèce pour sonder les peuples et pour demander qu'ils se soumettent.*

Ce prince, avant que de s'engager entièrement dans cette entreprise (Herod. lib. 6, cap. 49-86), jugea à propos de sonder les Grecs, et de savoir quelle étoit la disposition de ces différens peuples à son égard. Dans cette vue, il envoya des hérauts par toute la Grèce, pour demander en son nom la terre et l'eau : c'étoit la manière dont les Perses avoient coutume d'exiger la soumission de ceux

qu'ils vouloient assujettir. A l'arrivée de ces hérauts, plusieurs villes de la Grèce, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur étoit commandé. De ce nombre furent les habitans d'Egine, petite île située vis-à-vis et tout près d'Athènes. Cette conduite des Eginètes fut regardée comme une trahison publique. Les Lacédémoniens, à la prière de ceux d'Athènes, y envoyèrent Cléomène, l'un des deux rois de Sparte, pour se saisir des coupables. Les Eginètes refusèrent de lui obéir, apportant pour prétexte de ce refus de ce qu'il ne venoit point avec son collègue : c'étoit Démarate, l'autre roi, qui leur avoit lui-même suggéré ce moyen. Aussitôt que Cléomène fut de retour à Sparte, pour se venger de cet affront, il entreprit de chasser du trône Démarate, comme n'étant point de la famille royale; et il y réussit par le secours de la prêtresse de Delphes qu'il suborna pour rendre une réponse favorable à ses desseins. Démarate, ne pouvant souffrir une injure si ignominieuse, se bannit lui-même de sa patrie, et se retira vers Darius, qui le reçut à bras ouverts, et lui fit un établissement considérable dans la Perse. On lui donna pour successeur Leutychide. Il se joignit à son collègue, et s'étant rendus tous deux de concert à Egine, en enlevèrent dix des plus puissans citoyens, qu'ils confièrent à la garde des Athéniens, leurs ennemis déclarés. Cléomène étant mort quelque temps après, et la fraude qu'il avoit faite à Delphes ayant été découverte, les Lacédémo-

niens voulurent obliger ceux d'Athènes à rendre les Eginètes; mais ils le refusèrent.

Les hérauts qui allèrent à Sparte et à Athènes (Herod. lib. 7, cap. 133-136), n'y furent pas reçus aussi favorablement que ceux qui avoient été envoyés dans les autres villes. L'un fut jeté dans un puits, et l'autre dans une fosse profonde, avec ordre de prendre de là de l'eau et de la terre. Je serois moins étonné de ce traitement indigne s'il ne s'agissoit que d'Athènes. C'est une suite et un effet du gouvernement populaire, brusque, impétueux, violent; où rarement la raison est écoutée, et où l'on n'agit que par passion. Je ne reconnois point ici l'équité et la gravité spartaine. Ils pouvoient refuser ce qu'on leur demandoit; mais traiter ainsi des officiers publics, c'étoit violer ouvertement le droit des gens. Si l'on en croit les historiens (Herod. lib. 7, cap. 133-136. — Pausan. in Lacon. pag. 182-183), ce crime ne demeura pas impuni. Talthybius, héraut d'Agamemnon, étoit honoré à Sparte comme un dieu et y avoit un temple. Il vengea l'injure faite aux hérauts du roi des Perses, et fit sentir sa colère aux Lacédémoniens par plusieurs accidens funestes. Ceux-ci, pour l'apaiser, et pour expier leur faute, envoyèrent dans la suite en Perse plusieurs de leurs principaux citoyens qui s'exposèrent volontairement à la mort pour leur patrie. On les livra entre les mains de Xerxès : mais ce prince les renvoya sans leur avoir fait souffrir aucun mal. Pour les Athéniens,

Talthybius fit tomber sa colère sur la famille de Miltiade, qui avoit eu part au mauvais traitement fait aux hérauts de Darius.

3. *Défaite des Perses à Marathon par Miltiade.*

An. M. 3514. Av. J. C. 490. = Darius fit partir avec empressement Datis et Artapherne, qu'il avoit nommés pour généraux à la place de Mardonius (Herod. lib. 6, cap. 94-101). Leurs ordres portoient de mettre au pillage Erétrie et Athènes, d'en brûler toutes les maisons et tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitans, et de les lui envoyer : et, pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes (Plut. in Moral. pag. 829). Ils mirent à la voile avec une flotte de cinq ou six cents vaisseaux, et une armée de cinq cent mille hommes. Après s'être rendus maîtres sans peine des îles de la mer Egée, ils firent route vers Erétrie, ville de l'Eubée, qu'ils emportèrent après un siége de sept jours, par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, la réduisisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouvèrent, et les envoyèrent en Perse. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, et leur donna pour habitation un village du pays de Cissie (Herod. lib. 6, c. 119), qui n'étoit qu'à une journée de Suse, où Apollone de Tyane trouva encore de leurs descendans six cents ans après (Philostr. lib. 1, cap. 17).

Après l'expédition d'Erétrie (Herod. l. 6, c. 102-120. — Cornel. Nep. in Mil. c. 4-6. — Justin.

l. 2, c. 3. — Plut. in Aristid. p. 321), les Perses s'avancèrent vers l'Attique. Hyppias les conduisit à Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Ils firent savoir à Athènes le sort d'Erétrie, et comment aucun de ses citoyens ne leur avoit échappé, espérant que cette nouvelle obligeroit la ville de se rendre sur-le-champ. Les Athéniens avoient envoyé à Lacédémone demander du secours contre l'ennemi commun, qui leur fut accordé promptement et sans délibérer, mais qui ne put partir que quelques jours après, à cause d'une coutume ancienne et d'une maxime superstitieuse de religion, qui ne leur permettoit de se mettre en marche qu'après la pleine lune. Aucun des autres alliés ne se mit en état de les secourir, tant l'armée formidable des Perses avoit répandu partout la terreur. Il n'y eut que ceux de Platée qui leur amenèrent mille soldats. On fut obligé à Athènes, dans cette extrémité, de faire prendre les armes aux esclaves, ce qui ne s'étoit point encore pratiqué jusque-là.

L'armée des Perses, commandée par Datis, étoit de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix chefs, dont Miltiade étoit le premier, qui devoient commander successivement l'un après l'autre chacun leur jour. Il y eut une grande dispute parmi les chefs, pour savoir s'il falloit hasarder le combat, ou attendre l'ennemi dans la ville. Ce dernier avis l'emportoit de beaucoup et paroissoit fort raisonnable. Quelle apparence, en effet,

d'aller avec une petite poignée de soldats à la rencontre d'une armée aussi nombreuse que celle des Perses? Miltiade se déclara pourtant pour l'avis contraire, et fit voir que l'unique moyen de relever le courage de leurs troupes, et de jeter la terreur parmi celles des ennemis, étoit de s'avancer vers elles avec une air de confiance et d'intrépidité. Aristide appuya fortement cet avis, et y fit revenir quelques autres, ensorte que les suffrages se trouvèrent également partagés. Miltiade alors s'adressa à Callimaque qui étoit polémarque *, et avoit droit de suffrage comme les dix chefs. Il lui représenta avec vivacité que le sort de la patrie étoit entre ses mains, que son suffrage alloit décider si Athènes seroit libre ou esclave, et qu'un mot sorti de sa bouche l'égaleroit à Harmodius et Aristogiton, auteurs de la liberté dont jouissoient les Athéniens. Il le prononça ce mot, et se joignit au parti de Miltiade. Ainsi la bataille fut résolue.

Aristide faisant réflexion qu'un commandement qui change tous les jours est nécessairement foible, inégal, peu suivi, contraire souvent à luimême, et ne peut avoir ni projet ni exécution uniformes, crut que le danger étoit trop grand et trop pressant pour s'exposer à tous ces inconvéniens. Afin de les prévenir, il jugea nécessaire de réunir tout le pouvoir dans un seul; et pour y porter ses collègues, il en donna l'exemple le premier. Ainsi,

* *Le polémarque* à Athènes étoit un officier, un magistrat considérable, employé également à commander dans les troupes et à rendre la justice. Il en sera parlé ailleurs.

quand le jour d'Aristide fut venu, il remit le commandement à Miltiade, comme plus habile et plus expérimenté que lui. Les autres en firent autant, l'amour du bien public étouffant en eux tout sentiment de jalousie, et l'on vit en ce jour, qu'il est presque aussi glorieux de reconnoître le mérite dans les autres, que de l'avoir soi-même. Miltiade cependant crut devoir attendre que son tour fût arrivé. Pour lors, en habile capitaine, il songea à regagner par l'avantage du poste ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea son armée au pied d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'envelopper et la prendre par les derrières. Il fit jeter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avoit fait couper exprès, afin de couvrir ses flancs, et de rendre inutile la cavalerie des Perses. Datis, leur chef, sentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable; mais comptant sur le nombre de ses troupes, infiniment supérieur à celui des ennemis, et d'ailleurs ne voulant pas attendre que le renfort des Lacédémoniens fût arrivé, il accepta le combat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer; dès qu'on eut donné le signal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perses regardoient cette première démarche comme une folie pour des gens qui étoient en si petit nombre, et absolument destitués de cavalerie et d'archers; mais ils furent bientôt détrompés. Hérodote remarque que c'est ici la première fois que les Grecs allèrent ainsi au combat en courant, ce qui peut paroître étonnant. En effet, n'étoit-il pas à craindre que la première impétuosité et la force de ces troupes ne

fussent émoussées et affoiblies par cette course, et que les soldats, ayant rompu leurs rangs, n'arrivassent tout hors d'haleine, épuisés et en désordre, vers un ennemi qui, les attendant de pied ferme et sans branler, devoit ce semble être plus en état de soutenir avantageusement leur choc? C'est ce qui engagea Pompée (Cæs. in Bello civil, l. 3), dans la bataille de Pharsale, à tenir ses troupes immobiles, et à leur défendre de faire aucun mouvement jusqu'à ce que l'ennemi vînt les attaquer; mais César (1) blâme sa conduite (Plut. in Pomp. p. 656, et in Cæs. p. 729). La raison qu'il en apporte, c'est que l'impétuosité de la course remplit d'un certain enthousiasme et d'une fureur martiale l'âme des combattans, qu'elle donne plus de force et de roideur aux coups qu'ils portent, et qu'elle enflamme le courage, qui est, si l'on peut parler ainsi, soufflé et animé par le mouvement rapide de tant de milliers d'hommes, comme la flamme par le vent. Je laisse aux gens

(1) Quod nobis quidem nullâ ratione factum à Pompeio videtur: propterеà quòd est quædam incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ studio pugnæ incenditur. Hanc non reprimere, sed augere imperatores debent. (Cæs.)

Καῖσαρ περὶ τȣ̃το διαμαρτεῖν φησὶ τὸν Πομπήιον, ἀγνοήσαντα τὴν μετὰ δρόμȣ καὶ φοβερὰν ἐν ἀρχῇ γινομένην συῤῥαξιν, ὥς ἔντε ταῖς πληγαῖς βίαν προςίθησι, καὶ συνεκάιει τὸν θύμον ἐκ πάντων ἀναῤῥιπιζόμενον. (Plut. in Cæs.)

du métier à décider entre ces deux grands capitaines; je reviens à mon sujet.

Le combat fut rude et opiniâtre. Miltiade avoit extrêmement fortifié ses deux ailes, mais avoit laissé le corps de bataille plus foible et plus dégarni; et la raison en paroît assez claire. N'ayant que dix mille hommes à opposer à une si grande multitude d'ennemis, il ne pouvoit ni faire un grand front, ni donner à ses troupes une égale profondeur. Il falloit donc opter, et il crut que la victoire ne pouvoit venir que des efforts qu'il feroit aux deux ailes pour enfoncer et dissiper les deux ailes des Perses, bein persuadé que quand ces deux ailes seroient victorieuses, elles prendroient en flanc le corps de bataille des ennemis et acheveroient la victoire sans grand obstacle. C'est le même plan qu'Annibal se proposa à la bataille de Cannes, qui lui réussit si parfaitement, et qui ne peut guère manquer de réussir. Les barbares attaquèrent donc le corps de bataille des Grecs, et donnèrent surtout de ce côté-là. Ils avoient en tête Aristide et Thémistocle, qui les soutinrent long-temps avec un courage intrépide, mais qui furent enfin obligés de plier. Dans ce moment survinrent les deux ailes victorieuses, qui avoient défait et mis en fuite celles des Perses. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille, qui commençoit à se rompre, et étoit accablé par le nombre des combattans. Alors la déroute des Perses fut entière. Ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaisseaux pour s'y sauver. Les Athéniens les y poursuivirent, et mirent le feu à plusieurs

de leurs vaisseaux. C'est dans cette occasion que Cynégire, un soldat d'Athènes, qui se tenoit à un vaisseau pour y entrer avec les fuyards, ayant eu d'abord la main droite, puis la gauche coupées à coups de hache, s'y attacha encore avec les dents sans vouloir quitter prise, tant il étoit acharné contre l'ennemi. Les Athéniens se rendirent maîtres de sept vaisseaux. Il périt de leur côté, dans le combat, près de deux cents hommes, et du côté des Perses plus de six mille, sans compter ceux qui tombèrent dans la mer en fuyant, ou qui furent consumés par le feu qu'on mit aux vaisseaux.

Hippias fut tué dans le combat. Cet ingrat et perfide citoyen, pour recouvrer l'injuste domination que Pisistrate son père avoit usurpé sur les Athéniens, avoit eu la lâcheté de se rendre servilement le courtisan d'un roi barbare, et d'implorer son secours contre ses propres citoyens. Animé de haine et de vengeance, il lui avoit suggéré tous les moyens qu'il avoit pu imaginer pour mettre sa patrie dans les fers, et lui-même s'étoit mis à la tête de ses ennemis pour réduire en cendres la ville qui lui avoit donné le jour, et à qui il ne pouvoit reprocher de crime que celui de ne vouloir point le reconnoître pour son tyran. Une mort honteuse, qui devoit être suivie de l'exécration de tous les siècles, fut la juste récompense d'une si noire perfidie.

Aussitôt après la bataille (Plut. de glor. Atheniens., pag. 347), un soldat athénien, encore tout fumant du sang des ennemis, se détacha de l'armée, et courut de toutes ses forces à Athènes pour porter à ses concitoyens l'heureuse nouvelle

de la victoire. Quand il fut arrivé à la maison des magistrats, il ne leur dit que deux mots * : *Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs*, et tomba mort à leurs pieds.

Les Perses avoient tellement compté sur la victoire (Pausan., lib. 1, pag. 62), qu'ils avoient apporté du marbre à Marathon pour y ériger un trophée. Les Grecs se saisirent de ce marbre, et en firent faire par Phidias une statue à la déesse Némésis *, qui avoit un temple près du lieu où se donna le combat.

La flotte persane, au lieu de prendre le chemin des îles pour regagner l'Asie, doubla le cap de Sunium, dans le dessein de surprendre Athènes avant que les Athéniens pussent y être arrivés pour la secourir. Mais ceux-ci marchèrent au secours de leur patrie avec neuf tribus, et ils firent tant de diligence qu'ils y arrivèrent le jour même. De Marathon à Athènes il y a environ quarante milles, c'est-à-dire plus de quinze lieues. C'étoit beaucoup pour une armée qui avoit essuyée la fatigue d'un long et rude combat. Ainsi le dessein des Perses avorta.

Aristide, laissé seul à Marathon avec sa tribu pour garder les prisonniers et le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui : car l'or et l'argent étant semés çà et là dans le camp ennemi, et toutes les tentes aussi-bien que toutes les galères qu'on avoit prises, étant pleines d'habits et

(1) Χαίρετε, χαίρομεν. Je n'ai pu rendre en françois la vivacité du grec.

* C'étoit la déesse chargée de venger les injustices.

de meubles magnifiques, et de toutes sortes de richesses sans nombre, non-seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent.

Dès que le jour de la pleine lune fut passé, les Lacédémoniens se mirent en chemin avec deux mille hommes, et ayant fait toute la diligence possible, ils arrivèrent dans l'Attique après une marche forcée de trois jours, où ils firent 1200 stades de chemin, c'est-à-dire 70 lieues (Isocrate. in Panegyr., pag. 113). La bataille avoit été donnée la veille. Ils ne laissèrent pas d'aller jusqu'à Marathon, dont ils virent les campagnes couvertes de corps morts et de richesses. Après avoir félicité les Athéniens sur l'heureux succès de la bataille, ils retournèrent dans leur pays.

Une vaine et ridicule superstition les empêcha d'avoir part à l'action la plus glorieuse dont il soit parlé dans l'histoire. Car il est presque sans exemple qu'une petite poignée de gens, comme étoient les Athéniens, non-seulement ait tenu tête à une armée aussi nombreuse que celle des Perses, mais l'ait entièrement dissipée et mise en fuite. On est étonné de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville, et l'on est presque tenté de refuser sa croyance à un événement qui paroît si peu vraisemblable, et qui est cependant très-certain. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un général qui sait prendre ses avantages, l'intrépidité de soldats qui ne craignent point la mort, le zèle pour la patrie, l'amour de la liberté, la haine et la détestation de l'esclavage et

de la tyrannie, sentimens naturels aux Athéniens, mais dont la vivacité étoit sans doute beaucoup augmentée en eux par la présence seule d'Hippias, qu'ils redoutoient d'avoir de nouveau pour maître après tout ce qui s'étoit passé.

Platon, en plus d'un endroit (In Menex., p. 239-240. — Et lib. 3, de Leg., pag. 698-699), prend à tâche de relever la journée de Marathon, et il veut qu'on la regarde comme la source et la première cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'est elle qui ôta à la puissance persane cette terreur qui la rendoit si formidable, et qui faisoit tout plier devant elle; qui apprit aux Grecs à connoître leurs forces, à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avoit de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la victoire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes; qui mit dans tout son jour la gloire qu'il y a à sacrifier sa vie pour le salut de la patrie, et pour la conservation de la liberté; qui les remplit enfin, pendant toute la suite des siècles, d'une noble émulation et d'un vif désir d'imiter leurs ancêtres, et de ne point dégénérer de leur vertu. Car, dans toutes les occasions importantes, on leur remettoit devant les yeux Miltiade et sa troupe invincible, c'est-à-dire, une petite armée de héros, dont le courage intrépide avoit fait tant d'honneur à Athènes.

On rendit aux morts sur-le-champ tout l'honneur qui leur étoit dû (Pausan. in Attic. p. 60 et 61). On leur érigea à tous, dans le lieu même

où la bataille s'étoit donnée, d'illustres monumens, où leurs noms et celui de leurs tribus étoient marqués. On en construisit trois séparément, l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Platéens, et un troisième pour les esclaves qu'on avoit armés dans cette occasion. Dans la suite on y ajouta le tombeau de Miltiade.

Je ne dois pas omettre ici la réflexion de Cornélius Népos l'historien (In Milt. c. 6.), sur ce que firent les Athéniens pour honorer la mémoire de leur général. Autrefois, dit-il, en parlant des Romains, nos ancêtres récompensoient la vertu par des marques de distinction peu fastueuses, mais qu'ils accordoient rarement, et qui, par cette raison-là même, étoient d'un grand prix; au lieu que maintenant qu'elles sont prodiguées, on n'en fait nul cas. Il en a été ainsi, ajoute-t-il, parmi les Athéniens. Tout l'honneur qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athènes et de toute la Grèce, fut que, dans le tableau où les Athéniens firent peindre la bataille de Marathon, on le représenta à la tête des dix chefs, exhortant les soldats, et leur donnant l'exemple. Mais ce même peuple, dans les siècles postérieurs, devenu plus puissant, et corrompu par les flatteries de ses orateurs, décerna trois cents statues à Démètre de Phalère.

Plutarque fait la même réflexion (In Præc. de rep. ger., pag. 820.), il remarque sagement que (1)

(1) Οὐ γὰρ μισθὸν εἶναι δεῖ τῆς πράξεως, ἀλλὰ σύμβολον, τὴν τιμὴν, ἵνα καὶ διαμένῃ πολὺν χρόνον.

l'honneur qu'on rend aux grands hommes, ne doit pas être regardé comme la récompense de leurs belles actions; mais simplement comme la marque de l'estime qu'on en fait, dont on veut par-là perpétuer le souvenir. Ce n'est donc pas la richesse ni la magnificence des monumens publics qui en fait le prix, ni qui les rend durables, mais la sincère reconnoissance de ceux qui les érigent. Les trois cents statues de Démètre de Phalère furent toutes renversées de son vivant même, et le tableau où le courage de Miltiade étoit représenté, subsista plusieurs siècles après lui.

Ce tableau étoit placé à Athènes dans une galerie (Plin. lib. 35, cap. 9.), qui étoit ornée et enrichie de différentes peintures, toutes excellentes, et de la main des meilleurs maîtres, et qui, pour cette raison, fut appelé *Pécile*, Ποικίλη; d'un mot grec qui signifie *variée*. Le célèbre Polygnote, qui étoit de l'île de Thasos, l'un des premiers peintres de son temps, avoit peint ce tableau, du moins pour la plus grande partie; et comme il se piquoit d'honneur, il étoit plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt; il l'avoit fait gratuitement, et sans vouloir en tirer aucune récompense. Athènes le paya en une monnoie qui étoit de son goût, en lui décernant, par l'ordre des amphictyons, un logement public dans la ville, où il pourroit demeurer tant qu'il lui plairoit.

La reconnoissance des Athéniens à l'égard de Miltiade (Herod. lib. 6, cap 132-136.) ne fut pas de longue durée. Après la bataille de Marathon (Corn. Nep. in Milt., cap. 7-8), il avoit de-

mandé et obtenu une flotte de soixante et dix vaisseaux, pour aller punir et soumettre les îles qui avoient favorisé les barbares. Il en subjugua plusieurs : mais ayant mal réussi dans l'île de Paros, et sur un faux bruit de l'arrivée de la flotte ennemie, s'étant cru obligé de lever le siége qu'il avoit mis devant la principale ville, où il avoit reçu une blessure fort dangereuse, il revint à Athènes avec sa flotte, et il y fut appelé en jugement par un citoyen commé Xanthippe, qui l'accusa d'avoir levé ce siége par trahison, et après avoir reçu de grandes sommes du roi des Perses. Quelque peu de vraisemblance qu'eût cette accusation, elle prévalut contre le mérite et l'innocence de Miltiade. Il fut condamné à perdre la vie (Plat. in Gorg., pag. 516), et à être jeté dans le barathre, qui étoit le lieu où l'on précipitoit les coupables convaincus des plus grands crimes. Le magistrat s'opposa à l'exécution d'un jugement si inique. Toute la grâce qu'on fit au libérateur de la patrie, fut de commuer la sentence de mort en une amende de cinquante mille écus (50 talens), qui étoit la somme où montoient les frais de la flotte qu'on avoit équipée sur ses remontrances et ses avis. Comme il étoit hors d'état de la payer, il fut mis en prison, et y mourut de la blessure qu'il avoit reçue à Paros. Cimon, son fils, qui étoit alors fort jeune, signala en cette occasion sa piété, comme nous verrons dans la suite qu'il signalera son courage. Il acheta la permission d'ensevelir le corps de son père, en payant pour lui les cinquante mille

écus auxquels il avoit été condamné, somme qu'il ramassa du mieux qu'il put dans la bourse de ses parens et de ses amis.

Cornélius Népos remarque que ce qui engagea principalement les Athéniens à en user ainsi à l'égard de Miltiade, fut son mérite même et sa grande réputation, qui fit craindre au peuple, délivré assez récemment du joug de la servitude sous Pisistrate, que celui-ci, qui avoit été autrefois tyran dans la Chersonnèse, ne voulût le devenir à Athènes. Ainsi, il aima mieux punir un innocent (1), que d'avoir toujours devant les yeux un tel sujet de crainte. C'est ce même principe qui établit l'ostracisme à Athènes. J'ai rapporté ailleurs (Man. d'étud. t. 3) les raisons les plus plausibles sur lesquelles pouvoit être fondé l'ostracisme. Mais il est difficile d'excuser pleinement une si étrange politique, à qui tout mérite devient suspect, et qui convertit la vertu même en crime. Heureuse république, s'écrie Valère Maxime (Val. Max. lib. 5, cap. 3) en parlant de l'exil d'Aristide, qui a pu, après un si indigne traitement fait au plus homme de bien qu'elle ait jamais eu, trouver encore des citoyens attachés avec zèle et fidélité à son service! *Felices Athenas, quæ post illius exilium invenire aliquem aut virum bonum, aut amantem sui civem potuerunt; cum quo tunc ipsa sanctitas migravit!*

(1) Hæc populus respiciens, maluit eum innoxium plecti, quàm se diutiùs esse in timore.

§ VIII. *Darius songe à porter la guerre contre l'Egypte et contre la Grèce. Il est prévenu par la mort. Dispute entre deux de ses fils pour la royauté. Xerxès est élu roi.*

QUAND Darius apprit la défaite de son armée à Marathon (Herod. lib. 7, cap. 1), il entra dans une grande colère; et ce mauvais succès, loin de le décourager et de le détourner de la guerre contre la Grèce, ne fit que l'animer à la poursuivre et à la pousser avec plus de vigueur, pour se venger en même temps et de l'incendie de Sardes, et de la honte reçue à Marathon. Ainsi, résolu de marcher en personne avec toutes ses forces, il envoya ordre à tous ses sujets, dans toutes les provinces de son empire, de s'armer pour cette expédition.

Après avoir employé trois ans à ces préparatifs, il eut à soutenir une nouvelle guerre par la révolte de l'Egypte. Il paroîtroit, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile (lib. 1, p. 54 et 85), que Darius y alla lui-même pour l'apaiser, et en vint à bout. Cet historien raconte que ce prince voulant y faire mettre sa statue avant celle de Sésostris, le grand-prêtre des Égyptiens lui représenta qu'il n'avoit pas encore égalé la gloire de ce conquérant, et que le roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Egyptien, répondit qu'il travailleroit à la surpasser. Diodore ajoute que Darius, détestant la cruauté impie dont Cambyse, son prédécesseur, avoit usé en Egypte, témoigna beaucoup de

respect pour les dieux et pour leurs temples, qu'il eut plusieurs entretiens avec les prêtres Egyptiens sur ce qui regarde la religion et le gouvernement, et qu'ayant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens rois traitoient leurs sujets, il s'étoit appliqué, après son retour en Perse, à se former sur leur modèle. Mais Hérodote (lib. 6, cap. 2), plus digne de foi en cela que Diodore, marque seulement que ce prince, résolu de punir tout à la fois ses sujets révoltés, et de se venger de ses anciens ennemis, se détermina à leur faire la guerre en même temps; et à tomber lui-même en personne sur la Grèce avec le gros de ses troupes, pendant qu'il en emploieroit une autre partie pour réduire l'Egypte.

Selon un ancien usage des Perses (ibid. cap. 2 et 3), il n'étoit point permis à leur roi d'aller à la guerre, sans avoir nommé celui qui devoit monter sur le trône après lui; coutume sagement établie pour ne point exposer l'état aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du successeur, les inconvéniens de l'anarchie, et les cabales des divers prétendans. Darius, avant que de s'engager dans l'expédition contre la Grèce, se crut obligé de satisfaire à cette loi, d'autant plus qu'il étoit avancé en âge, et qu'il y avoit une dispute entre deux de ses enfans au sujet de la succession à l'empire, qui pourroit exciter une guerre civile après sa mort, s'il laissoit ce différend indécis. Darius avoit trois fils de sa première femme, fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne, et quatre autres d'Atosse,

fille de Cyrus, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choisi pour roi. Artabazane, appelé par Justin Artémène, étoit l'aîné des premiers, et Xerxès des seconds. Artabazane alléguoit en sa faveur, qu'étant l'aîné de tous ses frères, la coutume et l'usage de toutes les nations lui adjugeoient la succession préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit qu'il étoit fils de Darius par Atosse, fille de Cyrus, qui avoit fondé l'empire des Perses, et qu'il étoit plus juste que la couronne de Cyrus tombât à un de ses descendans qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Démarate, roi de Lacédémone, qui, après avoir été déposé injustement par ses sujets, vivoit alors en exil à la cour de Perse, lui suggéra secrètement une autre raison : c'est qu'Artabazane étoit à la vérité le fils aîné de Darius, mais que lui, Xerxès, étoit le fils aîné du roi; qu'ainsi Artabazane étant né lorsque son père n'étoit encore qu'homme privé, il ne pouvoit prétendre, par son droit d'aînesse, qu'à ses biens propres; mais que, pour lui, étant le fils aîné du roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenoit. Il appuya cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appeloient à la succession du royaume que les enfans qui étoient nés depuis que leur père étoit roi. La succession fut adjugée à Xerxès.

Justin, aussi-bien que Plutarque (lib. 2, c. 10. —Plut. de Frat. amore, p. 488), place cette dispute après la mort de Darius. L'un et l'autre font remarquer la sage conduite de ces deux frères dans une conjoncture si delicate. Selon cette autre

manière de rapporter le même fait, Artabazane étoit absent quand le roi mourut. Xerxès prit aussitôt toutes les marques de la royauté et en exerça les fonctions. Dès que son frère fut arrivé, il quitta le diadème et la tiare, qu'il portoit d'une manière qui ne convenoit qu'au roi, alla au-devant de lui, et le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différend, Artabane, leur oncle, et de s'en rapporter, sans appel, à son jugement. Pendant tout le temps que dura cette dispute (1), les deux frères se donnèrent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présens, et se donnant même des repas, d'où l'estime et la confiance mutuelle écartoit de part et d'autre toute crainte et tout soupçon, et y faisoit régner une joie pure et une pleine sécurité : spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Justin, de voir que pendant que la plupart des frères se disputent presque à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient avec une modération si tranquille un jugement qui devoit décider du plus grand empire qui fût dans l'univers. Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même, son frère se prosterna devant

(1) Adeò fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit; ipsoque litis tempore invicem munera miserint; jucunda quoque inter se non solùm, sed credula convivia habuerint; judicium quoque ipsum sine arbitris, sine convicio fuerit. Tantò moderatiùs tùm fratres inter se regna maxima dividebant, quàm nunc exigua patrimonia partiuntur. (Justin.)

lui, le reconnoissant pour son maître, et le plaça de sa propre main sur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'âme véritablement royale, et infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts n'étoit point l'effet d'une adroite politique, qui sait dissimuler dans l'occasion et se faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher. C'étoit respect pour les lois, vraie affection pour un frère, et indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes, et arme souvent les plus proches les uns contre les autres. Pour lui, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à son service dans la bataille de Salamine.

En quelque temps que cette dispute doive être placée (Herod. lib. 6, cap. 4), il est constant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditoit, l'une contre l'Egypte, et l'autre contre la Grèce, et qu'il fut prévenu par la mort. Il avoit régné trente-six ans.

Ce prince avoit d'excellentes qualités, mais qui étoient mêlées de plusieurs défauts, et l'empire se sentit des unes et des autres; car telle est la condition des rois (1) : ils ne vivent et n'agissent point pour eux seuls. Tout ce qu'ils font, soit en bien, soit en mal, ils le font pour leurs peuples, et leurs intérêts sont inséparables. On voyoit en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence,

(1) Ita nati estis, ut bona malaque vestra ad remp. pertineant. (Tacit. l. 4, c. 8.)

de bonté pour les peuples : il aimoit la justice et respectoit les lois : il estimoit le mérite, et le récompensoit : il n'étoit point jaloux de son rang ni de son autorité, jusqu'à exiger des respects forcés et à se rendre presque inaccessible : quelque habile qu'il fût par lui-même, il écoutoit les avis et savoit en profiter; c'est de lui que l'écriture sainte dit qu'il ne faisoit rien sans consulter les sages de sa cour : *Interrogavit sapientes. . . et illorum faciebat cuncta consilia* (Esth. 1, c. 13) : il payoit de sa personne dans les combats, où il gardoit toujours son sang-froid (Plut. in Apophthegm., p. 172) et il disoit de lui-même que le danger le plus vif et le plus pressant ne servoit qu'à augmenter son courage et sa prudence : enfin il y a eu peu de princes plus habiles que lui dans l'art de régner, et plus expérimentés dans la guerre. La gloire de conquérant, si c'en est une véritable, ne lui manqua pas. Car non-seulement il rétablit et affermit entièrement l'empire de Cyrus, qui avoit été fort ébranlé par Cambyse et par le mage, il y ajouta encore plusieurs grandes et riches provinces, et en particulier les Indes, la Thrace, la Macédoine, et les îles qui baignent les côtes de l'Ionie.

Mais quelquefois ces bonnes qualités faisoient place à des défauts tout opposés. Reconnoît-on la bonté et la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à ce père infortuné qui, de trois fils qu'il avoit, le pria de lui en laisser un pendant que les autres le suivroient dans ses campagnes? Y eut-il jamais occasion où le conseil fût plus né-

cessaire que dans le dessein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes? et pouvoit-on lui en suggérer un plus sage que celui que lui donna son frère? il ne l'écouta pas. Paroît-il dans toute cette expédition aucune marque de sagesse, ou de prudence? et n'y voit-on pas partout un prince enivré de sa grandeur, qui croit que rien ne lui peut résister, et en qui la folle ambition de se signaler par une conquête extraordinaire étouffe tout ce qu'il avoit montré jusque-là de bon sens, de jugement, d'habileté même dans la guerre?

Ce qui fait la solide gloire de Darius, c'est d'avoir été choisi de Dieu même, aussi-bien que Cyrus, pour être l'instrument de ses miséricordes sur son peuple, le protecteur déclaré des Israélites, et le restaurateur du temple de Jérusalem. On en peut voir l'histoire dans Esdras, et dans les prophètes Aggée et Zacharie.

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE XERXÈS JOINTE A CELLE DES GRECS.

Le règne de Xerxès n'a été que de douze ans, mais il est rempli de grands evènemens.

§. I. *Xerxès, après avoir réduit l'Egypte, se prépare à porter la guerre contre les Grecs. Il tient conseil. Sage discours d'Artabane. La guerre est résolue.*

An. M. 3519. Av. J. C. 485. = Xerxès étant monté sur le trône (Herod. lib. 7, cap. 5. — Jo-

seph. Antiq. lib. 11, cap. 5), employa la première année de son règne à continuer les préparatifs que son père avoit commencés pour la réduction de l'Egypte. Il confirma aux Juifs de Jérusalem tous les priviléges qui leur avoient été accordés par son père, et particulièrement celui qui leur assignoit le tribut de Samarie pour se fournir de victimes dans le culte qu'ils rendoient à Dieu dans son temple.

La seconde année de son règne (Herod. lib. 7, cap. 7), il marcha contre les Egyptiens; et après avoir vaincu et subjugué ces rebelles, il appesantit le joug de leur servitude; et ayant donné le gouvernement de cette province à son frère Achémène, il revint vers la fin de l'année à Suse.

An. M. 3520. Av. J. C. 484. = Le fameux historien Hérodote naquit cette année à Halicarnasse en Carie (Aul. Gel. lib. 15, cap. 23). Car il avoit 53 ans lorsque la guerre du Péloponnèse commença.

Xerxès, enflé du succès qu'il avoit eu contre les Egyptiens (Herod. lib. 7, cap. 8-18), résolut de faire la guerre aux Grecs. (Il ne prétendoit plus (Plut. in Apophth. pag. 173), disoit-il, qu'on achetât pour lui des figues de l'Attique qui étoient excellentes, et ne vouloit en manger que lorsque le pays lui appartiendroit.) Avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son conseil, et prendre les avis de tout ce qu'il y avoit de plus grands et de plus illustres personnages à sa cour. Il leur proposa le dessein qu'il avoit de porter

la guerre contre la Grèce. Ses motifs étoient, le désir d'imiter ses prédécesseurs, qui tous avoient illustré leur nom et leur règne par de nobles entreprises; l'obligation où il étoit de venger l'insolence des Athéniens, qui avoient osé attaquer Sardes, et l'avoient réduite en cendres; la nécessité de réparer l'affront reçu à la bataille de Marathon; l'espérance des grands avantages qu'on pourroit tirer de cette guerre, qui entraîneroit après elle la conquête de l'Europe, le plus riche et le plus fertile pays qui fût dans l'univers. Il ajoutoit que cette guerre avoit déjà été résolue par son père Darius, dont il ne faisoit que suivre et exécuter les intentions; et il finit en promettant de grandes récompenses à ceux qui s'y distingueroient par leur valeur.

Mardonius, le même qui sous Darius avoit si mal réussi, mais que ses mauvais succès n'avoient pas rendu plus sage ni moins ambitieux, et qui désiroit extrêmement d'avoir le commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever Xerxès au-dessus de tous les rois qui l'avoient précédé et de tous ceux qui devoient le suivre. Il montra l'indispensable nécessité de venger l'injure faite au nom persan il décria les Grecs comme des peuples lâches et timides, sans courage, sans force, sans expérience de la guerre. Il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avoit faite de la Macédoine, qu'il exagéra avec des termes pleins de faste et de vanité, montrant qu'il n'avoit trouvé aucune résistance. Il ne craignoit pas d'assurer qu'aucun

peuple de la Grèce n'oseroit venir à la rencontre de Xerxès, qui marchoit avec toutes les forces de l'Asie; et que, s'ils avoient la témérité de se présenter devant lui, ils apprendroient à leurs dépens que les Perses étoient les peuples de la terre les plus guerriers et les plus courageux.

Comme on s'aperçut que ce discours flatteur plaisoit extrêmement au roi, personne, dans le conseil, n'osoit le contredire, et tous gardoient le silence. C'étoit une suite presque inévitable de la manière dont Xerxès s'étoit expliqué. Un prince sage, quand il propose une affaire dans son conseil, et qu'il désire sincèrement qu'on lui dise la vérité, a une extrême attention à cacher ses propres sentimens, pour ne point gêner ceux des autres, et pour leur laisser une entière liberté. Xerxès, au contraire, avoit marqué ouvertement son penchant, ou plutôt sa détermination pour la guerre. Quand cela est ainsi, les flatteurs, qui sont artificieux, empressés à s'insinuer et à plaire, toujours prêts à entrer dans les passions de celui qui consulte, ne manquent pas d'appuyer son sentiment par des raisons spécieuses et plausibles; pendant que ceux qui seroient capables de donner de bons conseils sont retenus par la crainte, y ayant peu de courtisans qui aiment assez le prince, et qui soient assez courageux pour oser lui déplaire en combattant son goût.

Les louanges excessives que Mardonius donnoit à Xerxès, langage ordinaire des flatteurs, auroient dû le lui rendre suspect, et lui faire craindre que ce seigneur, sous une apparence de

zèle pour sa gloire, ne cachât son ambition, et le désir violent qu'il avoit de commander l'armée; mais ces paroles douces et flatteuses, qui se glissent comme un serpent sous les fleurs, loin de déplaire aux princes, les charment et les entraînent. Ils ne savent pas qu'on ne les loue que parce qu'on les croit foibles, et assez vains pour se laisser tromper par des louanges disproportionnées à leurs mérites et à leurs actions.

Voilà ce qui ferma la bouche à tous ceux qui étoient dans le conseil. Dans ce silence général, Artabane, oncle de Xerxès, prince recommandable par son âge et par sa prudence, eut le courage de prendre la parole. « Grand roi, dit-il en s'adressant à Xerxès, souffrez que je vous dise ici « mon sentiment avec la liberté qui convient à « mon âge et à vos intérêts. Quand Darius, votre « père et mon frère, songea à porter la guerre « contre les Scythes, je fis tout mon possible pour « l'en détourner. Vous savez ce que lui coûta « cette entreprise, et quel en fut le succès. Les « peuples que vous allez attaquer sont infiniment plus à craindre que les Scythes. Les « Grecs passent pour être et sur mer et sur terre « les meilleures troupes qu'il y ait. Si les Athéniens seuls ont pu défaire l'armée nombreuse « commandée par Datis et par Artapherne, que « faut-il attendre de tous les peuples de la Grèce « réunis ensemble? Vous songez à passer d'Asie « en Europe en jetant un pont sur la mer. Et « que deviendrons-nous, si les Athéniens vainqueurs font avancer leur flotte vers ce pont, et

« le rompent? Je tremble encore quand je pense « que, dans l'expédition de Scythie, on fit dé- « pendre la vie du roi votre père et le salut de « toute l'armée de la bonne foi d'un seul homme, « et que, si Hystiée, le Milésien, eût, comme on « l'y exhorta fortement, rompu le pont qu'on « avoit jeté sur le Danube, c'en étoit fait de « l'empire persan. Ne vous exposez point, sei- « gneur, à un pareil danger, d'autant plus que « rien ne vous y oblige. Prenez du temps pour y « réfléchir. Quand on a délibéré mûrement sur « une affaire, quel qu'en soit le succès, on n'a « rien à se reprocher. La précipitation, outre « qu'elle est imprudente, est presque toujours « malheureuse et suivie de funestes effets. Sur- « tout, grand prince, ne vous laissez point éblouir « ni par le vain éclat d'une gloire imaginaire, ni « par le pompeux appareil de vos troupes : ce « sont les arbres les plus élevés qui ont le plus à « craindre de la foudre. Comme Dieu seul est « grand (1), il est ennemi de l'orgueil, et il se « plaît à abaisser tout ce qui s'élève; et souvent « les plus nombreuses armées fuient devant une « poignée d'hommes, parce qu'il remplit ceux- « ci de courage, et jette là terreur parmi les « autres. »

Après qu'Artabane eut ainsi parlé au roi, il se tourna vers Mardonius, et lui reprocha le peu de

(1) Φιλεῖ ὁ θεὸς τὰ ὑπερέχοντα πάντα κολούειν... οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ἄλλον μέγα ὁ θεὸς, ἢ ἑωϋτόν

sincérité ou de jugement qu'il avoit fait paroître en donnant au roi une idée des Grecs entièrement contraire à la vérité, et le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perses dans une guerre qu'il ne souhaitoit que par des vues d'ambition et d'intérêt. « Au reste, ajouta-t-il, si « l'on conclut pour la guerre, que le roi, dont la « vie nous est chère, demeure en Perse; et pour « vous, puisque vous le désirez si fortement, « marchez à la tête des armées les plus nom- « breuses que vous aurez pu amasser. Cependant « qu'on mette quelque part en dépôt vos enfans « et les miens, pour répondre du succès de la « guerre. S'il est favorable, je consens que mes * « enfans soient mis à mort; mais s'il est tel que « je le prévois, je demande que vos enfans, et « vous-même à votre retour, soyez traités comme « le mérite le téméraire conseil que vous donnez « à votre maître. »

Xerxès, qui n'étoit pas accoutumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur. « Remer- « ciez les dieux, dit-il à Artabane, de ce que « vous êtes le frère de mon père, sans quoi vous « porteriez dans le moment même la juste peine « de votre audace. Mais je vous en punirai autre- « ment, en vous laissant ici parmi les femmes, « à qui vous ressemblez par votre lâche timidité, « pendant qu'à la tête de mes troupes, je mar- « cherai où mon devoir et la gloire m'appellent. »

* Pourquoi falloit-il que les enfans fussent punis de la faute de leurs pères?

Le discours d'Artabane étoit très-mesuré et très-respectueux : cependant Xerxès en fut extrêmement choqué. C'est le malheur des princes gâtés par la flatterie (1) de trouver sec et austère tout ce qui est sincère et ingénu, et de traiter de hardiesse séditieuse tout conseil libre et généreux. Ils ne font pas réflexion qu'un homme de bien même n'ose jamais leur dire tout ce qu'il pense, ni leur découvrir la vérité toute entière, surtout dans les choses qui peuvent leur être désagréables ; et que le plus pressant besoin qu'ils aient, c'est de trouver un ami sincère et fidèle qui ne leur cache rien. Un prince se doit croire trop heureux, quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état, et, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, (2) l'instrument de la royauté le plus nécessaire et le plus rare.

Xerxès le reconnut dans l'occasion dont il s'agit. Quand son premier emportement de colère fut passé, et que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différens avis qu'on lui avoit donnés, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter de paroles son oncle, et il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse et son peu d'expérience l'avoient fait man-

(1) Ita formatis principum auribus, ut aspera quæ utilia, nec quicquam nisi jucundum et lætum accipiant. (Tacit. Hist. l. 3, c. 56.)

(2) Nullum majus boni imperii instrumentum, quàm bonos amicos. (Tacit. Hist. l. 4, c. 7.)

quer à ce qu'il devoit à un prince aussi respectable qu'étoit Artabane, et par son âge et par sa sagesse : qu'il se rangeoit de son avis, malgré un songe qu'il avoit eu la nuit, ou un fantôme l'avoit vivement exhorté à entreprendre cette guerre. Tous ceux qui composoient le conseil furent ravis d'entendre ce discours, et témoignèrent leur joie en se prosternant tous devant le roi, et relevant tous à l'envi la gloire de cette démarche, sans que de telles louanges pussent être suspectes car on discerne aisément (1) si celles qu'on donne aux princes partent du cœur et naissent de la vérité, ou si elles ne sont que sur les lèvres, et un pur effet de la flatterie. Cet aveu si sincère et si humiliant, loin de leur paroître une foiblesse dans Xerxès, fut regardée comme l'effort d'une grande âme, qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Ils admirèrent d'autant plus la noblesse de cette démarche, qu'ils savoient que les princes, élevés comme Xerxès dans une vaine hauteur et une fausse gloire, ne veulent jamais avoir tort, et n'emploient pour l'ordinaire leur autorité qu'à soutenir avec fierté les fautes qu'ils ont faites par ignorance ou par imprudence. On peut dire qu'il est plus glorieux de se relever ainsi que de n'être jamais tombé. En effet, rien n'est plus grand, ni en même temps plus rare que de voir un roi puissant, et dans le temps de sa plus grande prospé-

(1) Nec occultum est quandò ex veritate, quandò adumbratâ lætitiâ, facta imperatorum celebrantur. (Tac. Ann. l. 4, c. 31.)

rité, reconnoître ses fautes quand il lui arrive d'en faire, sans chercher ni prétextes ni excuses pour les couvrir; rendre hommage à la vérité, lors même qu'elle le condamne; et laisser à des princes faussement délicats sur la grandeur, la honte d'être toujours pleins de défauts et de n'en jamais convenir.

La nuit suivante, le même fantôme, si l'on en croit Hérodote, se montra encore au roi, ajoutant au premier discours qu'il avoit tenu de nouvelles menaces. Xerxès en fit part à son oncle, et, pour reconnoître si ce songe venoit des dieux ou non, il le pressa vivement de se revêtir des habits royaux, de monter sur le trône, et de passer ensuite la nuit dans son lit à sa place. Artabane lui parla très-sensément sur la vanité des songes, puis venant à ce qui le regardoit personnellement : « J'estime presque également, dit-il, « de bien penser par soi-même *, et de se ren- « dre docile aux bons avis d'un autre. Vous avez « ces deux qualités, grand prince; et si vous « suiviez votre naturel, vous ne vous porteriez « qu'à des sentimens de sagesse et de modération. « Il n'y a que les discours empoisonnés des flat- « teurs qui vous poussent à des partis violens **,

* Cette pensée est dans Hésiode, *Opera et dies*, v. 293. (Cic. pour Cluent. n. 84; et Tit.-Liv. liv. 22, n. 29.) Sæpè ego audivi, milites, eum primum esse virum, qui ipse consulat quid in rem sit; secundùm eum, qui benè monenti obediat; qui nec ipse consulere, nec alteri parere sciat, eum extremi ingenii esse.

** Cette pensée est aussi dans Tite-Live, liv. 28, n. 27.

« comme la mer, tranquille par elle-même, « n'est troublée que par une impression étrangère. « Au reste, ce qui m'a affligé dans le discours que « vous avez tenu à mon égard n'a pas été mon « injure personnelle, mais le tort que vous vous « faisiez à vous-même par votre mauvais choix « entre deux conseils qu'on vous donnoit, reje- « tant celui qui vous portoit à des sentimens de « modération et d'équité, et embrassant l'autre, « qui ne tendoit au contraire qu'à nourrir l'or- « gueil et à irriter l'ambition. »

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du roi, et y eut la même vision qu'avoit eue Xerxès, c'est-à-dire qu'en dormant il vit un homme qui lui faisoit de violens reproches, et qui le menaçoit des plus grands malheurs, s'il continuoit de s'opposer au dessein du roi. Il céda pour lors et se rendit, croyant qu'il y avoit en cela quelque chose de divin, et la guerre contre les Grecs fut résolue. Je rapporte les choses telles que je les trouve dans Hérodote.

Xerxès soutint mal cette gloire dans la suite. Nous ne verrons en lui que de courtes lueurs de sagesse et de raison qui brillent un moment, et font place aux excès les plus condamnables. On peut juger par-là qu'il avoit un bon fonds et un naturel heureux : mais les qualités les plus excellentes sont bientôt gâtées et corrompues par le poison de la flatterie et par celui de la puissance souveraine et sans bornes : *Vi dominationis convulsus.* (Tacit.)

C'est un beau sentiment dans un ministre,

d'être moins touché de l'affront qu'on lui fait que du tort qu'on faisoit à son maître en lui donnant un funeste conseil.

Le conseil de Mardonius étoit funeste, en ce que, comme le remarque Artabane, il n'étoit propre qu'à nourrir et à augmenter dans le prince une pente à la hauteur et à la violence, qui ne lui étoit déjà que trop naturelle, ὕβριν αὐξέσης; et (1) en ce qu'il accoutumoit son esprit à porter toujours ses désirs au-delà de sa fortune présente, à vouloir toujours aller en avant, et à ne mettre aucunes bornes à son ambition. C'est la passion (2) de ceux qu'on appelle conquérans, et qu'on nommeroit à plus juste titre, avec l'écriture sainte, brigands des nations (prædones gentium. Jerem. 4, 7). Parcourez, dit Sénèque, toute la suite des rois de Perse, en trouverez-vous quelqu'un qui se soit arrêté de lui-même dans sa course, qui ait été content de ses premières conquêtes, et que la mort n'ait pas surpris formant encore quelque nouveau projet? et cette disposition ne doit

(1) Ὡς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζεσθαι αἰεὶ ἔχειν τοῦ παρέοντος.

(2) Nec hoc Alexandri tantùm vitium fuit, quem per Liberi Herculisque vestigia felix temeritas egit; sed omnium, quos fortuna irritavit implendo. Totum regni persici stèmma percense: quem invenies, cui modum imperii satietas fecerit? qui non vitam in aliqua ulteriùs procedendi cogitatione finierit? Nec id mirum est. Quicquid cupiditati contigit, penitùs hauritur et conditur: nec interest quantùm eo, quod inexplebile est, congeras. (Senec. l. 7, de Benef. c. 5)

pas étonner, ajoute-t-il : car l'ambition est un gouffre et un abîme sans fond, où tout se perd, et où l'on entasse en vain des provinces et des royaumes, sans en pouvoir remplir le vuide.

§. II. *Xerxès se met en marche, et passe d'Asie en Europe en traversant le détroit de l'Hellespont sur un pont de bateaux.*

An. M. 3523. Av. J. C. 481. = La guerre étant résolue (Diod. l. 11, p. 1 et 2), Xerxès, pour ne rien ometire de ce qui pouvoit faire réussir son dessein, entra en confédération avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors en Occident, et convint avec eux que, pendant que les Perses attaqueroient la Grèce, les Carthaginois tomberoient sur les nations grecques qui étoient en Sicile et en Italie, pour les empêcher de venir au secours des autres Grecs. Les Carthaginois élurent pour général Amilcar, qui ne se contenta pas de lever autant de troupes qu'il put en Afrique, mais, avec l'argent que Xerxès lui avoit envoyé, engagea à son service un grand nombre de soldats tirés d'Espagne, de Gaule et d'Italie; de sorte qu'il assembla une armée de trois cent mille hommes, et des vaisseaux à proportion, pour exécuter les projets de la ligue.

Ainsi Xerxès, conformément à la prédiction de Daniel (1), *ayant par sa puissance et par ses*

(1) Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside; et quartus (id est Xerxes) ditabitur opibus nimiis super omnes : et cùm invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversùm regnum Græciæ. (Dan. c. 11, v. 2.)

grandes richesses soulevé contre le royaume de la Grèce tous les peuples du monde alors connu, c'est-à-dire, tout l'Occident sous le commandement d'Amilcar (Herod. lib. l. 7, c. 26), et tout l'Orient sous le sien propre, partit de Suse pour commencer la guerre l'an cinquième de son règne (an. m. 3524. av. J. C. 480), qui étoit le dixième depuis la bataille de Marathon, et marcha vers Sardes, où étoit le rendez-vous de l'armée de terre, pendant que celle de mer s'avançoit aussi le long des côtes de l'Asie mineure vers l'Hellespont.

Il avoit donné ordre qu'on perçât le mont Athos (ibid., c. 21-24). C'est une montagne de Macédoine, province de la Turquie en Europe, qui s'avance dans l'Archipel en forme de presqu'île. Elle ne tient à la terre que par un isthme d'une demi-lieue. Nous avons déjà vu que la mer en cet endroit étoit fort orageuse, et que les naufrages y étoient fréquens. Ce fut là le prétexte de l'ordre qu'avoit donné Xerxès de couper cette montagne: mais la véritable raison étoit de se signaler par une entreprise extraordinaire, et d'une exécution difficile, comme Tacite le dit de Néron: *Erat incredibilium cupitor.* Aussi Hérodote remarque-t-il que ce travail étoit plus fastueux que nécessaire, puisqu'il auroit pu, à moins de frais, faire transporter ses vaisseaux par-dessus l'isthme, comme c'étoit l'usage de ce temps-là. La fosse qu'il y fit creuser étoit de largeur à y faire passer deux trirèmes de front, c'est-à-dire deux vaisseaux à trois rangs de rames. Ce prince (Plut. de irâ. cohib.,

p. 455), qui avoit la folie de croire qu'il avoit le maître des élémens et de toute la nature, avoit en conséquence écrit une lettre au mont Athos en ces termes, pour lui intimer ses ordres : *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres et des roches qu'ils ne puissent couper : autrement, je te couperai toi-même en entier, et te précipiterai dans la mer.* Il contraignoit en même temps ses travailleurs à force de coups de fouets à avancer l'ouvrage. (Plut. de anim. tranq. p. 470.)

Un voyageur (Bellon. sing. rer. observ, p. 78), qui vivoit du temps de François premier, et qui a composé en latin un livre touchant les faits singuliers, révoque celui-ci en doute, et marque qu'en passant auprès du mont Athos, il n'y a vu aucunes traces du travail dont il est parlé ici.

Nous avons déjà dit que Xerxès s'avançoit vers Sardes (Herod. l. 7, c. 26-29). Au sortir de la Cappadoce, ayant passé le fleuve Halys, il vint à Célène, ville de la Phrygie, près laquelle le Méandre prend sa source. Pythius, Lydien, faisoit sa résidence dans cette ville : c'étoit le prince le plus opulent qui fût alors après Xerxès. Il le reçut avec une magnificence incroyable, et lui offrit tous ses biens pour fournir aux frais de son expédition. Xerxès surpris, et en même temps charmé d'une offre si généreuse, eut la curiosité d'apprendre à quoi montoient donc ses richesses. Ce prince lui répondit, que dans la vue de les lui offrir, il avoit fait un compte exact, et qu'elles

montoient, pour l'argent, à deux mille talens (c'est-à-dire six millions; et pour l'or à deux millions de dariques moins sept mille (c'est-à-dire à quarante millions moins soixante et dix mille livres, en comptant le darique sur le pied de dix livres). Il lui offrit toutes ces sommes, ajoutant que ses revenus lui suffisoient pour l'entretien de sa maison. Xerxès lui marqua une vive reconnoissance, fit une amitié particulière avec lui, et, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, au lieu d'accepter ses offres, il l'obligea de recevoir les sept mille dariques qui manquoient à sa somme pour faire un compte rond.

Après un trait comme celui que je viens de rapporter, qui ne croiroit que la vertu particulière et le caractère personnel de Pythius * auroit été la générosité et le mépris des biens? Cependant c'étoit le prince du monde le plus ménager (Plut. de virt. mulier. p. 262), et qui à une sordide avarice pour lui-même joignoit une dureté inhumaine à l'égard de ses sujets, qu'il occupoit sans cesse à des travaux pénibles et infructueux, en les obligeant de creuser pour lui des mines d'or et d'argent qui se trouvoient dans son domaine. Pendant son absence, fondant tous en larmes, ils portèrent leurs plaintes devant la princesse épouse de Pythius et implorèrent son secours. Elle employa un moyen fort extraordinaire pour faire sentir à son mari, et lui faire toucher au doigt l'injustice et le ridicule de sa conduite. A son retour, elle lui fit servir un

* Il est appelé Pythis dans Plutarque.

repas, magnifique en apparence, mais qui n'étoit rien moins que repas. Entrée, service, rôti, entremets, tout étoit d'or ou d'argent, et le prince, au milieu de ces riches mets et de ces viandes en peinture demeura affamé. Il devina facilement le sens de l'énigme, et comprit que la destination de l'or et de l'argent n'étoit pas le simple spectacle, mais l'usage; et que négliger, comme il faisoit, la culture des terres en occupant tous ses sujets au travail des mines, c'étoit réduire le pays et se réduire soi-même à la famine. Il se contenta donc dans la suite d'y en faire travailler seulement la cinquième partie. C'est Plutarque qui nous a conservé ce fait dans un traité, où il en ramasse beaucoup d'autres pour prouver l'habileté et l'industrie des dames. La fable a voulu marquer le même caractère dans ce qu'elle raconte d'un prince (Midas, roi de Phrygie) qui avoit régné dans le même pays, pour qui tout ce qu'il touchoit se changeoit sur-le-champ en or, selon la demande qu'il en avoit faite aux dieux, et qui par-là courut risque de pérrir de faim.

Ce même seigneur qui avoit fait des offres si obligeantes à Xerxès (Herod. l. 5, c. 38-39. — Sen. de Irâ, l. 3, c. 17), lui ayant demandé en grâce quelque temps après que, de cinq de ses fils qui servoient dans l'armée, il voulût bien lui laisser l'aîné pour être l'appui et la consolation de sa vieillesse, le roi, outré jusqu'à la fureur d'une proposition si raisonnable, fit égorger ce fils aîné sous les yeux de son père, lui faisant entendre que c'étoit par grâce qu'il lui laissoit la vie à lui

et au reste de ses enfans; et ayant fait couper le corps mort en deux parts, qu'on plaça à droite et à gauche, il fit passer au milieu toute son armée, comme pour l'expier par un tel sacrifice. Quel monstre dans la nature qu'un prince de cette sorte ! Quel fond est-il possible de faire sur l'amitié des grands, et sur les protestations les plus vives de services et de reconnoissance ?

De Phrygie, Xerxès arriva à Sardes (Herod. lib. 7, cap. 30-32), où il passa l'hiver. De-là il envoya des hérauts à toutes les villes de la Grèce, excepté à Athènes et à Lacédémone, pour demander qu'on lui donnât l'eau et la terre, ce qui étoit la marque de soumission.

Dès que le printemps fut venu, il partit de Sardes, et tourna sa marche vers l'Hellespont. Quand il y fut arrivé (ibid. cap. 44-46), il voulut se donner le plaisir devoir un combat naval. On lui avoit préparé un trône sur une hauteur. Voyant de là toute la mer chargée de ses vaisseaux, et toute la terre couverte de ses troupes, il sentit d'abord un mouvement secret de joie en mesurant ainsi de ses propres yeux toute l'étendue de sa puissance, et se regardant comme le plus fortuné de tous les mortels ; mais faisant réflexion que de tant de milliers d'hommes il n'en resteroit pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines. Un autre objet auroit mérité plus justement ses larmes, et il auroit dû se faire des reproches d'abréger lui-même ce terme fatal à des millions d'hommes, que sa cruelle ambition alloit faire périr dans une

guerre entreprise sans justice et sans nécessité.

Artabane, qui ne perdoit aucune occasion de se rendre utile au jeune prince, et de lui inspirer des sentimens de bonté pour son peuple, profitant de ce moment où il le trouvoit touché et attendri, lui fit faire une autre réflexion sur les misères qui accompagnent la vie de la plupart des hommes, et qui la leur rendent si triste et si ennuyeuse; et il lui fit sentir en même temps l'obligation d'un prince qui, ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devoit au moins employer tous ses soins à leur en adoucir les peines et les amertumes.

Dans la même conversation (Herod. lib. 7, cap. 47-52), Xerxès demanda à son oncle s'il persévéroit encore dans son premier sentiment, qui étoit de ne point porter la guerre contre la Grèce, supposé qu'il n'eût pas vu les songes qui le lui avoient fait quitter. Celui-ci avoua qu'il n'étoit point sans crainte, et que deux choses l'effrayoient. Hé quoi donc? reprit Xerxès. La terre et la mer, dit Artabane. La terre, car il n'y a point de pays qui puisse nourrir une si nombreuse armée : la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux. Le roi sentit bien la force de ce raisonnement; mais ne pouvant plus reculer, il dit que, dans les grandes entreprises, il ne falloit pas examiner de si près tous les inconvéniens; qu'autrement on n'entreprendroit jamais rien, et que si ses prédécesseurs avoient suivi une politique si scrupuleuse et si timide, l'empire de Perse ne

seroit pas parvenu à ce point de grandeur où on le voyoit.

Artabane lui donna encore un autre avis fort sage, mais qui ne fut pas plus suivi : c'étoit de ne point employer les Ioniens contre les Grecs, dont ils tiroient leur origine, ce qui devoit les lui rendre suspects. Xerxès, après ces discours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur, et le renvoya à Suse, pour veiller en son absence à la garde de l'empire, en le rendant dépositaire de toute son autorité.

Xerxès avoit fait construire à grands frais un pont de bateaux sur la mer (Herod. lib. 7, cap. 33-36), pour faire passer les troupes d'Asie en Europe. L'espace qui sépare les deux continens, appelé autrefois l'Hellespont, et maintenant le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, est de sept stades, c'est-à-dire de plus d'un quart de lieue. Une violente tempête survint tout à coup et rompit le pont. Xerxès, ayant appris à son arrivée cette nouvelle, fut transporté de colère ; et pour se venger d'un si cruel affront, il commanda qu'on jetât dans la mer deux paires de chaînes, comme pour la mettre aux fers, et qu'on lui donnât trois cents coups de fouet, en l'apostrophant ainsi : « O amer et malheureux élément, ton « maître te punit ainsi pour l'avoir outragé sans « raison. Xerxès saura bien, soit que tu le veuilles « ou non, passer à travers tes flots. » Il ne s'en tint pas là, et rendant les entrepreneurs responsables des événemens qui dépendent le moins de la puissance des hommes, il fit couper la tête à

tous ceux qui avoient eu la conduite de l'ouvrage.

On construisit de nouveau deux ponts (Herod. lib. 7, cap. 36), l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage et les bêtes de charge. Xerxès choisit des ouvriers plus habiles que les premiers, et voici comment ils s'y prirent. Ils mirent en travers trois cent soixante vaisseaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardoient le Pont-Euxin ; et du côté qui regarde la mer Egée, ils en mirent trois cent quatorze. Ensuite ils jetèrent dans l'eau de grosses ancres de part et d'autre, pour affermir tous ces vaisseaux contre la violence des vents et contre le courant de l'eau *. Ils laissèrent, du côté de l'orient, trois passages entre les vaisseaux, par où de petites barques pussent aller au Pont-Euxin et en revenir facilement. Après cela ils plantèrent des pieux en terre ferme, avec de gros anneaux, et y attachèrent de part et d'autre six gros cables sur chacun des ponts, deux faits de chanvre, et quatre faits d'une sorte de roseaux, appelés βίβλος, dont on se servoit pour faire des cordages. Il falloit que ceux de chanvre fussent d'une force extraordinaire, puisque chaque coudée pesoit un talent **. Les cables, placés sur la lon-

* Polybe remarque qu'il y a un courant d'eau du lac Mœtis et du Pont-Euxin dans la mer Egée, causé par les fleuves qui vont se rendre dans ces deux mers. (Polyb. l. 4, p. 307, 308.)

** Le talent, pour le poids, étoit de 60 mines, c'est-à-dire de 42 livres de notre poids, et la mine de cent dragmes.

gueur des vaisseaux, alloient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangèrent en travers sur la largeur des vaisseaux, et sur les cables dont il a été parlé, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet usage, et mirent dessus des planches liées et jointes ensemble, pour tenir lieu de sol et de plancher : puis ils couvrirent le tout de terre, et ajoutèrent de côté et d'autre des barrières (c'est ce que nous appelons *des gardes-fous*), afin que les bêtes et les chevaux ne s'épouvantassent point en voyant la mer. Telle fut l construction du fameux pont de Xerxès.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du passage. Dès que les premiers rayons du soleil commencèrent à paroître, on répandit su l'un et l'autre pont des odeurs de toutes sortes et l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès e même temps versa des libations sur la mer, et s tournant vers le soleil, la principale divinité d l'empire, il implora son secours pour l'entrepris qu'il commençoit, et le pria de lui continuer s protection jusqu'à ce qu'il eût fait la conquête entière de l'Europe, et qu'il l'eût toute soumise son empire : après quoi il jeta dans la mer le vas qui avoit servi aux libations, une autre coup d'or et un cimetère persan. L'armée employa sep jours et sept nuits à passer le détroit, ceux qu étoient préposés pour cela faisant avancer le soldats à grands coups de fouets, selon l'usag de la nation, qui n'étoit, à proprement parler qu'un assemblage d'esclaves.

§. III. *Dénombrement de l'armée de Xerxès. Démarate marque librement sa pensée sur l'entreprise de ce prince.*

Xerxès, prenant sa marche au travers de la Chersonèse de Thrace (Herod. lib. 7, cap. 56-99, et 184-187), arriva à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Hèbre, dans la Thrace, où ayant fait camper son armée, et ordonné à la flotte de le suivre le long du rivage, il fit la revue de l'une et de l'autre.

Il trouva son armée de terre qu'il avoit amenée d'Asie forte de dix-sept cent mille hommes de pied, et de quatre-vingt mille chevaux, qui, joints à vingt mille hommes qu'il falloit au moins pour la garde et la conduite des chariots et des chameaux, faisoient en tout dix-huit cent mille hommes. Quand il eut passé l'Hellespont, les nations qui se soumirent à lui fortifièrent son armée de trois cent mille hommes. Ce qui fait en tout, pour l'armée de terre, deux millions cent mille hommes.

Sa flotte, telle qu'elle étoit partie d'Asie, consistoit en douze cent sept vaisseaux de combat, appelés trirèmes, c'est-à-dire, à trois rangs de rames. Chaque vaisseau portoit deux cents hommes originaires du pays qui les avoit fournis, et outre cela trente Perses, ou Mèdes, ou Saces : ce qui faisoit en tout deux cent soixante-dix-sept mille six cent dix hommes. Les peuples d'Europe augmentèrent sa flotte de six vingt vaisseaux, dont chacun portoit deux cents hommes, ce qui en fait

vingt-quatre mille ; et le tout ensemble trois cent un mille six cent dix hommes.

Outre la flotte composée de grands vaisseaux, les petites galères de trente et de cinquante rames, les vaisseaux de transport, ceux qui portoient les vivres, et autres sortes de bâtimens, montoient à trois mille. En mettant dans chacun, l'un portant l'autre, quatre-vingts hommes, cela en faisoit en tout deux cent quarante mille.

Ainsi, quand Xerxès arriva aux Thermopyles, ses forces de terre et de mer faisoient ensemble le nombre de deux millions six cent quarante-un mille six cent dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, et ces autres sortes de gens qui suivent l'armée et qui montoient à un nombre égal. De sorte que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition étoit de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt personnes. C'est le calcul que nous en donne Hérodote ; Plutarque et Isocrate s'accordent avec lui. Diodore de Sicile (l. 11, p. 3), Pline (l. 33, c. 10), Elien (l. 13, c. 3), et d'autres rabattent beaucoup de ce nombre, en quoi ils paroissent moins croyables qu'Hérodote, qui a vécu dans le siècle même où se fit cette expédition, et qui rapporte une inscription mise, par l'ordre des Amphictyons, sur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Thermopyles, laquelle marque qu'ils combattirent contre trois millions d'hommes.

Pour nourrir toutes ces personnes (Herod. l. 7, c. 187), il falloit chaque jour, selon la supputation qu'en fait Hérodote, plus de cent dix mille

trois cent quarante médimnes, mesure qui, selon Budé, vaut six de nos boisseaux, en comptant pour chaque tête un chœnix, qui étoit la portion journalière que les maîtres donnoient à leurs esclaves chez les Grecs. L'histoire ne fait mention d'aucune autre armée aussi nombreuse que celle-ci. De tant de millions d'hommes, nul ne le disputoit à Xerxès pour la beauté du visage, ni pour la grandeur de la taille : foible louange pour un prince quand elle est seule. Aussi Justin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il qu'une si grande armée manquoit de chef : *Huic tanto agmini dux defuit.*

On auroit peine à comprendre comment il étoit possible de trouver des vivres suffisamment pour un si grand nombre de personnes, si l'historien (Herod. lib. 7, cap. 20) ne nous avoit averti que Xerxès avoit employé quatre années entières à faire les préparatifs de cette guerre. Nous avons vu combien il y avoit de vaisseaux de charge, qui côtoyoient toujours l'armée de terre, et il en arrivoit sans doute tous les jours de nouveaux qui mettoient l'abondance dans le camp.

Hérodote (ibid. c. 60) marque la manière dont se fit le calcul de ces troupes, qui étoient presque innombrables. On assembla dix mille hommes, que l'on serra le plus qu'il fut possible ; après quoi l'on décrivit un cercle autour d'eux, et l'on éleva sur ce cercle un petit mur à hauteur de la moitié du corps d'un homme ; on fit passer dans ce même intervalle toute l'armée, et l'on connut par-là à quel nombre elle montoit.

Le même Hérodote marque en détail les différentes armures de toutes les nations qui composoient cette armée. Outre les chefs de chaque nation, qui commandoient chacun les troupes de leur pays, l'armée de terre avoit six généraux persans, savoir : Mardonius, fils de Gobryas; Tirintatechme, fils d'Artabane, et Smerdone, fils d'Otane, tous deux proches parens du roi; Masiste, fils de Darius et d'Atosse; Gergis, fils d'Ariaze; et Mégabise, fils de Zopyre. Les dix mille Perses qu'on appeloit les immortels étoient commandés par Hydarne. La cavalerie avoit ses commandans particuliers.

La flotte avoit aussi quatre généraux persans (Herod. l. 7, c. 89-99). On peut voir dans Hérodote le détail des nations qui la fournirent. Artémise *, reine d'Halicarnasse, qui depuis la mort de son mari gouvernoit pour son fils encore pupille, n'amena avec elle que cinq vaisseaux, mais c'étoient les mieux équipés et les plus lestes de toute la flotte, après ceux des Sidoniens. Elle se distingua dans cette guerre par son courage, et encore plus par sa prudence. Hérodote remarque qu'entre tous les officiers de Xerxès, aucun ne lui donna des conseils si sages que cette reine : mais il ne sut pas en profiter.

Xerxès, ayant fait le dénombrement de ses troupes de terre et de mer, demanda à Démarate s'il croyoit que les Grecs osassent l'attendre. J'ai déjà

* Il ne faut pas confondre cette princesse avec Artémise, femme de Mausole, roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingt-dix ans après cette bataille.

dit que ce Démarate étoit un des deux rois de Lacédémone, qui, ayant été exilé par la faction de ses ennemis, s'étoit réfugié en Perse où il avoit été comblé de biens et d'honneurs. Comme on s'étonnoit un jour qu'un roi se fût laissé exiler (Plut. in Apoph. Lacon. p. 220), et qu'on lui en demandoit la cause: *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la loi est plus forte que les rois*. Il fut fort considéré en Perse. Mais ni l'injustice de ces citoyens, ni les bons traitemens du roi, ne purent lui faire oublier sa patrie (1). Dès qu'il sut que Xerxès travailloit aux préparatifs de la guerre, il en avoit donné avis aux Grecs par une voie secrète. Obligé dans cette occasion de s'expliquer, il le fit avec une noblesse et une liberté dignes d'un Spartain et d'un roi de Sparte.

Démarate, avant de répondre à la question du roi (Herod. l. 7, c. 101-105), lui avoit demandé si son intention étoit qu'il lui parlât selon la vérité ou avec flatterie; et Xerxès ayant exigé de lui une grande sincérité: « Puisque vous me l'or« donnez, grand prince, reprit Démarate, la vé« rité va vous parler par ma bouche. Il est vrai « que de tout temps la Grèce a été nourrie dans « la pauvreté; mais on a introduit chez elle la « vertu que la sagesse cultive, et que la vigueur « des lois maintient. C'est par l'usage que la Grèce « sait faire de cette vertu, qu'elle se défend égale« ment des incommodités de la pauvreté, et du

(1) Amicior patriæ post fugam, quàm regi post beneficia. (Just.)

« joug de la domination. Mais pour ne vous parler « que de mes Lacédémoniens, soyez sûr que, nés « et nourris dans la liberté, ils ne prêteront jamais « l'oreille à aucune proposition qui tende à la ser- « vitude. Fussent-ils abandonnés par tous les autres « Grecs, et réduits à une troupe de mille soldats, « ou à un nombre encore moindre, ils viendront « au-devant de vous et ne refuseront point le com- « bat. » Le roi entendant un pareil discours se mit à rire, et comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres et indépendans (Herod. l. 7, c. 145-146), tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fussent capables de s'exposer ainsi aux dangers et à la mort : » Ils sont libres et « indépendans de tout homme, répliqua Déma- « rate; mais ils ont au-dessus d'eux la loi qui les « domine, et ils la craignent plus que vous-même « n'êtes craint de vos sujets. Or cette loi leur dé- « fend de fuir jamais dans le combat, quelque « grand que soit le nombre des ennemis, et elle « leur commande, en demeurant fermes dans leur « poste, ou de mourir ou de vaincre ».

Xerxès ne fut point choqué de la liberté avec laquelle Démarate lui avoit parlé, et il continua sa marche.

§. IV. *Les Lacédémoniens et les Athéniens députent inutilement vers les alliés pour demander du secours. Commandement de la flotte accordé aux Lacédémoniens.*

Lacédémone et Athènes (Herod. l. 7, c. 145-

146), qui étoient les deux plus puissantes villes de la Grèce, et celles à qui Xerxès en vouloit le plus, ne s'étoient pas endormies à l'approche d'un ennemi si redoutable. Averties depuis long-temps des mouvemens de ce prince, elles avoient envoyé des espions à Sardes, pour s'informer plus exactement du nombre et de la qualité de ces troupes. Ils furent arrêtés, et comme on étoit près de les faire mourir, Xerxès commanda au contraire qu'on les menât au travers de l'armée, et qu'on les renvoyât sans leur faire aucun mal. Leur retour apprit aux Grecs ce qu'ils avoient à craindre.

On envoya en même temps des députés à Argos, en Sicile vers Gélon, tyran de Syracuse, aux îles de Corcyre et de Crète, pour demander du secours et faire une ligue contre l'ennemi commun.

Les Argiens offrirent un secours considérable (ibid. c. 148-152), à condition qu'ils partageroient par moitié l'autorité et le commandement avec les Lacédémoniens. Ceux-ci consentirent que le roi d'Argos eût la même autorité que chacun des deux rois de Lacédémone. C'étoit leur accorder beaucoup : mais que ne peut pas un point d'honneur mal entendu, et une vaine jalousie de commandement ! Les Argiens ne se contentèrent point de cette offre, et refusèrent de secourir les Grecs ligués, sans penser que s'ils les laissoient périr, la perte de la Grèce entraîneroit infailliblement la leur.

Les députés passèrent d'Argos en Sicile (ibid. cap. 153-162), et s'adressèrent à Gélon : c'étoit

le plus puissant prince qui fût alors parmi les Grecs. Il promit de fournir deux cents vaisseaux à trois rangs de rames, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille hommes de cavalerie, outre deux mille soldats armés à la légère, autant d'archers et de frondeurs, et d'entretenir de vivres l'armée des Grecs pendant tout le temps de la guerre, à condition qu'on l'éliroit généralissime des troupes de terre et de mer. Les Lacédémoniens se récrièrent à une telle proposition. Il se rabattit à demander qu'au moins il eût le commandement ou de la flotte, ou de l'armée de terre. Les Athéniens s'y opposèrent fortement, en répondant que le commandement de la flotte leur appartenoit de droit, si les Lacédémoniens y renonçoient. Gélon avoit une raison bien plus forte de ne pas dégarnir la Sicile de troupes, qui étoit l'approche de la formidable armée des Carthaginois commandée par Amilcar, et qui montoit à trois cent mille hommes.

Ceux de Corcyre (Herod. lib. 7, cap. 168), appelée aujourd'hui Corfou, firent aux députés une réponse favorable, et se mirent aussitôt en mer avec une flotte de soixante vaisseaux; mais ils ne s'avancèrent pas au-delà des côtes de la Laconie, apportant pour prétexte les vents contraires, mais en effet attendant quel seroit le succès du combat, pour se ranger ensuite du côté du vainqueur.

Les Crétois (ibid. cap. 169-171), ayant consulté l'oracle de Delphes sur le parti qu'ils avoient

à prendre, refusèrent absolument d'entrer dans la ligue.

Ainsi les Lacédémoniens et les Athéniens (Herod. lib. 7, cap. 132) se trouvèrent réduits presque à eux seuls, tous les autres peuples s'étant soumis aux hérauts que Xerxès avoit envoyés pour demander l'eau et la terre, excepté ceux de Thespie et de Platée. Dans un danger si pressant (cap. 145), on songea avant tout à faire cesser toute discorde et toute division, et les Athéniens firent la paix avec les Eginètes, contre qui ils étoient actuellement en guerre.

Un de leurs premiers soins fut de nommer un général (Plut. in Themist. pag. 114). Jamais il n'avoit été plus nécessaire d'en choisir un qui pût dignement remplir cette place, que dans la conjoncture présente, où toute l'Asie étoit prête à fondre sur la Grèce. Les plus expérimentés et les plus habiles, effrayés de la grandeur du danger, avoient pris le parti de ne point se présenter. Il y avoit à Athènes un citoyen nommé Epicyde, qui avoit quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme sans mérite, décrié pour son peu de courage, et encore plus pour son avarice. Cependant on appréhendoit que dans l'assemblée les suffrages ne lui fussent favorables. Thémistocle, qui savoit (1) que dans un grand calme tout marinier presque est propre à conduire un vaisseau, mais que dans un

(1) Quilibet nautarum vectorumque tranquillo mari gubernare potest : ubi orta sæva tempestas est, ac turbato mari rapitur vento navis, tùm viro et gubernatore opus est. (Liv., l. 24, n. 8.)

temps d'orage et de tempête, les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez, comprit que la république étoit perdue si l'on nommoit pour général Epicyde, dont l'âme vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Il y a des occasions où, pour agir sagement, et je dirai presque régulièrement, il faut s'élever au-dessus des règles. Thémistocle, qui sentoit bien que dans l'état où étoient les affaires, il étoit le seul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter son compétiteur à force de présens et de libéralités, et ayant ainsi trouvé moyen de dédommager l'ambition d'Epicyde en satisfaisant son avarice, il se fit élire en sa place (1). Il me semble qu'on peut appliquer ici bien justement à Thémistocle ce que Tite-Live dit de Fabius dans une occasion toute pareille. Ce grand homme, voyant que dans le temps qu'Annibal étoit dans le cœur de l'Italie, on songeoit à nommer pour consul un homme sans mérite, employa tout son crédit, et celui de ses amis, pour se faire continuer dans le consulat, sans se mettre en peine de tout ce qu'on pouvoit dire contre lui, et il en vint à bout. L'historien ajoute : « La conjoncture du « temps (2), et l'extrême danger où se trouvoit la

(1) Χρήμασι τὴν φιλοτιμίαν ἐξωνήσατο παρὰ τȣ̃ Επικύδȣ.

(2) Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summæ rerum, faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, aut suspectum cupiditatis imperii consulem haberet. Quin laudabant potiùs magnitudinem animi, quòd,

« république, firent que personne ne fut blessé « d'une conduite qui pouvoit paroître contraire « aux règles, et écartèrent des esprits tout soupçon, qu'en cela Fabius eût agi par aucun motif « d'intérêt ou d'ambition. On admiroit au contraire sa grandeur d'âme, en ce que, sachant « que la république avoit besoin d'un général accompli, et ne pouvant se dissimuler à lui-même « qu'il étoit ce général, il avoit mieux aimé hasarder en quelque sorte sa réputation, et s'exposer peut-être aux traits de l'envie, que de « manquer à ce qu'il devoit à sa patrie. »

Les Athéniens firent aussi un décret qui rappeloit tous les bannis (Plut. in Arist. p. 322-323). Aristide étoit de ce nombre. Thémistocle, par ses intrigues et ses cabales, étoit venu à bout de le faire exiler par le peuple; et le jugement que l'on rendit contre lui, fut accompagné d'une circonstance qui mérite d'avoir ici sa place. Dans cette sorte de jugement, les citoyens donnoient leurs suffrages en écrivant le nom du particulier sur une coquille appelée en grec ὄστρακον, d'où est venu le nom d'ostracisme. Ici, un paysan qui ne savoit pas écrire et qui ne connoissoit pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Aristide, pour le condamner ainsi? Non, répliqua l'autre,

cùm summo imperatore esse opus reip. sciret, seque cum haud dubiè esse; minoris invidiam suam, si qua ex re oriretur, quàm utilitatem reip. fecisset. (Liv. lib. 24, n. 9.)

je ne le connois pas même ; mais je suis fatigué et blessé de l'entendre partout appeler *le juste*. Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, et la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun malheur qui le fît regretter.

Ce cas arriva bientôt après. A l'approche de Xerxès, les Athéniens craignirent qu'Aristide ne se joignît à leurs ennemis, et n'en entraînât avec lui beaucoup d'autres dans le parti des barbares. Ils connoissoient bien peu leur citoyen, qui étoit infiniment éloigné d'une telle perfidie. Quoiqu'il en soit, ils songèrent à le rappeler. Thémistocle, loin de s'opposer à ce décret, l'appuya de tout son crédit. La haine et la division de ces grands hommes n'avoit rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains des derniers temps de la république. Le salut de l'état les réconcilioit, sans qu'ils gardassent de jalousie ni de rancune : et nous verrons bientôt qu'Aristide, loin de traverser secrètement son ancien rival, concourut avec zèle au succès de ses entreprises, et à sa gloire.

L'alarme augmentoit dans la Grèce à mesure qu'on apprenoit que l'armée des ennemis étoit plus près. Si les Athéniens et les Lacédémoniens n'avoient eu que leurs troupes de terre à lui opposer, c'en étoit fait de la Grèce. On sentit pour lors tout le prix de la sage prévoyance de Thémistocle, qui, sous un autre prétexte, avoit fait bâtir cent galères. Au lieu que le reste des Athéniens

avoit regardé la journée de Marathon comme la fin de la guerre, lui, au contraire, la regarda comme le commencement et le signal de plus grands combats, auxquels il devoit préparer son peuple; et dès-lors il songea à rendre sa patrie supérieure à Lacédémone, qui depuis long-temps dominoit sur toute la Grèce. Dans cette vue, il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voyant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce seul moyen de se rendre nécessaire aux alliés, et formidable aux ennemis. Son avis passa malgré les efforts de Miltiade, arrêté sans doute par le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, et qui n'étoit en état d'armer que de petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi formidable que celle des Perses, qui, avec une flotte de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

Les Athéniens avoient accoutumé (Plut. in Themist. pag. 113) de distribuer entre eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent qui étoient dans un lieu de l'Attique appelé Laurium. Thémistocle eut le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, et d'employer cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames, pour faire la guerre aux Eginètes, contre lesquels il réveilla leur ancienne jalousie. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, et n'aime pas à acheter le bien de l'état par ses propres pertes. Il le fit pourtant en cette occasion, et touché par les vives remon-

trances de Thémistocle, il consentit que l'argent qui revenoit des mines fût employé à bâtir cent galères. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès, et ce fut cette flotte qui sauva la Grèce.

Quand il fut question de nommer un généralissime pour commander la flotte (Herod. l. 8, c. 2-3), les Athéniens, qui, seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, et rien n'étoit plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade, Lacédémonien. Thémistocle, quoique fort avide de gloire, crut que dans cette occasion, il dévoit oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie; et ayant fait entendre aux Athéniens que, pourvu qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur persuada de céder, aussi-bien que lui, aux Lacédémoniens. On peut dire encore que cette sage modération de Thémistocle sauva l'état, car les alliés menaçoient de se séparer si l'on prenoit un autre parti, et c'en étoit fait de la Grèce, si cela fût arrivé.

§. V. *Combat des Thermopyles. Mort de Léonide.*

An M. 3524. Av. J. C. 480. = Il ne s'agissoit plus que de savoir où l'on attendroit les Perses (Herod. lib. 7, cap. 172-173), pour leur disputer l'entrée de la Grèce. Les Thessaliens représentèrent qu'étant les premiers exposés à l'attaque des ennemis, il étoit juste qu'on pourvût à leur sûreté,

qui faisoit aussi celle de la Grèce, sans quoi ils seroient obligés de prendre d'autres mesures, qui seroient contre leur inclination, mais qu'un tel abandon rendroit absolument nécessaires. Il fut résolu qu'on enverroit dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre les monts Olympe et Ossa. Mais Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, leur ayant fait savoir que s'ils attendoient en cet endroit les Perses, ils seroient infailliblement accablés par leur nombre; ils se retirèrent vers les Thermopiles. Les Thessaliens, se voyant ainsi abandonnés, ne délibérèrent plus, et se soumirent aux Perses.

Les Thermopyles sont un défilé ou passage du mont Œta entre la Thessalie et la Phocide (ibid. cap. 175-177), qui n'a que vingt-cinq pieds de largeur, qu'un petit nombre de troupes pouvoit défendre, et qui étoit l'unique endroit par où l'armée de terre des Perses pouvoit entrer en Achaïe, et venir assiéger Athènes Ce fut donc là que l'armée des Grecs s'arrêta : elle avoit pour chef Léonide, l'un des deux rois de Sparte.

Xerxès cependant étoit en marche (Hérod. l. 7, cap. 108-132). Il avoit ordonné à sa flotte de le suivre le long de la côte, et de régler ses mouvemens sur ceux de l'armée de terre. Partout il trouvoit des vivres et des rafraîchissemens qu'on avoit préparés de loin selon les ordres qu'il avoit envoyés, et chaque ville, à son arrivée, lui donnoit un magnifique souper, qui coûtoit des sommes immenses. C'est ce qui donna lieu à un assez bon mot d'un ci-

toyen d'Abdère, ville de Thrace, qui, après qu'il fut parti, dit qu'il falloit rendre grâces aux dieux de ce que Xerxès ne faisoit qu'un repas.

Il y eut, dans le même pays de Thrace (Herod. lib. 8, cap. 116), un prince qui témoigna une grandeur d'âme extraordinaire : c'étoit le roi des Bisaltes. Pendant que tous les autres couroient à la servitude, et se soumettoient bassement à Xerxès, il refusa fièrement de subir le joug, et d'obéir. Il n'étoit pas en état de résister à force ouverte : il se retira sur le haut du mont Rhodope, dans un lieu inaccessible, et défendit à ses enfans de porter les armes contre la Grèce; ils étoient au nombre de six. Soit crainte de Xerxès, soit curiosité de voir une telle guerre, ils le suivirent. A leur retour, leur père, pour punir une désobéissance si marquée, leur fit crever les yeux à tous. Xerxès continua sa marche à travers la Thrace, la Macédoine et la Thessalie. Tout plia devant lui jusqu'au défilé des Thermopyles.

On ne peut voir sans étonnement combien étoit petit le nombre des troupes que la Grèce opposa à l'armée innombrable de Xerxès (Pausan. l. 10, p. 645). On en trouve le dénombrement dans Pausanias. Toutes ces troupes, jointes ensemble, ne faisoient qu'onze mille deux cents hommes. On n'en plaça que quatre mille aux Thermopiles pour en défendre le passage, mais tous ces soldats, ajoute l'historien, étoient déterminés à vaincre ou à mourir. Que ne peut point une telle armée ?

Lorsque Xerxès fut arrivé près des Thermo-

pyles (Herod. lib. 7, cap. 207-231. — Diod. l. 11, p. 5-10), il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparoit à lui disputer le passage. Il s'étoit toujours flatté qu'au premier bruit de son arrivée, les Grecs prendroient la fuite, et il n'avoit pu se mettre dans l'esprit ce que Démarate, dès le commencement de la guerre, lui avoit dit, qu'une poignée d'hommes arrêteroit tout court son armée au premier passage. Il envoya un espion pour reconnoître les ennemis. Cet espion rapporta qu'il avoit trouvé les Lacédémouiens hors des retranchemens, qui se divertissoient aux exercices militaires, et qui peignoient leur chevelure : c'étoit leur manière de se préparer au combat.

Le roi, ne perdant pas encore toute espérance, attendit quatre jours pour leur donner le temps de se retirer. Il essaya, pendant cet intervalle, de gagner Léonide par de magnifiques promesses (Plut. in Lacon. Apoph: p. 225), en le faisant assurer qu'il le rendroit maître de toute la Grèce, s'il vouloit embrasser son parti : une telle proposition fut rejetée avec hauteur et indignation. Puis Xerxès lui ayant écrit qu'il eût à lui livrer ses armes, Léonide lui répondit en deux mots, d'un style et d'une fierté véritablement laconiques : *Viens les prendre toi-même*, Ἀντέγραψε, Μολὼν λάβε. Il ne fut plus question que de se préparer au combat contre les Lacédémoniens. Le roi fit marcher d'abord contre eux les Mèdes (Herod. lib. 7, cap. 210-239), avec ordre de les saisir tous vivans et de les lui amener.

Les Mèdes ne purent soutenir l'effort des Grecs, et ayant été honteusement mis en fuite, ils montrèrent (1), dit Hérodote, que Xerxès avoit beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ils furent relevés par les Perses, surnommés les immortels, qui formoient un corps de dix mille hommes : c'étoient les meilleures troupes de l'armée : elles n'eurent pas un meilleur succès que les premières.

Xerxès, désespérant de pouvoir forcer des troupes si déterminées à vaincre ou à mourir, étoit dans un grand embarras, et ne savoit quel parti prendre, lorsqu'un habitant du pays vint lui découvrir un sentier *, détourné vers une éminence qui étoit au-dessus des ennemis et qui les commandoit. On y envoya un détachement qui, ayant marché toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, et s'en empara.

Les Grecs en furent bientôt avertis. Léonide, voyant qu'il étoit impossible de résister aux ennemis, obligea le reste des alliés de se retirer, et demeura avec ses trois cents Lacédémoniens, résolus de mourir tous à l'exemple de leur chef, qui, ayant appris de l'oracle qu'il falloit que Lacédémone ou son roi périt, n'hésita pas à se sacrifier

(1) Ὅτι πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἶεν, ὀλίγοι δὲ ἄνδρες· Quòd multi homines essent, pauci autem viri.

* Quand les Gaulois, deux cents ans après, vinrent attaquer la Grèce, ils s'emparèrent du défilé des Thermopyles par le même sentier que les Grecs avoient encore négligé de garder. (Pausan. l. 1, p. 7 et 8.)

our sa patrie. Ils étoient donc sans espérance de ıincre (Sedec. Epist. 82) ni de se sauver, et ils :gardoient les Thermopyles comme leur tom-eau. Le roi les ayant exhortés à prendre de ı nourriture, en ajoutant qu'ils souperoient en-emble chez Pluton, ils jetèrent tous des cris de ›ie, comme si on les eût invités à un festin. Il les ıena ensuite au combat pleins d'ardeur. Le choc ıt très-rude et très-sanglant. Léonide tomba ıort des premiers. Les Lacédémoniens firent des fforts incroyables de courage pour défendre son orps mort. Enfin, accablés par le nombre plutôt ue vaincus, ils périrent tous, excepté un seul, ui se sauva à Lacédémone, où il fut traité comme n lâche et comme un traître à sa patrie, sans que ersonne voulût avoir commerce avec lui, ni lui arler. Mais, peu de temps après, il répara avan-ıgeusement sa faute dans la bataille de Platée, ù il se distingua d'une manière particulière. Xerxès (ibid. cap. 238), outré de dépit contre Léonide, qui avoit osé lui tenir tête, fit attacher on cadavre à une potence, et se couvrit lui-même e honte en voulant déshonorer son ennemi.

On éleva dans la suite, par l'ordre des Am-hyctions un superbe monument tout près des Thermopyles à ces braves défenseurs de la Grèce, ıvec deux inscriptions, dont l'une regardoit en gé-éral tous ceux qui étoient morts aux Thermopy-es, et portoit que les Grecs du Péloponnèse, au ıombre seulement de quatre mille, avoient tenu te à l'armée des Perses composée de trois mil-ions d'hommes. L'autre inscription étoit particu-

lière aux Spartiates. La simplicité en est remarquable : elle étoit du poëte Simonide. La voici :

Ω ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇ δὲ
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις (1).

c'est-à-dire : *passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici, pour obéir à ses saintes lois.* Quarante ans après, Pausanias (l. 3, p. 185), qui remporta la victoire de Platée, fit transporter des Thermopyles à Sparte les ossemens de Léonide, et lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé aussi tout près. On y prononçoit tous les ans une oraison funèbre à leur honneur, et l'on y célébroit des jeux auxquels les Lacédémoniens seuls avoient droit d'assister, pour marquer qu'eux seuls avoient eu part à la gloire remportée aux Thermopyles.

Xerxès y avoit perdu plus de vingt mille hommes (Herod. l. 8, c. 24-25), du nombre desquels se trouvèrent deux frères du roi. Il sentit bien qu'une si grande perte, qui étoit une preuve sensible du courage des ennemis, étoit capable de jeter l'alarme et le découragement dans ses troupes. Pour leur en dérober la connoissance, il fit enterrer dans de grandes fosses, que l'on couvrit après de terre et d'herbes, tous ceux de son parti qui avoient été tués dans le combat, excepté mille,

(1) Pari animo Lacedemonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides :

Dic, hospes, Spartæ nos te hîc vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.
(Cic. Tusc. Quæst. lib. 1, n. 101.)

dont il laissa les corps dans la campagne. Cette ruse lui réussit mal ; et lorsque dans la suite ceux de la flotte, curieux de voir le champ de bataille, eurent obtenu la permission d'y venir, elle ne servit qu'à découvrir la petitesse de son esprit, et non à cacher le nombre des morts.

Effrayé d'une victoire qui lui avoit coûté si cher (Herod. l. 7, c. 134-137), il demanda à Démarate si les Lacédémoniens avoient encore beaucoup de pareils soldats. Celui-ci lui répondit que la république de Lacédémone avoit un assez grand nombre de villes, dont tous les habitans étoient fort braves ; mais que ceux de Lacédémone, qu'on appeloit proprement Spartiates, et qui montoient à peu près à huit mille, surpassoient tous les autres en bravoure, et étoient tels que ceux qui avoient combattu avec Léonide.

Je reviens encore un moment au combat des Thermopyles, dont l'issue, funeste en apparence, pourroit laisser dans les esprits une idée peu favorable aux Lacédémoniens, et faire regarder leur courage comme l'effet d'une témérité présomptueuse, et d'une hardiesse désespérée.

L'action de Léonide avec ses trois cents Spartiates n'étoit pas un coup de désespoir ; mais une conduite sage et généreuse, comme Diodore de Sicile (l. 11, p. 9) a soin de le faire remarquer, en relevant par un éloge magnifique la gloire de cette fameuse jonrnée, et lui attribuant le succès de toutes les campagnes suivantes. Sachant que Xerxès marchoit à la tête de toutes les forces de

l'Orient pour accabler un petit pays par le nombre, il comprit, par une supériorité de lumière, que si l'on faisoit consister le succès de cette guerre à opposer la force à la force et le nombre au nombre, jamais tous les Grecs rassemblés ne pourroient égaler les Perses, ni leur disputer la victoire : qu'il étoit donc nécessaire d'ouvrir à la Grèce alarmée une autre voie de salut; qu'il falloit montrer à tout l'univers attentif ce que peut la grandeur d'âme contre la force du corps, le véritable courage contre une impétuosité aveugle, l'amour de la liberté contre une oppression tyrannique, une troupe aguerrie et disciplinée contre une multitude confuse. Ces braves Lacédémoniens crurent qu'il convenoit à l'élite du premier peuple de la Grèce de se dévouer à une mort certaine, pour faire sentir aux Perses ce qu'il en coûte pour réduire des hommes libres en servitude, et pour apprendre aux Grecs à vaincre ou à périr comme eux.

Ce ne sont point ici des sentimens que je tire de mon propre fonds, et que je prête à Léonide; ils sont renfermés dans la courte réponse que fit ce digne roi de Sparte à un Lacédémonien, lequel, effrayé de la généreuse résolution où il le voyoit, lui dit : « Quoi donc, seigneur (Plut. in « Lacon. Apopht. p. 225), est-ce que vous son- « gez à marcher avec une petite poignée de gens « contre une armée innombrable ? S'il s'agit du « nombre, répliqua Léonide, la Grèce entière « n'y suffiroit pas, puisqu'elle n'égale qu'une

« petite partie de l'armée persane ; mais s'il « s'agit de courage, ma petite troupe est plus que « suffisante. »

La suite fit voir combien il pensoit juste. Cet exemple de courage étonna les Perses et ranima les Grecs. La mort de ces braves soldats et de leur chef fut utilement employée, et produisit un double effet, plus grand et plus durable qu'ils ne l'avoient espéré. D'un côté elle fut comme le premier germe des victoires suivantes, qui firent perdre aux Perses pour toujours la pensée de venir attaquer la Grèce ; et, pendant les sept ou huit règnes suivans, il ne se trouva aucune prince qui osât en former le dessein, ni aucun flatteur qui osât en donner le conseil. D'un autre côté, cette hardiesse intrépide laissa une persuasion profondément gravée dans le cœur de tous les Grecs, qu'ils pouvoient vaincre les Perses, et détruire leur vaste monarchie. Cimon en fit d'abord avec succès le premier essai. Agésilas poussa plus loin ce projet, et le porta jusqu'à faire trembler dans Suse le grand roi. Et Alexandre enfin l'exécuta avec une facilité incroyable. Il ne douta jamais, non plus que les Macédoniens qui le suivoient, ni que toute la Grèce, qui l'avoit nommé son chef pour cette expédition, qu'il ne pût, avec trente mille hommes, renverser l'empire des Perses, après que trois cents Spartiates avoient suffi pour en arrêter toutes les forces réunies.

§. VI. *Combat naval près d'Artémise.*

Le jour même de l'action des Thermopyles

(Herod. l. 8, c. 1-18. — Diod. l. 11, p. 10-11), il se donna aussi un grand combat sur mer. La flotte des Grecs, sans compter les petites galères et les barques, étoit composée de 271 vaisseaux. Elle s'étoit arrêtée à Artémise, promontoire de l'Eubée, sur la côte septentrionale, vers le détroit. Celle des ennemis, beaucoup plus nombreuse, étoit tout près de là; mais elle venoit d'essuyer une rude tempête, qui avoit fait périr plus de quatre cents vaisseaux. Cependant, comme elle étoit encore infiniment supérieure à celle des Grecs qu'ils se préparoient à attaquer, ils détachèrent deux cents vaisseaux avec ordre de se tenir vers l'Eubée, afin qu'aucun des vaisseaux ennemis ne pût leur échapper. Les Grecs en ayant eu avis, mirent à la voile de nuit pour attaquer ce détachement à la pointe du jour. Ne l'ayant point rencontré, ils allèrent vers le soir attaquer le gros de la flotte ennemie. Elle fut fort maltraitée. La nuit étant survenue, il fallut se séparer, et chacun se retira à son poste. Mais cette nuit même fut encore plus rude pour les Perses que le combat qui l'avoit précédée, à cause d'une violente tempête, accompagnée de pluies et de tonnerres, qui les tint daus le mouvement et l'agitation jusqu'à la pointe du jour; et les deux cents vaisseaux qui avoient été détachés se brisèrent presque tous sur les côtes de l'Eubée; les dieux, dit Hérodote, voulant que les deux flottes devinssent à peu près égales.

Un renfort de cinquante-trois vaisseaux étant survenu ce jour-là même aux Athéniens, et les

Grecs ayant eu avis du débris d'une partie de la flotte ennemie, ils attaquèrent encore à la même heure que la veille les vaisseaux des Ciliciens, et en coulèrent à fond un grand nombre. Les Perses, honteux de se voir ainsi insulter par un ennemi beaucoup inférieur en nombre, se mirent le lendemain les premiers en mer. Le combat fut fort opiniâtre, et le succès à peu près égal des deux côtés, si ce n'est que les Perses, se trouvant embarrassés par la grandeur et le nombre de leurs vaisseaux, firent une bien plus grande perte. On se retira en bon ordre de part et d'autre.

Toutes ces actions, qui se passèrent auprès d'Artémise (Plut. in Themist. p. 115-117. —Herod. l. 8, c. 21-22), ne furent pas absolument décisives; mais elles servirent beaucoup à animer les Athéniens, en les convainquant, par leur propre expérience, que ni le grand nombre et les magnifiques décorations des vaisseaux, ni les cris insolens et les chants de victoire des barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, et qui ont le courage de combattre de pied ferme; et en leur faisant voir qu'il ne faut que mépriser toute cette vaine montre, aller droit à l'ennemi, et l'attaquer vivement sans jamais lâcher prise.

Les Grecs, ayant pour lors appris ce qui s'étoit passé aux Thermopyles, ne délibérèrent plus sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils partirent d'Artémise, et s'avançant vers l'intérieur de la Grèce, ils s'arrêtèrent à Salamine, petite île tout près et vis-à-vis de l'Attique. Dans cette retraite, Thé-

mistocle passant par les lieux où il falloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir et pour y faire de l'eau, grava en grosses lettres sur des pierres et des rochers ces mots qu'il adressoit aux Ioniens : *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté ; reprenez le parti de vos pères, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté : ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez, et jetez le désordre dans leur armée.* Par-là il espéroit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux barbares (Herod. l. 8, c. 40-41). On voit que Thémistocle, toujours attentif à son but, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer au succès de ses entreprises.

§. VII. *Les Athéniens abandonnent leur ville. Xerxès la prend et la brûle.*

Cependant Xerxès étoit entré dans la Phocide par le haut de la Doride, brûlant et saccageant les villes des Phociens. Les peuples du Péloponnèse, ne songeant qu'à sauver leur pays, avoient résolu d'abandonner tout le reste, et d'assembler toutes les forces de la Grèce au-dedans de l'isthme, qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre : cet espace étoit de près de deux lieues. Les Athéniens, irrités d'une si lâche désertion, se voyoient tout près de tomber entre les mains des Perses, et de porter tout le poids de leur colère et de leur vengeance. Ils avoient consulté quelque temps auparavant l'oracle de Delphes

(Herod. l. 7, c. 139-143), qui leur avoit répondu que la ville ne trouveroit son salut que dans des murs de bois. Cette expression ambiguë partagea les esprits. Quelques-uns l'interprétoient de la citadelle, parce qu'autrefois elle avoit été environnée de palissades de bois. Thémistocle lui donnoit un autre sens bien plus naturel, l'entendant des vaissseaux, et montroit que le seul parti qu'ils eussent à prendre, étoit d'abandonner leur ville et de s'embarquer. Mais c'est à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne se souciant plus de vaincre, et ne voyant aucun moyen de se sauver après avoir abandonné les temples de leurs dieux et les tombeaux de leurs ancêtres. Thémistocle eut ici besoin de toute son adresse et de toute son éloquence pour ébranler le peuple. Après lui avoir représenté qu'Athènes ne consistoit ni dans les murs, ni dans les maisons, mais dans les citoyens, et que conserver ceux-ci c'étoit sauver la ville, il chercha à les toucher par le motif qui étoit le plus capable de faire impression sur eux dans l'état de malheur, d'affliction et de danger où ils se trouvoient, je veux dire par le motif de l'autorité divine, leur faisant entendre par les paroles même de l'oracle, et par les prodiges qui étoient arrivés, que la volonté des dieux étoit qu'ils s'éloignassent d'Athènes pour un temps.

On fit donc un décret (Herod. l. 8, c. 51-54. — Plut. in Themist., p. 117), par lequel, pour adoucir ce qu'il y avoit de dur dans la résolution d'abandonner la ville, il étoit ordonné « qu'on « mettroit Athènes en dépôt entre les mains et

« sous la sauve-garde de Minerve, patronne des « Athéniens; que tous ceux qui étoient en état de « porter les armes monteroient sur les vaisseaux; « et que chacun pourvoiroit comme il pourroit au « salut et à la sûreté de sa femme, de ses enfans. « et de ses esclaves. »

Une démarche singulière de Cimon (Plut. in. Cim., p. 481), encore jeune pour lors, fut d'un grand poids dans cette occasion. On le vit, suivi de ses camarades, et avec un visage gai, monter le long de la rue du Céramique à la citadelle, pour y consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride qu'il portoit à la main, voulant faire entendre par cette cérémonie religieuse, mais frappante, qu'il n'étoit plus question de troupes de terre, et qu'il falloit se tourner du côté de la mer.

Après avoir fait l'offrande de ce mors, il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du temple, fit ses prières à la déesse, descendit sur le rivage, et fut le premier qui, par son exemple, inspira la confiance à la plupart des autres, et leur donna le courage de s'embarquer.

La plupart firent passer leurs pères et leurs mères qui étoient âgés, avec leurs femmes et leurs enfans, dans la ville de Trézène *, dont les habitans les reçurent avec beaucoup de générosité et d'humanité. Car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, et leur assignèrent à chacun deux oboles par jour, qui valoient à-peu-

* C'est une petite ville située sur le bord de la mer dans la partie du Péloponnèse appelée l'Argolide.

près trois sous et demi de notre monnoie. Ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits partout, et établirent encore un fonds pour le paiement des maîtres qui les instruiroient. Il est beau de voir une ville, exposée comme celle-ci aux plus grands maux, étendre son attention et sa libéralité, au milieu de telles alarmes, jusqu'à l'éducation des enfans d'autrui!

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle, le plus triste et le plus touchant qui fut jamais, tiroit les larmes des yeux de tous les assistans, et excitoit en même temps des sentimens d'admiration pour la fermeté et le courage de ces hommes qui envoyoient ailleurs leurs pères et leurs mères, et qui, sans être ébranlés par leurs gémissemens, ni par les tendres embrassemens de leurs enfans et de leurs femmes, passoient avec tant de résolution à Salamine. Mais ce qui augmentoit infiniment la compassion, c'étoit un grand nombre de vieillards qu'on étoit forcé de laisser dans la ville à cause de leur âge et de leurs foiblesse, et dont plusieurs même voulurent y rester par un motif de religion, entendant de la citadelle ce que l'oracle avoit dit des murailles de bois. Il n'y eut pas (car l'histoire a jugé cette circonstance digne d'être rapportée), il n'y eut pas jusqu'aux animaux domestiques qui ne prissent part à ce deuil public, et l'on ne pouvoit s'empêcher d'être touché et attendri en les voyant courir avec des hurlemens après leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres, on remarque le chien de Xantippe, père de Périclès, qui, ne pouvant supporter de se

voir abandonné de son maître, se jeta à la mer, et nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, et mourut incontinent sur le rivage. On montroit encore dans le même lieu, du temps de Plutarque, l'endroit où l'on prétend qu'il fut enterré, et que l'on appeloit *la sépulture du chien*.

Pendant que Xerxès continuoit sa marche (Herod. l. 8, c. 26), quelques transfuges d'Arcadie vinrent se rendre dans son armée. Leur ayant demandé ce que faisoient alors les Grecs, il fut bien surpris d'apprendre qu'ils étoient occupés à regarder les jeux et les combats qui se célébroient à Olympie; et il le fut encore plus, quand on lui eut dit que la récompense du vainqueur n'étoit autre qu'une couronne d'olivier. Quels hommes, s'écria par admiration l'un des seigneurs persans, qui ne sont sensibles qu'à l'honneur, et point à l'argent!

Xerxès avoit fait un détachement assez considérable de son armée pour aller piller le temple de Delphes (Herod. l. 8, c. 35-39. — Diod. l. 11, p. 12), où il savoit qu'il y avoit des richesses immenses, n'ayant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres dieux dont il avoit saccagé les temples. Si l'on en croit Hérodote et Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'étoit-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnommé *la Prévoyante*, que l'air s'obscurcit tout-à-coup, et qu'il s'éleva une furieuse tempête accompagnée de vents impétueux, de tonnerre, d'éclairs et de foudres; et deux gros rochers s'étant

détachés de la montagne, écrasèrent la plupart de ces troupes.

Le reste de l'armée marcha vers la ville d'Athènes (Herod. l. 8, c. 50-54), que ses habitans avoient abandonnée, excepté un petit nombre de citoyens qui s'étoient retirés dans la citadelle, où ils se défendirent jusqu'à la mort avec un courage incroyable, sans vouloir entendre à aucun accommodement : Xerxès brûla entièrement la ville et tous les temples. Pausanias (l. 10, p. 679) nous apprend que dans la suite on en laissa exprès subsister quelques-uns dans l'état où les Perses les avoient mis, sans les rétablir, afin que ces ruines sacrées fussent des motifs toujours subsistans de la haine irréconciliable qui devoit être entre les Grecs et les barbares. Xerxès dépêcha aussitôt un courrier à Suse pour porter cette agréable nouvelle à Artabane son oncle, et il lui envoya en même temps un grand nombre de tableaux et de statues. Celles d'Armodius et d'Aristogiton, libérateurs d'Athènes, en faisoient partie. Un Antiochus, roi de Syrie (je ne sais pas lequel, ni en quel temps), les renvoya aux Athéniens, ne croyant pas leur pouvoir faire un présent plus agréable.

§. VIII. *Bataille de Salamine. Retour précipité de Xerxès dans l'Asie. Eloge de Thémistocle et d'Aristide. Défaite des Carthaginois en Sicile.*

Alors, la division se mit dans la flotte des Grecs (Herod. lib. 8, cap. 56-65. — Plut. in The-

mist., pag. 117); et les alliés, dans un conseil de guerre qui se tint, se trouvèrent fort partagés pour déterminer l'endroit où se devoit donner le combat. Les uns, et c'étoit le plus grand nombre, qui avoient pour eux Eurybiade, généralissime de la flotte, vouloient qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe, pour être plus près de l'armée de terre qui gardoit cette entrée sous la conduite de Cléombrote frère de Léonide, et plus à portée de défendre le Péloponnèse. D'autres, et ils avoient Thémistocle à leur tête, prétendoient que c'étoit trahir la patrie que d'abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine. Et comme celui-ci soutenoit son sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade leva la canne sur lui. L'Athénien, sans s'émouvoir : *Frappe*, dit-il, *mais écoute*; et continuant de parler, il montra de quelle importance il étoit pour la flotte des Grecs, dont les vaisseaux étoient plus légers et beaucoup moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettroit l'ennemi hors d'état de faire usage d'une grande partie de ses forces. Eurybiade, qui n'avoit pu voir sans surprise la modération de Thémistocle, se rendit à ses raisons, et sans doute encore plus à la crainte qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flotte, ne se séparassent des alliés, comme leur général l'avoit laissé entrevoir.

Du côté des Perses on avoit tenu aussi un conseil de guerre (Herod. lib. 8, cap. 67-70),

pour savoir s'il falloit hasarder un combat naval : Xerxès étoit venu à la flotte pour prendre avis de ses capitaines. Tous furent pour donner la bataille, parce qu'ils savoient que le roi penchoit de ce côté-là. Il n'y eut que la reine Artémise qui s'opposât à ce dessein. Elle représenta qu'il étoit dangereux d'en venir aux mains avec des gens beaucoup plus expérimentés et plus habiles dans la marine que les Perses : que la perte d'une bataille sur mer seroit suivie de la ruine de l'armée de terre : qu'en traînant la guerre en longueur, et s'approchant du Péloponnèse, ils feroient naître, ou plutôt augmenteroient parmi les ennemis la division qui y étoit déjà fort grande : que les alliés ne manqueroient pas de se séparer pour aller défendre chacun son propre pays; et qu'alors le roi se rendroit maître sans peine, et presque sans coup férir, de toute la Grèce. Cet avis si sage ne fut point suivi, et l'on résolut de donner la bataille.

Comme Xerxès attribuoit à son absence le mauvais succès des premiers combats qu'on avoit donnés sur mer, il voulut être témoin de celui-ci du haut d'une éminence où il fit placer son trône. Ce pouvoit être un moyen d'animer les troupes. Mais il en est un autre plus sûr et plus efficace, je veux dire la présence même et l'exemple du prince, qui prend part au péril, et qui par-là se montre digne d'être l'âme et le chef de tant de gens de cœur prêts à mourir pour lui. Quand un prince n'a pas cette sorte de fermeté qui ne s'étonne de rien, et que le

péril même réveille, il peut avoir d'ailleurs de bonnes qualités, mais il n'est pas propre à commander une armée. Dans un général, rien ne peut suppléer le courage ; et plus il tâche d'en montrer l'apparence (1), quand il n'en a pas la réalité, plus il découvre sa peur. Il y a à la vérité une extrême différence entre un général et un simple soldat. Xerxès ne devoit s'exposer que comme il convient à un prince : comme la tête, et non comme la main : comme celui qui doit donner les ordres, et non comme ceux qui doivent les exécuter. Mais se tenir entièrement écarté du danger, et se réduire à la simple fonction de spectateur, c'est renoncer à la qualité de général.

Thémistocle sachant que dans la flotte grecque (Herod. lib. 8, cap. 74-78) on songeoit encore à aller vers l'isthme, fit donner avis sous main à Xerxès que les alliés grecs étant réunis dans le même lieu, il lui seroit facile de les vaincre et de les accabler tous ensemble ; au lieu que s'ils se séparoient, comme ils étoient près de le faire, il manqueroit pour toujours une si favorable occasion. Le roi le crut, et par son ordre un grand nombre de vaisseaux environna de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moyen de sortir de ce poste.

Personne ne s'aperçut que l'armée fût ainsi enveloppée. (Plut. in Arist. pag. 323. — Herod. lib.

(1) Quantò magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. (Tacit. Histor.)

8, cap. 78-82.) Aristide vint la nuit même d'Egine où il commandoit quelques troupes, et traversa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis. Quand il fut arrivé à la tente de Thémistocle, il le tira à part, et lui parla ainsi : « Thé« mistocle, si nous sommes sages, nous renon« cerons désormais à cette vaine et puérile dissen« sion qui nous a divisés jusqu'ici; et par une « plus noble et plus salutaire émulation, nous « combattrons à l'envi à qui servira mieux la « patrie, vous en commandant et en faisant le « devoir d'un bon et sage capitaine, et moi en « vous obéissant, et en vous aidant de ma per« sonne et de mes conseils. » Il lui donna ensuite avis que l'armée étoit enveloppée par les vaisseaux des Perses, et l'exhorta fort à ne point différer de donner le combat. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'âme et d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival, et ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, et même, s'il le pouvoit, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Puis, après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le barbare, il le pria d'aller trouver Eurybiade, pour lui représenter qu'il n'y avoit d'autre salut pour eux que de combattre par mer à Salamine : ce qu'il fit avec joie et avec succès; car il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de ce général.

On se prépara donc de part et d'autre au com-

bat. (Herod. lib. 8, cap. 84-96.) La flotte des Grecs étoit composée de trois cent quatre-vingts voiles. Elle suivoit en tout l'impression et les ordres de Thémistocle. Comme rien n'échappoit à sa prévoyance, et qu'en habile capitaine il savoit profiter de tout, il attendit, pour engager l'action, qu'un vent qui se levoit tous les jours régulièrement à une certaine heure, et qui étoit tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à souffler. Alors on donna le signal. Les Perses, qui savoient que le roi avoit les yeux attentifs sur eux, s'avancèrent avec une impétuosité et un courage capables de répandre partout la terreur. Mais ce premier feu se ralentit bientôt quand on fut dans la mêlée. Tout leur étoit contraire : le vent, qui leur donnoit directement dans le visage; la hauteur et la pesanteur de leurs vaisseaux, qui se remuoient difficilement; le grand nombre de ces vaisseaux, qui loin de leur être utile, ne servoit qu'à les embarrasser dans un lieu étroit et serré : au lieu que du côté des Grecs tout se faisoit avec ordre et mesure, sans trouble et sans confusion, parce que tout obéissoit à un seul ordre. Les Ioniens, que Thémistocle avoit avertis par des caractères gravés sur des pierres le long des côtes de l'Eubée, de se souvenir d'où ils tiroient leur origine, furent les premiers qui prirent la fuite : et ils furent bientôt suivis du reste de la flotte. Artémise se signala par des efforts incroyables de hardiesse, ensorte que Xerxès la voyant ainsi combattre, s'écria que dans cette

bataille, les hommes avoient paru des femmes, et que les femmes avoient montré un courage d'hommes (1). Les Athéniens, indignés de ce qu'une femme avoit osé venir porter les armes contre eux, avoient promis dix mille dragmes (5000 livres) de récompense à quiconque la pourroit prendre en vie : mais elle échappa à leur poursuite. S'ils l'eussent prise, elle n'auroit mérité que d'être comblée de louanges et d'honneurs.

Tel fut le succès de la bataille de Salamine, l'une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire ancienne, et qui a rendu à jamais célèbre le nom et le courage des Grecs. Il y eut beaucoup de navires des Perses de pris, un plus grand nombre encore qui furent coulés à fond. Plusieurs des alliés, qui ne craignoient pas moins la cruauté du roi que l'ennemi, se retirèrent dans leur pays.

Thémistocle (Herod. lib. 8, c. 97-110), dans un entretien secret qu'il eut avec Aristide, mit en délibération, pour le sonder et pour connoître ses véritables sentimens, s'il ne seroit pas utile d'envoyer des vaisseaux pour rompre le pont que Xerxès avoit fait bâtir, afin, disoit-il, de prendre l'Asie dans l'Europe : il pensoit tout le contraire. Aristide lui fit de vives remontrances sur un tel

(1) *Οἱ μὲν ἄνδρες, γεγόνασί μοι γυναῖκες· οἱ δὲ γυναῖκες, ἄνδρες.*

Artemisia inter primos duces bellum acerrimè ciebat. Quippe, ut in viro muliebrem timorem, ita in muliere virilem audaciam cerneres. (Just. l. 2, c. 12.)

projet, et lui exposa combien il étoit dangereux de réduire au désespoir un ennemi si puissant, dont on ne pouvoit être trop tôt délivré. Thémistocle parut céder à ses raisons, et pour hâter le départ du roi, il le fit avertir secrètement que les Grecs songeoient à faire rompre le pont. Il paroît que le but de Thémistocle, dans cette fausse confidence, étoit de s'autoriser du sentiment d'Aristide, qui étoit d'un grand poids, contre celui des autres généraux, s'ils songeoient à aller rompre le pont. Peut-être aussi cherchoit-il à se mettre à couvert de la mauvaise volonté de ses ennemis, qui pourroient un jour l'accuser de trahison devant le peuple, s'ils venoient jamais à savoir qu'il eût fait donner cet avis secret à Xerxès.

Ce prince, effrayé d'une telle nouvelle (Herod. lib. 8, c. 115-120), ne perdit point de temps, et partit de nuit, ayant laissé Mardonius avec une armée de trois cent mille hommes pour réduire la Grèce, s'il le pouvoit. Les Grecs, qui s'attendoient que Xerxès donneroit le lendemain un nouveau combat, ayant appris sa fuite, le poursuivirent, mais inutilement. Ils avoient détruit deux cents vaisseaux ennemis (Herod. lib. 8, c. 130.), sans compter ceux qu'ils prirent. Le reste de la flotte persane, après avoir été fort maltraité en chemin par les vents, se retira vers la côte d'Asie, où elle entra dans le port de Cumes, ville d'Eolie, et y passa l'hiver, sans oser depuis revenir en Grèce.

Xerxès emmena avec lui le reste de son armée, et prit le chemin de l'Hellespont. Comme il n'y

avoit point de vivres préparés, elle souffrit infiniment pendant toute la marche, qui fut de quarante-cinq jours. Après avoir consumé tous les fruits qui se rencontrèrent, les soldats furent obligés de se nourrir d'herbes, et même de feuilles et d'écorces d'arbres. La maladie se mit dans l'armée. La dyssenterie et la peste en firent périr une grande partie.

Le roi, impatient de se sauver, avoit pris les devant avec peu de monde, afin d'arriver plus promptement : mais il trouva le pont rompu par une rude tempête qui s'étoit élevée, et fut obligé de passer le trajet dans une barque de pêcheur. C'étoit un spectacle (1) bien propre à faire connoître l'instabilité des choses humaines, que de voir dans une petite barque, presque sans suite et sans équipage, un prince, aux armées et aux vaisseaux duquel, peu de temps auparavant, à peine la terre et la mer avoient pu suffire. Tel fut le succès de l'expédition de Xerxès contre la Grèce.

En rapprochant Xerxès de lui-même en deux différens temps, on a peine à le reconnoître. Quand il s'agissoit de délibérer, rien de plus courageux ni de plus intrépide que ce prince : il est surpris, et même indigné, qu'on envisage dans l'avenir aucune difficulté, et qu'on témoigne aucune alarme.

(1) Erat res spectaculo digna, et æstimatione sortis humanæ, rerum varietate miranda, in exiguo latentem videre navigio, quem paulò antè vix æquor omne capiebat; carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus, propter multitudinem, terris graves erant. (Just. l. 2, c. 13.)

Mais lorsque l'heure de l'exécution et du péril est venue, il fuit lâchement, et ne songe qu'à mettre sa vie en sûreté. On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre le véritable courage, qui n'est jamais sans prudence, et la témérité qui est toujours aveugle et présomptueuse. Un prince habile et sage pèse tout, examine tout, avant que de s'engager dans une guerre (1) qu'il ne craint pas, mais qu'il ne souhaite pas aussi; et, dans le temps de l'action, la vue du danger ne sert qu'à l'animer. La présomption change cet ordre. (2) Comme elle a mis la bravoure et la hardiesse où devoit être la sagesse et la circonspection, elle place l'épouvante et le désespoir où devroit être le courage et l'intrépidité.

Le premier soin des Grecs, après la bataille de Salamine (Herod. lib. 8, cap. 122-125), fut d'envoyer à Delphes les prémices du riche butin qu'ils avoient fait. Cimon (Plut. in Cim. p. 481), encore tout jeune, se signala particulièrement dans cette journée, et y fit des actions d'une valeur distinguée, qui lui attirèrent une grande réputation, et le firent regarder dès-lors comme un citoyen capable de rendre un jour d'importans services à sa patrie.

Mais Thémistocle (Plut. in Themist. pag. 120) eut presque tout l'honneur de cette victoire, la

(1) Non times bella, non provocas. (Plin. de Traj.)
Fortissimus in ipso discrimine, qui ante discrimen quietissimus. (Tacit. Hist. l. 1, c. 84.)

(2) Ante discrimen feroces, in periculo pavidi. (Ibid. cap. 68.)

plus signalée que les Grecs aient jamais remportée contre les Perses. La vérité força ceux qui étoient les plus jaloux de sa gloire, à lui rendre ce témoignage. C'étoit une coutume dans la Grèce qu'après un combat les capitaines déclarassent ceux qui s'y étoient le plus distingués, en marquant sur un billet le nom de celui qui avoit mérité le premier prix, et le nom de celui qui avoit mérité le second. Ici, par un jugement qui marque la bonne opinion qu'il est naturel d'avoir de soi-même, chacun s'adjugea le premier rang, et accorda le second à Thémistocle ; ce qui étoit le mettre réellement au-dessus de tous les autres.

Les Lacédémoniens l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, décernèrent à leur général Eurybiade le prix de la valeur, et à Thémistocle celui de la sagesse, qui fut une couronne d'olivier pour l'un et pour l'autre. Ils firent aussi présent à Thémistocle du plus beau char qui fût dans la ville ; et à son départ, ils le firent accompagner par trois cents jeunes hommes des plus considérables de la ville jusqu'aux frontières du pays ; honneur que jusque-là ils n'avoient encore rendu à personne.

Mais ce qui lui causa un plaisir encore plus sensible, furent les acclamations publiques qu'il reçut aux premiers jeux olympiques qui se célébrèrent après la bataille de Salamine, où toute la Grèce étoit assemblée. Dès qu'il parut, tout le monda se leva pour lui faire honneur. Personne n'étoit attentif aux jeux ni aux combats : Thémis-

tocle seul faisoit le spectacle. Tous les yeux étoient tournés vers lui, et chacun s'empressoit de le montrer de la main aux étrangers qui ne le connoissoient pas. Il avoua depuis à ses amis qu'il regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie; que jamais il n'avoit ressenti une joie si douce ni si vive; et que cette récompense, juste fruit de ses travaux, passoit tous ses désirs.

On a sans doute remarqué dans Thémistocle deux ou trois traits principaux qui doivent lui donner rang parmi les plus grands hommes. Le dessein qu'il forma et qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir, et saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile et peu étendu, n'avoit que ce seul moyen pour s'enrichir et s'agrandir. On peut regarder ce projet comme la source et la cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athènes si florissante.

Mais je mets encore infiniment au-dessus de cette sage prévoyance, la rare modération qu'il fit paroître en deux occasions décisives, où c'en étoit fait de la Grèce, s'il eût écouté les conseils d'une ambition mal entendue, et qu'il se fût piqué d'un faux point d'honneur, comme il est si ordinaire aux personnes de sa profession et de son âge. La première est, lorsque, malgré l'in-

justice criante qu'on commettoit à l'égard de sa république et de sa propre personne, en nommant pour généralissisme de la flotte un Lacédémonien, il porta les Athéniens à se désister de leur prétention, quelque juste qu'elle fût, pour prévenir les funestes effets que la division entre les alliés n'auroit pas manqué d'avoir. Et combien est admirable sa présence d'esprit et son sang-froid, lorsque ce même Eurybiade, avec un geste menaçant et des paroles piquantes, leva la canne sur lui ! Qu'on se souvienne que Thémistocle n'étoit pas alors fort âgé; qu'il étoit plein d'ardeur pour la gloire ; qu'il commandoit une flotte nombreuse ; qu'il avoit pour lui la raison. Que feroient nos jeunes officiers dans une pareille conjoncture ? Celui-ci souffrit : et la victoire de Salamine fut le fruit de sa patience.

J'aurai lieu dans la suite de parler avec plus d'étendue du mérite d'Aristide. C'étoit, à proprement parler, l'homme de la république. Pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Nous l'avons vu traverser la flotte ennemie, non sans risque de sa vie, pour aller donner un avis salutaire à Thémistocle ; et Plutarque observe (1) que pendant tout le temps du commandement de ce der-

(1) Πάντα συνέπραττε καὶ συνεβούλευεν, ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν τὸν ἔχθιστον. (In vit. Arist. pag. 323.)

nier, Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils et de son crédit, quoiqu'il pût le regarder comme son rival, et même comme son ennemi. Qu'on compare cette noblesse et cette grandeur d'âme avec la petitesse d'esprit et la bassesse de cœur de ces hommes pointilleux, délicats et jaloux sur ce qui regarde le commandement; incompatibles avec leurs collègues; uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout; toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leurs intérêts particuliers, et à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en tirer avantage.

Le jour même de l'action des Thermopyles (Herod. lib. 7, cap. 165-167. — Diod. lib. 11, p. 16-22), la formidable armée des Carthaginois, composée de trois cent mille hommes, avoit été entièrement défaite par Gélon, tyran de Syracuse. Hérodote place ce combat au jour que se donna celui de Salamine. J'en ai marqué les circonstances dans l'histoire des Carthaginois. (t. 1, p. 198.)

Après la bataille de Salamine (Herod. lib. cap. 111-112. — Plut. in Themist. p. 122), les Grecs étant revenus de la poursuite des Perses, Thémistocle parcourut les îles qui avoient suivi leur parti, pour y faire des exactions, et pour en tirer de l'argent. Il commença par celle d'Andros, et demanda une somme considérable à ses habitans, leur ayant dit: *Je viens à vous, accompagné de deux puissantes divinités, la persuasion et la force.* Ils répondirent: *Nous avons aussi de notre côté deux autres divinités, qui ne sont pas*

moins puissantes que les vôtres, et qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez, la pauvreté et l'impuissance. Sur ce refus, il fit mine de les assiéger, et les menaça de ruiner entièrement leur ville. Il traita de la même sorte plusieurs autres îles, qui n'osèrent pas lui résister, comme Andros, et il en tira de grosses sommes à l'insu des autres capitaines : car il passoit pour aimer l'argent et vouloir s'enrichir.

§. IX. *Bataille de Platée.*

An. M. 3525. Av. J. C. 479. — Mardonius (Herod. lib. 8, c. 113-131-136, et 140-144. — Plut. in Arist. p. 324. — Diod. l. 11, p. 22-23. — Plut. de Or. def. p. 412), qui étoit resté en Grèce avec un corps d'armée de 300,000 hommes, fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie, et le printemps suivant il les mena dans la Béotie. Il y avoit dans le pays un oracle fort célèbre, c'étoit celui de Lébadie, qu'il crut devoir consulter pour savoir quel seroit le succès de la guerre. Le prêtre, dans l'enthousiasme dont il fut saisi, répondit en une langue que personne des assistans n'entendoit, comme pour insinuer que l'oracle ne daignoit pas s'expliquer à un barbare. Il envoya dans le même temps Alexandre, roi de Macédoine, avec plusieurs seigneurs persans à Athènes, et fit faire à ses habitans, de la part de son maître, des offres très-avantageuses, pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entièrement leur ville, qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, de leur per-

mettre de vivre selon leurs lois, et de leur donner le commandement sur toute la Grèce. Alexandre les exhorta en son nom, et comme leur ancien ami, à profiter d'une occasion si favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étoient hors d'état de tenir tête à une puissance aussi formidable que celle des Perses, et qui étoit tellement supérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, sur le premier bruit de cette ambassade, avoient aussi, de leur côté, envoyé des députés à Athènes pour en détourner l'effet. Ils assistoient à l'audience. Après qu'Alexandre se fut tû, ils prirent la parole en s'adressant aux Athéniens, les exhortèrent fortement à ne pas abandonner l'intérêt commun de la Grèce, et à ne se point séparer du corps des alliés, leur représentant que l'union, dans la conjoncture où se trouvoit la Crèce, faisoit toute leur force, et les rendroit invincibles. Ils ajoutèrent, que la république de Sparte étoit fort sensible à la triste situation des Athéniens, qui étoient sans maisons et sans retraite, et dont les moissons avoient été ruinées deux années consécutives : qu'elle s'offroit à nourrir et à entretenir pendant tout le temps de la guerre, leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, et à pourvoir abondamment à tous leurs besoins. Ils finirent par ce qui regardoit Alexandre, dont ils dirent que le discours avoit été tel qu'on devoit l'attendre d'un tyran qui parloit en faveur d'un tyran; mais qu'il sembloit avoir oublié que le peuple auquel il s'adressoit s'étoit

montré, en toute occasion, le plus zélé défenseur de la liberté commune.

Aristide étoit pour lors en charge, c'est-à-dire, le premier des archontes. Il répondit qu'il pardonnoit aux barbares, qui n'estimoient que l'or et l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses; mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise, et sans quelque sorte d'indignation, que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté et la misère présente des Athéniens, et oubliant leur courage et leur grandeur d'âme, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grèce, par la vue de quelques récompenses et de quelques nourritures qu'ils leur offroient : qu'ils déclarassent à leur république que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défense de la liberté commune : qu'ils étoient sensibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone; mais qu'ils feroient en sorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis, se tournant vers les députés de Mardonius, et leur montrant de sa main le soleil : « Sachez, leur dit-il, que, tant que « cet astre continuera sa course, les Athéniens « seront mortels ennemis des Perses, et qu'ils ne « cesseront de venger sur eux le ravage de leurs « terres et l'incendie de leurs maisons et de leurs « temples. » Il pria le roi de Macédoine, s'il vouloit être véritablement leur ami, de ne plus se rendre auprès d'eux le porteur de telles paroles,

qui ne pouvoient que le déshonorer, sans produire aucun fruit.

Aristide ne se contenta pas d'une déclaration si forte et si précise. Pour inspirer encore plus d'horreur de semblables propositions, et pour interdire à jamais tout commerce avec les barbares par un motif de religion, il ordonna que les prêtres maudissent et chargeassent d'anathêmes quiconque oseroit proposer de faire alliance avec les Perses, ou d'abandonner celle des Grecs.

Quand Mardonius eut appris par la réponse des Athéniens (Herod. lib. 9, cap. 1-11. — Plut. in Arist. p. 324. —Diod. lib. 11, p. 23), que nul prix (1), nul avantage, ne pouvoit les porter à vendre leur liberté, il marcha avec toute son armée vers l'Attique, détruisant tout ce qu'il rencontroit dans son chemin. Les Athéniens, n'étant pas en état de résister à ce torrent, s'étoient retirés à Salamine, et avoient une seconde fois abandonné leur ville. Mardonius, ne perdant pas encore toute espérance d'accommodement avec eux, leur envoya un député pour leur faire les mêmes propositions qu'auparavant. Un Athénien, nommé Lycidas, étant d'avis qu'on l'écoutât, fut lapidé sur-le-champ; et les femmes Athéniennes, courant en même temps à sa maison, lapidèrent aussi sa femme et ses enfans : tant la paix avec le barbare paroissoit un crime détestable! On respecta néanmoins dans le député le

(1) Posteaquàm nullo pretio libertatem his videt venalem, etc. (Justin. l. 2, c. 14.)

caractère dont il étoit revêtu, et on le renvoya sans lui faire aucun mauvais traitement. Mardonius connut alors qu'il n'y avoit point de paix à attendre. Il entra dans Athènes, brûla et démolit tout ce qui avoit échappé au saccagement de l'année précédente, et ne laissa rien sur pied.

Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique, comme ils s'y étoient engagés, songeoient à se renfermer dans le Péloponnèse pour s'y défendre, et, dans cette vue, avoient commencé à élever un mur sur l'isthme pour en fermer l'entrée à l'ennemi, et par-là ils comptoient qu'ils seroient en sûreté, et n'auroient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députèrent à Sparte, pour se plaindre de la lenteur et de la négligence de leurs alliés. Les Ephores ne parurent pas fort touchés de leurs remontrances; et comme ce jour étoit la fête d'Hyacinthe *, ils le passèrent en festins et en réjouissances, remettant leur réponse au lendemain; et traînant l'affaire en longueur sous différens prétextes, ils gagnèrent dix jours, pendant lesquels la muraille fut achevée. Ils étoient prêts de renvoyer honteusement les députés, lorsqu'un particulier leur ayant représenté quelle indignité il y auroit à

* Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe duroit trois jours. Le premier et le dernier étoient des jours de tristesse et de deuil pour la mort d'Hyacinthe, mais le second étoit un jour de réjouissance : il y avoit des festins, des jeux, des spectacles et toutes sortes de divertissemens. Cette fête se célébroit toutes les années au mois d'août, en l'honneur d'Apollon et d'Hyacinthe.

traiter ainsi, les Athéniens après toutes les pertes volontaires qu'ils avoient soufffertes si généreusement pour la défense commune de la liberté, et tous les services importans qu'ils avoient rendus à la Grèce, ils ouvrirent les yeux, et eurent honte d'une si noire perfidie. La nuit même qui suivit, ils firent partir, à l'insu des Athéniens, cinq mille Spartiates, qui avoient avec eux chacun sept ilotes. Le lendemain matin, les députés renouvelant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très-surpris d'apprendre que le secours étoit en chemin, et s'approchoit de l'Attique.

Mardonius l'avoit quittée pour reprendre le chemin de la Béotie. Il crut que ce pays étant ouvert et uni (Herod. l. 9, c. 12-76. — Plut. in Aris. p. 325-330. — Diod. l. 11, p. 24-26), il lui convenoit mieux d'y combattre que dans l'Attique, pays rude et raboteux, plein de hauteurs et de défilés, qui, par cette raison, ne pourroit lui fournir de terrain propre à ranger en bataille sa nombreuse armée, ni donner lieu d'agir à sa cavalerie. Il campa à son retour sur la rivière d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias, roi de Lacédémone, et d'Aristide, général des Athéniens. L'armée des Perses étoit, selon Hérodote, de trois cent mille hommes, ou, selon Diodore, de cinq cent mille. Celle des Grecs n'étoit que de soixante-six mille hommes. Il n'y avoit que cinq mille Spartiates, mais ils étoient accompagnés de trente-cinq mille ilotes, sept pour chaque Spartiate; ces derniers étoient des troupes armées à la légère : les Athéniens n'étoient qu'au

nombre de huit mille. Tout le reste étoit des alliés. Les Spartiates commandoient l'aile droite, et les Athéniens la gauche; honneur que les Tégéates leur disputèrent, mais inutilement.

Pendant que la Grèce (Plut. in Aristid. p. 326), étoit en suspens dans l'attente d'une bataille qui alloit décider de son sort, un complot secret, formé au milieu du camp des Athéniens par quelques citoyens mécontens, qui songeoient à ruiner le gouvernement populaire, ou à livrer la Grèce aux Perses, jeta Aristide dans un grand embarras. Il eut besoin ici de toute sa prudence. Ne sachant pas au juste le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il se contenta d'en faire arrêter huit, et de ces huit, les deux seuls, contre lesquels il fit faire des informations, parce qu'ils étoient les plus chargés, se sauvèrent du camp pendant qu'on faisoit leur procès. Aristide, sans doute favorisa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, et que leur punition ne causât quelque émeute. Pour les autres, il les relâcha, leur laissant penser qu'on n'avoit rien trouvé contre eux, et il leur dit que la bataille seroit le tribunal où ils pourroient se justifier pleinement et montrer qu'ils étoient bien éloignés d'avoir songé à trahir leur patrie. Cette sage dissimulation, qui donnoit lieu au repentir, et qui évitoit de pousser au désespoir les coupables, apaisa tout le mouvement.

Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya sa cavalerie escarmoucher contre eux, en quoi il étoit le plus fort. Les Mégariens, qui étoient cam-

pés dans la plaine, en souffrirent beaucoup, et quelque vigoureuse résistance qu'ils fissent, ils étoient près de plier, lorsqu'un détachement de trois cents Athéniens, avec quelques gens de trait, s'avança pour les soutenir. Masistius, général de la cavalerie des Perses, l'un des plus considérables seigneurs de la nation, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride et poussa contre eux. Les Athéniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à montrer par le succès de ce combat quel seroit celui de la bataille générale. La victoire fut long-temps disputée; mais enfin le cheval de Masistius, ayant été blessé, jeta son maître par terre, qui fut tué sur-le-champ; et aussitôt les Perses prirent la fuite. Quand on eut appris sa mort chez les barbares, la douleur fut extrême. Ils se coupèrent les cheveux, coupèrent les crins de leurs chevaux et de leurs mulets, et remplirent tout le camp de cris et de gémissemens, comme ayant perdu le plus brave homme de leur armée.

Après ce combat contre la cavalerie des Perses, les deux armées furent long-temps sans en venir aux mains, parce que les devins, sur l'inspection des entrailles des victimes, leur prédisoient également aux uns et aux autres la victoire, s'ils ne faisoient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entière, s'ils attaquoient.

Ils passèrent ainsi dix jours à se regarder. Mardonius, qui étoit d'un caractère vif et bouillant, souffroit avec peine un si long délai. D'ailleurs il

ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours, et les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement. Il assembla donc son conseil pour délibérer si l'on donneroit la bataille. Artabaze, seigneur d'un rare mérite et d'une grande expérience, étoit d'avis qu'on ne hasardât point de bataille, mais qu'on se retirât sous les murs de Thèbes, où l'on auroit soin d'amasser des vivres et des fourrages. Il représentoit que le seul délai étoit capable de ralentir beaucoup l'ardeur des alliés; qu'on travailleroit à en détacher plusieurs par l'or et l'argent qu'on répandroit parmi les chefs, et parmi ceux qui avoient le plus de crédit dans chaque ville; et que par ce moyen ils pourroient plus facilement et plus sûrement se rendre maîtres de la Grèce. Cet avis étoit fort sage, mais l'avis contraire l'emporta, parce que c'étoit celui de Mardonius, que personne n'osoit contredire. Il fut résolu qu'on donneroit la bataille le lendemain. Alexandre, roi de Macédoine, qui étoit dans le cœur pour les Grecs, s'approcha secrètement de leur camp, sur le minuit, et instruisit Aristide de tout ce qui s'étoit passé.

Aussitôt Pausanias donna ordre aux officiers de se préparer au combat, et il communiqua à Aristide le dessein qu'il avoit formé de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Athéniens de l'aile gauche à l'aile droite pour les opposer aux Perses, contre lesquels ils étoient accoutumés à combattre. Soit prudence, soit timidité qui lui eût fait proposer ce parti, les Athéniens l'acceptèrent avec joie. On n'entendoit parmi eux que

des exhortations qu'ils se faisoient les uns aux autres de se montrer gens de cœur : que ni eux, ni leurs ennemis n'étoient point changés depuis la bataille de Marathon, si ce n'est que la victoire avoit augmenté le courage des Athéniens et abattu celui des Perses. Nous ne combattons pas, comme eux, disoient-ils, pour un pays et pour une ville seulement, mais pour les trophées érigés à Marathon et à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade et de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens. En parlant ainsi, ils alloient gaiement changer de poste. Mais Mardonius, sur l'avis qu'il en eut, ayant pareillement changé son ordre de bataille, on remit les choses de part et d'autre dans leur premier état. Ainsi tout ce jour-là se passa sans rien faire.

Le soir on tint un conseil parmi les Grecs, où il fut résolu qu'on décamperoit et que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant venue, et les capitaines commençant à s'avancer à la tête de leurs corps vers le camp qu'on avoit marqué, il y eut beaucoup de confusion parmi les troupes, dont les unes alloient d'un côté, et les autres d'un autre, sans garder d'ordre dans leur marche. On s'arrêta près de la petite ville de Platée.

Au premier bruit du départ des Grecs, Mardonius mit toute son armée en bataille, et s'avança contre l'ennemi avec de grands cris et d'horribles hurlemens des barbares, qui pensoient marcher bien moins pour combattre que pour dépouiller des fuyards; et leur général, se sentant sûr de la

victoire, insultoit fièrement à la timide et lâche prudence d'Artabaze, et à la fausse idée qu'il avoit conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendoit ne prendre jamais la fuite devant l'ennemi; et cependant on voyoit ici le contraire. Il sentit bientôt que cette idée n'étoit pas fausse. Il tomba sur les Lacédémoniens, qui étoient seuls et séparés du corps de l'armée, au nombre de cinquante mille hommes, avec trois mille Tégéates. Le choc fut des plus rudes : de part et d'autre on montra un courage de lion, et les barbares connurent qu'ils avoient affaire à des soldats déterminés à vaincre ou à mourir. Les Athéniens, vers qui Pausanias avoit dépêché un officier, s'étoient mis en marche pour l'aller secourir; mais les Grecs qui tenoient le parti des Perses, au nombre de cinquante mille hommes, vinrent à leur rencontre et les empêchèrent de passer outre. Aristide, avec sa petite troupe, soutint de pied ferme leur attaque, et leur fit voir que le grand nombre ne peut rien contre le courage et la bravoure.

La bataille étant ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui rompirent les Perses et les mirent en déroute. Mardonius leur chef étant tombé mort d'une blessure qu'il reçut, toute l'armée prit la fuite; et les Grecs, qui combattoient contre Aristide, en firent autant, dès qu'il eurent appris la défaite des barbares. Ceux-ci s'étoient réfugiés dans leur premier camp, et s'y étoient enfermés d'une enceinte de bois. Les Lacédémoniens les y avoient poursuivis, et ils attaquoient le retranchement, mais

avec foiblesse et nonchalance, comme des gens peu accoutumés à faire des siéges et à forcer des murailles. Les Athéniens, qui en eurent avis, cessant de poursuivre les Grecs, marchèrent vers le camp, l'emportèrent après plusieurs assauts, et firent un grand carnage.

Artabaze, qui avoit prévu ce malheur sur la mauvaise manœuvre qu'il voyoit faire à Mardonius, après avoir donné dans le combat toutes les marques possibles de courage et d'intrépidité, se sauva de bonne heure avec quarante mille hommes qu'il commandoit, et prévenant par sa prompte marche le bruit de sa défaite, arriva en sûreté à Byzance, et passa de là en Asie: de tout le reste de l'armée, il n'y en eut pas quatre mille qui échappèrent au carnage de cette journée: tous furent tués et taillés en pièces par les Grecs, qui se délivrèrent par-là une bonne fois des invasions de ces peuples, aucune armée persane ne s'étant plus fait voir depuis ce temps-là en-deçà de l'Hellespont.

An. M. 3525. Av. J. C. 479. = Cette bataille fut donnée le quatre du mois * boédromion, selon la manière de compter des Athéniens. Aussitôt après, les alliés (Paus. l. 5, p. 332), pour marquer leur reconnoissance, firent faire à frais communs une statue de Jupiter qu'ils posèrent dans son temple d'Olympie. Les noms de tous les peuples de la Grèce qui s'étoient trouvés au combat étoient gravés sur le côté droit du piédestal de la statue,

* Ce jour répond au 19 de notre mois de septembre.

les Lacédémoniens à la tête, les Athéniens après eux, et tous les autres de suite.

Un des premiers citoyens d'Egine (Herod. lib. 9, cap. 77-78) vint trouver Pausanias, et l'exhorta à venger l'affront que Mardonius et Xerxès avoient fait à Léonide, dont le corps mort avoit été attaché par leur ordre à une potence, et le pressa de traiter de la même sorte le corps de Mardonius. Pour l'y porter plus fortement, il ajoutoit que satisfaire ainsi aux mânes de ceux qui avoient été tués aux Thermopyles, c'étoit un moyen sûr d'immortaliser son nom parmi tous les Grecs et pendant la durée de tous les siècles. Portez ailleurs vos lâches conseils, lui répliqua Pausanias. Il faut que vous vous entendiez bien mal en vraie gloire, de penser que j'en doive beaucoup acquérir en me rendant semblable aux barbares. S'il faut agir ainsi pour plaire à ceux d'Egine, j'aime mieux me conserver l'estime des Lacédémoniens, chez qui l'on ne met point en comparaison le bas et indigne plaisir de la vengeance avec celui de montrer de la clémence et de la modération à l'égard de nos ennemis, et surtout après leur mort. Pour ce qui regarde les mânes des Spartiates, ils sont suffisamment vengés par la mort de tant de milliers de Perses qui sont demeurés sur la place dans le dernier combat. »

Une contestation qui s'éleva entre les Athéniens les Lacédémoniens (Plut. in Arist. pag. 331), pour savoir auquel des deux peuples on assigneroit le prix de la valeur, et lequel poseroit un

trophée, pensa souiller la gloire et troubler la joie de la victoire qu'on venoit de remporter. Ils alloient décider ce différend par les armes, et se porter aux dernières extrémités, si Aristide, par ses bonnes raisons, ne leur eût persuadé de remettre au jugement des Grecs la décision de cette affaire. La proposition fut acceptée. Les Grecs étant donc assemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différend, Théogiton de Mégare dit dans son avis qu'il ne falloit adjuger ce prix de la valeur ni à Athènes, ni à Sparte, mais à une troisième ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeste que la guerre qu'ils venoient de terminer. Après lui Cléocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour sa patrie; car Corinthe étoit la première ville de la Grèce en puissance et en dignité après celles d'Athènes et de Sparte. Mais on fut agréablement trompé quand on vit que son discours étoit tout entier à la louange des Platéens, et qu'il conclut que, pour éteindre cette contention si dangereuse, il falloit leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchés. Ce discours fut reçu de toute l'assemblée avec applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour les Athéniens, et après lui Pausanias pour les Lacédémoniens.

Etant ainsi tous d'accord (Herod. lib. 9, cap. 79-80), avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingts talens (80,000 écus) pour les Platéens, qui les employèrent à bâti

un temple à Minerve, à lui élever une statue, et à enrichir ce temple de beaux tableaux, qui duroient encore du temps de Plutarque, c'est-à-dire plus de six cents ans après, et qui étoient aussi frais que s'ils fussent sortis des mains du peintre. Pour ce qui est du trophée, les Lacédémoniens en érigèrent un en leur particulier, et les Athéniens un autre.

Le butin fut immense. On trouva dans le camp de Mardonius des sommes infinies d'or et d'argent monnoyés ; des coupes, des vases, des lits, des tables, des colliers, des brasselets d'or et d'argent sans nombre et sans prix. Un historien (1) remarque que ces dépouilles devinrent funestes à la Grèce, et commencèrent à y jeter l'amour des richesses et le goût du luxe. On commença, selon la religieuse coutume des Grecs, par mettre à part la dîme de tout le butin pour les dieux : le reste fut partagé également entre les villes et les peuples qui avoient fourni des troupes ; et les chefs qui s'étoient distingués dans le combat le furent aussi dans cette distribution. On envoya un trépied d'or à Delphes. Pausanias (Cornel. Nep. in Pausan. cap. 1) avoit marqué dans l'inscription : *Qu'il avoit défait les barbares à Platée, et qu'en reconnoissance de cette victoire, il avoit fait ce présent à Apollon.* Cette inscription fastueuse, où il s'attribuoit à lui seul et la victoire et l'offrande, blessa les Lacédémoniens ; et pour punir

(1) Victo Mardonio, castra referta regalis opulentiæ capta ; undè primùm Græcos, diviso inter se auro Persico, divitiarum luxuria cepit. (Justin. l. 2, p. 14.)

son orgueil par l'endroit même par lequel il prétendoit s'élever, et pour rendre en même temps justice aux alliés, ils firent effacer son nom, et mirent à sa place celui des villes qui avoient contribué à la victoire. Un désir de gloire trop ardent lui laissoit ignorer qu'on ne perd rien par une sage modestie qui évite de faire trop valoir les services, et qu'en mettant à couvert de l'envie, (1) elle ne sert qu'à augmenter le réputation.

Pausanias (Herod. lib. 9, cap. 81) avoit fait paroître davantage l'esprit et le goût spartain dans un double repas qu'il fit préparer peu de jours après le combat, l'un superbe et magnifique, où l'on avoit étalé tout ce qui servoit à parer la table de Mardonius ; l'autre simple et frugal, à la manière des Spartiates. Puis, les comparant ensemble, et en faisant remarquer la différence à ses officiers qu'il avoit mandés exprès : « Quelle « folie, leur dit-il, à Mardonius, accoutumé à de « tels repas, de venir attaquer des gens qui savent « comme nous se passer de tout. »

Les Grecs envoyèrent en commun à Delphes (Plut. in Arist. pag. 331-332) consulter l'oracle sur le sacrifice qu'ils devoient faire. Le dieu leur répondit qu'ils élevassent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le pays, parce qu'il avoit été pollu et profané par les barbares, et qu'ils vinssent

(1) Ipsâ dissimulatione famæ famam auxit. (Tacit.)

prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appelé l'autel commun.

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les généraux allèrent d'abord dans tout le pays, et firent éteindre tous les feux ; et Euchidas, de la ville de Platée, s'étant chargé d'apporter avec toute la diligence possible le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, et reprit le chemin de Platée, où il arriva avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour-là mille stades, (cinquante lieues). En arrivant il salua ses concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds, et un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emportèrent et l'enterrèrent dans le temple de Diane, surnommée *Eucleia* (*de la bonne renommée*) et mirent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers : *Ci gît Euchidas, qui fit une course à Delphes, et revint ici le même jour.*

Dans la première assemblée générale de la Grèce, qui se tint quelque temps après, Aristide proposa ce décret, que chaque année toutes les villes de la Grèce enverroient à Platée leurs députés pour faire des sacrifices à Jupiter libérateur et aux dieux de la ville (cette assemblée se tenoit encore régulièrement du temps de Plutarque), que de cinq ans en cinq ans on y célébreroit des jeux, qu'on appelleroit les jeux de la liberté ; qu'on leveroit par toute la Grèce dix mille hommes de pied et mille chevaux ; qu'on équiperoit une

flotte de cent vaisseaux, qui seroient entretenus pour faire la guerre aux barbares; et que les Platéens, dévoués uniquement au service de Dieu, seroient regardés comme sacrés et inviolables, n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prières et des sacrifices pour le salut des Grecs.

Tous ces articles étant approuvés et passés, les Platéens se chargèrent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avoient été tués à cette bataille : et voici l'ordre et la manière de ce sacrifice. Le seizième jour du mois de maimactrion * (qui répond à notre mois de décembre), on fait à la pointe du jour une procession précédée par un trompette qui sonne la charge. Après ce trompette marchent plusieurs chariots pleins de couronnes et de branches de myrte. Ces chariots sont suivis d'un taureau noir; après le taureau marchent des jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin et de lait, effusions ordinaires qu'on fait aux morts, et des phioles d'huile et d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre; car il n'est permis à aucun esclave de se mêler dans cette cérémonie, qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin cette pompe est fermée par l'archonte, ou le premier magistrat des Platéens, à qui, en tout autre temps, il est défendu de toucher le fer seulement, et de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc. Mais, ce

* Trois mois après celui où la bataille de Platée s'étoit donnée. Apparemment qu'on ne fit ces funérailles pour la première fois qu'après que les ennemis se furent entièrement retirés, et que le pays fut libre.

jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colonnes qui sont à ces tombeaux, les frotte d'essence, et égorge ensuite le taureau sur un bûcher qu'on a préparé. Après avoir fait des prières à Jupiter * et à Mercure terrestres, il invite ces vaillans hommes à ce festin funèbre et à ces effusions mortuaires, et remplissant de vin une coupe, il la verse, et dit à haute voix : *Je présente cette coupe à ces vaillans hommes qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà les cérémonies qui s'observoient encore du temps de Plutarque.

Diodore (l. 11, p. 26) ajoute que les Athéniens en particulier décorèrent avec magnificence les tombeaux de ceux qui étoient morts dans la guerre contre les Perses, instituèrent en leur honneur des jeux funèbres, et établirent un panégyrique solennel qui se réitéroit apparemment tous les ans.

On sent assez, sans que je sois obligé de le faire remarquer, combien ces témoignages solennels et perpétuels d'honneur, d'estime, de reconnoissance envers ces soldats morts pour la défense de la liberté, contribuoient à relever le mérite de la valeur et des services rendus à la patrie, et à

* *Jupiter terrestre* n'est autre que Pluton : et *Mercure* étoit aussi appelé *terrestre*, à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers.

inspirer du courage aux spectateurs ; et combien tout cela étoit propre à perpétuer la bravoure dans un peuple, et à former des troupes invincibles.

On n'aura pas été moins frappé sans doute de l'attention merveilleuse de ces peuples à s'acquitter en tout des devoirs de religion. L'événement que je viens de rapporter, c'est-à-dire la bataille de Platée, en fournit des preuves bien éclatantes, dans le sacrifice annuel et perpétuel à Jupiter Libérateur, qui continuoit encore du temps de Plutarque; dans le soin de consacrer aux dieux la dîme de tout le butin; dans le décret proposé par Aristide d'établir à perpétuité tous les ans une fête solennelle. Il est beau, ce me semble, de voir des peuples idolâtres protester ainsi publiquement qu'ils attendent tout de la Divinité; qu'ils se croient obligés de lui rapporter tout; qu'ils la regardent comme la source des succès et des victoires, comme l'arbitre souverain des états et des empires; comme donnant les conseils salutaires, et inspirant la prudence et le courage; comme digne, par tous ces titres, d'avoir la première part au butin, et méritant une reconnoissance éternelle pour des bienfaits si importans.

§. X. *Combat près de Mycale. Défaite des Perses.*

Le même jour que les Grecs combattirent à Platée (Herod. l. 9, c. 89-105. — Diod. l. 11, p. 26-28), leur armée navale remporta en Asie une mémorable victoire sur les restes de la flotte

des Perses ; car, pendant que celle des Grecs étoit à Egine sous le commandement de Léotychide, roi de Lacédémone, et de Xanthippe l'Athénien, il leur vint des ambassadeurs de la part des Ioniens pour les inviter à venir en Asie délivrer les villes grecques de la servitude des barbares. Sur cet avis, ils firent voile pour l'Asie, et prirent leur route par Délos. Pendant qu'ils y étoient, d'autres ambassadeurs vinrent de Samos les y trouver, et leur apprirent que la flotte des Perses, qui avoit passé l'hiver à Cumes, étoit alors à Samos, et pouvoit y être facilement défaite et détruite, les priant instamment de ne point négliger une occasion si favorable. Les Grecs firent donc voile vers Samos ; mais les Perses, ayant eu avis de leur approche, se retirèrent à Mycale, promontoire du continent d'Asie, où campoit leur armée de terre, forte de cent mille hommes, qui étoit le reste de ceux que Xerxès avoit ramenés de Grèce l'année précédente. Ils tirèrent-là leurs vaisseaux à terre, ce qui étoit ordinaire aux anciens, et les environnèrent d'un fort rempart. Les Grecs les ayant suivis jusque-là, défirent, par le secours des Ioniens, leur armée de terre, forcèrent leur rempart, et brûlèrent tous leurs vaisseaux.

La bataille de Platée fut donnée le matin, et celle de Mycale l'après-midi du même jour. Cependant tous les écrivains grecs rapportent qu'on apprit à Mycale la victoire de Platée avant le commencement du combat, quoiqu'il y eût entre deux toute la mer Egée, qu'on ne pouvoit tra-

verser qu'en plusieurs jours de navigation. Mais Diodore de Sicile nous explique ce mystère. Il nous apprend que Léotychide, remarquant que ses soldats étoient fort troublés par la crainte que leurs compatriotes ne succombassent à Platée sous la nombreuse armée de Mardonius, imagina un stratagème pour relever leur courage; et que sur le point qu'il devoit donner le premier assaut, il fit répandre le bruit parmi ses troupes que les Perses avoient été défaits *, quoiqu'il n'en eût aucune connoissance.

Xerxès, ayant appris ces deux grandes défaites (Diod. l. 11, p. 28), abandonna Sardes avec la même précipitation qu'il avoit fait à Athènes après la bataille de Salamine, et se retira précipitamment en Perse, pour se mettre le plus loin qu'il étoit possible hors de la portée de ses ennemis victorieux. Mais, avant que de partir (Strab. l. 14, p. 634), il donna ordre de brûler et de démolir tous les temples des villes grecques d'Asie : ce qui fut exécuté, n'y ayant eu d'épargné que le temple de Diane à Éphèse. Il en usa ainsi à l'instigation des mages (Cic. l. 2, de Leg. n. 26), ennemis déclarés des temples et des simulacres. Le second Zoroastre l'avoit instruit à fond de leur religion, et l'en avoit rendu un ardent défenseur. Pline (l. 30, c. 1) nous apprend qu'Ostane, le chef des mages et le patriarche de cette secte, qui en

* Ce qu'on dit aussi de la victoire de Paul-Emile sur les Macédoniens, qui fut sue à Rome le jour même qu'elle avoit été gagnée, arriva sans doute de la même sorte (Plut. in Paul. Æmil. p. 268; et Liv. l. 45, n. 1.)

soutenoit les maximes et les intérêts jusqu'à la fureur, accompagna Xerxès dans son expédition contre la Grèce. Ce prince (Arrian. l. 7), passant par Babylone, dans son retour à Suse, y détruisit aussi tous les temples, comme il avoit fait dans la Grèce et dans l'Asie mineure, par le même principe sans doute, et en haine de la secte des Sabéens, qui adoroient Dieu par des images, culte que les mages détestoient souverainement. Peut-être aussi que le désir de se dédommager des frais que lui avoit coûté son expédition contre la Grèce le porta à piller et à détruire ces temples, pour profiter de leurs dépouilles; car il y trouva des richesses immenses, que la superstition des peuples et des princes y avoit amassées pendant une longue suite de siècles.

La flotte grecque, après la batatille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont (Herod. l. 9, c. 113-120), pour se saisir des ponts que Xerxès avoit fait jeter sur ce détroit, les croyant encore dans leur entier. Mais les ayant trouvés rompus par la tempête, Léotychide, et ceux du Péloponnèse, reprirent le chemin de leur pays. Pour Xanthippe, il resta avec les Athéniens et les confédérés d'Ionie, et ils se rendirent maîtres de Seste et de la Chersonnèse de Thrace, où ils firent un grand butin et un grand nombre de prisonniers; après quoi, aux approches de l'hiver, ils retournèrent chacun dans leurs villes.

Depuis ce temps-là, toutes les villes d'Ionie se révoltèrent contre les Perses; et étant entrées en confédération avec les Grecs, elles conservèrent la

plupart leur liberté pendant tout le temps que cet empire subsista.

§. XI. *Inhumaine et barbare vengeance d'Amestris, femme de Xerxès.*

An. M. 3525. An. J. C. 479. = Pendant que Xerxès étoit à Sardes (Herod. l. 9, c. 107-112), il y avoit conçu une violente passion pour la femme de Masiste, son frère, prince d'un rare mérite, qui l'avoit toujours servi avec zèle, et ne lui avoit jamais donné aucun sujet de mécontentement. La vertu de cette dame, sa fidélité et sa tendresse pour son mari, l'avoient rendue inébranlable à toutes les sollicitations du roi. Il espéra la pouvoir gagner en la comblant de bienfaits; et entre autres grâces qu'il lui accorda, il fit épouser à Darius son fils aîné, qu'il destinoit pour son successeur, Artaïnte, fille de cette princesse, et dès qu'il fut arrivé à Suse, il voulut que le mariage fût consommé. Mais Xerxès, malgré toutes ses avances, ne la trouvant pas moins inaccessible à ses attaques, changea tout à coup d'objet, et devint passionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la sage et vertueuse fermeté de sa mère. Pendant toutes ces intrigues, Amestris, femme de Xerxès, lui fit présent d'une riche et magnifique robe qu'elle avoit faite elle-même. Xerxès trouvant cette robe fort à son gré, la prit la première fois qu'il rendit visite à Artaïnte. Dans la conversation, il la pressa de marquer ce qu'elle désiroit de lui, avec promesse, et même serment, de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaïnte lui demanda la robe qu'il

portoit. Xerxès, qui prévoyoit les malheurs que ce présent entraîneroit après soi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre chose en sa place : mais ne pouvant la persuader, et se croyant lié par l'engagement imprudent de sa promesse et de son serment, il lui donna sa robe. Cette femme ne l'eut pas plus tôt reçue, qu'elle la porta publiquement par manière de trophée.

Cette action ayant confirmé Amestris dans ses soupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais, au lieu de porter sa vengeance sur la fille, qui étoit la seule coupable, elle résolut de la faire tomber sur la mère, à qui elle attribuoit toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entièrement innocente. Elle attendit le temps de la grande fête, qui se célébroit tous les ans le jour de la naissance du roi, et qui n'étoit pas loin; dans laquelle le roi, selon la coutume établie, devoit lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Masiste lui fût livrée. Xerxès, qui comprit le dessein de la reine, et qui en frémit d'horreur, tant par considération pour son frère, qu'à cause de l'innocence de cette dame, contre laquelle il voyoit que sa femme étoit violemment irritée, lui refusa d'abord sa demande, et fit tout ce qu'il put pour l'en détourner. Mais n'ayant pu ni la gagner, ni prendre sur soi d'agir avec fermeté, il céda par une complaisance également foible et cruelle, préférant aux devoirs inviolables de la justice et de l'humanité, les droits arbitraires d'une coutume établie uniquement pour donner lieu à la libéralité et à la bonté.

Cette dame fut donc saisie par les gardes du roi et livrée à Amestris, qui lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles et les lèvres; les fit jeter aux chiens en sa présence, et la renvoya ainsi mutilée en la maison de son mari. Cependant Xerxès l'avoit mandé pour le préparer à cette triste nouvelle. Il lui témoigna qu'il désiroit qu'il se séparât de sa femme, et qui lui donneroit en la place une de ses filles en mariage. Masiste, qui avoit un attachement extrême pour sa femme, ne put se résoudre à l'abandonner : ce qui fit que Xerxès lui dit tout en colère que, puisqu'il refusoit sa fille, il n'auroit ni elle ni sa femme, et qu'il apprendroit à ne pas rejeter les offres de son maître; et il le renvoya avec cette inhumaine réponse.

Un tel procédé ayant jeté Masiste dans un grand trouble, et lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui pour voir ce qui s'y passoit. Il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'imaginer, il assembla toute sa famille, ses domestiques et tous ceux qui étoient dans sa dépendance, et fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane dont il étoit gouverneur, résolu, dès qu'il y seroit arrivé, de lever une armée, et de faire la guerre au roi, pour se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, et soupçonnant par-là ce qu'il avoit dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie qui, l'ayant atteint, le mit en pièce avec ses enfans, et tous ceux qui étoient avec

lui. Je ne sais si l'histoire fournit un exemple plus tragique de vengeance que celui que je viens de rapporter.

On rapporte d'Amestris (Herod. l. 7, c. 114) une autre action non moins cruelle ni moins impie. Elle fit brûler vifs quatorze enfans des meilleurse maisons de Perse, en sacrifice aux dieux infernaux, pour obéir à une coutume superstitieuse usité chez les Perses.

Masiste étant mort (Diod. l. 21, p. 53), Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hystaspe, son second fils, qui, se trouvant par-là obligé de vivre loin de la cour, fournit à Artaxerxe, son plus jeune frère, l'occasion de monter, à son préjudice, sur le trône, après la mort de leur père, comme on le verra ci-après.

Ici finit l'histoire d'Hérodote, c'est-à-dire, à la bataille de Mycale, et au siége de la ville de Seste par les Athéniens.

§. XII. *Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville malgré l'opposition des Lacédémoniens.*

An. M. 3526. Av. J. C. 478. = La guerre, appelée vulgairement la guerre de Médie (Thucyd. l. 3, p. 59-62. — Diod. l. 11, p. 30-31 — Justin. l. 2, c. 25), qui n'avoit duré que deux ans, ayant éte terminée comme on l'a vu, les Athéniens, de retour dans leur patrie, y firent revenir leurs femmes et leurs enfans, qu'ils avoient mis en dépôt ailleurs pendant la guerre, et ils songèrent à rétablir leur ville, qui avoit été presque entièrement détruite

par les Perses, et à l'environner de bonnes murailles pour la mettre hors d'insulte. Les Lacédémoniens, en ayant eu avis, entrèrent en jalousie, et commencèrent à craindre qu'Athènes, déjà trop puissante sur mer, venant à se fortifier de jour en jour, n'entreprît de leur faire la loi, et de leur enlever l'autorité et la prééminence qu'ils avoient toujours eue jusque-là dans la Grèce. Ils députent donc vers les Athéniens, pour leur représenter que l'intérêt commun de la Grèce demandoit qu'on ne laissât hors du Péloponnèse aucune ville fortifiée, de peur qu'en cas d'une seconde irruption, elle ne servît de place d'armes aux Perses, qui ne manqueroient pas de s'y établir, comme ils avoient fait auparavant à Thèbes, et qui de là infesteroient tout le pays, et s'en rendroient bientôt maîtres. Thémistocle, qui depuis la bataille de Salamine avoit un grand crédit à Athènes, pénétra sans peine dans le veritable dessein des Lacédémoniens, caché sous le faux prétexte du bien public; mais, comme ils étoient en état, en se joignant aux alliés, d'empêcher par la force l'ouvrage commencé, si on leur donnoit une réponse absolue et négative, il conseilla au sénat d'user de ruse aussi-bien qu'eux. La réponse fut donc qu'on enverroit des députés à Lacédémone pour satisfaire la république sur les craintes et les soupçons qu'elle avoit. Il se fit nommer parmi les députés, et avertit le sénat de ne pas faire partir ses collègues avec lui, ni tous ensemble, afin de gagner du temps, et d'avancer l'ouvrage. La chose fut ainsi exécutée. Il

arriva le premier à Lacédémone, mais laissa passer plusieurs jours sans rendre visite aux magistrats, et sans se transporter au sénat. Et sur ce qu'on le pressoit de le faire, et qu'on lui demandoit les raisons d'un si long délai, il répondit qu'il attendoit que tous ses collègues fussent arrivés pour se rendre conjointement avec eux dans le sénat, et témoigna beaucoup de surprise de ce qu'ils étoient si long-temps à venir. Ils arrivoient successivement les uns après les autres. Pendant tout ce temps-là on pressoit extrêmement l'ouvrage à Athènes. Les femmes, les enfans, les étrangers, les esclaves, tous en un mot étoient occupés à ce travail, et l'on ne se donnoit de repos ni jour ni nuit. On ne l'ignoroit pas à Lacédémone, et l'on en fit de grandes plaintes à Thémistocle, qui nia absolument le fait, et pressa les Lacédémoniens d'envoyer à Athènes de nouveaux députés pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit, et de ne point s'arrêter à des bruits vagues et confus qui étoient sans fondement. Il fit donner avis sous main à Athènes d'y retenir les députés jusqu'à leur retour, comme autant d'ôtages, craignant avec sujet qu'on ne l'arrêtât lui et ses collègues à Lacédémone. Pour lors, quand tous ses collègues furent arrivés, il demanda audience au sénat, et déclara en plein sénat qu'il étoit vrai que les Athéniens avoient résolu d'environner et de fortifier leur ville de bonnes murailles, que l'ouvrage étoit presque fini, qu'ils l'avoient jugé d'une

nécessité absolue, et pour leur sûreté et pour le bien commun des alliés, qu'après tout ce qui s'étoit passé, on ne pouvoit pas les soupçonner de manquer de zèle pour l'intérêt commun ; mais que la condition de tous les alliés devant être égale, il étoit juste que les Athéniens pussent, comme tous les autres, pourvoir à leur propre sûreté par tous les moyens qu'ils jugeroient nécessaires ; qu'ils l'avoient fait, et qu'ils étoient en état de défendre leur ville contre quiconque oseroit l'attaquer : qu'au reste les Lacédémoniens avoient fort mauvaise grâce de vouloir établir leur pouvoir (1), non sur leurs propres forces et leur courage, mais sur la foiblesse de leurs alliés. Ce discours déplut beaucoup aux Lacédémoniens ; mais, soit par un sentiment d'estime et de reconnoissance pour les Athéniens qui avoient rendu de si grands services à la patrie, soit par impuissance de s'opposer à leur entreprise, ils dissimulèrent, et les députés, rendus de part et d'autre avec honneur, retournèrent dans leur ville.

Thémistocle (Thucyd., pag. 62-63. — Diod. lib. 11, v. 32-33), toujours attentif à augmenter la puissance et la gloire de la république, ne s'en tint pas aux murs de la ville : il s'appliqua avec la même ardeur à achever de bâtir et de fortifier le Pirée, car dès le temps qu'il entra en charge,

(1) Graviter castigat eos, quòd, non virtute, sed imbecillitate sociorum, potentiam quærerent. (Justin. l. 2, c. 15.)

il avoit commencé ce grand ouvrage. Avant lui (Pausan. lib. 1, pag. 1), Phalère étoit l'unique port d'Athènes, peu spacieux et peu commode, et qui ne convenoit point aux grands desseins qu'avoit Thémistocle. Il tourna donc ses vues du côté du Pirée, qui sembloit l'inviter par sa situation avantageuse, et par la commodité de ses trois grands ports, où il pouvoit tenir plus de quatre cents vaisseaux. On y travailla avec un empressement et une vivacité qui avança l'ouvrage considérablement en assez peu de temps. Thémistocle fit ordonner aussi que tous les ans on bâtiroit vingt vaisseaux pour augmenter la flotte; et afin d'attirer un grand nombre d'ouvriers et de matelots dans la ville, il leur fit accorder des immunités particulières. Son dessein étoit, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer; en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens rois d'Athènes, qui, ne cherchant qu'à éloigner de la marine et de la guerre leurs citoyens, et à les employer uniquement à la culture de la terre, et à la paix, publièrent cette fable : Que Minerve, plaidant un jour contre Neptune pour savoir qui d'elle ou de lui seroit déclaré patron de l'Attique, et donneroit son nom à la ville nouvellement bâtie, gagna sa cause en montrant à ses juges le rameau d'olivier qu'elle avoit planté; heureux symbole de la paix et de l'abondance, au lieu que Neptune avoit fait sortir de la terre un cheval fougueux, image du trouble et de la guerre.

§. XIII. *Noir dessein de Thémistocle rejeté d'un commun accord par le peuple d'Ahènes. Condescendance d'Aristide pour ce peuple.*

Thémistocle (Plut. in Themist., p. 121-122. — In Arist. p. 332), qui avoit formé en lui-même le dessein de supplanter les Lacédémoniens, et de substituer les Athéniens à leur place dans le gouvernement de la Grèce, ne perdoit point de vue ce grand projet. Peu délicat sur le choix des moyens, il trouvoit bonne et légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour donc il déclara en pleine assemblée qu'il avoit conçu un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le commniquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avoit besoin d'un profond secret, et il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommèrent Aristide, et s'en rapportèrent entièrement à son avis, tant ils comptoient sur sa probité et sur sa prudence. Thémistocle l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flotte des Grecs qui étoit dans un port voisin; et que par-là Athènes deviendroit certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide retourna à l'assemblée, et déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même temps rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre.

Je ne sais si dans toute l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont

point des philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes et de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête ; c'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'état, et qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice. Quelle noirceur au contraire et quelle perfidie dans le dessein que Thémistocle proposer de brûler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens ! Eût-il encore cent fois plus de mérite qu'on ne lui en donne, cette action suffiroit seule pour ternir tout l'éclat de sa gloire ; car c'est le cœur, c'est-à-dire la probité et la droiture, qui décide du vrai mérite.

Je suis fâché que Plutarque, qui pour l'ordinaire juge fort sainement des choses, semble ici ne pas condamner Thémistocle. Après avoir parlé des travaux qu'il fit dans le Pirée, il passe ainsi à l'action dont il s'agit : *Thémistocle imagina encore quelque chose* DE PLUS GRAND, *μεῖζόν τι διενοήθη*, *pour augmenter ses forces de mer.*

Les Lacédémoniens ayant proposé dans le conseil des amphictions (Plut. in Themist., p. 122) que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès fussent exclues de cette assemblée, Thémistocle, qui craignoit que, si les Thessaliens, les Argiens et les Thébains n'y étoient plus

reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, et ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, et fit changer de sentiment aux députés, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente et une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étoient fort petites et fort peu considérables. Que ce seroit donc une chose fort étrange, et même très-dangereuse, que, le reste de la Grèce venant à être banni de cette assemblée, cet auguste conseil des amphictions tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes, qui, par cette exclusion, donneroient la loi à toutes les autres, et aboliroient l'égalité, que l'on regardoit avec raison comme l'âme de toutes les républiques. L'ouverture de cet avis lui attira la haine des Lacédémoniens, qui se déclarèrent ouvertement contre lui.

Il s'étoit mal mis avec les alliés, par la manière dure et avare avec laquelle il avoit exigé d'eux des contributions.

Quand la ville d'Athènes fut entièrement rétablie (Plut. in Arist. pag. 332), le peuple, se voyant tranquille et paisible, chercha par toutes sortes de voies à s'emparer du gouvernement, et à le rendre absolument populaire. Cette trame, quoique secrète, n'échappa point à la vigilance d'Aristide, et il en vit toutes les suites; mais faisant réflexion, d'un côté, que ce peuple méritoit quelque considération à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner; et de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé de réduire et de contenir ce même peuple qui avoit les armes

à la main, et qui étoit devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le ménager et user de tempérament. Il fit donc un décret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, et que les archontes, qui étoient les premiers magistrats de la république, et qu'on ne choisissoit que parmi les plus riches de la république, et parmi ceux qui tiroient au moins de leurs terres cinq cents médimnes, seroient choisis désormais indifféremment et sans distinction parmi tous les Athéniens. En relâchant ainsi quelque chose au peuple, il prévint les funestes dissentions qui auroient pu causer la ruine d'Athènes et de toute la Grèce.

§. XIV. *La fierté de Pausanias fait perdre le commandement aux Lacédémoniens.*

An. M. 3528. Av. J. C. 476. = Les Grecs, animés par l'heureux succès qu'avoient eues partout leurs armes victorieuses (Thucyd. lib. I, p. 63 et 84-86), envoyèrent une flotte pour délivrer du joug leurs alliés qui étoient encore sous le pouvoir des Perses. Elle étoit commandée, pour les Lacédémoniens par Pausanias : Aristide et Cimon, fils de Miltiade y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Chypre, et mit toutes ses villes en liberté : puis, tournant sa route vers l'Hellespont, elle attaqua et prit la ville de Byzance, où l'on fit un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs étoient des plus riches et des plus considérables seigneurs de Perse.

Pausanias, qui dès lors songeoit à trahir sa patrie, crut devoir profiter de cette occasion pour gagner les bonnes grâces de Xerxès. Il fit courir le bruit dans l'armée que ces seigneurs persans, qu'il avoit confiés à la garde d'un de ses officiers, s'étoient échappés de nuit, et avoient disparu. Il les avoit lui-même renvoyés à ce prince avec une lettre où il s'engageoit à lui livrer la ville de Sparte et toute la Grèce, à condition qu'il lui donneroit sa fille en mariage. Le roi ne manqua pas de lui faire une réponse favorable, et il lui fit tenir de grosses sommes d'argent pour gagner ceux des Grecs qu'il verroit disposés à entrer dans ses vues. Il chargea Artabaze de toute cette négociation; et afin de le mettre à portée de la suivre plus facilement et plus sûrement, il lui donna le gouvernement des côtes maritimes de l'Asie mineure.

Pausanias, déjà enivré de sa grandeur future (Plut. in Arist., p. 332-333), changea dès ce moment de conduite. La vie pauvre, frugale et modeste de Sparte, et l'assujettissement à des lois dures et austères, qui n'épargnoient et ne ménageoient personne, et qui étoient également inexorables pour les grands comme pour les petits et les pauvres, tout cela lui devint insupportable. Il craignit, en retournant à Sparte après les souverains commandemens qu'il avoit eus, de rentrer dans une égalité qui le confondroit avec les derniers des citoyens; et c'est ce qui le porta à traiter avec les barbares. Il quitta donc absolument les manières et les mœurs de son pays, prit l'habille-

ment et la fierté des Perses, imita leur somptuosité et leur magnificence. Il traitoit les alliés avec une dureté insupportable; ne parloit aux officiers qu'avec hauteur et menaces, se faisoit rendre des honneurs extraordinaires, et par cette conduite rendoit odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manières douces, honnêtes et prévenantes d'Aristide et de Cimon, un éloignement infini de tout air impérieux et fier, qui n'est propre qu'à révolter les esprits, une bonté et une affabilité qui ne se démentoient en rien, et par laquelle ils savoient tempérer l'autorité du commandement et le rendre aimable, l'humanité et la justice qui paroissoient dans toutes leurs actions, l'attention qu'ils avoient à n'offenser personne et à faire du bien à tout le monde, tout cela nuisoit infiniment à Pausanias par le contraste, et augmentoit le mécontentement.

Enfin ce mécontentement éclata, et tous les alliés passèrent sous le commandement des Athéniens, et se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide, en opposant à la dureté et à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur et d'humanité, et inspirant à Cimon, son collègue, les mêmes sentimens, détacha des Lacédémoniens insensiblement, et sans qu'ils s'en aperçussent, l'esprit des alliés, et leur enleva enfin le commandement, non de vive force, en employant des armées et des flottes, et encore moins en usant de ruse et de perfidie, mais en rendant aimable, par une conduite sage et douce, le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens, dans cette occasion, firent paroître une grandeur d'âme et une modération qu'on ne peut assez admirer : car, s'apercevant que la trop grande autorité rendoit leurs capitaines fiers et insolens, ils renoncèrent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusque-là sur les autres Grecs, et cessèrent d'envoyer de leurs chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux, ajoute l'historien, avoir des citoyens sages, modestes, et parfaitement soumis à la discipline et aux lois du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

§. XV. *Trame secrète de Pausanias avec les Perses. Sa mort.*

An. M. 3529. Av. J. C. 475. = Cependant, sur les plaintes qu'ils recevoient de tous côtés au sujet de Pausanias (Thucyd. lib. 1, p. 86-89. — Diod. lib. 11, p. 34-36. — Corn. Nep. in Pausan.), ils le rappelèrent à Lacédémone pour lui faire rendre compte de sa conduite. Ils ne purent encore le convaincre d'entretenir des intelligences avec Xerxès. S'étant tiré avec avantage de ce premier jugement, il retourna de son autorité particulière, et sans l'aveu de la république, à Byzance; et de là il continuoit ses pratiques secrètes avez Artabaze. Comme il y exerçoit encore beaucoup de violences et d'injustices, les Athéniens l'obligèrent d'en sortir. Il se retira à Colone, petite ville de la Troade. Là, il reçut ordre des éphores de se rendre à Sparte, sous peine d'être déclaré, en cas de désobéissance, ennemi

public et traître à sa patrie. Il s'y rendit, dans l'espérance de se tirer encore de ce jugement à force d'argent. On commença par le mettre en prison : puis il fut produit devant les juges. On avoit contre lui de violens soupçons et de forts préjugés. Plusieurs de ses esclaves avouoient que Pausanias leur avoit promis la liberté, s'ils vouloient entrer dans tous ses desseins et le servir avec zèle dans l'exécution de ses projets. Mais, comme les Ephores étoient accoutumés à ne point prononcer peine de mort contre un Spartiate sans une entière évidence, ces preuves ne leur paroisoient point suffisantes, surtout contre un homme de la famille royale, et qui étoit actuellement en charge : car Pausanias remplissoit les fonctions de la royauté, comme tuteur et le plus proche parent de Plistarque, fils de Léonide, encore enfant. Il fut donc élargi.

Pendant que les Ephores étoient dans cette incertitude et dans cet embarras, un esclave, nommé l'Argilien, les vint trouver, et leur remit en mains une lettre de Pausanias au roi des Perses, dont il étoit porteur, et qu'il devoit rendre à Artabaze. Celui-ci et le Lacédémonien étoient convenus ensemble de ne laisser survivre à leur message aucun des courriers qu'ils s'enverroient réciproquement, pour ôter toute trace de leur commerce. L'Argilien, qui ne voyoit revenir aucun de ses camarades, eut quelque soupçon ; et quand son rang fut venu, il ouvrit la lettre dont il étoit chargé, qui marquoit effectivement à Artabaze de le faire mourir dès qu'il la lui auroit rendue

C'est cette lettre qui fut portée aux Ephores. Ils ne se contentèrent pas encore de cette preuve, et voulurent la fortifier par le témoignage même de Pausanias. L'esclave, de concert avec eux, se retira à Ténare, dans le temple de Neptune, comme dans un asile où il seroit en sûreté. On y avoit ménagé secrètement deux petites loges, où des Ephores et quelques Spartiates se cachèrent. Dès que Pausanias eut appris que l'Argilien s'étoit réfugié dans ce temple, il y courut aussitôt pour en savoir la raison. L'esclave avoua qu'il avoit ouvert sa lettre, et que la crainte de la mort dont il y étoit menacé lui avoit fait prendre le parti de se réfugier dans ce temple. Pausanias, ne pouvant nier le fait, s'excusa du mieux qu'il put, lui fit de grandes promesses, et tira de lui parole qu'il tiendroit la chose secrète. Ils se séparèrent de la sorte.

Le crime de Pausanias n'étoit plus douteux. Dès qu'il fut rentré dans la ville, les Ephores se mirent en devoir de l'arrêter. Il reconnut à l'air du visage de l'un d'eux qu'on avoit pris quelque fâcheuse résolution contre lui, et courut de toutes ses forces dans le temple de Pallas, surnommée *Chalcioecos*, qui étoit voisin, et où il arriva avant qu'on eût pu l'atteindre. L'entrée en fut fermée sur-le-champ avec de grosses pierres, et l'on dit que la mère du coupable fut la première à y en porter. On découvrit aussi le toit de la chapelle. Les Ephores, n'osant pas l'en tirer de force, de peur de violer la sainteté de cet asile sacré, prirent le parti de l'y laisser mourir de faim et de

misère, exposé comme il étoit aux injures de l'air. Son corps fut enterré dans un lieu voisin. Mais l'oracle de Delphes, qu'ils consultèrent bientôt après, déclara que, pour apaiser la colère de la déesse justement irritée par le violement de son temple, il falloit y ériger deux statues en l'honneur de Pausanias : ce qui fut exécuté.

Telle fut la fin de Pausanias, en qui une folle ambition étouffa tous les sentimens de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, de zèle pour la liberté, de haine et d'aversion contre les barbares : sentimens naturels en quelque sorte aux Grecs, et surtout aux Lacédémoniens.

§. XVI. *Thémistocle, poursuivi par les Athéniens et les Lacédémoniens, comme complice de la conjuration de Pausanias, se réfugie chez Admète.*

Thémistocle (Thucyd. lib. 1, pag. 89-90. — Plut. in Themist. cap. 123-124. — Corn. Nep. in Themist. cap. 8) se trouva aussi enveloppé dans l'accusation qu'on forma contre Pausanias. Il étoit pour lors en exil. Une violente passion pour la gloire, accompagnée d'un vif désir de dominer seul, l'avoit rendu fort odieux aux citoyens. Il avoit bâti tout près de sa maison un temple à Diane, sous le nom de *Diane Aristobule*, c'est-à-dire *du bon conseil*, comme pour avertir les Athéniens qu'il avoit donné de bons conseils à leur ville et à toute la Grèce; et il n'avoit pas oublié d'y mettre sa statue, qu'on y voyoit en-

core du temps de Plutarque. Elle montroit, dit-il, qu'il avoit la physionomie aussi héroïque que le courage. Voyant qu'on prêtoit volontiers l'oreille à toutes les calomnies que ses ennemis répandoient contre lui, il ne cessoit, pour leur fermer la bouche, de parler, dans toutes les assemblées, des services qu'il avoit rendus à sa patrie; et comme on étoit las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choses : *Hé, vous lassez-vous*, leur disoit-il, *de recevoir souvent du bien des mêmes personnes ?* Il ne faisoit pas réflexion que leur remettre si souvent ses bienfaits devant les yeux (1), c'étoit presque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés, ce qui n'est point obligeant; et il paroissoit ignorer que le moyen sûr d'être loué, c'est de laisser ce soin aux autres, et de ne songer qu'à faire des choses louables; et qu'une fréquente mention de ses propres vertus et de ses grandes actions, loin de calmer l'envie, n'est propre qu'à l'irriter.

Thémistocle, banni d'Athènes par l'ostracisme (Plut. in Themist. pag. 112), se retira à Argos. C'est pendant qu'il y demeuroit que Pausanias fut poursuivi comme un traître qui avoit conjuré contre sa patrie. Il avoit d'abord caché sa trame à Thémistocle, quoiqu'il fût un de ses meilleurs amis : mais, dès qu'il le vit chassé, et plein de ressentiment pour cette injure, il lui communiqua ses projets, et le pressa d'y entrer.

(1) Hoc molestum est. Nam isthæc commemoratio quasi exprobratio est immemoris beneficii. (Terent. in Andr.)

Pour l'y engager, il lui fit voir les lettres que lui écrivoit le roi de Perse, et tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagérant leur injustice et leur ingratitude. Thémistocle rejeta bien loin la proposition de Pausanias, et refusa absolument de prendre aucune part à ses desseins : mais il lui garda le secret, et ne découvrit à personne les discours qu'il lui avoit tenus, ni l'entreprise qu'il avoit faite, soit qu'il espérât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert par quelque autre voie, une entreprise aussi hasardeuse et aussi mal concertée que celle-là ne pouvant jamais avoir une bonne issue.

Pausanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ses papiers des lettres et d'autres écrits qui donnoient beaucoup de soupçon contre Thémistocle. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour l'accuser, et le faire condamner à mort ; et les envieux qu'il avoit parmi ses citoyens se joignirent à ses accusateurs. Aristide avoit alors une belle occasion de se venger des mauvais traitemens qu'il avoit reçus de son rival, s'il eût été sensible à ce cruel plaisir ; mais il refusa constamment d'entrer dans un si noir complot, aussi éloigné de jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ses heureux succès. Thémistocle répondoit par lettres à toutes les calomnies dont il étoit chargé, et représentoit aux Athéniens, qu'ayant toujours cherché à dominer, et n'étant pas d'humeur à se laisser maîtriser par

d'autres, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu se livrer lui-même, et livrer la Grèce entière à des ennemis et à des barbares.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne, et pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conseil de la Grèce. Thémistocle, qui en fut avertit assez à temps, passa dans l'île de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelques services; mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il s'enfuit en Epire; et se voyant encore poursuivi par les Athéniens et les Lacédémoniens, il prit, par un coup de désespoir, un parti fort hasardeux, en se réfugiant chez Admète, roi des Molosses. Ce prince ayant autrefois demandé quelque secours aux Athéniens, et ayant été honteusement refusé par Thémistocle, qui avoit alors la principale autorité, en avoit conservé un vif ressentiment, et témoigné qu'il s'en vengeroit, s'il en trouvoit une occasion favorable. Mais Thémistocle, qui jugea que, dans l'état où il se trouvoit, l'envie encore toute récente de ses citoyens étoit plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce roi, voulut bien en courir le risque. Quand il arriva dans son palais, ayant appris qu'il étoit absent, il s'adressa à la reine, qui le reçut avec bonté, et lui enseigna la manière dont il devoit faire sa supplique. Au retour d'Admète, Thémistocle prend entre ses bras le fils du roi, s'assied au milieu de son foyer entre ses dieux domestiques; et là, déclarant qui il étoit, et pour quel sujet il s'étoit réfugié chez lui, il implore sa clémence,

reconnoît que sa vie et sa mort sont entre ses mains, l'exhorte à oublier le passé, et lui représente que rien n'est plus digne d'un grand roi que d'user de clémence. Admète, surpris et touché de voir à ses pieds, dans une posture si humiliante, le plus grand homme de la Grèce et le vainqueur de l'Asie, le releva aussitôt, et lui promit toute sa protection. En effet, les Athéniens et les Lacédémoniens étant venus le redemander, il refusa absolument de leur livrer un suppliant et un hôte qui s'étoit réfugié dans son palais, dans l'espérance d'y trouver un asile sacré et inviolable.

Pendant qu'il étoit à la cour de ce prince, un de ses amis trouva moyen d'enlever d'Athènes sa femme et ses enfans, qu'il lui envoya; et pour cet enlevement, il fut traduit en justice quelque temps après, et condamné à mort. Pour ce qui est de ses biens, ses amis en sauvèrent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir dans la suite au lieu de sa retraite; mais tout ce qu'on en put découvrir, qui montoit à cent talens (100,000 écus), fut porté au trésor public. Il ne possédoit pas la valeur de trois talens lorsqu'il entra dans le gouvernement de la république. Je laisse quelque temps cet illustre banni chez Admète, pour reprendre la suite de l'histoire.

§. XVII. *Désintéressement d'Aristide dans le maniement des deniers publics. Sa mort. Son éloge.*

J'ai dit auparavant que le commandement de la Grèce avoit passé de Sparte à Athènes (Plut.

in Arist. p. 333-334.—Diod. l. 11, p. 36). Jusque-là les villes et les peuples de la Grèce avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour fournir aux frais de la guerre contre les barbares ; mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, de placer dans l'île de Délos le trésor public et commun de la Grèce, d'établir un nouvel ordre pour les finances, et de fixer une taxe qui seroit réglée sur le revenu de chaque ville et de chaque peuple, afin que, les charges étant également réparties sur tous les membres qui composoient le corps des alliés, personne n'eût un juste sujet de se plaindre. Il s'agissoit de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate et si pleine de dangers et d'inconveniens. Tous les alliés jetèrent les yeux sur Aristide. Ils lui donnèrent un plein pouvoir, et s'en rapportèrent entièrement à sa prudence et à sa justice pour imposer à chacun sa taxe.

On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances (1) avec la fidélité et le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui ; avec l'attention et l'activité d'un père de famille

(1) Tu quidem orbis terrarum rationes administras tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. (Senec. lib. de brevit. vit. cap. 18.)

qui gouverne son propre revenu ; avec la réserve et la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, ce qui est aussi difficile que rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi où c'est beaucoup que de ne pas se rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénèque rend à une personne chargée à peu près d'un pareil emploi, et le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un surintendant ou contrôleur genéral des finances. On y reconnoît le portrait d'Aristide. Il montra tant d'équité et de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que personne ne se plaignit : et dans la suite on regarda toujours ce temps comme le siècle d'or, c'est-à-dire comme le bon et l'heureux temps de la Grèce. En effet, la taxe qu'il avoit fixée en tout à quatre cent soixante talens (460,000 livres) fut portée par Périclès à six cents, et bientôt après jusqu'à treize cents talens : non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes, en célébrations de jeux et de fêtes, en constructions de temples et d'édifices publics ; et que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics n'étoient pas toujours si pures ni si nettes que celles d'Aristide. Cette conduit si sage et si équitable lui assura le glorieux surnom de *Juste*.

Plutarque néanmoins rapporte une action d'Aristide qui fait voir que les Grecs, et il en faut dire autant des Romains, avoient une idée très-limitée et très-imparfaite de la justice. Ils en

bornoient l'usage à l'intérieur de la société civile, et convenoient que de particulier à particulier on étoit tenu d'en garder rigoureusement toutes les règles. Mais quant à la patrie, à la république, qui étoit leur grande idole à laquelle ils rapportoient tout, ils pensoient tout autrement, et croyoient par principe devoir lui sacrifier non-seulement leurs biens et leur vie, mais la religion même et les engagemens les plus sacrés, au mépris des sermens les plus solennels. C'est ce qui paroît clairement dans le fait que je vais exposer.

Après la répartition des tributs dont je viens de parler (ibid. pag. 333-334), Aristide ayant réglé tous les articles de l'alliance, il fit jurer les alliés qu'ils les observeroient de point en point, et il jura lui-même pour les Athéniens; et en prononçant les malédictions qui accompagnoient les sermens, il jeta dans la mer, selon la coutume, des masses de fer toutes ardentes. Mais dans la suite, les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles, et à gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à rejeter sur lui ces malédictions, et à se décharger par-là de la peine due à un parjure, que la nécessité de leurs affaires exigeoit nécessairement. En général (c'est toujours Plutarque qui parle), Théophraste écrit que cet homme, qui, dans tout ce qui le regardoit en particulier, et dans toutes les affaires de ses citoyens, se piquoit d'une exacte et rigoureuse justice, faisoit dans le gouvernement de la république plusieurs choses

selon l'exigence des cas, et selon qu'il étoit expédient à la patrie, qui, selon lui, avoit quelquefois besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir; et il en rapporte un exemple. Un jour, comme on délibéroit dans le conseil de faire porter à Athènes, contre le traité, les trésors communs de la Grèce qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant ouvert l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit que cela étoit injuste, mais utile, et fit prévaloir l'avis. Ce fait nous montre de quelles ténèbres la prétendue sagesse des païens étoit accompagnée.

Pour ce qui regarde le mépris des richesses, il est difficile de le porter plus loin qu'il le fit. Thémistocle, à qui les louanges d'autrui ne faisoient pas plaisir, voyant qu'on relevoit avec beaucoup d'admiration le noble désintéressement d'Aristide dans l'administration des finances, ne fit que s'en moquer, faisant entendre que les louanges qu'on lui donnoit sur cela ne marquoient en lui que le mérite d'un coffre fort, qui garde fidèlement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir. Cette froide raillerie étoit une puérile vengeance d'un mot qui l'avoit fort piqué. Car Thémistocle disant un jour qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un général d'armée étoit de savoir pressentir et prévoir les desseins des ennemis : « Cette qualité est nécessaire, répartit Aristide; « mais il en est une autre véritablement belle et « digne d'un général; c'est d'avoir les mains « nettes, et de ne se laisser pas dominer par l'ar- « gent. » Aristide étoit en droit de lui parler

ainsi, lui qui, après avoir passé par des emplois si lucratifs pour les autres, étoit réellement pauvre. Il paroissoit aimer la pauvreté par goût et par estime; et loin d'en rougir, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées et de toutes les victoires qu'il avoit remportées. L'histoire nous en fournit une preuve très-éclatante.

Callias, très-proche parent d'Aristide, et le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit surtout un crime de ce que, riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de laisser dans l'indigence Aristide, aussi-bien que sa femme et ses enfans. Callias, voyant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, et l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter; et s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté que lui de son opulence : que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien de leurs richesses, mais qu'on en rencontroit peu qui portassent la pauvreté avec courage, et même avec joie; et qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été paresseux, intempérans, prodigues, déréglés, qui pussent en rougir. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire étoit vrai (Plut. in compar. Arist. et Caton. p. 355),

et il ajouta qu'une disposition d'âme qui retranche tout désir des choses superflues, et qui resserre les besoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de mille soins importuns et laisse une liberté entière de ne s'occuper que des affaires publiques, approche en quelque sorte l'homme vertueux de la Divinité même, qui est sans soins et sans besoins. Il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée et ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être Aristide avec sa pauvreté que Callias avec toutes ses richesses.

Plutarque rapporte ici en abrégé un témoignage bien glorieux que Platon rend à la vertu d'Aristide, pour laquelle il le préfère infiniment à tous les autres grands hommes qui ont vécu de son temps : car, dit-il, Thémistocle, Cimon, et Périclès, ont rempli leur ville de superbes bâtimens, de portiques, de statues, de richesses, d'ornemens et d'autres vaines superfluités de ce genre ; mais Aristide a travaillé à la remplir de vertu. Or, pour procurer à une ville un véritable bonheur, il faut la rendre vertueuse, et non pas riche.

Le même Plutarque observe encore un autre trait de la vie d'Aristide, qui, tout simple qu'il est, lui fait beaucoup d'honneur, et peut être d'une grande instruction. C'est dans le beau traité (pag. 795-797) où il examine si les vieillards doivent continuer à se mêler du gouvernement, et où il montre d'une manière admirable les différens services qu'ils peuvent encore rendre à

l'état, quoique dans un âge avancé. Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que, pour rendre service à ses citoyens, il soit nécessaire de se donner beaucoup de mouvement, de haranguer le peuple, d'occuper les premières places, de commander les armées. Un sage vieillard, sans même sortir de sa maison, peut y exercer une sorte de magistrature, obscure et secrète à la vérité, mais qui n'en est pas moins importante, en formant la jeunesse par ses conseils, et lui traçant la route qu'elle doit tenir dans le maniement des affaires. Aristide, ajoute Plutarque, ne fut pas toujours en charge, mais il fut toujours utile à sa patrie. Sa maison étoit une école publique de vertu, de sagesse, de politique. Elle étoit ouverte à tous les jeunes gens d'Athènes qui avoient bonne volonté, et qui alloient le consulter comme un oracle. Il les recevoit avec bonté, il les écoutoit avec patience, il les instruisoit familièrement, et s'appliquoit surtout à leur relever le courage et à leur inspirer de la confiance. On marque en particulier qu'il rendit cet important service à Cimon, dont le nom depuis devint si célèbre.

Plutarque * partageoit en trois âges la vie des hommes d'état, des hommes destinés à gouverner. Il vouloit que dans le premier ils s'ins-

* Il applique à cette occasion ce qui se pratiquoit à Rome, où les vestales passoient les dix premières années à apprendre leurs fonctions dans une espèce de noviciat, les dix suivantes à les exercer, et les dix autres à les enseigner aux jeunes novices.

truisissent des principes du gouvernement, que dans le second il les missent en pratique, et que dans le dernier ils en instruisissent les autres.

L'histoire (Plut. in Arist. pag. 334-335) ne nous dit rien de positif ni sur le temps, ni sur le lieu de la mort d'Aristide : mais elle rend à sa mémoire un témoignage bien glorieux, en marquant que ce grand homme, qui avoit eu les premières charges de la république, et qui avoit manié les finances avec une autorité absolue, mourut pauvre, et ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. Il fallut que l'état fît les frais de ses funérailles et se chargeât de faire subsister sa famille. Ses filles furent mariées, et Lysimaque, son fils, entretenu aux dépens du Prytanée, qui assigna aussi à la fille de ce dernier, après sa mort, le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux olympiques *. Plutarque rapporte à cette occasion ce que firent les Athéniens en faveur de la postérité d'Aristogiton leur libérateur, tombée dans la pauvreté, et il ajoute que, de son temps encore, c'est-à-dire, près de six cents ans après, ils faisoient paroître la même bonté et la même libéralité : grand éloge pour une ville, de s'être conservée si long-temps généreuse et reconnoissante ! et puissant motif pour enflammer le courage des particuliers, qui se voyoient assurés de laisser à leurs enfans les récompenses que la mort les auroit empêché de recevoir eux-mêmes ! Il étoit beau de voir les

* Voy. t. 3 de cette histoire, p. 136.

arrières-neveux des libérateurs et des défenseurs de la république, qui n'avoient reçu de leurs pères d'autre héritage que la gloire de leurs belles actions, entretenus encore long-temps après aux dépens du public, en considération des services que leur famille avoit rendus à l'état. Ils subsistoient de la sorte bien plus honorablement, et rappeloient avec bien plus d'éclat la mémoire de leurs ancêtres, qu'une infinité d'autres citoyens à qui leurs pères n'avoient songé à laisser que de grandes richesses, lesquelles, pour l'ordinaire, ne survivent pas de beaucoup à ceux qui les ont acquises, et ne laissent souvent à leur postérité que l'odieuse mémoire des injustices dont elles sont le fruit.

Le plus grand honneur que l'antiquité ait fait à Aristide, est de l'avoir surnomme *le Juste*. Ce ne fut point quelque occasion particulière, mais le gros de sa conduite et le corps de ses actions qui lui valurent ce titre illustre. Plutarque fait ici une réflexion bien remarquable, et que je ne crois pas dévoir omettre.

De toutes les vertus d'Aristide, dit cet auteur sensé (Plut. in vit. Arist. p. 321-322), la plus connue, et celle qui se fit le plus sentir, fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuel, dont les fruits se répandent sur un plus grand nombre de personnes, et qui est comme le fondement et l'âme de tout emploi et de toute administration publique. De là vint que, quoique pauvre et du simple peuple, il mérita le surnom de *Juste*; surnom, dit Plutarque, vé-

ritablement royal, ou, pour mieux dire, véritablement divin, mais que les princes et les grands n'ambitionnent guère, parce qu'ils n'en connoissent pas la beauté et l'excellence. Ils aiment mieux qu'on les appelle des preneurs de villes, *poliorcetes*, des foudres de guerre, *cerauni*, des vainqueurs et des conquérans, *nicanores;* quelquefois même des aigles et des lions; préférant ainsi le vain honneur de ces titres fastueux, qui n'annoncent que violence et ravage, à la solide gloire de ceux qui marquent la bonté et la vertu. Ils ignorent, continue toujours Plutarque, que des trois principaux attributs de la Divinité, dont les rois se font honneur d'être l'image, je veux dire l'immortalité, la puissance, la justice; que ces trois attributs, dont le premier excite notre admiration et nos désirs, le second nous remplit de crainte et de frayeur, le troisième nous inspire l'amour et le respect, le dernier est le seul qui soit véritablement et personnellement communiqué à l'homme, et le seul qui puisse le conduire aux deux autres, l'homme ne pouvant devenir véritablement immortel et puissant qu'en devenant juste.

An. M. 3532. de Rom. 302. = Avant que de reprendre la suite de l'histoire, il n'est pas hors de propos de remarquer que c'est à peu près dans le temps dont nous parlons ici que la réputation de la Grèce, plus célèbre encore par la sagesse de son gouvernement que par l'éclat de ses victoires, porta les Romains à avoir recours à ses lumières. Rome, formée sous les rois, manquoit des lois nécessaires à la bonne constitution

d'une république. Elle envoya (1) des députés pour rechercher les lois des villes de la Grèce, et surtout celles d'Athènes, plus conformes au gouvernement populaire qui avoit été établi depuis l'expulsion des rois. Sur ce modèle, dix magistrats qu'on créa sous le nom de décemvirs avec une autorité absolue, rédigèrent les lois des douze tables, qui sont le fondement et la source du droit romain.

§. XVIII. *Mort de Xerxès, tué par Artabane. Son caractère.*

An. M. 3531. Av. J. C. 473. = Les mauvais succès qu'avoit eus Xerxès dans son expédition contre la Grèce (Ctes. c. 29. — Diod. l. 11, p. 52. — Justin. l. 3, c. 1), et qui avoient continué depuis, lui abattirent enfin le courage. Renonçant à tout projet de guerre et de conquête, il se livra entièrement au luxe et à la mollesse, et ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Artabane *, Hyrcanien de naissance, capitaine de ses gardes, et depuis longtemps un de ses premiers favoris, s'aperçut que cette conduite lui avoit attiré le mépris de ses sujets, et crut que c'étoit une occasion favorable de conspirer contre son maître (Aristot. Politic.

(1) Missi legati Athenas, jussique inclitas leges Solonis describere, et aliarum Græciæ civitatum instituta, mores, juraque noscere... Decem tabularum leges perlatæ sunt (quibus adjectæ posteà duæ) : qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias privatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. (Liv. l. 3, n. 31 et 34.)

* Ce n'est pas Artabane, oncle de Xerxès.

l. 5, c. 10, p. 404), et il porta ses vues ambitieuses jusqu'à se flatter de remplir sa place et de monter sur son trône. Une autre raison put bien aussi le porter à ce crime. Xerxès lui avoit ordonné de faire mourir Darius, l'aîné de ses fils; l'histoire ne nous apprend point pour quelle raison. Comme cet ordre avoit été donné au milieu d'un repas et dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, et il ne se hâta pas de l'exécuter. Mais il se trompa : le roi se plaignit de n'avoir point été obéi. Artabane craignit donc son ressentiment, et crut devoir le prévenir. Il engagea dans son complot Mithridate, l'un des eunuques du palais, et grand chambellan du roi, et par son moyen, il entra dans la chambre où couchoit le prince, et le tua pendant qu'il dormoit. De là il alla trouver Artaxerxe, troisième fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de son père, et en chargea Darius, son frère aîné, comme si l'impatience de régner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoutoit que, pour se mettre pleinement en sûreté, son dessein étoit de se défaire encore de lui; qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il se tînt sur ses gardes. Ces discours ayant fait sur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impression que souhaitoit Artabane, il alla sur-le-champ dans l'appartement de son frère, et, soutenu par Artabane et par ses gardes, il l'égorgea. Hystaspe, second fils de Xerxès, étoit celui à qui la couronne appartenoit après Darius; mais comme il se trouvoit alors dans la Bactriane, dont il étoit gouverneur, Artabane mit Artaxerxe

sur le trône, dans l'intention de ne l'y laisser que jusqu'à ce qu'il eût formé un parti assez fort pour l'en chasser et y monter lui-même. La grande autorité dont il avoit joui lui avoit acquis un grand nombre de créatures. Il avoit, outre cela, sept fils, tous grands de taille, bienfaits, pleins de force et de courage, et élevés aux plus grandes dignités de l'empire. Le secours qu'il s'en promettoit étoit principalement ce qui l'avoit porté à ce dessein ambitieux. Mais, pendant qu'il se hâtoit de l'amener à sa fin, Artaxerxe ayant découvert ce complot par le moyen de Mégabyze, qui avoit épousé une de ses sœurs, travailla à le prévenir, et le tua avant qu'il eût pu exécuter sa trahison. Par sa mort, ce prince s'affermit dans la possession du royaume.

Nous venons de voir périr Xerxès, un des princes les plus puissans qui aient jamais été. Je n'ai pas besoin de prévenir le lecteur sur le jugement qu'il en faut porter. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand et de plus éclatant selon les hommes : le plus vaste empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre et de mer dont le nombre paroît incroyable : tout cela est autour de lui, et non en lui, et n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais, par un aveuglement trop ordinaire aux grands et aux princes, né dans l'abondance de tous les biens, avec une puissance sans bornes, dans une gloire qui ne lui avoit rien coûté, il s'étoit accoutumé à juger de ses talens et de son mérite

personnel par les dehors de sa place et de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane son oncle, et de Démarate, qui seuls ont le courage de lui dire la vérité; et il se livre à des courtisans adorateurs de sa fortune, et uniquement occupés à le flatter dans ses passions. Il mesure et prétend régler le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition; et dégoûté d'une obéissance trop prompte et trop facile, il se plaît à exercer sa domination sur les élémens, à percer les montagnes et à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à entreprendre follement d'en captiver les flots par des chaînes qu'il y fit jeter. Plein d'une vanité puérile et d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature; il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée; il compte avec une présomptueuse et folle assurance sur les millions d'hommes et de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais quand, après la bataille de Salamine, il vit les tristes restes et les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans toute la Grèce, il comprit (1) quelle différence il y avoit entre une armée et une foule d'hommes. En un mot, pour bien juger de Xerxès, il ne faut que le mettre à côté d'un simple bourgeois

(1) Stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantùm ab exercitu turba distaret. (Senec. de benef. l. 6, c. 32.)

d'Athènes, d'un Miltiade, d'un Thémistocle, d'un Aristide. D'un côté est tout le bon sens, la prudence, l'habileté dans le métier de la guerre, le courage, la grandeur d'âme : de l'autre, on ne voit que vanité, orgueil, entêtement, une bassesse de sentimens qui fait pitié, et quelquefois même une brutalité et une barbarie qui font horreur.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

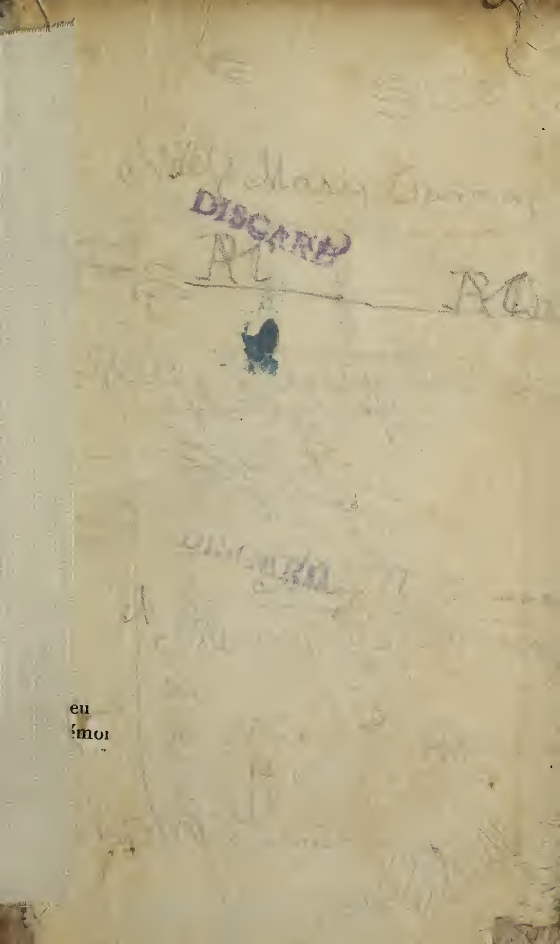
SUITE DU LIVRE QUATRIÈME ET DU CHAP. IV.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.

FIN DE LA TABLE.



eu
émoi

